This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Princeton University Library
32101 065350652

Digitized by Google

Library of

Princeton University.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMP. DU ROI
45, RUE DU POINÇON

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— SEIZIÈME ANNÉE —

TOME XLVII

BRUXELLES
LIBRAIRIE C. MUQUARDT
MERZBACH & FALK, ÉDITEURS
LIBRAIRES DU ROI ET DE S. A. R. LE COMTE DE FLANDRE
RUE DE LA RÉGENCE, 45
MÊME MAISON A LEIPZIG

1884

Digitized by Google

(RECAP)
0904 (1884) v. 47
7506

Digitized by Google

LA RÉFORME DU PARLEMENTARISME

ET LA REPRÉSENTATION DES INTÉRÊTS.

Il y a quelque cinquante ans, Schopenhauer enseignait dans le vide à l'université de Berlin et l'optimisme régnait en maître chez toutes les nations chrétiennes, des bords de la Sprée aux rivages du Pacifique. Engendré par la combinaison de l'idéalisme allemand avec la philosophie française du XVIII^e^ siècle, un souffle d'enthousiasme et de générosité était en train de passer sur le monde, comme l'avant-coureur d'un prochain *millenium* politique et social. Les disciples d'Hegel popularisaient partout le dogme du progrès indéfini. Gervinus et Quinet montraient dans l'histoire la lente ascension de l'humanité. Krause, Cousin, Carlyle, Emerson offraient le spectacle de la philosophie consacrant l'union de la religion et de la science. Fichte et Ahrens asseyaient les droits des individus et des peuples sur les prescriptions d'un droit naturel, fondé en raison et tirant de lui-même sa propre sanction. Benjamin Constant développait la théorie du gouvernement parlementaire, qu'il présentait comme incarnant le génie politique de notre temps, et Tocqueville prophétisait l'avènement de la démocratie, qu'il peignait sous les traits des institutions américaines, alors à l'apogée de leur prestige. L'école de Kant fondait la morale indépendante sur le principe que le devoir est la fin suprême de l'homme, et Bastiat établissait que l'accord des intérêts jaillissait de leur anta-

Digitized by Google

gonisme même. Il n'était pas une seule des sciences « morales et politiques » qui ne conclût à l'avènement prochain et définitif de l'ordre par la liberté.

Tout ce mouvement reposait, en quelque sorte, sur l'affirmation de l'autonomie et de la dignité humaines. L'homme, but et couronnement de la création, était représenté comme un être essentiellement libre et progressif, possédant une raison qui lui révéle les conditions de sa destinée morale et une conscience qui lui enjoint de s'y conformer. Dans la lutte entre le mal et le bien, c'était le bien qui devait l'emporter fatalement; et, dès lors, le but de la société ne pouvait être que d'assurer le libre jeu des facultés individuelles pour aboutir à l'harmonie générale.

Les faits parurent quelque temps confirmer ces prévisions. Le romantisme, en émancipant de la tradition classique les lettres et les arts, leur avait communiqué un éclat et une originalité qui semblaient désormais inépuisables. Dans l'ordre économique, à mesure que les barrières des douanes s'abaissaient, les progrès du libre échange amenaient partout, après une dépression momentanée, un prodigieux essor de la prospérité publique. Le parlementarisme ne s'était encore révélé que par ses beaux côtés; c'était l'âge des grands orateurs préludant à l'âge des grands ministres. Partout où se manifestait une crise, une explosion, voire un simple malaise, on était sûr de trouver, comme bouc émissaire, quelque abus d'autorité, quelque excès de centralisation, quelque débris de l'ancien régime. Les principes de la Révolution française faisaient lentement, mais sûrement, leur tour du monde, et les découvertes de la science, en poursuivant la conquête du globe, favorisaient de toutes parts le rapprochement des peuples; — si bien que, sans trop d'utopie, on pouvait prédire, pour la fin du siècle, la paix universelle à côté de la liberté universelle.

Où sont aujourd'hui ces belles espérances? Sur bien des points, nous avons plutôt reculé qu'avancé; sur d'autres, nous sommes restés stationnaires. Il n'y a guère de progrès constant que dans la science positive, ainsi que dans

Digitized by Google

l'instruction populaire ; encore, ni l'une ni l'autre n'ont-elles réalisé tout ce qu'on en attendait pour l'amélioration morale et matérielle des masses. Mais c'est surtout le mécanisme des institutions gouvernementales qui a donné lieu à de cruels mécomptes. Le régime représentatif en particulier a provoqué de tels revirements d'opinions, que des esprits, même les plus dégagés de toute attache avec le passé, comme M. Taine, n'ont pas hésité à affirmer la supériorité de l'ancien régime sur le nouveau.

Un de nos collaborateurs qui a déjà publié dans la *Revue* d'intéressantes études sur cette question, M. Ad. Prins, vient d'écrire un ouvrage où il conclut également à la nécessité de remonter le cours de l'histoire, — non pour restaurer aveuglément les institutions du passé, — mais pour y chercher des remèdes aux abus du présent[1]. Les études de cette nature, qui, en dehors de toute préoccupation de parti, se placent à la fois sur le terrain de la science pure et sur celui de la politique expérimentale, sont trop rares en Belgique pour que nous ne fassions pas de ce livre l'objet d'une étude spéciale. Il traite, du reste, de problèmes qui, surtout dans notre pays, représentent une question de vie ou de mort pour les libertés et les institutions les plus précieuses de la société contemporaine.

I

Le livre que nous allons analyser a fort occupé la presse belge, et à juste titre. Contrairement à ce qui arrive d'ordinaire en politique pour les œuvres originales, il a eu la bonne fortune de plaire presque à tout le monde. C'est que chacun a voulu surtout y voir ce qu'il y cherchait. Les uns ont cité avec amour son acte d'accusation contre le suffrage universel. D'autres se sont délectés à reproduire sa critique du système parlementaire, qu'ils identifiaient, pour la circonstance, avec la pratique du cens

[1] *La démocratie et le régime parlementaire*, par Adolphe Prins, professeur à l'université de Bruxelles. 1 vol. Bruxelles, Librairie Muquardt, 1884.

Digitized by Google

électoral. Les partisans de ce qu'on nomme les revendications sociales y ont vanté la dénonciation de notre régime économique, et il n'y a pas jusqu'aux ultramontains qui ne l'aient porté aux nues pour son éloge du moyen âge. Ces appréciations, en tant qu'isolées, sont incomplètes. Il est impossible de juger et même de comprendre les diverses appréciations de l'auteur, si on ne les met en rapport entre elles et surtout avec leur conclusion. L'œuvre de M. Prins est avant tout une *thèse*, et ainsi s'explique qu'à première vue il semble un peu forcer la note, dans le blâme comme dans l'éloge. Peut-être cette exagération tient-elle en partie à la vivacité même de pensée et de style qui caractérise la manière de l'auteur. Quoi qu'il en soit, l'essentiel, ce n'est pas tant de savoir jusqu'à quel point il a surchargé sa palette, mais plutôt d'examiner, d'une part, si la société issue de la Révolution française mérite les reproches qu'il lui adresse, d'autre part, si les institutions qu'il vante dans le passé offrent réellement, comme il le pense, l'indication de la voie à suivre pour remédier aux lacunes du présent.

Le livre débute par un tableau, fidèle peut-être, mais à coup sûr peu flatteur, de la société contemporaine. M. Prins montre comment l'excès d'individualisme a produit l'anarchie intellectuelle, morale et sociale, du haut en bas de l'échelle. « Actuellement, dans notre société, dit-il, au lieu d'un faisceau résistant de collectivités, il n'y a qu'une agglomération d'individus. Et l'individu est isolé, suspendu dans le vide, sans liens avec ses semblables, sans attaches avec un centre quelconque, sans action avec le dehors. Il a le pouvoir illimité de tout maudire, de tout condamner; il est incapable de rien créer. » De là une confusion, un mécontentement, un malaise universel, aussi bien dans la classe moyenne et supérieure que dans les couches inférieures, aussi bien dans les grandes villes que parmi les campagnes.

Poursuivant cette critique dans toutes les parties du livre où le parallèle du moyen âge lui en offre l'occasion, il fait voir comment la société moderne n'a réussi, hélas! à résoudre ni la question sociale, ni (tout au moins chez les nations

Digitized by Google

catholiques) la question religieuse : « Le siècle qui décline ne termine point son cours au milieu des fanfares d'allégresse. Il a connu les grandes douleurs de l'humanité, la haine des pauvres, l'égoïsme des riches, les guerres, les crises, la corruption, le fanatisme, et les gouvernements qui se sont inclinés devant le dogme de la souveraineté populaire n'ont pas été plus épargnés que les autres. » — « L'abîme entre l'extrême opulence et l'extrême misère est aussi profond que jamais, et une démocratie qui proclame l'égalité des conditions sans donner à tous le pain quotidien, porte dans ses flancs des ferments révolutionnaires ; elle ouvre la porte toute grande à des difficultés qu'elle n'a pas les moyens de trancher. » — « De même quant à l'Église, quelles sont les armes dont la civilisation libérale dispose pour lutter contre elle? L'Église est, dans notre société réduite en poussière, la seule puissance qui soit restée debout, et elle trône plus superbe et plus fière que jamais... La seule différence, c'est que jadis il y avait un obstacle : les démocraties urbaines et l'État absolu ont tour à tour résisté à des envahissements dont ils comprenaient le danger. Les bourgeoisies sont détruites avec leurs abus ; mais la démocratie n'est plus qu'une masse amorphe manquant de point d'appui. L'État absolu est détruit, mais l'État constitutionnel est un ministère vacillant, ayant assez de force pour harceler l'Église et effrayer les croyants, trop peu pour la combattre sur le terrain politique. »

M. Prins aurait pu ajouter à l'appui de sa thèse que la destruction de tous les anciens centres de groupement sociaux, en ne laissant plus subsister, en dehors de l'État, d'autre organisation autonome que l'Église, n'a pas eu seulement pour résultat d'accroître l'autorité de cette dernière, mais encore de forcer les adversaires du cléricalisme à exagérer les attributions et les pouvoirs de l'État, seule force qui survive, dans l'éparpillement universel, pour lutter contre les prétentions de la théocratie.

Passant à l'examen du régime parlementaire, M. Prins montre qu'il est le miroir fidèle de cette société désagrégée.

Digitized by Google

L'instabilité des ministères, la prédominance des petites questions, l'oubli des grands intérêts publics, l'absence de lien sérieux entre le corps électoral et ses élus, le défaut de représentation véritable, le règne des coteries, l'accroissement des dépenses publiques, l'encombrement et l'incohérence des travaux législatifs, enfin et surtout le développement exagéré, mais fatal, de la bureaucratie [1], tels sont les griefs que M. Prins formule, et non sans raison, contre le parlementarisme moderne.

Il n'est pas sans doute le premier qui ait fait le procès à nos institutions parlementaires. Nos magistrats et nos juristes, d'une façon générale, ainsi que les écrivains les plus compétents dans chaque branche de la législation, ont à tour de rôle dénoncé l'impuissance de ces institutions à produire de bonnes lois. « Nos Chambres sont peu aptes à faire des lois », constatait mélancoliquement M. Laurent, à propos de notre loi hypothécaire, et ceux qui hésiteraient à généraliser cette accusation de l'honorable professeur n'ont qu'à parcourir l'ouvrage publié, en 1881, par M. Ed. Picard sur *la Confection vicieuse des lois en Belgique*. L'auteur ne s'y borne pas à prendre corps à corps les différentes parties de notre législation récente pour en faire ressortir les lacunes et les défectuosités, mais encore il établit, avec la même énergie de langage que M. Prins, comment ces vices sont la conséquence directe de notre mécanisme législatif.

Pour parer à cette situation qui va s'aggravant chaque jour, les uns ont préconisé le retrait partiel de la loi sur les incompatibilités parlementaires, loi qui, de l'aveu unanime,

[1] Nous regrettons de ne pouvoir citer en entier le passage où M. Prins établit, avec une logique irréfutable, comment la confusion inhérente au régime parlementaire conduit à exagérer la centralisation administrative. Le député pérore, le ministre passe, l'employé reste : « A côté des trois pouvoirs, — conclut-il, — le législatif, le judiciaire, l'exécutif, se faisant contre-poids, suivant la théorie de Montesquieu, il existe désormais un quatrième pouvoir, l'administratif. Il ne rencontre pas d'obstacles ; il n'agit pas, comme les autres, sous la garantie de la publicité ; il a la prétention de tout réglementer ; il consacre la victoire du formalisme ; il porte un dernier coup à l'originalité des mœurs et fait plier la vie sociale entière sous le poids de l'uniformité administrative. »

Digitized by Google

a fait baisser le niveau intellectuel de notre Parlement, — d'autres, l'augmentation de l'indemnité parlementaire, absolument insuffisante aujourd'hui pour dédommager de leurs sacrifices les hommes de talent qui voudraient se vouer aux affaires publiques,—d'autres encore, parmi lesquels M. Prins lui-même, l'organisation d'un conseil d'État qui pourrait élaborer les lois avec le soin et la compétence indispensables. Il en est enfin qui ont placé tout leur espoir dans une réforme profonde de notre système électoral et notamment dans l'avènement du suffrage universel.

M. Prins prend la question de plus haut. Il nous transporte au delà de nos frontières, pour nous montrer que le mal dont nous souffrons est une crise générale du régime parlementaire. Ne se payant pas de mots, il établit que le suffrage universel vaut, sous ce rapport, le suffrage censitaire, ou plutôt que ni l'un ni l'autre ne peuvent nous fournir le remède cherché. Sa critique du suffrage universel est une des parties les plus solides du livre; il est vrai que c'en était aussi une des plus aisées. Il serait assez intéressant pour nos lecteurs de rapprocher ses observations, à cet égard, des critiques analogues formulées par M. Victor Arnould dans la *Revue* du 15 mars 1883.

Voici en quels termes sans réplique, au point de vue de l'équité même, M. Prins incrimine à la fois le suffrage censitaire et le suffrage universel : « Personne ne méconnaîtra le vice radical du régime censitaire, qui donne à la majorité numérique de la bourgeoisie le monopole du gouvernement. Mais, avec le suffrage universel, quel est le changement? Si le suffrage universel est libre, — et il faut le supposer tel, pour discuter loyalement la question, — ce ne sont plus les classes bourgeoises, ce sont les classes inférieures qui l'emportent. Mais, dans les deux cas, le vice est identiquement le même : une majorité numérique exclusive devient l'arbitre suprême des destinées nationales. Elle est plus étendue que la majorité censitaire, elle n'est pas moins tyrannique; elle n'exige pas moins impérieusement le sacrifice de tous les droits et de tous les intérêts autres que le sien, et

Digitized by Google

tous doivent se courber devant le règne du nombre. Le nombre est incontestablement quelque chose; il n'est pas tout et il est aisé de le montrer... La démocratie est le triomphe de tous les droits, et le triomphe du nombre est la négation du droit individuel. »

Il expose ensuite que : ou bien les masses resteront sous l'étreinte de l'Église, de la grande industrie et de la grande propriété, et alors le suffrage universel sera un mirage, ou bien elles se mettront en antagonisme avec ces grands facteurs sociaux, et alors le suffrage universel conduira à l'anarchie. « Je sais bien, dit-il, que tout régime qui veut durer doit s'attacher à résoudre le difficile problème de l'émancipation des travailleurs, des humbles et des souffrants; mais de toutes les conceptions imaginées pour arriver à ce but, il me semble que la plus mauvaise est le suffrage universel, » témoin ce qui se passe aux États-Unis et même en France, où ce suffrage consacre trop souvent le triomphe « des médiocres et des faiseurs ». Et après avoir comparé aux « jacobins du droit divin » les « ultramontains du droit populaire » qui réclament le suffrage universel à cor et à cri comme un droit imprescriptible et inaliénable, il rappelle que ce système, appliqué par hypothèse à l'humanité entière, livrerait la terre aux barbares et aux incultes.

Même la combinaison dont les partisans semblent chaque jour plus nombreux parmi nous — le droit de suffrage basé sur l'instruction — n'échappe pas à l'impitoyable scalpel de notre auteur. Il reconnaît que le mouvement pour la diffusion de l'instruction est l'honneur de notre siècle. Mais il croit que, réduite à un enseignement purement littéraire comme elle l'est aujourd'hui, l'instruction n'est qu'un nouvel élément de désorganisation. Aux habitants des campagnes, elle inspire le dégoût des travaux agricoles; aux habitants des villes, une ambition démesurée qui contribue à augmenter l'instabilité sociale, et un penchant pour les conceptions abstraites qui leur fait méconnaître les exigences des faits. Si on veut donner l'électorat à la capacité

Digitized by Google

intellectuelle, quel degré d'instruction faut-il exiger? Savoir lire et écrire, selon M. Prins, est une bien fragile présomption de capacité, « la lecture et l'écriture étant des instruments de développement intellectuel et non pas le développement lui-même ». Exigera-t-on des connaissances plus étendues? Mais les preuves d'intelligence n'échappent jamais à la contradiction; et puis, la capacité intellectuelle n'est pas la capacité politique: « ce qui fait le bon électeur, ce n'est pas l'instruction, c'est le jugement ».

II

Il est donc inutile de rien espérer, soit du cens, soit de la capacité, soit du suffrage universel, pour cautériser les plaies du parlementarisme. C'est néanmoins à une réforme du droit électoral que s'en remet M. Prins ; seulement, c'est dans le passé qu'il en cherche les éléments. Il rappelle que toute l'Europe occidentale, la Belgique comprise, a possédé, au moyen âge, des véritables institutions parlementaires, fondées, à la vérité, sur la représentation, non des individus, mais des intérêts. Ces institutions répondaient parfaitement à leur but, et il eût suffi de les réformer graduellement pour les adapter aux besoins de notre époque. Malheureusement, elles disparurent partout, sauf en Angleterre, grâce au morcellement de la démocratie, aux défaillances des classes bourgeoises, enfin, aux progrès de l'absolutisme royal [1], et la révolution de 1789 ne fit qu'en balayer les derniers débris, désormais stériles et encombrants. « Il y aurait de l'ingratitude à médire d'une révolution qui nous a fait ce que nous sommes, dit M. Prins, mais aussi à méconnaître les mérites de l'ancienne démocratie. »

Nous ne suivrons pas l'auteur dans le tableau qu'il nous

[1] En France, M. Prins clôt l'ancien régime représentatif à la date du 24 février 1629, quand les députés des États généraux, arrivant à la salle des Augustins pour tenir leur séance, trouvèrent la salle dégarnie par ordre du Roi. N'est-ce pas une étrange coïncidence que cette date du 24 février marque également, à deux cent dix-neuf ans de distance, la chute finale de la monarchie française?

Digitized by Google

trace de cette démocratie, non seulement chez nos ancêtres, mais encore en France, en Allemagne, en Angleterre, parmi presque tous les peuples de l'Europe. On lui a reproché d'avoir exclusivement insisté sur les droits brillants du moyen âge et d'avoir systématiquement omis les ombres du tableau. Le reproche n'est pas sans fondement. Ainsi, le régime des corporations, même avant l'époque de leur décadence, offrait, à côté de certains avantages, des inconvénients et des abus que M. Prins ne conteste point, mais dont il ne fait peut-être pas suffisamment ressortir la gravité. Ainsi encore, on ne peut s'empêcher de sourire quand on le voit alléguer que les juifs jouissaient d'une plus grande tranquillité qu'aujourd'hui dans les anciennes villes de l'Allemagne, sous prétexte qu'ils y formaient une corporation ayant ses chefs et ses coutumes. Ailleurs, il nous fait, des « associations libres de paysans », une description quelque peu idyllique ou du moins assez exceptionnelle, et nous doutons fort qu'on puisse se figurer la condition de nos populations rurales au moyen âge, comme il semble le faire, d'après les *Allmeinden* modernes de la Suisse, ces petites collectivités rurales si bien décrites par M. Em. de Laveleye.

Il suffit de rappeler l'insécurité de la propriété et de la vie, les famines et les pestes, sans parler des guerres d'asservissement et d'extermination qui désolèrent toute la première partie de l'âge féodal, pour établir l'infériorité de cette époque, si on l'envisage dans son ensemble et non dans quelques détails de son organisation. A ce raisonnement, M. Prins répliquera peut-être qu'il a simplement voulu rappeler ce que le moyen âge a produit de bon et d'utile, sans se préoccuper du reste. Au fond, tant de gens ont adopté le point de vue opposé, soit dans un intérêt de parti, soit pour flatter les préjugés populaires, qu'il faut un certain courage, parmi les écrivains libéraux, pour garder la mesure historique dans une appréciation du moyen âge et, à plus forte raison, pour en faire ressortir les beaux côtés. Ne soyons donc pas ici trop sévères pour notre auteur.

Digitized by Google

En effet, il faut se garder de ne voir en lui qu'un *laudator temporis acti*. Les journaux réactionnaires, qui ont fait grand état de ses éloges, ont soigneusement omis les restrictions qu'il y apporte dans de nombreux passages [1] : « Assurément, conclut-il, l'histoire ne revient jamais sur ses pas, et la société moderne n'est pas faite pour un régime qui rappelle le moyen âge. Mais il ne s'agit pas de reconstituer le moyen âge, et la politique qui rêve la restauration des ordres, des castes, des corporations, des couvents, des privilèges est aux antipodes des idées que je défends. »

Le but que poursuit M. Prins et les moyens qu'il préconise peuvent, du reste, être considérés indépendamment de toute appréciation sur la valeur du moyen âge. Voici en quels termes il pose le problème qu'il s'attache à résoudre : « L'expansion de la démocratie est le problème capital du XIX^e^ siècle. Il faut tenir compte de l'émancipation des classes laborieuses et respecter leurs droits incontestables en les conciliant avec ceux des autres classes. Il faut surtout que ces droits trouvent leur expression dans le régime parlementaire. Comment arriver à ce résultat? »

Notre organisation sociale ne comporte point la participation directe et permanente du peuple à l'œuvre législative. On devra donc se contenter d'une participation indirecte par l'intermédiaire de représentants. Mais, ici, il y a deux préjugés à combattre : l'un, — qui confond la représentation avec l'élection, — c'est l'idée qu'un corps social n'est pas représenté quand chacun de ses membres ne participe pas directement au choix des mandataires; l'autre, — qui confond l'uniformité avec la justice, — c'est la croyance que chaque individu doit avoir le droit de jeter dans la balance électorale une part égale d'influence. La vérité est que tous ont droit à être représentés, mais qu'il n'est pas nécessaire que tous votent d'une façon uniforme dans des collèges identiques. « De nos jours, on n'a songé à représenter que des principes, le droit de suffrage est en quelque sorte suspendu dans le vide. Le seul lien par lequel il se

[1] Voir notamment pages 49, 70, 106, 180, 216.

Digitized by Google

rattache au monde existant, c'est le lien fictif des circonscriptions électorales tracées au hasard sur la carte. Or, la société a autre chose que des subdivisions factices et des délimitations artificielles ; elle a une membrure organique, des assises naturelles, c'est-à-dire les collectivités d'intérêts, les groupes agricoles, urbains, industriels, économiques, artistiques, scientifiques, etc. Eh bien, ces groupes sont les cadres du droit électoral. Autant le problème de la représentation est ardu, quand, considérant la société dans son unité métaphysique, on ne voit que les individus, autant la solution est aisée, quand on prend pour pivot les réalités, c'est-à-dire les collectivités sorties pour ainsi dire spontanément des entrailles mêmes d'un pays. »

Il est aisé de comprendre les avantages de ce dernier système. D'abord, l'électeur y a un intérêt personnel à voter; de sorte qu'il ne s'abstient plus et ne se laisse plus corrompre aussi facilement. Beaucoup de controverses stériles disparaissent; chacun sait pourquoi il vote. Rien n'est laissé au hasard des circonscriptions territoriales. Enfin, la minorité a toujours une certaine satisfaction ; son candidat peut échouer; ses intérêts n'en seront pas moins représentés. « Quand tous les citoyens d'un pays sont ainsi classés et exercent leurs droits dans leurs catégories respectives, c'est le suffrage universel, puisque tout le monde vote ; mais le suffrage universel sans les violents soubresauts auxquels il est soumis quand il manque de point d'appui, sans l'injustice résultant de l'équivalence des voix, sans l'oppression que la souveraineté du nombre, détruisant toute originalité et courbant tous les fronts, fait peser sur les esprits libres. L'on accorde à chaque collège un chiffre de députés proportionnel à l'importance non pas numérique, mais sociale de ses membres. »

On objecte que ce fractionnement asservirait la grande politique aux intérêts partiels. Mais aujourd'hui déjà, avec la représentation des circonscriptions territoriales, n'avons-nous pas des préoccupations d'intérêt local, d'esprit de clocher, qui jouent un rôle dans les élections? Personne

Digitized by Google

cependant ne soutient l'idée d'un immense et unique collège électoral. Bien plus, est-ce que dans maint Parlement d'Europe les gouvernements actuels ne se trouvent pas souvent à la merci des intérêts locaux et des compétitions individuelles? De deux choses l'une : ou bien l'antagonisme des partis continuera à primer les conflits d'intérêts particuliers comme actuellement en Belgique, en Angleterre, etc.; ou bien ce seront les coalitions d'intérêts qui domineront la politique, comme en Italie et en Espagne. Dans les deux hypothèses, ce qui pourrait arriver de pis, c'est qu'il n'y eût rien de changé. Et encore, antagonisme pour antagonisme, comme le dit M. Prins, mieux vaut l'hostilité des forces sociales que celle des individus. L'auteur montre, du reste, que, dans une société comme la nôtre, ce danger ne serait pas tant à craindre.

III

Nous n'insisterons pas plus longuement sur les avantages généraux de la représentation des groupes, surtout après l'intéressant exposé que M. Victor Arnould en a fait naguère dans cette *Revue*. Nous ne reproduirons pas non plus le témoignage des autorités que M. Prins invoque à l'appui de son système. Nous avons été véritablement surpris de voir, dans son livre, combien d'États ont déjà donné à la représentation des catégories sociales un commencement de réalisation, — et cela dans les derniers temps. — L'auteur nous cite notamment l'Italie, l'Espagne, le Portugal, la Roumanie, l'Autriche, la Finlande, les villes hanséatiques, la France elle-même, qui ont rompu avec le principe de l'uniformité électorale dans l'organisation, soit de leur Sénat, soit de leur seconde Chambre, soit de leurs corps provinciaux, — sans compter l'Angleterre ni les autres pays où la tradition a maintenu une représentation spéciale des villes et des campagnes, de la propriété foncière et des universités. On voit que l'idée fait son chemin.

Il ne faudrait pas cependant s'exagérer l'importance de ces exemples. Nulle part, le nouveau mode de votation n'a

Digitized by Google

encore été appliqué d'une façon systématique et intégrale. C'est qu'en effet, si, théoriquement, la représentation des intérêts triomphe assez facilement des objections, pratiquement, elle se heurte à la difficulté d'établir, d'une façon précise, la part des différents groupes ainsi que les caractères distinctifs de ces groupes. Au moyen âge, comme M. Prins le constate lui-même, « le corps social ne se composait que de collectivités; elles étaient là; la loi politique n'avait pas à les créer artificiellement; elle les trouvait et reconnaissait leur existence de fait ». En est-il de même aujourd'hui?

L'Europe moderne possède sans doute des groupes déjà investis d'une organisation légale, quoique leurs attributions soient loin d'avoir l'importance des privilèges corporatifs au moyen âge. Ainsi, sans même parler des communes et des provinces, nous pouvons citer les corps privilégiés ou organisés par la loi qui se rattachent au haut enseignement, aux cultes salariés par l'État, à l'administration de la justice, à l'art de guérir, aux opérations de change, — dans quelques pays, les chambres de commerce, les syndicats ouvriers, etc. Mais, si même on y ajoute certaines branches de l'administration, telles que le corps professoral des écoles publiques, l'armée, la magistrature, le personnel des ministères, etc., on voit que le reste de la nation, c'est-à-dire la majorité des citoyens, demeure en dehors de ces classifications, à l'état amorphe, pour ainsi dire, et qu'à son égard, il faut, ou bien inventer des groupements nouveaux, ou bien maintenir, parallèlement au nouveau système, les anciens modes de votation.

Cet obstacle n'a pas arrêté M. Prins. Il propose une première division du pays en villes et en campagnes. Les villes seraient classées suivant leur population; les campagnes, divisées en cantons ruraux et en cantons industriels. Chaque canton aurait deux représentants, nommés, l'un, par la propriété, l'autre, par les travailleurs manuels. Quant aux villes, on leur accorderait de trois à seize députés répartis entre des collèges distincts. Ainsi, à Bruxelles, on organiserait les 9 collèges suivants : I. Propriété urbaine, un député. —

Digitized by Google

II. Arts, sciences, lettres, un; enseignement, un.— III. Barreau, un; Magistrature, un. — IV. Industrie, un; commerce, un. — V. Travailleurs du bâtiment, un; des usines et manufactures, un; du vêtement et de l'ameublement, un; de la typographie et de la reliure, un. — VI. Hygiène, un. — VII. Défense nationale, un.— VIII. Administration, un. — IX. Cultes, un. — « Les seize députés ainsi élus, ajoute l'auteur, seraient certainement une expression plus fidèle de la population que seize députés nommés par le suffrage censitaire, le suffrage capacitaire ou le suffrage universel. »

C'est possible; c'est même probable, à nos yeux du moins; mais cette considération suffit-elle? La classification de M. Prins, surtout en ce qui concerne la répartition des sièges, reste essentiellement arbitraire. L'auteur laisse bien entendre qu'il la propose seulement à titre d'exemple. Mais nous craignons fort que toute classification analogue ne donne prise au même reproche, dès qu'on prétend régler l'application de la réforme. Et cependant, il faut bien qu'on entre dans les détails si on veut aboutir à un résultat pratique. Comment sortir de cette difficulté?

Un premier pas a été fait, chez nous, par la loi récente qui a placé l'instruction à côté du cens, comme fondement du droit électoral pour la province et la commune. Pour obtenir une véritable représentation d'intérêts, il suffirait, ainsi que l'ont déjà proposé, l'an dernier, quelques membres de la Chambre, de faire voter séparément ces deux catégories d'électeurs, en leur adjoignant un troisième groupe formé du reste des citoyens. Cette réforme offrirait l'avantage d'opérer une première classification des électeurs d'après les trois principaux facteurs économiques de la société moderne : science, capital et travail. Cependant, même étendue aux élections législatives, elle ne donnerait encore qu'un groupement élémentaire des forces sociales. Pour obtenir réellement ce que le savant professeur d'Édimbourg, M. Lorimer, appelle une représentation « dynamique » de la société, par opposition à sa représentation

Digitized by Google

« mécanique », il faudrait viser à une coordination plus détaillée et plus complexe des intérêts qui groupent actuellement les hommes autour de certains centres professionnels ou moraux, ce qui nous ramène aux termes du problème tels que les a formulés M. Prins.

Mais il ne faut pas oublier que les organismes politiques ou sociaux ne s'improvisent pas en un jour. Peut-être, à côté d'une Chambre fondée sur la triple représentation de la science, du capital et du travail, pourrait-on organiser provisoirement un Sénat qui contiendrait les représentants spéciaux des groupes sociaux les plus importants. M. Prins lui-même en suggère l'idée lorsqu'il déclare que le « Sénat est un rouage utile quand il réunit les personnalités éminentes qui, dans les diverses branches de l'activité nationale, sont arrivées au premier rang ». Il fait observer, en outre, que pour atteindre ce but dans l'organisation d'une première Chambre, il faudrait combiner « le principe des catégories sociales avec le principe de la capacité véritable », et il ajoute que, dans cet ordre d'idées, l'élection n'est pas toujours nécessaire. La fonction pourrait être accordée de droit au titre,— par exemple : aux directeurs d'académie, aux recteurs universitaires, au président de la cour de cassation et au président de la cour d'appel, au bâtonnier de l'ordre des avocats, etc. Ce serait, lui semble-t-il, une idée sage de réserver certains honneurs publics, non à ceux qui les demandent, mais à ceux qui ont fait leurs preuves dans la carrière de leur choix.

Telle est également l'opinion soutenue par M. Ém. de Laveleye dans son *Essai sur les formes du gouvernement.* Toutefois, l'éminent professeur de Liége y ajoute ces réflexions bonnes à méditer : « Il serait essentiel aussi que les hommes les plus distingués des partis avancés entrassent dans la première Chambre. Elle n'aura d'influence réelle que si elle ne prend pas un caractère exclusivement rétrograde et si toutes les grandes opinions y sont représentées et y luttent. Il y faut la même vie, le même éclat que dans l'autre Chambre, sinon elle ne sera qu'un rouage inutile

Digitized by Google

comme le Sénat et la Chambre des pairs. » Et plus loin : « C'est un vice reconnu de la démocratie de ne pas faire arriver au pouvoir les hommes qui sont le plus dignes et le plus capables de l'exercer. Aux États-Unis, la Chambre basse est en général mal composée, tandis que les sénateurs, nommés par les États, sont presque tous des politiques éminents. Si l'on veut assurer au pays le service des hommes qui sont le plus à même de bien diriger les affaires publiques, il faut s'adresser ailleurs qu'au suffrage universel... Beaucoup de socialistes sont dégoûtés des résultats de l'élection ordinaire et ils réclament ce qu'ils appellent la représentation du travail, c'est-à-dire des représentants élus par les différents groupes industriels et agricoles, la métallurgie, les mines, le coton, la soie, la viticulture, le commerce, et ainsi du reste. L'idée a du bon. Sismondi, dans ses études, l'a préconisée et il a rappelé que les communes du moyen âge en Italie, en Flandre, constituaient ainsi leur magistrature. En élargissant le système et en appelant au gouvernement de l'État les représentants des industries, des fonctions, des services et des académies, on obtiendrait ce qui manque d'ordinaire à la Chambre populaire, les connaissances spéciales [1]. »

Rien n'empêcherait d'y introduire, au même titre, les présidents des syndicats ouvriers, si ces institutions réussissaient à s'organiser d'une manière sérieuse chez nous, comme en France. Peut-être conviendrait-il aussi de faire une part aux conseils provinciaux en réservant un certain nombre de siéges à leurs délégués. Quoi qu'il en soit, il y a là une étude qui s'impose, car si le cens électoral prête en Belgique à de nombreuses attaques, le cens d'éligibilité ainsi que le mode de nomination appliqués au recrutement des sénateurs sont bien plus critiquables encore, et l'on peut prédire que la revision des articles 53 à 57 de la Constitution suivra de près la revision de l'article 47, si même elle ne l'accompagne.

Le grand obstacle, et aussi le grand danger d'une réforme

[1] *Essai sur les formes de gouvernement dans les sociétés modernes*, par Em. de Laveleye. Paris, Germer-Baillière, 1882, pages 151-153.

Digitized by Google

dans le sens qu'indiquent MM. Prins et de Laveleye, aussi bien pour une Chambre que pour l'autre, c'est l'esprit de parti, qui ne reculera devant aucun prétexte ni aucun effort pour influer sur la répartition des sièges entre les groupes, les intérêts ou les fonctions en présence, surtout si cette répartition doit se faire graduellement et non d'un seul coup. Autre chose, hélas! est la théorie et autre chose la pratique, principalement dans la politique d'un pays divisé, comme le nôtre, entre deux partis de force presque égale. Il y a là un élément perturbateur dont on ne peut faire abstraction quand il s'agit de réforme électorale.

IV

En résumé, M. Prins est un des premiers publicistes, sinon le premier, qui aient systématiquement soutenu en Belgique la représentation des groupes sociaux. Nous devons, toutefois, ajouter que l'éclosion de ce système avait été préparée, d'un côté, par les travaux de notre école historique nationale, de l'autre, par l'agitation populaire d'il y a une quinzaine d'années en faveur d'un « Parlement du travail. » Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner si ce sont des hommes respectivement sortis de ces deux mouvements, les honorables MM. Vanderkindere et Arnould, qui, dans la dernière session parlementaire, ont pris l'initiative d'une proposition pour introduire dans nos lois le principe des catégories électorales.

La proposition était évidemment prématurée. Mais elle a appelé l'attention sur des vues confinées jusque-là dans les sphères académiques, et ses auteurs eux-mêmes ont été surpris de la sympathie qu'elle a éveillée chez des esprits fort divers, depuis les régions parlementaires jusqu'aux réunions d'ouvriers. Peut-être s'estimera-t-on heureux de trouver ce terrain d'entente quand il s'agira de concilier les intérêts de l'ordre social avec ce qu'il y a de légitime dans les revendications des masses.

« Gouverner, c'est prévoir », a dit un jour le chef actuel

Digitized by Google

du cabinet. Il est clair que, dans un avenir prochain, une réforme profonde de notre système électoral s'imposera aux classes dirigeantes. Or, ne nous y trompons point. Si, par suite de quelque cataclysme, nous tombions brusquement dans le suffrage universel pur et simple, nous n'en reviendrions pas plus que nos voisins du Midi n'en sont spontanément revenus. Qu'on désire baser le droit de suffrage sur un minimum de capacité intellectuelle, qu'on croie suffisant de s'en tenir au correctif de la représentation des minorités, ou qu'on cherche le salut, avec M. Prins, dans la représentation des groupes, il serait par trop naïf d'espérer que le suffrage universel, une fois maître de la place, irait se corriger et s'amputer lui-même. L'histoire a de pareils retours, mais seulement à la suite de leçons et de catastrophes qu'aucun bon citoyen ne peut souhaiter à son pays.

Mis en présence du Sphinx, certains voyageurs restaient muets, paralysés par l'effroi; d'autres recouraient à leurs armes pour combattre le monstre; d'autres encore essayaient de se dérober par la fuite : tous n'y gagnaient que de précipiter leur fin. Mais il y en avait aussi qui cherchaient avec sang-froid à résoudre l'énigme, et l'un d'eux y réussit. Œdipe était un vrai conservateur.

GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

L'ŒUVRE DU CATHOLICISME.

LES CIVILISATIONS DÉTRUITES.

I

La création du dogme catholique par une assemblée docile aux volontés impériales avait porté ses fruits. En personnifiant le *logos* platonicien dans un Christ légendaire analogue aux incarnations de Vishnou, le concile de Nicée, présidé par un prince encore païen, avait constitué un nouveau paganisme que repoussait alors l'immense majorité des Églises, mais qui devait triompher par la puissance du glaive.

C'en était fait de la philosophie attendrie et du culte tout intérieur de la religion des Clément, des Minutius Felix et des Lactance, si pleine de promesses de paix, de pureté et d'amour. Les autels du fils de Marie allaient s'entourer de plus de pompes et se souiller de plus de superstitions et de crimes que n'en avaient connu ceux du fils de Saturne. Toutes les hallucinations orientales, mêlées aux cérémonies mythiques des anciens cultes, devaient prendre place dans cette nouvelle mythologie « révélée » trois siècles après son révélateur. Le bon sens était dépossédé de la direction des affaires humaines. La liberté religieuse, sans laquelle le christianisme eût été étouffé au berceau, n'avait plus droit de cité dans l'empire qu'il avait conquis. Mais le rêve, le fanatisme, l'aberration continue, le surnaturel en un mot, s'imposaient désormais, comme un ordre du ciel, aux peu-

Digitized by Google

ples et aux gouvernements, par la voix d'un épiscopat avide de domination et de richesses, qui devait, pendant quinze siècles, faire servir le ciel, sans l'ombre d'un scrupule, à la satisfaction de ses plus iniques convoitises.

C'est, cependant, au nom de ce *pandémonium* de passions brutales et de fétichismes d'école, d'impostures historiques et de « révélations » absurdes, aussi étranger à la pure tradition évangélique qu'aux enseignements de la sagesse païenne, que le monde romain, arrivé au point culminant de sa prospérité et de sa richesse, comme de son développement artistique et de l'élévation morale de ses doctrines, a été voué à la destruction la plus sauvage et la plus universelle, ne respectant aucune des œuvres de la pensée et du génie, et inaugurant ainsi, par une espèce d'engloutissement des sociétés anciennes, le régime d'exclusivisme et de violence que l'orthodoxie devait faire peser sur les sociétés modernes.

On n'a jamais suffisamment apprécié ce que fut, pour les lettres, pour les sciences et pour la raison publique, cet effondrement général du passé au début d'une ère nouvelle livrée à toutes les inspirations de la folie religieuse. L'histoire écrite par l'Église ne s'est occupée des païens que pour les maudire ou les calomnier. On n'a même jamais mesuré l'étendue et l'intensité des pertes matérielles et des disparitions de races qui ont été la conséquence, non de l'invasion des barbares, mais des ravages du catholicisme naissant. Habitués comme nous le sommes à ne voir dans les deux tiers de l'Asie et dans toute l'Afrique septentrionale que des déserts, nous ne concevons qu'à grand'peine ces déserts couverts de moissons et de jardins et semés de villes superbes et populeuses, plus éclairées et plus heureuses que les nôtres.

Telle est pourtant la réalité de ces civilisations disparues, dont nous n'avons aujourd'hui que des notions éparses, qu'elles dépassaient de beaucoup, sous bien des rapports, les nations les plus prospères de notre temps. L'Egypte, d'après Hérodote, ne comptait pas moins de vingt mille

Digitized by Google

villes, « toutes très peuplées », sous le règne d'Amasis. La Perse des Achéménides, héritière de l'Assyrie des Chaldéens, égalait l'empire des Pharaons, par ses innombrables cités, que reliaient entre elles des routes royales et des courriers réguliers. Même après l'incendie de Persépolis par Alexandre et les guerres sans fin des Séleucides, elle possédait encore, sous les Chosroès, cinq cent cinquante-quatre villes, soixante mille villages et quarante millions d'habitants. Les Thraces, qui n'ont joué aucun rôle saillant dans l'histoire, étaient, selon Hérodote, « la nation la plus nombreuse de la terre après les Indiens ». Le bassin entier de la Méditerranée débordait de vigoureuses autonomies s'étendant jusqu'au delà des colonnes d'Hercule, et dont nous savons à peine les noms. La Crète « aux cent villes » et l'île de Chypre, plus merveilleuse encore, s'enorgueillissaient de monuments et d'institutions qui remontaient aux temps héroïques. L'Italie était occupée par cent confédérations si puissantes, que Rome mit cinq siècles à les conquérir, et si cultivées, que leurs débris sont restés inimitables. L'Asie Mineure surtout, ce paradis du monde antique, contenait plus d'États libres, d'édifices célèbres et de glorieuses colonies qu'elle ne compte aujourd'hui de hameaux.

La domination romaine avait coupé court à l'existence politique de ces vivaces nationalités et les avait dépouillées de leurs plus précieux trésors. Mais, une fois les plaies de la conquête fermées, avait commencé pour elles une espèce de renaissance plus brillante et d'un caractère plus grandiose que leur autonomie antérieure. C'était le résultat d'un système de gouvernement, jusque-là respecté, de laisser à chaque peuple ses institutions civiles et religieuses et même ses dynasties populaires, pour ne réserver au proconsul ou au préteur que le prélèvement de l'impôt et la justice criminelle. La paix intérieure conservée, en outre, pendant près de deux siècles et une succession extraordinaire de grands hommes sur le trône des Césars, avaient fait de l'Empire une lice féconde où toutes les races et toutes les énergies concou-

Digitized by Google

raient à la grandeur romaine. Aussi rien en Europe ne peut-il être comparé à l'épanouissement universel qu'il avait atteint au début du IVe siècle. L'Italie comptait 1,197 cités sous les Antonins, la Gaule, 1,200, et l'Espagne, 360 sous Trajan. La seule métropole de Carthage étendait sa juridiction sur 300 villes épiscopales, et lorsque les Vandales envahirent l'Afrique, « plus de six cents évêques, dit le Père Theiner, se virent contraints à s'exiler sur d'autres rivages ». L'Egypte, bien que déchue de sa première splendeur pharaonique, se glorifiait encore de plus de cent villes placées sous la dépendance d'Alexandrie, la capitale de l'Orient. La Pannonie, la Dacie, l'Illyrie, les frontières de la Perse, comme celles de l'Allemagne et de la Numidie, en étaient bordées; car partout où campaient les légions, se dressait bien vite une colonie de vétérans qui, investie du droit municipal, devenait à la fois un centre commercial et une forteresse.

La décadence, il est vrai, minait lentement ce grand corps, parce qu'il est de l'essence du despotisme, même le plus éclairé, de corrompre les caractères et de fausser les ressorts naturels de la vie publique. Mais la prospérité matérielle n'en était pas atteinte. La sécurité générale faisait oublier les vices du régime, et l'exemple de Rome entraînait les provinces. Le luxe asiatique, inauguré par Dioclétien, n'avait pas encore tari les sources de la fortune de l'Empire. La simplicité du pouvoir protégeait les libertés intérieures. Et sous l'influence de ces institutions, héritières des traditions scientifiques et artistiques de l'antiquité, l'Orient et l'Occident, l'Afrique même jusqu'au Sahara, rivalisaient de cités rayonnantes, de campagnes populeuses et de monuments innombrables, dont notre imagination peut à peine embrasser le prodigieux entassement.

Sans tenir compte de Rome, à qui Constance rendait ce témoignage que la renommée, coutumière de mensonges et d'exagérations, restait à son égard fort au-dessous de la vérité, des métropoles puissantes, supérieures aux nôtres au point de vue architectural et hygiénique, reproduisaient

Digitized by Google

sous les cieux les plus divers le mouvement, la vie intense et les chefs-d'œuvre de la cité reine. Carthage était sortie de ses ruines plus riche et plus éclatante que sous les Amilcar et les Hannon. Antioche, peuplée de cinq cent mille âmes, montrait avec orgueil, aux étrangers qu'attirait la réputation de ses écoles, ses jardins splendides, ses eaux jaillissantes, son éclairage nocturne aussi lumineux que le jour, ses rues spacieuses bordées de colonnades de marbre, et les quatre rangées de colonnes de son artère centrale, couverte comme une galerie et longue de près d'une lieue (36 stades). Alexandrie et Césarée, Pergame et Ephèse, Trèves et Marseille, étaient autant de foyers d'activité et de culture incomparables. Toutes les villes de la Grèce et des rives de la Méditerranée regorgeaient de statues, de temples, de bibliothèques, d'amphithéâtres et d'arcs de triomphe, sur une échelle dont nous n'avons aucune idée, parce que tout chez nous se fait péniblement et mécaniquement par l'Etat, tandis que c'était alors la société elle-même et l'initiative privée, toujours inspirées et toujours généreuses, qui semaient les chefs-d'œuvre jusque le long des grandes routes, et dressaient des Jupiter tonnant aux flèches d'or jusqu'au sommet des passages des Alpes.

Mais les empereurs chrétiens, poussés par le fanatisme des évêques, avaient juré l'abolition des cultes païens, principe de toutes ces merveilles. Constantin commença par les dépouiller de leurs richesses et de leurs revenus pour en combler les églises. Constance défendit les sacrifices sous peine de mort. Et Théodose, dépassant en barbarie les plus sauvages tribus des déserts, autorisa, dans tout l'Orient, la destruction des temples les plus célèbres, auxquels semblait attachée, comme à Ephèse, à Amasis et à Alexandrie, la destinée des villes qui les avaient élevés.

Ce fut le signal d'une guerre civile, aussi acharnée et plus irréparable que celle déjà déchaînée par l'orthodoxie contre l'arianisme et dont les flammes n'étaient pas éteintes. L'Egypte, la Grèce et l'Asie Mineure en sortirent complètement ravagées. Tout ce qui avait appartenu notamment aux

Digitized by Google

cultes de Mithra et de Sérapis fut rasé jusqu'au sol. L'ouragan catholique laissa bien loin derrière lui, en fureurs dévastatrices, l'invasion des Hycsos et la conquête de Cambyse. Des milliers d'édifices admirables qui avaient survécu à toutes les révolutions de l'Egypte furent anéantis ; des centaines de mille, des millions peut-être de manuscrits, plus précieux encore, furent jetés au feu. « Quarante mille statues « dit Auguste Mariette, périrent dans ce désastre. Les tem- « ples furent profanés, mutilés, détruits ; et de toute cette « brillante civilisation, il ne resta rien que des ruines plus « ou moins bouleversées et les rares monuments dont le « Musée recueille aujourd'hui les débris. »

Tous les antiques sanctuaires de la Grèce ionienne subirent le même sort. C'étaient les évêques eux-mêmes qui dirigeaient ces entreprises de forcenés ou d'esclaves ivres; évêques dont la plupart ont été canonisés par l'Église, en récompense de leur saint brigandage. Ils se faisaient assister dans ces expéditions par des armées de moines féroces, sortis de leurs déserts ou de leurs cavernes à la voix de leurs chefs [1]. « Saint » Théodore avait brûlé le temple de Cybèle à Amasis ; « saint » Marcel, évêque d'Apamée, capitale de la seconde Syrie, employa le fer et le feu pour faire crouler celui de Jupiter, la gloire de la province, dont les quatre faces étaient ornées de quinze colonnes de seize pieds de circonférence. Le renversement du temple de Sérapis fut l'œuvre du patriarche d'Alexandrie, Théophile, qui s'enrichit, lui et les siens, de ses magnifiques dépouilles.

« Ce dernier temple, où l'on déposait le nilomètre, était bâti, dit Chateaubriand, sur un tertre artificiel; on y montait par cent degrés; une multitude de voûtes éclairées de lampes

[1] « Quels sont les destructeurs de nos temples? dit Libanius. Ce sont des hommes vêtus de robes noires qui mangent plus que des éléphants. »

« Il y a une race appelée moines, dit pareillement Eunape ; ces moines, hommes par la forme, pourceaux par la vie, font et se permettent d'abominables choses..... Quiconque porte une robe noire et présente au public une sale figure, a le droit d'exercer une autorité tyrannique. »

Digitized by Google

le soutenaient; il y avait plusieurs cours carrées, environnées de bâtiments destinés à la bibliothèque, au collège des élèves, au logement des desservants et des gardiens. Quatre rangs de galeries, avec des portiques et des statues, offraient de longs promenoirs. De riches colonnes ornaient le temple proprement dit. Il était tout de marbre; trois lames de cuivre, d'argent et d'or en revêtaient les murs. La statue colossale de Sérapis, la tête couverte du mystérieux boisseau, touchait de ses deux bras aux parois de la celle, et à un certain jour le rayon du soleil venait reposer sur les lèvres du dieu[1]. »

Il fallut un siège en règle pour arracher aux païens cet admirable monument, qui résumait soixante siècles de culture supérieure et renfermait les secrets de civilisations immémoriales. Le sang coula à flots. L'Egypte entière prit parti pour ce dernier refuge de son génie; on dut convoquer à cette affreuse curée tout le personnel des couvents de la Thébaïde. Enfin, le fanatisme l'emporta, et tout fut pillé, brûlé ou démoli. « Nous vîmes, dit Orose, catholique fervent, les armoires vides de livres; dévastation qui accuse nos hommes et notre temps. » Ces armoires avaient reçu du triumvir Antoine deux cent mille volumes empruntés à la bibliothèque de Pergame, et elles en contenaient peut-être un million. C'était le trésor entier de ces publications sanscrites, persanes, chinoises, araméennes, égyptiennes et brahmaniques, dont on n'a retrouvé la trace que de nos jours. Et si l'on songe que cette rage de destruction s'étendit à plusieurs milliers de villes ou de dépôts littéraires, ne laissant rien debout de ce qui rappelait les grandeurs et les beautés du polythéisme, on comprendra dans quels gouffres d'ignorance cette seule manifestation de l'exclusivisme catholique devait jeter désormais les peuples chrétiens.

Un témoignage terrible de cette effroyable exécution a surgi tout à coup, il y a quelques années, de quelques fouilles exécutées par un archéologue américain, M. de Ces-

[1] *Etudes historiques*, 2e vol.

Digitized by Google

nola, dans l'île de Chypre, où s'étaient accumulés, dès l'origine des temps historiques, les monuments sacrés des civilisations successives de la Phénicie, de la Grèce, de l'Egypte[1] et de l'Assyrie. L'île était couverte de temples, de statues, de sanctuaires fameux et de nécropoles souterraines. Mais leur suppression fut si méthodique et si complète, que leur existence même serait encore un problème sans les découvertes récentes qui ont révélé, en même temps, l'immensité des trésors de cette prodigieuse antiquité, et l'astuce des moyens employés pour qu'il n'en restât pas de trace. On ne s'était pas contenté de briser les statues par milliers. On les avait enterrées dans des fosses communes comme des cadavres coupés en morceaux, en dispersant leurs membres sur des points divers, de manière à rendre leur restauration impossible. M. de Vogüé, l'un des explorateurs témoins de cette résurrection, avait retrouvé, près de Golgos et d'Idalie, plusieurs de ces dépôts de figures brisées. « C'étaient, dit-il, de véritables nécropoles de statues, où, sous quelques pieds de terre, gisaient pêle-mêle, les œuvres de plusieurs siècles, monuments de la piété ou de l'orgueil, de la vanité ou de la reconnaissance, — c'est un catholique qui parle, — idoles, portraits, symboles, tous mutilés à dessein. Ici, vingt têtes dans un seul trou ; là, des bras seulement et des torses ; ailleurs, des ex-voto de la nature la plus singulière. » Et M. de Vogüé n'avait pas vu la centième partie de ces richesses, dont quelques rares spécimens, échappés à l'Angleterre et aux États-Unis, sont venus s'ajouter aux grandes collections du Louvre! Chypre, qui n'a aujourd'hui que cent cinquante mille habitants, en avait alors près de deux millions, et ses rois étaient aussi célèbres par la magnificence de leurs cours que ses temples par l'éclat de leurs cérémonies.

Est-il besoin d'ajouter que cette extermination des sou-

[1] Un de ces monuments est le sceau officiel de Thothmosis III, le conquérant de Chypre (1,600 ans avant Jésus-Christ), dont le nom est gravé sur les deux aiguilles de Cléopâtre à Alexandrie.

Digitized by Google

venirs antiques ne s'accomplit pas sans faire de nombreux martyrs, et que ni les professeurs des grands instituts païens, ni les philosophes partisans des vieux symboles, ne furent épargnés? Ils avaient un titre personnel à la rivalité impitoyable des coryphées de l'idée chrétienne : leur éloquence inspirée par une conception plus haute de la divinité et des devoirs sociaux, puisée aux sources mêmes que l'on voulait tarir. Rien dès lors ne pouvait les sauver. L'histoire a conservé le nom d'une de ces victimes, Hypatia, frappée précisément parce qu'elle était l'honneur de son sexe et la gloire de son école, par ses vertus aussi bien que par sa beauté et son génie. Elle portait ombrage à l'évêque Cyrille, d'Alexandrie, un des « saints » ravageurs de cette époque. Elle fut arrachée de la maison de son père, traînée dans une église, déchiquetée avec des coquilles tranchantes et brûlée ensuite sur la place publique. Tels étaient les actes les plus méritoires de ces fondateurs du catholicisme. Les plus fameux comme les plus obscurs ne furent que des incendiaires et des vandales, quand ils ne furent pas des assassins. Saint Martin de Tours, qu'une légende de charité a popularisé, ne se contentait pas de parcourir les Gaules la torche à la main, pour détruire tout ce qui rappelait les anciennes croyances; il avait organisé des légions de moines pour l'assister dans cette tâche surhumaine. C'est ainsi que le monachisme a fait son apparition en France, après avoir dévoré l'Orient. Il ne devait pas laisser pierre sur pierre des derniers vestiges druidiques, non plus que de l'immense épanouissement gallo-romain. Il ne respecta pas même les chênes séculaires, abris bienfaisants des générations écoulées, que la reconnaissance du peuple entourait d'une espèce de culte. Transformés en « images du démon » par la démence qui possédait toute l'orthodoxie, ces témoins d'un âge plus heureux disparurent sous la hache du fanatisme. Il en avait été de même, dans tout l'Orient, des innombrables « bois sacrés » qu'une science immémoriale avait placés sous l'égide de la religion, en les peuplant de charmantes divinités, pour protéger les sources, assainir l'atmosphère et

Digitized by Google

conserver les doux climats de l'Eden primitif : sollicitude constante de la sagesse païenne, dont les sociétés chrétiennes, toujours pénétrées de leur barbarie originelle, n'ont jamais même soupçonné l'utilité.

II

Les conséquences de ce débordement inouï de passions aveugles et frénétiques, qui a fait la nuit la plus profonde là où éclatait le jour le plus radieux, sont si effroyables qu'on peut à peine les indiquer sommairement. Ce fut plus qu'une catastrophe matérielle ; ce fut un cataclysme moral où sombrèrent toutes les assises de l'histoire, toutes les conquêtes de la philosophie et de la science, tous les fruits accumulés de l'observation et de l'expérience des siècles. C'est ce cataclysme qui a creusé les abîmes d'ignorance et de préjugés invraisemblables que le moyen âge a traversés avant d'arriver à ses premières notions rationnelles. La tradition était brisée. Le monde ne pouvait plus marcher dans les voies de l'avenir à la lueur des enseignements du passé. Il se fourvoya pendant dix siècles dans une chronologie ridicule, dans une astronomie stupide, dans des théories physiques et médicales de pure hallucination, sous la direction autocratique d'une théologie qui n'était elle-même que l'hallucination raisonnée. Heureux encore s'il n'avait pas glissé, à chaque pas, dans le sang de millions de martyrs, dont la raison entrevoyait une lumière plus pure que celle de ses guides.

Ainsi s'explique ce phénomène, inconciliable avec la continuité des relations de l'Orient et de l'Occident, que l'Europe a vécu quatorze siècles sans soupçonner la filiation des langues indo-européennes et l'existence des littératures sacrées de la Perse et de l'Inde. Cette littérature, dont la découverte a produit une révolution radicale dans la science historique et philologique, était au III^e^ siècle aussi familière aux lettrés que celle de la Grèce. C'étaient ses livres qui encombraient les armoires du temple de Sérapis et les ma-

Digitized by Google

gnifiques bibliothèques de Pergame et d'Ephèse. C'étaient ses théories et ses spéculations qui avaient jeté Platon et l'école d'Alexandrie dans la voie fatale des personnifications d'attributs d'où est sorti le dogme du *logos*. Repoussée en bloc par le rationalisme des Grecs, comme nous repoussons nous-mêmes les thèses trop nuageuses de la philosophie allemande, elle n'était ignorée de personne. Ses principales figures historiques ou mythiques se retrouvaient sous les formes plus humaines des poèmes d'Orphée et d'Homère. L'*Enéide* même en était pénétrée; car, d'après l'observation sagace de M. Bréal, chaque vers de l'invocation des prêtres saliens semble se rapporter à des souvenirs de l'Inde védique. Et il fallait une proscription formelle, continue, implacable, pour effacer sans retour toute cette période primordiale des connaissances humaines.

Mais la vulgarisation de ces connaissances faisait crouler, avec l'échafaudage des temps bibliques, les dogmes nouveaux de la chute et de la rédemption. Elle avait, en outre, le tort irrémissible d'enlever au berceau du christianisme et à la genèse de ses doctrines toute espèce d'originalité et, par conséquent, toute vraisemblance de révélation spéciale. Elle permettait même de douter de l'existence de son fondateur; car elle lui opposait des incarnations divines dont le langage rappelait, sous des formes imagées, mille ans avant l'Evangile, les plus belles maximes évangéliques. Elle mettait en présence du « Christ » de saint Paul, plus mythique que réel, le «Chreshna» du *Baghavad-Gita*, disant à son disciple Arojon : « Celui-là est vraiment louable qui, ayant dompté ses passions, s'acquitte, par ses facultés actives, de tous les devoirs de la vie et ne s'inquiète pas de l'événement. — Le culte de la sagesse spirituelle est au-dessus du culte des offrandes. — L'homme qui a purifié son âme et qui n'a d'autres vues que Brahma demeure intact au milieu du monde, comme la fleur du lotus au milieu des eaux. » Elle montrait dans les Vedas, dans les *Shastra*, dans le *Coral* et dans le *Code des lois de Gentour*, ces lignes de pure morale humaine qui appartiennent à toutes les religions

Digitized by Google

et à tous les codes antiques : « Les bonnes œuvres sont la plus précieuse richesse des hommes; — on est obligé de nourrir son prochain avec le même soin qu'on nourrit son fils; — celui qui est humble et se sert de paroles douces et honnêtes, n'a pas besoin de parure; — comme la terre supporte ceux qui la foulent aux pieds et lui déchirent le sein en la labourant, *de même nous devons rendre le bien pour le mal.* » Elle faisait enfin retrouver dans l'épopée indienne du *Shaster-Bhad*, avec le récit de la création du monde, les combats de Dieu contre les anges rebelles, et ce *livre des batailles de l'Éternel*, dont parle le Pentateuque, preuve sans réplique de son antériorité sur le récit mosaïque.

Comment tolérer une pareille démonstration de la vanité du titre divin dont on se parait et de la révélation unique des « livres saints » ? Tout fut anéanti. Le mot d'ordre s'étendit à toutes les régions que put envahir l'orthodoxie. Et lorsque le mahométisme vint plus tard profiter de la révolte des esprits contre le dogme trinitaire pour conquérir, en une vie d'homme, plus de contrées que le christianisme n'en avait gagné en trois siècles, une barrière s'éleva qui rompit tout échange intellectuel. L'Europe n'apparut plus en Orient que les armes à la main et la haine dans le cœur, comme les barbares du Nord s'étaient rués sur elle-même. Chacun de ses contacts fut une destruction. Ce que le hasard avait sauvé de la croisade primitive ne put échapper aux croisés du XII^e^ et du XIII^e^ siècle. L'Eglise avait trouvé moyen de poursuivre son vandalisme jusque dans les pays qui lui étaient fermés. Elle tarit ainsi la source même où la science pouvait aller se régénérer. Et il fallut le double miracle des transformations politiques et religieuses et des lointaines investigations modernes, pour nous apprendre enfin ce que tout le monde savait dans les écoles juives et païennes contemporaines de celle d'Alexandrie : que l'Asie centrale était le berceau des races et des religions « descendues du ciel », et que le Sermon sur la montagne courait les rues de Persé-

Digitized by Google

polis et de Babylone aussi bien que celles de Jérusalem.

L'effet de cette disparition universelle des éléments d'étude fut presque immédiat. Dès le lendemain du triomphe du catholicisme, on voit baisser le niveau intellectuel et littéraire et s'éteindre les plus vulgaires connaissances historiques et scientifiques. Lorsqu'au VI^e^ siècle, Théodoric essaya de restaurer l'ancienne splendeur de Rome, on ne put retrouver de l'immense héritage des empereurs que deux livres de la géométrie d'Euclide et quelques fragments d'Aristote, transcrits par le rhéteur Boëce. Il n'y avait pas un volume de science et d'histoire naturelle dans la patrie de Pline et de Varron. L'Orient, plus favorisé, gardait encore quelques manuscrits épars, mais jalousement soustraits à tous les regards pour éviter les anathèmes des conciles et les recherches des évêques. Les poètes, livrés aux flammes, n'étaient plus même connus de nom [1]. Il ne restait rien, ni des poèmes cycliques, ni de toute une littérature appelée ordinairement alexandrine, parce qu'elle date d'Alexandre, — l'hellénistique des Allemands, — quoiqu'elle fût très riche en récits de voyages et en romans populaires. Il ne restait rien des livres précieux sur l'agriculture, l'industrie et le commerce que les chefs numides du temps de Salluste

[1] Halcyonius, savant du XVI^e^ siècle, dans un dialogue latin, fait parler ainsi Jean de Médicis, qui fut plus tard Léon X :

« J'ai entendu dire dans mon enfance à Démétrios Chalcondyle, homme très savant dans les lettres grecques, que des prêtres chrétiens avaient eu assez de crédit auprès des empereurs byzantins *pour obtenir d'eux la faveur de brûler en entier un grand nombre d'ouvrages d'anciens poètes grecs*, qui contenaient des peintures amoureuses et des sentiments licencieux, et qu'ainsi furent détruits les comiques Ménandre, Diphile, Apollodore, Philémon, Alexis, et les lyriques Sappho, Érinne, Anacréon, Mimnerme, Bion, Alcman, Alcée. On les remplaça, ajoutait-il avec un peu de malice, ce semble, par les poèmes de notre Grégoire de Nazianze, qui, pour inspirer des sentiments plus religieux, ne peuvent pas prétendre cependant à une élégance aussi attique. Si ces prêtres ont été honteusement impies envers les poètes grecs, ils ont donné un grand témoignage de piété catholique. »

Digitized by Google

conservaient encore en grand nombre, comme des trophées héréditaires et qui avaient rempli les bibliothèques de Carthage, de Cirtha et de Julia Cesarea. Homère même et les classiques grecs et latins semblaient n'avoir jamais existé. Ce fut une révélation quand les Arabes d'Espagne en introduisirent, au x^e^ siècle, les premiers extraits. Et il suffit de lire les grossiers poèmes du moyen âge pour constater l'ignorance naïve où l'on était alors des faits les plus retentissants et des héros les plus fameux des temps antérieurs à l'ère chrétienne.

L'art lui-même avait été frappé de mort, dans ses manifestations les plus rudimentaires comme les plus élevées, et il ne devait se réveiller qu'au contact du génie arabe et de la renaissance grecque. A partir de Constantin, il n'y a plus de beaux-arts, comme il n'y a plus ni littérature, ni philosophie, ni science. On ne savait plus sculpter que des croix; on ne comprenait d'autre dessin que celui des types hiératiques du byzantinisme. « La barbarie dans l'art, a dit un critique de nos jours, avait précédé les barbares. » C'était la barbarie en tout, déchaînée par l'Église, qui avait préparé et rendu facile l'invasion sur laquelle elle a voulu depuis rejeter toutes les responsabilités. De l'aveu unanime des contemporains, les barbares étaient le seul élément sain de cette époque de dissolution. Leur honnêteté, leur esprit d'ordre et leur tolérance auraient peut-être sauvé la chrétienté, si l'arianisme qu'ils professaient l'avait emporté sur l'alliance du clergé catholique avec les Atrides mérovingiens. Leurs princes sont les seules figures sympathiques de cette sanglante mêlée. Leurs lois furent les derniers éclairs de la raison et de la justice, dans la nuit des prescriptions canoniques où raison et justice avaient péri. Car les lois romaines, entraînées, elles aussi, dans l'effondrement général, ne devaient reparaître qu'en 1139, par la découverte des Pandectes d'Amalfi. Et le chaos intellectuel et moral de la période comprise entre le vi^e^ et le xi^e^ siècle, la plus affreuse sans contredit de l'humanité, où les églises de Rome servaient à la fois de

Digitized by Google

champs de bataille et de théâtres d'orgies aux papes « dissolus et scélérats » [1] qui se disputaient le « trône de saint Pierre », dit assez clairement quelles avaient été les conséquences sociales du triomphe de l'orthodoxie.

III

Mais pour apprécier, en pleine connaissance de cause, le vide sans fond que ce triomphe avait creusé dans le patrimoine de la civilisation, il faut rendre au passé toute son ampleur, et le venger lui-même, par une simple comparaison avec nos progrès récents, des calomnies dont il a été l'objet pendant quinze siècles. Il faut reconnaître, malgré le préjugé des opinions reçues, que les sociétés primitives étaient tellement avancées que nous pouvons à peine comprendre le rôle énorme qu'y jouaient l'astronomie, la géométrie, l'hygiène, l'agriculture raisonnée et la connaissance de la nature, dans leur organisation civile et religieuse.

Toutes les fêtes de l'Egypte, de la Grèce, de l'Inde et de la Chine étaient des fêtes cycliques. Tous leurs monuments étaient rigoureusement orientés, et souvent couverts de symboles ou d'indications astronomiques. C'est de l'Amérique des Incas et des Toltèques, où nous avions retrouvé cette orientation traditionnelle, que le XVI^e^ siècle a appris à tirer des rues au cordeau et à planter des jardins botaniques. Les pyramides étaient à la fois des autels, des tombeaux, des gnomons, des figures géométriques, des étalons métriques et peut-être les images savantes de ces « hauts lieux » où s'étaient réfugiées les épaves humaines aux jours des grandes conflagrations. Ce que les mystères de Samothrace, de Saïs et d'Eleusis révélaient à leurs initiés, c'était précisément l'histoire de ces catastrophes primordiales, enveloppée dans des mythes sacrés, et les lois cosmiques qui les expliquaient.

[1] Expression de Cesare Balbo, *Storia d'Italia.*

Digitized by Google

La mythologie tout entière n'était qu'une astronomie figurative. Le nombre douze des douze mois de l'année et des douze signes du zodiaque s'appliquait à ses douze grands dieux et aux douze travaux d'Hercule, comme aux lois des douze tables et aux douze cités de toutes les confédérations. Le cycle quadriennal des jeux olympiques, la course des chars dans l'arène, les danses sacrées des almées et des bayadères, la forme carrée des villes et le nombre de leurs enceintes, tout portait un caractère scientifique. La science était partout et inspirait tout, même la poésie. C'est toujours par des descriptions mythiques se rapportant aux phases géologiques de notre planète et à la distribution des forces de la nature, que commencent les chants des poètes. Leur lyre à sept cordes était elle-même un symbole astronomique. Orphée reproduisait dans ses vers, sous des fictions localisées à la Grèce, des traditions immémoriales, toutes empruntées aux mouvements célestes ou aux conflagrations plutoniennes. Hésiode et Homère sont des cosmographes et des naturalistes. Ovide est un géologue et un philosophe pythagoricien. Et les *Géorgiques* de Virgile témoignent d'une connaissance du ciel si supérieure à la nôtre, qu'aucun professeur de rhétorique de nos collèges n'est assez savant pour les expliquer.

La géologie, chez nous, ne date que d'hier; et Platon, Sénèque et Manilius ont décrit les révolutions de notre globe avec une fidélité et une précision que Buffon et Cuvier n'auraient pas désavouées; et l'auteur des *Métamorphoses*, un poète de cour, les résumait ainsi, il y a deux mille ans, dans des vers immortels : « J'ai vu que ce qui était auparavant un « sol solide s'est changé en mer; j'ai vu des terres surgir du « sein même de l'Océan. Des conques marines ont été abandonnées loin de ses rivages; on a trouvé une vieille ancre « sur des monts élevés. Ce qui avait été plaine est devenu « vallée par l'érosion des eaux, et les collines, entraînées « par les flots, se sont dissoutes dans les mers [1]. »

[1] *Métamorphoses*, liv. 15. — Écoutons maintenant un savant historien

Digitized by Google

On sait que le premier évêque de Salzbourg, Virgile, qui avait été élevé dans un monastère d'Irlande, fut accusé d'hérésie auprès du pape Zacharie par « saint » Boniface, pour avoir avancé que la terre était ronde et qu'il existait des antipodes. Virgile ne faisait que rappeler une des vérités traditionnelles de la science druidique dont les bardes chrétiens, ses éducateurs, avaient conservé quelques souvenirs. Cette science admettait, à la fois, la position centrale du soleil dans notre sphère, la suspension des astres dans l'espace, la présence de montagnes dans la lune, et l'existence de nombreux systèmes planétaires. La théorie, d'ailleurs, du mouvement de la terre autour du soleil, qui fit, presque de nos jours, condamner Galilée et Copernic, était professée cinq à six siècles avant l'ère chrétienne, par Aristarque de Samos, Héraclide de Pont, Philolaüs de Crotone, Nicétas de Syracuse et toute l'école pythagoricienne. « La terre tourne à la fois autour du soleil et autour d'elle-même », disait en termes précis le philosophe de Samos cité par Plutarque. L'Église a fait brûler vif Jordano Bruno, au début du XVII^e^ siècle, pour avoir soutenu que chaque étoile était un soleil autour duquel circulaient des planètes semblables à la nôtre; et Héraclide enseignait, avec plusieurs philosophes alexandrins, « que — selon le texte de ce même Plutarque — chaque étoile était un monde existant dans l'immensité des cieux et avait autour d'elle une terre, des planètes et un espace céleste ». Les taches du soleil, reconnues seulement depuis l'invention

du XVIII^e^ siècle, pour mesurer l'effroyable recul opéré par le christianisme :

« Jamais ce philosophe avec toute son éloquence et son érudition, dit l'abbé Clavigero en parlant du Buffon, ne pourra me persuader que tout ce qui est maintenant terre a été dans un autre temps le lit de la mer. Jamais je ne croirai que l'ancien continent, et je dis la même chose du nouveau, ait souffert une inondation générale distincte du déluge et plus durable que lui. Tous les arguments de ce naturaliste ne suffisent pas pour soutenir une opinion qui paraît peu conforme aux livres saints[1]. » Telle était la raison suprême d'un écrivain qui, sur tout autre sujet, ne manquait ni de science, ni d'esprit critique, pour repousser des évidences géologiques admises trois mille ans auparavant par tout le paganisme.

[1] *Hist. du Mexique*, 2^e^ vol.

Digitized by Google

des lunettes, sont signalées dans Virgile comme une observation vulgaire [1]. Démocrite affirmait les millions d'étoiles de la voie lactée que Galilée, le premier, a mis hors de doute. L'attraction elle-même et la force centrifuge étaient professées deux mille ans avant Newton; et l'idée de faire dépendre d'un principe unique et de soumettre à des lois absolues tous les phénomènes de l'univers faisait partie des doctrines d'Epictète et des stoïciens, qui l'appliquaient même à l'harmonie sociale.

Il n'est pas jusqu'à la théorie de l'évolution et du transformisme de nos jours qui n'ait été formulée par Anaximandre, Empédocle, Héraclite, Lucrèce et bien d'autres, plus de vingt siècles avant les vues hardies de Diderot, le système rigoureux de Lamarck et la vaste synthèse de Darwin.

Nous croyons avoir construit de toutes pièces, avec notre propre génie et grâce à quelques découvertes dues en partie au hasard, une science moderne dont les plus longues séries d'observations ne dépassent pas un siècle; et nous n'avons fait, en réalité, que recueillir quelques épaves d'une science universelle, embrassant même le continent de l'Amérique, dont chacun de nos progrès philologiques ou archéologiques recule la date dans des profondeurs plus insondables. L'esprit conjectural des Grecs, qui ne connaissaient aucune langue étrangère, ne pouvait nous transmettre qu'une traduction très peu fidèle de ces doctrines lointaines. Mais au delà de cet enseignement de seconde ou de troisième main, se dressent des institutions et des synthèses puissantes devant lesquelles notre orgueil est forcé de s'incliner. Simplicius nous apprend, dans son commentaire du traité *Du ciel*, qu'Aristote avait reçu des mains de Callisthène « des observations astronomiques faites à Babylone, pendant l'espace de 1,902 ans, avant la prise de cette ville par Alexandre ». Elles avaient donc commencé 2,234 ans avant notre ère, et elles n'étaient pas les premières. Djemschid, de mille ans plus ancien, faisait son entrée, l'an 3209, dans la ville de

[1] *Géorgiques*, l. v. 432.

Digitized by Google

Persépolis, qu'il venait de fonder, le jour où le soleil entrait lui-même dans la constellation du Bélier, donnant ainsi pour point de départ à l'empire de l'Iran celui d'un cycle dont les années comptaient 365 jours et un quart, comme les nôtres. Cette fixation précise de l'année solaire, dont nous ne jouissons que depuis trois siècles, n'était pas même une nouveauté il y a 5,000 ans. Le premier empire pharaonique, de 2,000 ans plus vieux, l'avait reçue, avec le monument primitif de Denderah, d'une période antérieure qui élevait un temple à Hathor, la déesse de la beauté et de l'harmonie universelle du monde.

Ces prodigieux Chaldéens, dont le nom est resté à un peuple, quoiqu'ils ne fussent qu'un collège de prêtres, connaissaient, comme les brahmanes, la forme et la mesure exacte de la terre, la périodicité des comètes, la matière sidérale et ses transformations, et possédaient des instruments et des machines supérieurs aux nôtres comme puissance mécanique. Archimède et Ptolémée employaient les lunettes et les télescopes, sans compter les miroirs ardents, dont le secret est perdu. C'est avec des lentilles de cristal qu'on renouvelait le feu sacré à l'équinoxe du printemps aussi bien au Pérou et au Mexique qu'en Égypte et en Perse. Le feu grégeois, que nous ne connaissons plus, et la poudre, que nous avons retrouvée, n'ont pas de dates. Les propriétés de l'aimant, les phénomènes du magnétisme et de l'électricité, les lois de l'hygiène publique et les vertus des plantes médicinales, les principes de l'irrigation et ceux d'une agriculture méthodique n'avaient plus de mystères avant les temps historiques. La médecine, qui n'était pas le privilège de quelques-uns, mais le fruit de l'expérience de tous, savait guérir par les simples — *herbipotens*, — selon l'instinct infaillible des animaux, et n'ignorait aucune des grandes vérités de la physiologie moderne. Nous attribuons à Vésale et à Harvey l'honneur d'avoir deviné la circulation du sang, quand le *Timée* dit en toutes lettres que « le cœur est le nœud des veines et la source du sang qui circule avec rapidité dans tous les membres », quand les Grecs la

Digitized by Google

comparaient vulgairement au cours de l'Euripe, dont les flots resserrés dans des canaux étroits subissent, en effet, des courants et des retours réguliers.

La balistique et la statique obtenaient alors, par les moyens les plus simples, des forces énormes qui sont aujourd'hui perdues par nous. Un art supérieur présidait, de même, à l'alliage et à la trempe des métaux et à la composition des couleurs. Les monnaies, les médailles, les objets d'art, les distributions militaires et politiques des époques les plus lointaines révèlent des habitudes scientifiques qui nous confondent [1]. Nous ne vivons que de mots; les anciens vivaient d'observations continues et de connaissances positives. C'était la science qui présidait à la construction de leurs cités, à la répartition du sol, à la division de la population, aux rites religieux et aux cérémonies nationales, et jusqu'au choix de leurs gouvernants. Nous ne connaissons guère, en fait de pouvoirs, que la dictature de la force ou celle de l'intrigue. Le vieux nom de Nemrod retentit encore sur les bords de l'Euphrate, attaché à celui du plus gigantesque observatoire qui fût jamais (*Birs-Nemroud, la tour de Babel*); et la Chine d'il y a cinq mille ans n'élevait à l'empire que les plus grands de ses astronomes et les plus illustres de ses savants.

Et cette science n'était pas, comme celle de nos jours, le privilège d'une classe, ou d'une aristocratie intellectuelle. Toute l'éducation publique en était imprégnée; toutes les forces sociales concouraient à en vulgariser les notions utiles. Femmes et enfants savaient lire, dans l'Égypte de Karnac et du Sérapéum, les milliers de mètres carrés d'hiéroglyphes qui couvraient les murs de ses temples, les

[1] Les sceaux publics des Locriens représentaient l'étoile du soir; les médailles d'Antioche, le Bélier surmonté d'un croissant; celles de Perse, le Sagittaire; celles de Rome, la constellation du Vaisseau, dont ils avaient donné la forme à l'île du Tibre; sur d'anciennes pièces de monnaie de l'Inde, étaient gravés les douze signes du zodiaque. Nous pourrions multiplier indéfiniment ces indications.

Digitized by Google

surfaces de ses obélisques et les piédestaux de ses statues. Toute l'Asie iranienne connaissait le secret des inscriptions cunéiformes de Behistoun, de Persépolis et de Babylone. Les annales nationales et les règles pratiques de la loi morale, de l'agriculture et des sciences nécessaires s'étalaient en pages innombrables sous les yeux de tout un peuple qui les comprenait sans effort. Il n'y avait pas un illettré dans ces foules du passé si différentes de nos foules modernes. Comme encore aujourd'hui en Chine et au Japon, où tous savent lire et écrire les caractères les plus compliqués, dessiner au pinceau, imprimer au besoin, utiliser toutes les plantes et se diriger par le cours des astres, « il n'y avait personne, dit un commentateur de Confucius, qui ne se livrât à l'étude[1] ». Et cette étude n'avait pas, comme la nôtre, pour but de parvenir à tout prix et de se gorger de richesses et d'honneurs, mais d'atteindre à la perfection morale, considérée comme le souverain bien, « par le développement des principes lumineux de la raison que nous avons reçue du ciel[2] ».

Eh bien! c'est cette science primordiale et universelle, toute pénétrée de l'amour du bien public et s'alliant aux mœurs les plus fraternelleset les plus patriarcales, que le christianisme a anéantie partout où il a régné, avec tous les monuments qui la rappelaient, et en proscrivant jusqu'aux facultés qui pouvaient la reconstituer. Crime sans nom comme sans précédents, pour lequel toutes les formules de l'indignation sont impuissantes.

IV

L'entreprise, cependant, n'était pas facile. La main de l'Eglise ne pouvait atteindre à la fois tous les foyers de cette immense culture. Il s'en rallumait, en outre, spontanément

[1] Tchoû-Hi, préface du commentaire sur le Ta-Hio (la grande étude) de Confucius. Traduction de Pauthier.

[2] Confucius, *ibid.*

Digitized by Google

partout où son autorité cessait de peser. C'est l'histoire des huit siècles qui ont suivi les premiers ravages de l'orthodoxie. Il existait tant de réservoirs secrets de l'antique « sagesse », qu'elle rejaillissait en gerbes magnifiques dès qu'un régime plus doux succédait à l'oppression catholique. Moïse de Khorène, écrivant au IVe siècle, ne parle que de vastes dépôts d'archives chaldéennes, syriaques, persanes et égyptiennes, et ne cesse de citer des ouvrages écrits dans différentes langues dont la trace est perdue. Le nombre illimité des copistes suffisait alors à tous les besoins de la littérature sérieuse. C'était le luxe suprême des princes et des riches de s'entourer d'habiles calligraphes chargés d'enrichir leurs bibliothèques. Nous savons qu'Atticus, l'ami de Cicéron, en entretenait seul plus de cent. L'Orient surtout regorgeait de ces vulgarisateurs des œuvres du génie ou de l'observation, dont les derniers manuscrits, échappés aux dévastations des croisades, devaient un jour éclairer l'Occident des lumières de la Renaissance.

Aussi cet Orient, que l'Église anathématisait, ne pouvant l'étouffer, vit-il un jour s'élever d'un seul jet, à côté de la civilisation grecque, cette merveilleuse civilisation arabe, digne des *Mille et une Nuits*, dont les califes, à peine sortis de leurs déserts, créaient des observatoires, vulgarisaient l'usage de l'algèbre, faisaient mesurer un arc de la sphère, creusaient des canaux maritimes, construisaient des monuments splendides et traduisaient les grands écrivains grecs et latins. Rien ne peint mieux tout ce que contenait de germes précieux et de puissance d'expansion cette antiquité, même mutilée, dont les débris avaient survécu à la proscription du IVe et du Ve siècle, que la subite floraison musulmane succédant à celle des Chosroès et devenant, comme la Perse encore païenne, l'asile de la science et des lettres indépendantes. Tous les noms des conquérants occidentaux pâlissent devant ceux d'Haroun-al-Raschid, Al-Mamoun, Abou-Giafar et Abderhhaman. Comparée à la cour savante et poétique du grand Haroun, celle de Charlemagne n'était qu'un campement de barbares. Il n'y eut, pendant la nuit

Digitized by Google

sanglante du moyen âge d'autre lueur de vérité et de justice que celle empruntée à ce foyer généreux, qui aurait épargné à l'Europe dix siècles de bouleversements et d'aberrations, si les peuples avaient été libres de suivre paisiblement leur destinée.

Mais la barbarie féroce et systématique de l'Église catholique ne pouvait le permettre. Partout où rayonnait une lumière morale ou scientifique, elle devait l'éteindre. Elle a poursuivi son œuvre jusqu'au bout, effaçant au besoin de la carte des nations entières, en commençant par celles qui avaient plus ou moins subi, comme l'Espagne et le midi de la France, l'influence de rajeunissement de l'Orient.

Les Arabes débarquèrent en Espagne au printemps de l'année 711. Ils n'y trouvèrent que des populations divisées par les guerres religieuses et avilies par l'autocratie sacerdotale. Les glorieux défenseurs de Sagonte et de Numance n'étaient plus que des esclaves. Deux ans suffirent à une poignée de Maures et de Berbères pour s'emparer d'un empire qui avait tenu en échec toute la puissance romaine et que les chrétiens, plus tard, mirent un siècle à reconquérir. Dès les premiers mois de 713, des gouverneurs musulmans étaient institués jusque dans les villes voisines des Pyrénées

La conquête morale avait été plus étonnante encore ; et si l'Espagne n'avait pas perdu toute idée juste sous le régime de l'Inquisition, elle regretterait amèrement les beaux jours de la domination musulmane. Elle pouvait dire alors sans emphase qu'elle était la première nation et la lumière de l'Occident. C'est chez elle que Gerbert acquit ces connaissances physiques qui causèrent en France un tel étonnement qu'on l'accusa d'intelligence avec le diable. Les sciences, le commerce, les arts et la prospérité générale avaient marché d'un pas égal. Au milieu du VIII[e] siècle, Cordoue renfermait un million d'habitants, 200,000 maisons, 600 mosquées, 50 hôpitaux, 800 écoles publiques et 900 bains [1]. Vingt autres

[1] Viardot, *Essai sur les Arabes d'Espagne*, 2[e] vol., p. 82.

Digitized by Google

cités célèbres attestaient le même progrès. On comptait douze mille villages seulement sur les bords du Guadalquivir, tandis que l'Andalousie entière n'en contient aujourd'hui que 800. Les premiers collèges les premières bibliothèques, les premiers observatoires de l'Occident furent improvisés par ces mêmes Arabes. La Gaule narbonnaise leur dut l'école de médecine de Montpellier. Leurs bibliothèques, dont les manuscrits originaux seraient aujourd'hui inappréciables, étaient l'orgueil des plus riches cités. L'Espagne seule en possédait soixante-dix. Le calife Alhakem avait confié à son propre frère la conservation de celle de Cordoue, qu'il regardait comme le premier poste de l'État; et le seul catalogue de cette bibliothèque vraiment royale ne remplissait pas moins de quarante-quatre volumes de cinquante feuilles chacun. Quatre siècles plus tard, Charles V réunissait à grand'peine une collection de neuf cents volumes dont la plupart ne contenaient que des rapsodies théologiques. Quelle plus terrible accusation que ce simple contraste entre deux sociétés rivales dont la seconde devait impitoyablement étouffer la première!

Or, ce contraste, il éclatait plus encore dans les habitudes de la vie publique et de la famille que dans l'ordre scientifique. La tolérance de ces vainqueurs allait jusqu'à s'assimiler les connaissances et les arts des peuples vaincus et à donner les plus hautes leçons de courtoisie et de générosité aux princes qu'ils combattaient. Les Mozarabes d'Espagne gardèrent pendant plusieurs siècles, sous la suzeraineté des califes, et la liberté de leur culte, et le sentiment très vif de leur indépendance. Leur moralité surtout dépassait de cent coudées celle que le catholicisme avait introduite en Europe. « Les Arabes, dit un philosophe d'une haute autorité [1], ne se distinguaient pas moins par la douceur de leurs mœurs que par leur culture intellectuelle. *La délicatesse des relations sociales était née chez eux de l'extrême retenue imposée aux deux sexes*, et l'on doit ajouter, au moins pour l'Espagne, *de l'esprit cultivé des*

[1] M. Laurent, *Etudes sur le christianisme*, 5e vol. p. 462.

Digitized by Google

femmes. Dans tous les rapports de famille et de société, ils montraient une excessive sévérité. « *Ces gens-là*, disaient-ils en parlant des Espagnols, *sont remplis de bravoure, mais ils vivent comme des bêtes sauvages ; ils entrent les uns chez les autres sans demander permission ; il ne lavent ni leurs corps ni même leurs habits, qu'ils n'ôtent que lorsqu'ils tombent en lambeaux.* » Il est vrai que la propreté et l'hygiène n'ont jamais été des vertus castillanes. Mais la grande supériorité de la société arabe, fidèle aux lois morales que toute l'antiquité a respectées et que respectent encore les peuples où le catholicisme n'a pas pénétré, c'est que les femmes n'y étaient que ce qu'elles doivent être, le charme et le rayonnement des gynécées, au lieu de se faire, comme les nôtres, les plus redoutables agents de la corruption et de la dissolution sociale, par la promiscuité sans pudeur du confessionnal, des couvents, des théâtres, des salons et des trottoirs.

Que l'on compare maintenant, aux ordres d'extermination du Jehovah de la Bible et au : « Tuez-les tous, Dieu choisira les siens » du légat d'Innocent III, ces instructions données par Mahomet à ses lieutenants : « Combattez bravement et loyalement ; n'usez pas de perfidies envers vos ennemis ; ne mutilez pas les vaincus ; ne tuez ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfants ; ne détruisez pas les palmiers, ne brûlez pas les moissons, ne coupez pas les arbres fruitiers ; n'égorgez pas le bétail, à l'exception de ce qu'il vous faudra pour votre nourriture[1]. » Quel est le peuple chrétien qui n'ait pas, sous l'inspiration de ses pontifes, constamment violé, jusque de notre temps, ces éternels préceptes d'humanité ? Qu'ont été nos guerres religieuses surtout, si ce n'est une effroyable curée de bêtes fauves, ne respectant ni le sexe, ni l'âge, ni la nature, ni la religion elle-même, pour la satisfaction des plus odieuses passions qui aient jamais dévoré l'âme humaine ?

La conquête des provinces du Midi par les Arabes avait eu lieu sans effusion de sang, sans ravages, sans supplices et

[1] Perceval, *Histoire des Arabes*, 3e vol., p. 343.

Digitized by Google

sans dommage sensible pour les vaincus ; la reprise de la Péninsule par les chrétiens ne fut qu'un tissu d'horreurs, de perfidies et de dévastations. C'est le même contraste que présentent les croisades suscitées par des papes aussi pervers que forcenés. C'était sous la bannière de l'islam que s'étaient réfugiées la générosité, la loyauté, la courtoisie exquise et les plus hautes vertus civiles, tandis que les drapeaux chrétiens n'abritaient que des vices honteux, des appétits insatiables et le fanatisme le plus odieux. La seule figure de Saladin écrase de sa grandeur morale tous les Godefroid de Bouillon et tous les Cœur de Lion de ces entreprises extravagantes.

Aussi l'histoire s'est-elle cruellement trompée en exaltant la victoire de Charles Martel sur Abderhaman comme le triomphe de la civilisation sur la barbarie. Ce n'était pas la nationalité gauloise que menaçait l'invasion musulmane, mais la conquête franque encore mal affermie, et le catholicisme romain, dont elle était l'appui. Nous n'avions rien à perdre à sa victoire ; nous pouvions y gagner l'indépendance civile et religieuse. Nous y aurions gagné à coup sûr le bienfait libérateur de la tolérance, et celui d'un gouvernement éclairé, nous apportant avec lui des mœurs loyales et pures, le respect des autonomies locales, l'architecture de l'Alhambra et du Généralife, la science des Avicenne et des Avherroès, et les trésors en partie retrouvés d'Alexandrie et de Pergame. C'était un nouvel arianisme dégagé de toutes les équivoques de l'ancien, le christianisme rationnel et miséricordieux des premiers jours, qui eût purifié l'atmosphère du moyen âge des corruptions inouïes de la domination cléricale. Cette polygamie elle-même qu'on ne pardonne pas au Koran, tout en se gardant bien de la reprocher aux patriarches et aux rois de la Bible, eût été un sensible progrès moral sur les mœurs dissolues du clergé et de l'aristocratie féodale. Elle reconstituait la famille, chassait le libertinage des temples, des palais et de la rue, et serait redevenue bientôt, sous l'influence du climat et du caractère national, la monogamie nécessaire des peuples spiritualistes et actifs.

Digitized by Google

Nous aurions surtout évité, grâce au principe égalitaire de la constitution musulmane, l'affreux brigandage du régime féodal, qui pèse encore sur nos institutions. C'en était assez pour changer les destinées de l'Europe.

La victoire des Francs, associés à la cause de l'Église, fut vraiment le triomphe de la barbarie la plus intense qui ait jamais pressuré et ravagé le monde. L'alliance des Carlovingiens et de la papauté scella aussitôt la tombe de la liberté des peuples. Tout devint possible, dès lors, dans l'intérêt exclusif du siège pontifical où devaient s'asseoir les Grégoire VII, les Innocent III, les Grégoire IX et les Boniface VIII. Tout devint possible, même l'anéantissement des deux contrées dans lesquelles s'étaient réfugiés les derniers restes de l'antique dignité humaine, la Gaule narbonnaise et l'Espagne musulmane.

La Gaule narbonnaise était, au XII[e] siècle, l'oasis du monde occidental, la région la plus opulente et la plus civilisée de l'Europe ; c'est d'elle qu'est venue la légende du pays de Cocagne. Constituée en républiques municipales sous la suzeraineté de quelques seigneurs plus instruits et plus tolérants que les rudes champions du féodalisme du Nord, elle ne vivait que de paix, de travail et de joutes littéraires, et elle s'était rapidement enrichie par le commerce maritime. Mais elle avait gardé aussi l'indépendance d'esprit que Rome proscrivait, et trouvant partout le clergé catholique favorable à l'invasion des Francs, elle se souciait peu d'une orthodoxie qui menaçait ses biens les plus précieux. Elle avait donc accueilli avec sympathie des hérésies diverses, dont les doctrines n'ont jamais été bien définies, mais dont la prétention était de revenir au christianisme primitif par les mœurs plus encore que par les croyances. C'était par le contraste de leur vie pure et simple avec les désordres scandaleux des prêtres orthodoxes que les Albigeois, titre générique de ces hérétiques, avaient surtout gagné les populations. Saint Bernard, leur plus fougueux adversaire, leur rendait lui-même ce témoignage « qu'ils ne faisaient de mal à personne et que leurs mœurs étaient irréprochables ».

Digitized by Google

Ce qui n'a pas empêché l'Église de les accabler des plus odieuses accusations après les avoir écrasés de sa puissance.

Ils méprisaient le clergé catholique, voilà leur véritable crime. Et pour expier ce crime qu'atteste encore le proverbe languedocien : « J'aimerais mieux être capellan (curé), que d'avoir commis telle mauvaise action, » il ne fallut pas moins que l'engloutissement d'une nationalité et l'extinction d'une race. Ce fut l'œuvre du trop fameux Innocent III, l'un des monstres de la papauté. Il venait de plonger l'Allemagne dans une guerre intestine de dix années, pour lui imposer un empereur de son choix. Mais il n'y avait pas assez de sang répandu, de villes rasées, de campagnes ravagées; il fit prêcher la croisade contre les Albigeois, jeta sur le Languedoc tous les bandits de l'Europe affamés de pillage, le livra, en outre, à toutes les vengeances de l'Inquisition, qui venait d'être créée, et ne fut satisfait que lorsque la moitié de la population eut péri dans les combats ou dans les supplices, et qu'il ne resta plus rien de cette culture supérieure qui faisait de la langue d'oc la langue littéraire du temps, parlée jusqu'au fond de l'Italie. « Guerre abominable, — dit un prêtre honnête homme de nos jours[1], — où l'on se faisait une loi de réduire les villes en cendres, d'égorger les prisonniers, d'arracher les moissons, de déraciner les vignes; où l'on voyait partout les échafauds dressés sur les champs de bataille, où les flammes des bûchers se mêlaient aux embrasements des cités. » C'est ainsi que la papauté signala pour la première fois sa présence sur la terre de la nation « très chrétienne », par la main d'un pontife qui sortait de l'université de Paris.

L'Espagne devait avoir son tour. A peine Grenade était-elle prise (1492, l'année même de la découverte de l'Amérique), que l'exécution commença, par les livres d'abord, par les vaincus ensuite. On avait rassemblé dans cette ville, de tous les coins du territoire, le plus grand nombre possible de manuscrits pour en faire un magnifique autodafé. Un mil-

[1] L'abbé Couturier, de Saint-Quentin, *Panégyrique de saint Louis.*

Digitized by Google

lion et demi de volumes, que la Péninsule entière ne payerait pas, devinrent en un seul jour la proie des flammes; et pendant plus d'un siècle, il suffit qu'un livre contînt des caractères arabes pour qu'il fût condamné au feu. Quant aux Maures vaincus, au mépris des traités les plus formels, ils furent exterminés ou expulsés. Quatre millions d'âmes, qui représentaient la partie la plus industrieuse, la plus savante et la plus honnête de la population, disparurent de l'Espagne, laissant des provinces entières sans un habitant et sans un arbre. C'était la manière du cardinal Ximenès et des rois catholiques de comprendre « la liberté de l'Église ». Elle a commencé la décadence d'un des plus beaux pays du monde; décadence que la destruction des *communeros* par Charles-Quint et le règne de l'Inquisition depuis Philippe II ont rendue presque irrémédiable.

V

Il semblait impossible d'aller plus loin dans la « voie scélérate » où s'était engagé le catholicisme. Mais la découverte du nouveau monde venait d'offrir une proie nouvelle et inespérée au fanatisme servi par toutes les cupidités d'une génération d'aventuriers. Il y avait là des trésors hiéroglyphiques aussi nombreux que ceux de l'Égypte et que, pour comble de bonheur, comprenait la génération présente. Nul besoin, dès lors, d'attendre un Champollion futur pour les traduire. Tout allait se révéler à la fois : le secret de nos origines, les transformations de notre planète, la naissance des religions et des arts et surtout l'insondable antiquité de l'homme. Mais alors, que deviendraient les 4,000 ans de la Bible et toute l'absurdité historique de ses Adam et de ses Noé? Que deviendrait le dogme de la rédemption dès qu'il n'y aurait d'autre chute primitive qu'un enchaînement de bouleversements plutoniens d'où étaient sortis les mythes d'Ahriman et de Typhon, si grossièrement personnifiés par le Satan des juifs et des chrétiens? Il fallait étouffer ces révélations dangereuses sous peine de

Digitized by Google

voir crouler tout l'édifice de la légende catholique. L'Église et ses légions de moines reprirent leur torche.

« Le premier archevêque de Mexico, dit William Prescott, don Juan de Zumarraga, dont le nom mérite la triste immortalité d'Omar, rassembla ces peintures (les manuscrits en hiéroglyphes) de tous les points du pays, et principalement de Tezcuco, la ville la plus policée de l'Anahuac et le grand dépôt des archives nationales. Après les avoir fait entasser *comme une montagne*, c'est l'expression même des écrivains espagnols, sur la place du marché de Tlatelolco, il les réduisit en cendres. Un de ses compatriotes, plus illustre encore au même titre, l'archevêque Ximenès, avait célébré un pareil autodafé de manuscrits arabes à Grenade, une vingtaine d'années auparavant. L'anéantissement de tant de monuments curieux de l'intelligence fut un double triomphe du fanatisme. »

« Les soldats, illettrés, s'empressèrent d'imiter l'exemple du prélat. Toute charte, tout volume qui tombaient dans leurs mains étaient détruits. Lorsque les savants d'un âge plus éclairé firent tous leurs efforts pour recouvrer quelques-uns de ces précieux monuments de civilisation, presque tous avaient péri, et les indigènes cachaient soigneusement le reste [1]. »

Et ce n'est pas là cependant le crime le plus irrémissible de ces conquérants de l'Amérique, élevés « sur les genoux de l'Église », pénétrés de son esprit et encouragés par ses ministres, qui tous, à l'exception de Las Casas, appartenaient à l'école de Torquemada. L'humanité les accuse, en outre, d'un attentat tellement monstrueux qu'il n'y a dans aucune langue de termes assez expressifs pour les qualifier.

Le nouveau monde, vierge alors « des bienfaits de la civilisation chrétienne », était beaucoup plus peuplé que

[1] *Histoire de la conquête du Mexique*, Introd., p. 81, traduction d'Amédée Pichot.

Il ne reste plus de *ces montagnes* de manuscrits qu'une douzaine de spécimens des hiéroglyphes mexicains, dispersés dans les grandes collections de l'Europe.

Digitized by Google

l'Europe, et il l'emportait encore sur elle par son organisation sociale et par toutes les habitudes de sa vie publique et privée. Divisé en milliers de républiques indépendantes, au-dessus desquelles se dressaient deux empires de date récente, il possédait des traditions scientifiques et des secrets industriels puisés à un foyer inconnu, dont l'ancien monde n'avait plus aucune idée. C'était une résurrection inattendue des temps primitifs de la Chine et de l'Inde. Toutes les villes étaient géométriquement distribuées et coupées à angles droits, et ces villes étaient innombrables. Le seul plateau d'Anahuac, aujourd'hui désert et stérilisé, en contenait quarante. Le Mexique n'était qu'une confédération de petits États monarchiques ou républicains, pressés les uns contre les autres, et qui tous avaient une capitale plus populeuse et plus brillante que ne l'étaient alors les cités européennes. Mexico, bâtie, comme Venise, au milieu des eaux et reliée à la terre par des chaussées de plusieurs milles, renfermait 60,000 maisons et 500,000 habitants. Ses places carrées, bordées de portiques, et ses palais entourés de jardins où la botanique, l'ornithologie et la pisciculture s'alliaient à la recherche du pittoresque, n'étaient comparables qu'aux splendeurs asiatiques. Montezuma possédait plusieurs de ces palais, et Cortez assurait à Charles-Quint « qu'ils étaient si grands et si merveilleux, qu'il lui semblait impossible de les décrire, mais qu'il n'y avait rien de semblable en Espagne ».

Tezcuco, la rivale de Mexico sur le lac, ne le cédait à cette dernière ni en importance, ni en richesse, et Tlascala, la ville républicaine, dépassait Grenade, au dire de Cortez, en étendue et en magnificence. Le même témoin avait compté 400 tours dans celle de Cholula. Le lac de Mexico était bordé de plusieurs autres capitales peuplées de cent à trois cent mille âmes. Et Pedro Alvarado, conquérant du Guatemala, moins étendu cependant que le Mexique, écrivait à Charles-Quint, maître de l'Espagne, de l'Empire, de l'Italie et des Flandres : « Que Votre Majesté me croie, ce pays est habité plus commodément et par des peuples plus nombreux

Digitized by Google

que tous ceux que Votre Majesté a gouvernés jusqu'ici [1]. »

Le même aspect de prospérité, d'abondance, d'édifices grandioses et de populations exubérantes avait frappé les Espagnols à leur arrivée au Pérou. Ils n'avaient pas trouvé moins de trente villes sur le chemin de Caxamalco à Cuzco. Les canaux, les digues, les grandes routes et les aqueducs de cet immense empire dépassaient tout ce que leur imagination avait pu concevoir. Ces aqueducs se développaient sur des centaines de kilomètres, à travers les vallées et les montagnes, avec une hardiesse que les Romains eux-mêmes n'ont pas égalée. La mécanique moderne serait impuissante à transporter les pierres énormes qui formaient les assises de la forteresse de Cuzco [2]. Péruviens et Mexicains pratiquaient également les arts industriels avec une perfection que l'Europe n'a pas encore atteinte. La manière dont ils travaillaient l'or, l'argent, le bronze et les pierres précieuses et dont ils tissaient les étoffes les plus brillantes, même avec des plumes d'oiseaux, a fait jeter des cris d'admiration à tous les chroniqueurs contemporains. Ils possédaient de temps immémorial l'organisation postale et télégraphique la plus rapide, des chambres législatives, des ponts suspendus, des jardins botaniques, des musées d'histoire naturelle et l'instruction la plus universelle. « Rien ne m'a plus étonné et ne m'a paru plus digne de louange et de souvenir, a dit le jésuite Acosta, l'un de leurs historiens, que l'ordre observé par les Mexicains dans l'éducation de leurs enfants. »

Mais ce qui les rendait surtout dignes d'intérêt et de respect, c'était leur caractère bienveillant, leurs mœurs pures, leurs vertus simples et leur saine législation. D'une sobriété qu'on ne pouvait comparer qu'à celle des Pères de la Thébaïde, selon l'expression de Las Casas, ils étaient en

[1] Lettre du 28 juillet 1524.

[2] Plusieurs de ces pierres ne mesurent pas moins de 12 mètres de long sur 6 mètres de large et 2 mètres d'épaisseur, et elles ont été apportées jusqu'à 3,000 mètres d'altitude, d'un gisement situé à plus de quinze lieues de distance, sans le secours d'aucune bête de trait.

Digitized by Google

même temps les plus aimants et les plus reconnaissants des hommes. « Je jure à Vos Altesses, écrivait Colomb aux rois catholiques, qu'il n'y a pas au monde de meilleure race que celle-là, ni de plus affectueuse et de plus douce. Ils aiment leur prochain comme eux-mêmes. Leur idiome est le plus suave et le plus gracieux possible, car ils parlent toujours en souriant. Il y a plaisir à considérer la grande perspicacité de ce peuple et son désir de tout savoir qui le pousse à demander les causes et les effets de toutes choses. » Ce qui n'a pas empêché les écrivains espagnols du XVI^e^ siècle de charger ces peuples de tous les crimes imaginaires, pour justifier les horreurs de la conquête.

Et pourtant leurs lois seules, toujours rigoureusement exécutées, témoignaient d'un idéal de moralité que le vieux monde ne connaissait plus. Le jésuite Acosta, peu favorable aux Indiens, reconnaissait que « ces lois étaient admirables et pouvaient servir de modèles aux chrétiens ». Elles étaient dures comme celles des Douze Tables et celles des Egyptiens et des Grecs; mais elles punissaient les véritables crimes et frappaient le puissant avec autant de sévérité que le faible. Elles édictaient la peine de mort contre le magistrat prévaricateur aussi bien que contre les coupables de meurtre, de vol, d'adultère, d'inceste, et dans certains cas contre les ivrognes et les menteurs. Mais elles ne soumettaient les prévenus ni à cette affreuse torture, qui ne fut abolie en France que sous Louis XVI, ni à ces barbares épreuves du duel, du feu, de l'eau bouillante, restées pendant tant de siècles l'accompagnement de notre justice. Elles faisaient, d'ailleurs, partie essentielle de l'éducation, et elles n'étaient ignorées de personne, parce que les peintures hiéroglyphiques, que tout le monde lisait avec une extrême facilité, les rappelaient constamment à la pensée publique.

Une seule tache obscurcissait ces vertus et cette organisation modèle : les sacrifices sanglants des Teocallis mexicains. Mais les écrivains espagnols, qui les ont cruellement reprochés aux Indiens pour justifier les traitements atroces dont la conquête les a rendus victimes, se sont bien gardés de faire

Digitized by Google

remarquer que ce n'était qu'une pratique récente, repoussée par le sentiment général et exclusivement due au despotisme personnel de Montezuma. Ces sacrifices humains n'existaient pas avant lui et ils étaient inconnus dans les autres États de l'Amérique. D'après Alexandre de Humboldt, les Aztèques n'avaient eu, jusque-là, comme les Péruviens, qu'un culte de fleurs et de fêtes cycliques essentiellement ennemi du sang; ce qui n'était pas précisément le cas de leurs conquérants catholiques. Mais Montezuma était de race sacerdotale, et le sacerdoce mexicain, vêtu de longues robes noires comme le nôtre, était voué comme lui au célibat et s'était condamné ainsi, par la privation de la famille et des sentiments affectueux qu'elle développe, à l'insensibilité stoïque des fanatiques de toutes les Bibles et de tous les Korans. Et lorsqu'il arriva au pouvoir, dans la personne d'un de ses chefs, il y intronisa l'absolutisme féroce de tous les papes-rois [1]. Ce fut la cause la plus puissante de la chute de l'empire, par la désaffection qu'elle avait produite chez les nations voisines, et notamment dans la république de Tlascala. Ce Montezuma II, d'ailleurs si supérieur à Cortez par les qualités du cœur et de l'esprit, est le seul despote de l'histoire du Mexique; et il avait été précédé, sur le trône, par des princes, élus comme lui, dont la vie n'aurait pas déparé, à Rome, l'époque glorieuse des Antonins.

Voilà le peuple que l'Espagne des autodafés et des massacres d'Arabes, se ruant sur ses rivages la croix à la main, a fait presque entièrement disparaître en moins d'un demi-siècle, par un système de cruautés méthodiques et impitoyables sans exemple. C'était le double génie des croisades et de l'Inquisition s'acharnant sur une proie plus riche encore que Constantinople et l'Orient. On ne peut lire les scènes affreuses de ces hécatombes de millions d'hommes sans mau-

[1] Leur grand prêtre s'appelait le *Grand Papa*, et il avait seul le droit d'entrer dans le sanctuaire du temple, comme chez les Hébreux. Que d'analogies significatives et de filiations logiques ne nous révélerait pas la *véritable* histoire des deux mondes, si l'Église n'en avait pas tari toutes les sources!

Digitized by Google

dire la religion qui les rendit possibles et qui les consacra. L'antiquité païenne n'avait vu dans l'expansion de ses colonies que la pénétration pacifique des intérêts et le rayonnement d'un commerce civilisateur. Phéniciens et Phocéens n'apportaient aux peuplades lointaines qu'ils visitaient que des échanges libres et des relations amicales. Il était réservé au catholicisme de faire de la découverte du nouveau monde, qui pouvait être le rajeunissement de l'ancien, l'engloutissement d'une race, d'une civilisation et d'un peuple innombrable qui ne méritaient que la sympathie et l'admiration de leurs envahisseurs.

Las Casas, écrivant en 1542 en faveur des derniers Indiens du Mexique et du Guatemala, affirmait, dans son mémoire à Charles-Quint, « que les Espagnols avaient « anéanti sept royaumes plus grands que l'Espagne et aussi « remplis d'habitants qu'une ruche l'est d'abeilles, dont il ne « restait plus que le sol et les murailles ». Le tableau qu'il traçait de cette destruction par le carnage, par les supplices et par les travaux forcés dans les mines, fait supposer qu'environ quarante millions d'Indiens avaient péri. Le même calcul peut s'appliquer au Pérou des Incas, où François Pizarre avait dépassé ses émules en brigandages démesurés, et aux autres États des deux continents du nord et du sud, dont aucun n'a été épargné. De sorte que cinquante ans à peine après la première apparition de Colomb, l'Amérique était veuve de plus de cent millions d'habitants. La vallée des Amazones, qui nourrissait auparavant d'immenses multitudes, n'était plus traversée que par de rares tribus sans foyer et sans patrie. Cuba avait perdu un million d'insulaires en moins de dix ans. Les autres Antilles étaient dépeuplées comme elle. Mais l'Église régnait en souveraine sur ces solitudes qu'allait recouvrir la forêt vierge. Ses ordres monastiques s'y étaient attribué des provinces entières. Le régime du Paraguay y faisait travailler à leur profit les derniers restes des empires qu'ils avaient effacés du sol et de l'histoire. Et quand, trois siècles après, l'heure de l'émancipation eut sonné, il ne se trouva pas un homme

Digitized by Google

libre, pas un Indien sachant lire, pas un être intelligent et viril pour en profiter. Le catholicisme avait épuisé jusqu'à la sève d'une race splendide qui n'avait pas son égale dans l'Europe entière.

En revanche, il avait inoculé à cette terre généreuse, où le vice était inconnu avant lui, l'oisiveté corruptrice des sacerdoces et des aristocraties, l'orgueil de caste, l'amour de titres sonores, la fureur du jeu, la haine et le mépris du travail, la prostitution des sacristies et des couvents, la sodomie des deux sexes, — sans compter la petite vérole, la lèpre, l'éléphantiasis et l'esclavage, — et ce terrible fléau de « l'eau de feu », qui a suffi, aux États-Unis, pour éteindre, en deux siècles, trois mille tribus, dont les pères, accueillant William Penn comme un ami, avaient ouvert aux opprimés et aux déshérités du vieux monde les premiers asiles de la liberté.

VI

Tel est l'épouvantable bilan de cette religion « de paix et d'amour » qui devait sauver le monde des ténèbres et de la corruption du paganisme et inaugurer le règne de la justice sur la terre. Tels sont les bienfaits éclatants de cette Église que des rhéteurs nous représentent encore comme la mère la plus miséricordieuse, toujours préoccupée du bonheur de ses enfants. Et nous n'avons compris dans ce lugubre tableau ni les Borussiens des bords de la Baltique, effacés de la carte par l'épée, catholique alors, des chevaliers teutons; ni les Scandinaves et les Islandais, convertis à coups de hache du culte d'Odin au culte du pape; ni les millions de Saxons voués, par « saint » Boniface et ses successeurs, aux coupes réglées de Charles Martel et de Charlemagne; ni les massacres en masse et les dévastations irréparables des croisades; ni les victimes sans nombre de l'Inquisition; ni les Cathares, ni les Vaudois, ni les juifs toujours proscrits et torturés; ni l'Italie et l'Espagne décimées et abruties au XVI^e^ siècle pour y étouffer l'esprit de la Réforme; ni les deux cent mille protestants livrés aux assassins ou aux

Digitized by Google

bourreaux par les ordres orthodoxes de Henri II, de Charles IX et de Marie la Sanglante; ni le demi-million d'habitants des Pays-Bas que Charles-Quint et Philippe II ont fait décapiter, pendre, brûler ou mourir de misère à l'instigation de Paul III, Paul IV et « saint » Pie V; ni le martyrologe enfin, continu, permanent et sans repos du monde moderne, sous les coups d'une domination implacable qui n'a jamais laissé une vérité s'épanouir, un noble caractère s'élever, et une société morale se développer.

On a calomnié Omar en lui attribuant l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. On ne peut pas calomnier l'Église en l'accusant d'un vandalisme universel. Elle l'a décrété elle-même comme un devoir rigoureux de sa mission; ce sont ses docteurs, ses pontifes et ses conciles qui ont, de tout temps, condamné la sagesse humaine et donné l'exemple d'anéantir tout ce qui la rappelait. Saint Paul, le premier, le véritable fondateur du catholicisme, écrivait aux Colossiens de repousser les raisonnements et les traditions d'une science mondaine, et faisait brûler, à Ephèse, dans la patrie d'Homère et d'Héraclite, à deux pas du temple de Diane, pour cinquante mille dragmes de livres grecs ou orientaux [1]. L'Église n'était pas encore née, qu'elle sacrifiait déjà à son illuminisme des bibliothèques entières d'une valeur inestimable. Que ne devait-elle pas faire le jour où elle serait investie de la toute-puissance !

Aussi, dès le lendemain de Nicée, n'y eut-il pas plus de sécurité pour le domaine des idées, jusque-là inviolable, que pour les manifestations extérieures des cultes païens. L'édit de Constantin condamnant au feu les livres d'Arius, *sous peine de mort pour quiconque en tiendrait un exemplaire caché chez lui* [2], inaugurait, avec l'orthodoxie officielle, le droit qu'elle s'est toujours attribué de livrer aux flammes tout ce qui ne répondait pas à son idéal de domination; et ce droit, elle l'a appliqué avec une persévérance sauvage dont nous ne sonderons jamais les abîmes de destructions. C'est par milliers

[1] *Epître aux Colossiens*, V, 8. *Actes des apôtres*, XIX, 19-20.
[2] Eusèbe, *Vit. Constant.*, lib. 3, cap. 17 et 21.

Digitized by Google

que se comptent les autodafés de livres, comme les décrets incendiaires des papes, des évêques et des inquisiteurs. En plein XVI^e^ siècle, Paul IV faisait recommencer à Naples, et plus tard à Rome et dans toute l'Italie, les affreux sacrifices publics de Ximenès à Grenade, et de Zumarraga au Mexique. Le règne de l'Inquisition n'a été lui-même qu'un autodafé permanent, continué sans interruption dans tous les pays où elle a pu s'établir; et cette Inquisition se relèverait demain si l'Église revenait aux beaux jours de Grégoire VII et d'Innocent III. Son *Syllabus* et son *Index* ont condamné d'avance tout ce qui s'est écrit depuis trois siècles, même les traités de minéralogie et de médecine, même les œuvres de Pascal et de Bossuet. Elle ne cessera de brûler ou de détruire que lorsqu'elle cessera d'exister.

Le monde chrétien ne s'est jamais relevé de cette malédiction jetée à pleines mains et pendant tant de siècles sur ses origines et sur ses renaissances les plus spontanées. Ce que nous appelons la civilisation moderne n'a ni assises, ni avenir. Il lui manque la sérénité rayonnante des patrimoines indiscutés et l'élan irrésistible des sociétés maîtresses d'elles-mêmes. Il lui manque surtout ce que l'Église n'a jamais toléré : la haute inspiration morale du bien public et cette soif de la justice dont toute l'antiquité primitive était possédée. La raison pure des Confucius et des Lao-Tseu, qui siégeait encore dans les conseils des Marc-Aurèle et des Alexandre Sévère, n'est plus qu'une thèse académique. La fraude, la violence et la corruption nous gouvernent seules depuis Constantin. C'est bien la civilisation tout entière que le catholicisme a couchée dans la tombe, car il n'y a plus de civilisation là où il n'y a ni fixité morale, ni raison souveraine, ni vertu publique.

FÉLIX BELLY.

Digitized by Google

CLAIRE MIRAMON [1].

V

L'hiver avançait. Les relations de Richard et de ses voisines continuaient sans incident. Les Dionis prenaient toujours régulièrement leur leçon et faisaient des progrès rapides; tous les dimanches, Richard venait partager le modeste dîner des dames Miramon, et c'était l'occasion de longues causeries, où l'on échangeait les confidences et les projets d'avenir.

Mais si Claire regardait la vie avec une imperturbable confiance, avec une bonne humeur que rien ne pouvait abattre, il n'en était pas de même de Richard. Sans doute, il se déridait un peu quand il se trouvait en présence de ses voisines; mais il avait des lendemains cruels; on eût dit qu'il portait une secrète blessure qui ne voulait pas se fermer.

Du reste, la lutte pour l'existence continuait à être âpre pour lui.

Souvent, il partait dès l'aube et ne rentrait que le soir, fatigué, harassé, transi de froid, trempé par la pluie ou la neige.

Un matin du mois de février 1881, il s'était mis en route pour Evere, où demeurait son meilleur élève, un garçon de seize ans, d'une rare intelligence, mais qu'une redoutable maladie de poitrine obligeait à rester à la campagne en hiver comme en été. Ses parents, gros négociants à Bruxelles, avaient loué là-bas, sur les hauteurs du Terney Veld, une

[1] Voir la *Revue de la Belgique* du 15 avril.

Digitized by Google

petite villa où le jeune malade menait une existence de cénobite, avec ses livres et son chien, sous la garde d'une vieille servante.

Une neige épaisse était tombée pendant la nuit. A cette heure matinale, pas un sentier frayé sur ce large plateau désert. Dès que Richard eut quitté la chaussée de Louvain et se fut engagé dans les chemins de traverse, il eut de la neige jusqu'aux genoux. C'est à peine s'il pouvait avancer; un instant même, il se trouva littéralement cloué dans la neige et ne se dégagea qu'à grand'peine de la gaîne glacée qui l'étreignait aux jarrets.

Il riait cependant, car la matinée était belle; de grandes coulées d'un air vif glissaient le long des côtes blanches et, sous le dôme bleu d'un ciel sans nuages, la vallée de la Senne se déroulait, dans une robe d'argent, depuis le parc de Laeken jusqu'à la tour massive de Malines, qui découpait au loin sur l'horizon sa puissante carrure de donjon.

Après bien des efforts, Richard finit par atteindre la villa, où son élève, mince, pâle et émacié comme une figure de missel, l'attendait au coin d'un bon feu.

La leçon terminée, vers onze heures, Richard se remit en route. Mais tout était changé, cette fois. Le soleil avait des ardeurs de printemps, le vent était tourné au sud et, sous ses chauds effluves, la neige fondait lentement et les sentiers se transformaient en mares de boue. Chacune des traces des pas du jeune homme était devenue un petit lac. Une buée s'élevait sur les pentes comme une transpiration de la terre, et la campagne fumante et moite ressemblait à une éponge gigantesque.

En quelques minutes, les chaussures de Richard, pauvres vieilles bottines crevassées de toute part, se trouvèrent remplies d'eau glacée.

A sa rentrée en ville, des frissons le prirent. Il comprit qu'il ne pourrait continuer à vaquer à ses leçons et regagna la rue d'Accolay.

En arrivant, ses dents claquaient ; il se hissa péniblement le long de l'escalier.

Digitized by Google

Sur le palier du premier étage, il rencontra Claire Miramon.

— Vous rentrez, monsieur Dartois? dit-elle avec surprise.

— Oui, je rentre, répondit-il; je ne me sens pas bien.

Sa voix tremblait; la jeune fille le regarda de plus près et fut frappée de sa pâleur livide.

— Mon Dieu! que vous avez froid! dit-elle. Il faut vous coucher, monsieur Dartois, et prendre un bon grog chaud.

— Vous croyez? balbutia-t-il. En effet!

Ses yeux se troublaient et sa langue paralysée ne le servait plus. Il rentra dans sa chambre, dépouilla ses vêtements à la hâte et se glissa dans son lit.

M^lle^ Miramon lui apporta le grog. Pendant qu'il buvait avec effort, elle jeta un coup d'œil autour d'elle et vit, au pied du lit, les bottines et les bas trempés d'eau du jeune homme. Une grande pitié la saisit.

Maintenant, il reposait, la tête renversée sur l'oreiller, une rougeur ardente couvrait ses joues et de larges plis se creusaient dans son front.

— Oh! c'est la fièvre! murmura-t-elle. Une douleur aiguë lui traversa le cœur; en quelques bonds, elle fut au bas de l'escalier, mit son chapeau et courut chez le médecin.

C'était la fièvre, en effet. Une fièvre violente que rien ne pouvait plus conjurer.

Alors Claire Miramon fut sublime. Tous ses nobles instincts de charité s'éveillèrent à la fois. Jamais personne ne fut soigné comme Richard Dartois. A la maladie, on livre aussi des batailles, et celle-ci fut terrible, acharnée, disputée pied à pied. La vieille Trinette, les Dionis, M^me^ Miramon elle-même se multiplièrent au chevet de Richard; mais Claire surtout fut héroïque.

Pendant quinze jours, elle vint passer de longues heures auprès du lit du jeune homme; quinze siècles pendant lesquels le délire ne le quitta pas.

Heures sombres, pleines d'angoisse, que la mort semblait compter, sur lesquelles elle planait, sinistre. Le malade

Digitized by Google

avait des accès effrayants. Tantôt, il se croyait entouré de fantômes et les injuriait avec fureur; tantôt, il riait comme un bienheureux et faisait de grands gestes mécaniques, remuant les doigts comme s'il alignait de l'argent sur une table, serrant les mains et tendant les bras comme s'il conduisait une voiture à fond de train. Souvent, un nom revenait sur ses lèvres, un nom de femme, celui d'Irène, parfois avec colère, parfois avec mépris. Alors, il se mettait à donner une leçon, parlait d'histoire, de grammaire et de littérature, récitait des vers, interrogeait des élèves, faisait des apartés sur leurs réponses, se fâchait, souriait, puis tout à coup ses sourcils se fronçaient et le nom d'Irène jaillissait de nouveau de ses lèvres serrées.

Une nuit, il se dressa brusquement, tout égaré, saisit le bras de Claire et, la regardant avec deux grands yeux atones:

— Faites-moi sortir d'ici, dit-il d'un ton suppliant; et tout à coup, pris d'une sorte de fureur, il répéta en criant d'une voix rauque : Faites-moi sortir d'ici !

Sans transition, il prit les deux mains de Claire et murmura doucement, comme un enfant qui cherche une caresse :

— Claire, je vous aime.

Un flot de sang empourpra les joues de M^lle^ Miramon. Elle se leva en dégageant vivement ses mains, et jeta sur le malade un regard où se peignait autant de terreur que de surprise.

Mais déjà la tête de Richard était retombée sur l'oreiller. Il dormait.

Elle se mit à marcher dans la chambre, remonta la lampe qui baissait, et rangea machinalement les plis des rideaux de la fenêtre. Ses oreilles bourdonnaient. Avait-elle bien entendu? Quelle singulière idée ! Elle eût voulu ne pas avoir compris. Ces paroles éclairaient brusquement les profondeurs de sa conscience, comme la première lueur d'un incendie qui pénétrerait dans une chambre close. C'était vrai pourtant, ce malade, qu'elle soignait avec la tendresse confiante d'une sœur, était un étranger, après tout, un jeune homme comme elle était une jeune fille. Pour la première fois, elle

Digitized by Google

éprouvait auprès de lui un sentiment de gêne et de sourde révolte. Elle se sentait irritée contre lui, comme on l'est vis-à-vis d'un enfant qui vient, en jouant, de briser un objet précieux.

Lentement, elle revint vers le lit et se mit à regarder ces traits amaigris et ce front pâle moite de sueur, sur lequel les cheveux blonds, en désordre, plaquaient. Il était plus calme maintenant, sa respiration semblait devenue plus régulière et son visage avait pris un air de repos.

Pauvre et cher malade ! Elle s'en voulait, à présent, de la bouffée de colère qui lui était montée au cerveau pour quelques paroles échappées au délire.

Elle se rassit au pied du lit et demeura immobile, les yeux fixés sur lui.

Aux premières lueurs de l'aube, il s'éveilla et jeta sur la chambre un regard vague encore, mais qui n'avait plus rien de l'expression égarée des derniers jours.

Il aperçut Claire et sembla tout étonné.

— Où suis-je donc ? murmura-t-il.

— Vous êtes chez vous, dans votre lit, monsieur Dartois, dit doucement la jeune fille.

— Dans mon lit ?

Il releva péniblement les sourcils, comme s'il faisait un grand effort de mémoire.

— Voulez-vous boire ? reprit Claire.

— Oui.

Elle approcha un verre de ses lèvres ; il but une longue gorgée, poussa un profond soupir de soulagement et se rendormit.

Le cœur de Claire battit violemment. Le délire, l'affreux délire, allait-il enfin lâcher sa proie ?

Elle attendit le médecin avec une impatience indicible. A huit heures, il arriva, examina le malade et déclara qu'il était sauvé.

Sauvé ! Les larmes jaillirent des yeux de Claire. Pendant quinze jours, elle avait disputé cette existence à la mort, avec une énergie virile. Maintenant, dans la joie du triomphe, ses

Digitized by Google

nerfs surexcités se détendaient, elle pleurait. Oh ! cette fois, elle tenait la victoire et, pour l'assurer tout à fait, elle se sentait des forces nouvelles. Son généreux cœur se gonflait de résolutions vaillantes. Tout ce que peuvent les forces humaines, elle se jurait de l'accomplir.

Incapable de se contenir plus longtemps, elle courut auprès de sa mère et l'embrassa avec une sorte de furie de joie, en lui criant aux oreilles : — Il est sauvé ! maman, il est sauvé ! Le docteur l'a dit.

La vieille dame se dégagea non sans peine de cette étreinte fougueuse. — C'est bien, c'est bien, dit-elle ; mais, je t'en prie, ne chiffonne pas ainsi mon bonnet.

— Ton bonnet ! Tu en auras un autre, ma petite maman. Oui, le jour où il sera sur pied, tu auras un bonnet comme on n'en a jamais vu !

— Folle, va ! dit Mme Miramon.

Mais Claire ne l'écoutait déjà plus.

Elle bondissait dans les escaliers ; on l'entendait ouvrir et fermer les portes. En cinq minutes, toute la maison savait la grande nouvelle.

Et l'on eût dit que cette vieille maison, sur laquelle, pendant quinze jours, avait pesé un funèbre et lourd silence, s'animait tout à coup et tressaillait elle-même de joie. Un doux soleil d'hiver lançait dans le vestibule et sur la rampe de chêne de l'escalier des gerbes d'or que le vitrail du palier bariolait de pourpre et de saphir. L'atelier, la cuisine, la mansarde s'emplissaient de chuchotements joyeux, les ouvrières riaient, la machine à coudre ronflait, la bouilloire chantait, les deux archanges esquissaient un pas de danse, la vieille Trinette criait : Och ! god, god, god ! et Figaro lui-même, Figaro le sybarite, Figaro le voluptueux, daignait s'arracher aux délices de sa corbeille emmitouflée et courait çà et là, en jetant aux échos de l'escalier une fanfare de joie.

Digitized by Google

VI

Richard Dartois était sauvé. Mais tout n'était pas fini cependant; il fallait redoubler maintenant de soins et de vigilance.

Rien ne lui manqua. Claire se multipliait. Quelle joie, chaque matin, quand elle pouvait lire, sur le visage du malade, la trace heureuse d'une bonne nuit de sommeil!

La convalescence fit bientôt de rapides progrès. Dans les premiers jours de mars, Richard put se lever et Mme Miramon eut son nouveau bonnet, garni de vraies dentelles, unique dans les fastes de la lingerie.

Trop faible encore pour marcher seul, le jeune homme se promena de chambre en chambre, appuyé sur le bras robuste de Claire Miramon.

Oh! les heureuses journées! Le matin, on déjeunait ensemble; puis Richard s'installait au coin du feu dans le salon et découpait des cartonnages, car il était fort habile à ce travail, et construisait, pour les Dionis, des théâtres, des maisons avec des escaliers et des fenêtres qui s'ouvraient, des bateaux avec leurs mâts, leurs agrès et leur voilure complète, des moulins à vent, des forteresses garnies de créneaux et de machicoulis, des ponts à plusieurs arches, enfin tout un monde de petits êtres charmants.

Pendant ce temps, Claire travaillait avec ses ouvrières et accumulait sur la longue table de l'atelier des monceaux de cravates, sans cesse renaissants.

Et le soir, la journée finie, quel bonheur de retrouver le jeune homme au coin du feu, auprès de Mme Miramon, avec Figaro assis entre eux! Ce spectacle attendrissait Claire; elle apportait avec elle tant de joie, que la soirée ne suffisait pas à la dépenser, et que, la nuit, Mme Miramon et Richard devaient encore en rêver.

Durant quelques semaines, une de ces paix délicieuses, de ces harmonies parfaites, si rares dans la vie, régna sans partage dans la vieille maison. Rien ne détonnait dans ce

Digitized by Google

merveilleux ensemble. Pas d'ombres, pas d'angles obscurs dans ce large épanouissement de lumière blanche, pas d'aspirations vers autre chose. Ces trois cœurs battaient à l'unisson, heureux de se sentir vivre et tout entiers à cette adorable sensation. Le présent seul existait pour eux; deux portes bien closes les séparaient et du passé et de l'avenir.

Mais ce doux immobilisme ne pouvait durer toujours. Quelque énergiquement que nous nous barricadions dans le présent, chacun de nous a son passé derrière soi et, quoi que nous fassions, nos âmes songent au lendemain.

Un jour vint où Richard y songea. Avec la santé, le sentiment de la réalité rentrait en lui, et le beau rêve qui l'avait bercé si longtemps commençait à s'évanouir.

Un soir, il était seul avec Claire dans le salon, un livre à la main, car il pouvait lire maintenant! Les yeux fatigués, il avait reposé le livre sur ses genoux et suivait du regard la jeune fille qui mettait la table.

— Que vous êtes bonne! dit-il tout à coup, comme s'il continuait une conversation intérieure, et comment pourrai-je reconnaître tant de bienfaits!

Il s'arrêta un instant et, comme elle le regardait en souriant: — Voilà deux mois que je vous suis à charge, mademoiselle, poursuivit-il; je ne possède pas même de quoi payer mon loyer et je ne sais si je retrouverai mes élèves perdus.

La jeune fille l'interrompit.

— Ne parlez donc pas de cela, monsieur Dartois, dit-elle d'un ton bref; deux mois de loyer, la belle affaire! Vous êtes de nouveau en bonne santé, voilà le principal. Vos élèves se retrouveront, j'en réponds. Il faudrait être bien ingrat pour oublier un maître tel que vous. Je voudrais bien voir cela, par exemple! J'irai les trouver, moi, vos élèves, et je leur dirai ce qu'il faut dire. Du reste, ils sont prévenus, je leur ai écrit en votre nom, à ceux du moins dont j'ai retrouvé les adresses.

Il saisit les mains de la jeune fille dans ses mains amaigries.

— Claire! Claire! murmura-t-il.

Digitized by Google

L'émotion l'étouffait.

— Eh bien! eh bien! qu'est-ce qui vous prend? dit-elle vivement.

— Rien, dit-il, pardonnez-moi, mademoiselle. Je suis tellement touché de vous voir songer ainsi à moi, que je me laisse aller quelquefois à vous traiter comme une sœur. Votre mère a eu pour moi les soins que l'on a pour un enfant; vous m'avez soigné comme un frère. Il me semble que j'ai retrouvé une famille. Depuis la mort de mon père, je n'avais plus rencontré pareille affection, jamais, jamais!

Il se tut, ses traits s'assombrirent et il parut s'absorber dans la contemplation du foyer.

Mlle Miramon le regarda avec inquiétude. Cette voix mélancolique, ces paroles saccadées réveillaient en elle le souvenir des nuits douloureuses où tant de fois le nom d'Irène était venu sur les lèvres de Richard. N'était-ce point sur ce ton-là qu'il avait prononcé cette phrase restée gravée dans la mémoire de la jeune fille : Claire, je vous aime!

Elle se sentit rougir.

Tout à coup, il releva la tête en secouant ses cheveux.

— Mais je suis fort, à présent, dit-il d'une voix résolue, je vais essayer de travailler; dès demain, je me mettrai à l'œuvre et je reprendrai mes leçons.

— Si vous faisiez d'abord un petit essai avec les Dionis?

— C'est cela, demain matin, je vais leur donner leur leçon d'histoire.

La répétition des jeunes Dionis marcha à merveille. L'épreuve était décisive et Richard Dartois se remit à ses leçons en commençant par les plus rapprochées de la rue d'Accolay et par les moins fatigantes.

Au mois d'avril, il était tout à fait rétabli. Mais avec la santé du corps reparaissaient aussi chez lui les idées sombres d'autrefois. Il semblait même plus triste encore qu'avant sa maladie.

Sans doute, l'état de gêne où l'avaient jeté deux mois de chômage forcé lui pesait. Ah! si Claire avait pu lui ouvrir les portes de la fortune! Nouveau Jason, elle fût montée sans

Digitized by Google

crainte sur le navire Argo, afin de conquérir pour lui la toison d'or. Mais les toisons d'or ont disparu pour toujours avec les brouillards de la Colchide et les héros au cœur de fer de la vieille Hellas.

— Faisons des cravates ! disait Claire. Et toute la journée, le ronflement de la machine à coudre bourdonnait dans la vieille maison.

VII

Un matin des premiers jours de juin, Claire eut une idée. Était-ce le ciel d'un bleu turquoise sans nuage, la jeune verdure, le ramage des moineaux jaseurs, qui l'inspiraient ainsi ? Elle songeait à une partie de campagne. Où ? A la Maison Rouge. C'est si joli, Laeken, au printemps ! Il y a des arbres, des sources, du monde plein les chemins, et des rameurs plein le canal de Willebroeck. Allons à la *Maison Rouge !*

C'était le jour de la Pentecôte. On prit avec soi la vieille Trinette et ses deux fils, sans oublier Figaro ; on ferma la porte à double tour, et en route pour Laeken !

Une calèche découverte les y conduisit tous ensemble, car M^me^ Miramon n'était pas capable de faire de pied une pareille promenade.

On prit par l'Allée-Verte. Il y avait foule sur les bords du canal, les vareuses des canotiers piquaient de taches rouges, blanches et bleues les eaux miroitantes, les vélocipèdes faisaient rage, les deux ponts de l'avenue de la Reine étaient encombrés de piétons, de voitures, d'omnibus et de cavaliers, et de tous les cafés, de toutes les guinguettes, de tous les cabarets jaillissaient les notes discordantes d'orchestres improvisés.

On se rendit au Parc et la voiture s'arrêta au pied du monument de Léopold I^er^. Tout le monde descendit. M^me^ Miramon s'assit sur un banc avec Trinette, pendant que Claire, Richard et les deux gamins s'élançaient dans l'escalier en spirale qui monte à la galerie. Ce fut une belle course ; Claire,

Digitized by Google

qui avait pris les devants, grimpait avec une telle vitesse que Richard avait peine à la suivre, et les deux archanges martelaient les marches sonores de grands coups de talons, comme des coursiers de l'Apocalypse.

— Ah! nous y voici! s'écria Claire, en prenant pied sur la plate-forme. Les joues roses, les lèvres entr'ouvertes, elle était charmante, et plus que jamais, en regardant cette grande fille hardiment découplée, Richard songeait aux hamadryades des forêts mythologiques.

Elle courut s'accouder à la balustrade. Dieu! que c'était beau, Bruxelles, quand on le voyait ainsi tout entier étalé sur sa longue colline, avec ses écroulements de maisons blanches, ses tours élancées et ses dômes trapus! Et le nouveau Palais de Justice, encore enfermé dans ses gigantesques échafaudages! Et les hauteurs d'Uccle et de Forest, sur la droite! Et par ici, à gauche, de l'autre côté du Parc royal, dont les massifs sombres se découpaient à l'emporte-pièce sur les fonds bleuâtres de la vallée de la Senne, les hauteurs de la route de Louvain et les villages éparpillés le long du Terney Veld!

Sur la pente du plateau, à mi-chemin des *Deux-Maisons* et d'Evere, brillait une villa toute blanche, tache éclatante au milieu du damier vert des champs. Cette villa, Richard la connaissait bien. C'était en sortant de là que quatre mois auparavant, le long de ce sentier clair qui serpentait dans la campagne, il avait contracté la terrible maladie qui avait failli l'emporter. Il était guéri maintenant, mais son élève, le pauvre poitrinaire, n'avait point vu renaître ses forces avec le printemps. Hier encore, Richard était allé le voir là-bas dans sa solitude, et la toux caverneuse de l'enfant retentissait encore à son oreille. Cruels caprices du sort! N'était-ce pas à lui de mourir, à lui qu'aucun lien n'attachait plus à la terre, plutôt qu'à ce jeune homme auquel souriait la vie et qu'entouraient les bras caressants d'un père et d'une mère bien-aimés?

Le rire éclatant de M^lle^ Miramon tira Richard de ses sombres pensées. Elle redescendait déjà l'étroite spirale, escortée de ses deux pages. Il les suivit.

Digitized by Google

Arrivés en bas, les Dionis, mis en gaîté, insistèrent pour aller faire un tour dans le massif qu'ils appelaient la petite Suisse. Claire adopta l'idée avec enthousiasme.

Mme Miramon et Trinette remontèrent donc en voiture; on leur donna rendez-vous à la *Maison Rouge*, et la bande joyeuse se précipita dans les défilés abrupts de la petite Suisse. Un véritable casse-cou que cette petite Suisse, avec ses ravins hérissés de taillis et la glaise luisante de ses sentiers humides.

Mais qu'importait à Claire! Elle bondissait comme un garçon derrière les Dionis, dégringolait le long des pentes ravinées, s'accrochant aux arbres, glissant sur la mousse, trébuchant sur les racines au milieu de cris et d'éclats de rire.

Après un quart d'heure de cet exercice hygiénique, mais fatigant, on déboucha, haletants et tout en sueur, près d'une mare qui joignait le chemin de ronde, en face de l'estaminet du *Duc Jean*.

— Ah! que j'ai soif! s'écria Claire. Comme je boirais volontiers un verre de faro!

— Va pour le faro, dit Richard.

Ils s'attablèrent sur la route, en face du cabaret, et se délectèrent de nectar brabançon.

Puis ils reprirent la grande avenue circulaire qui ramène à la chapelle Sainte-Anne.

Maintenant, Claire se tenait à côté de Richard. Ils marchaient à petits pas, s'enivrant d'air pur et de beau soleil.

Autour d'eux ondoyait le velours des pelouses mouchetées de petits bosquets de sapins et de thuias. A gauche, à droite, se profilaient les hautes murailles des hêtres et des tilleuls, et devant eux, dans le fond, par-dessus les taillis verts, se dressait le chœur pyramidal de l'église de Laeken, bloc sombre derrière lequel montaient, dans une buée lumineuse, les toits et les façades de la ville de Bruxelles.

Sur la pente, les Dionis se livraient à des cavalcades échevelées, piaffant, tournant comme des chevaux dans l'arène, tantôt lancés à fond de train jusqu'au bas de la rampe

Digitized by Google

macadamisée, tantôt caracolant autour de Claire et de Richard.

Tout à coup, au détour d'un massif, ils vinrent trébucher dans les jambes d'un groupe de promeneurs. Ce fut une bagarre comique, qui se termina par la chute de l'archange Michel sur le dos de l'archange Raphaël.

Ils se relevèrent en riant, secouèrent la poussière qui leur blanchissait les genoux et revinrent comme un ouragan vers les deux jeunes gens.

— Oh ! mademoiselle, mademoiselle ! criaient-ils de loin, en agitant les bras.

— Eh bien, quoi ? demanda Claire, quand ils furent tout près.

— Mademoiselle, commença l'archange Michel, savez-vous ce que vient de dire le vieux monsieur que nous avons bousculé ? Il a dit : Tout à l'heure, tout à l'heure...

— Il a dit, reprit Raphaël, qui était plus calme : Tout à l'heure, je vais le dire à vos parents, satanés gamins !

— Et il vous désignait avec sa canne, mademoiselle !

— Et vous aussi, monsieur Richard !

— Ah ! ah !

Ils cabriolèrent sur place et reprirent leur course ventre à terre.

Claire se mit à rire. — Il paraît que nous avons l'air bien respectables, dit-elle ; nous ne ressemblons pourtant pas à de vieux époux ?

— La méprise serait flatteuse pour moi, répondit-il.

— Pourquoi cela ?

— Pourquoi ? Mais...

Il resta court dans sa phrase et regarda Claire d'un air bizarre.

Elle fronça les sourcils.

— D'abord, moi, dit-elle brusquement, je ne me marierai jamais.

Et comme il faisait un geste d'incrédulité, elle continua sur un petit ton impatient.

— J'ai horreur du mariage, c'est un esclavage.

Digitized by Google

— Pas toujours.

— Si, toujours. Voyons, franchement, n'êtes-vous pas de mon avis? Une femme mariée n'est-elle pas une esclave? Qu'en pensez-vous?

Elle s'était arrêtée et l'interrogeait du regard.

— Je pense, dit-il d'une voix tout à coup émue, que la femme digne d'être aimée n'est pas une esclave, mais une souveraine; je pense qu'ils sont heureux ceux qui trouvent un pareil trésor et que tous les diamants de la terre ne pourraient en payer le prix.

M^lle^ Miramon ne répondit pas. Elle rappela les Dionis et s'empara de la main de Michel, tandis que Raphaël se plaçait à côté du jeune homme.

Ils marchèrent quelque temps en silence; puis Claire secoua la tête par un geste familier comme pour en chasser une idée gênante et, prenant les devants, se mit à fourrager la pelouse avec Michel afin de rassembler un bouquet de marguerites.

Richard les suivit en expliquant gravement à Raphaël la structure d'une vulgaire renoncule.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent à la *Maison Rouge*. M^me^ Miramon et la vieille Trinette les attendaient, assises dans le jardin, devant une table, sous le feuillage des marronniers.

Il était cinq heures et l'animation était grande en ce moment. Dans le vaste jardin, les tables s'alignaient, garnies de gens de tout âge et de toute condition. Au fond, l'odeur appétissante des gaufres s'élevait d'une sorte de cabine surmontée d'un panache de fumée. Le long de la haute façade rouge brique, les calèches, les fiacres, les tilburys étaient rangés; les chevaux piaffaient et s'ébrouaient en faisant sonner les cuivres des harnais, les cochers causaient bruyamment à côté des attelages.

Des envolées d'enfants s'éparpillaient à travers les tables, en faisant jaillir devant eux les poules, les moineaux et les pigeons. Les garçons en tablier blanc, la serviette sous le bras, couraient avec les plateaux chargés de café au lait, de tartines, de cramique, de cruchons de bière de Diest et de

Digitized by Google

bouteilles de lambic mousseux. Tout cela remuait, criait, se démenait, et par-dessus ce grand vacarme fait de rires, de conversations, d'appels, du cliquetis des verres, des fourchettes et des cuillers, deux violoneux, un vieillard aveugle et une jeune femme maigre et pâle d'une pâleur de cire, mettaient l'harmonie bizarre d'une marche de *Fatinitza*.

M^lle^ Miramon commanda du lambic, des omelettes au jambon, du café, du cramique et des gaufres. On a de l'appétit à la *Maison Rouge!* Les archanges se jetèrent sur ce monceau de victuailles avec une avidité qui n'avait rien d'immatériel, et, comme la bière mousseuse impatiente débordait en aspergeant les manches de Richard, les deux joyeux compères se mirent à pousser des hourras formidables.

Commencé gaîment, le festin rustique continua de même. A mesure que le temps passait et que le soleil déclinant dardait des feux plus rouges, le grand jardin s'animait d'une joie colossale. Les rires éclataient partout; par les fenêtres du premier étage un chœur d'ouvriers lançait ses notes tonitruantes, les bouchons sautaient, les enfants passaient par bandes en criant à tue-tête et pour la centième fois les deux violoneux attaquaient avec frénésie la marche de *Fatinitza*.

Cependant le soir tombait; les moineaux commençaient à se rassembler sur la cime des marronniers avec un assourdissant tapage, les familles s'en allaient une à une, les voitures défilaient devant la grille.

Il fallut partir aussi. Les six promeneurs rentrèrent dans la calèche, le cocher fouetta ses chevaux et l'on quitta la *Maison Rouge* au grand trot. La voiture contourna le *Tivoli*, traversa le pont de Laeken et fila dans l'Allée-Verte, le long du canal sillonné de barques, de gigs et de périssoires.

Quand on atteignit le pont du Rivage, les premières étoiles s'allumaient dans les pâleurs bleuâtres du crépuscule.

Emportés par le trot de la voiture, fatigués, rassasiés de bruit, de mouvement et de lumière, les promeneurs gardaient le silence. Claire se sentait l'âme joyeuse; la tête appuyée sur les coussins, en face de Richard, elle se laissait

Digitized by Google

oercer par les cahots de la calèche et suivait machinalement des yeux le réveil mystérieux des étoiles qui jaillissaient une à une des profondeurs de l'infini.

VIII

Quand la voiture s'arrêta devant la petite maison de la rue d'Accolay, tous semblèrent sortir d'un rêve.

C'était un beau rêve en effet, mais il était fini et fini pour toujours.

— Hé ! bonjour, mes petits agneaux ! on a donc été se promener aujourd'hui, dit tout à coup une grosse voix à l'accent méridional.

Sur le trottoir devant la porte, une sorte de géant se tenait debout, barbu, moustachu jusqu'aux yeux et le front entouré d'une énorme chevelure noire.

Les dames Miramon tressaillirent.

— Le compagnon !

— Mon père !

Ces deux cris retentirent à la fois.

C'était en effet le compagnon, c'était lui en propre personne, avec sa voix de taureau, sa poitrine d'athlète, ses mains épaisses et velues comme les pattes d'un ours pyrénéen.

En les voyant ébahies devant lui, il se mit à rire d'un rire homérique. — Hé ! quelle surprise, hein ? dit-il entre deux hoquets. Vous ne m'attendiez pas, hein ? En voilà des yeux ! Est-ce qu'on ne reconnaît donc pas son gros Miramon ? Et toi, petite, donne un baiser à papa !

Claire sauta de la voiture, embrassa gaîment son père et Mme Miramon les entraîna dans le vestibule avec Trinette et et les Dionis, pendant que Richard payait le cocher.

La vieille dame poussa son mari dans le parloir et tandis que Claire allumait la lampe, elle dit brusquement : — Ah çà, qu'est-ce que tu viens faire ici ?

— Ce que je viens faire, pardieu, vous embrasser.

Il se pencha, les bras ouverts, vers la vieille dame ; mais elle l'arrêta d'un geste.

Digitized by Google

— Pas de singeries, Miramon, reprit-elle; je te connais, mon gaillard. Ce n'est toujours pas l'amour de la famille qui t'a conduit ici.

— L'amour de la famille, affirma le colosse en mettant la main sur son cœur et en s'inclinant galamment.

— C'est donc pour cela que tu l'as plantée là, ta famille, il y a dix ans?

— Plantée là? Tu es dure, ma bonne.

Claire intervint.

— Oui, maman, dit-elle, tu es dure. Ne songeons qu'à la joie de revoir papa, mon cher papa.

Elle lui sauta au cou et l'embrassa de nouveau.

— Toi, tu as bon sang, dit-il en la serrant contre sa poitrine. Mais, vertu Dieu, que tu es grandie, ma Clairette! Sais-tu que tu es une petite femme, maintenant? Il sera temps de te marier.

— Oh! papa!

— Mais oui, n'est-ce pas déjà à moitié fait?

— Comment, à moitié fait?

— Certes, ce jeune homme...

— Ce jeune homme est un ami.

— Un ami? Hem!... Allons, ne te fâche pas, petite. C'est pour plaisanter. Où est-il passé, le jeune homme?

— C'est notre locataire du premier, M. l'avocat Richard Dartois, interrompit M^me^ Miramon d'un ton sec. Tout à l'heure, si vous voulez, je vous le présenterai; mais d'abord, voyons un peu ce que vous voulez faire?

— Je veux manger, parbleu; j'ai une faim de chien et voilà trois quarts d'heure que je fais le pied de grue dans la rue en vous attendant. Songe, ma bonne, que je viens de Bordeaux en ligne droite et que je suis éreinté.

— Dans cinq minutes, père, tu seras servi, dit Claire.

Comme elle sortait du parloir, elle se heurta à Richard qui rentrait.

— C'est votre père, mademoiselle? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, c'est mon père.

Et, préoccupée, attristée des suppositions bizarres que

Digitized by Google

M. Miramon venait d'émettre sur ses relations avec le jeune homme, elle monta aider Trinette à préparer le repas dans le salon du premier étage.

Demeurée seule avec son mari, Mme Miramon s'était assise en face de lui et l'examinait, sans rien dire, d'un œil perçant.

Impatienté par ce regard scrutateur qui semblait vouloir fouiller jusqu'au fond de sa conscience, le géant fit craquer ses mains entrelacées et se mit à siffloter un air de chasse.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici, Miramon? dit la vieille dame d'une voix sèche, en lui posant la même question que tout à l'heure.

— Mais je te l'ai déjà dit, bobonne. Vous voir!

— Ta, ta, ta, ne fais donc pas le finaud avec moi, je te connais à fond, mon compagnon! Veux-tu que je te dise, moi, ce que tu viens faire? Tu viens chercher de l'argent.

Le géant tressauta sur sa chaise.

— Au fait, il y a peut-être quelque chose de vrai là-dedans, dit-il avec un sourire douteux. Mais tu peux m'en croire, ce n'est là qu'une considération tout à fait accessoire.

— Pour toi, peut-être, pas pour nous... Écoute, Miramon. Tu nous a abandonnées lâchement, il y a dix ans, tu nous a laissées seules, moi, ta femme, elle ton enfant unique, une fillette de quatorze ans, ici, dans une ville étrangère, sans amis, sans ressources. Depuis dix ans, tu n'as pour ainsi dire plus donné signe de vie. Crois-tu que si tu nous retrouves vivantes, c'est grâce à toi? Crois-tu que sans Claire, sans l'héroïsme de Claire, tu serais assis là, maintenant, sur cette chaise, à la même place où tu te trouvais le soir où nous t'avons vu pour la dernière fois? Crois-tu que tant de travail, de dévouement et de sueurs sera perdu tout à coup et qu'il suffira que tu viennes ici mettre tes deux grosses pattes avides pour que l'argent te gonfle les doigts? Si tu crois cela, compagnon, tu te trompes étrangement. Tu n'auras pas un centime, je t'en préviens, pas un centime.

Digitized by Google

— Écoute, ma bonne, tu me calomnies, dit-il d'un air embarrassé, en se tordant la moustache. Je n'ai pas agi avec toute la correction désirable, j'en conviens; les nécessités de la vie, les... Enfin, j'ai pensé que je pouvais là-bas remettre notre barque à flot, vous refaire une fortune... Mais la chance ne l'a pas voulu... Cependant, dans ces derniers temps, tout a pris une autre face. J'ai une splendide affaire sous la main; seulement il faut pour cela que je me dégage d'un tas de petites dettes criardes, que je liquide le passé. J'ai pensé à vous. La dernière lettre de Claire me disait que tout allait bien ici. Alors... Oh! ce n'est qu'un emprunt, un modeste emprunt et je vous jure que vous n'y perdrez rien... Bref, avec quelques milliers de francs, dans trois mois notre fortune est faite!

— Quelques milliers de francs! Et tu as pu croire que tu les trouverais ici... Tu es fou, Miramon! Retourne à Bordeaux, je t'en prie, et adresse-toi à la bourse de tes amis... Tu n'en as pas? Eh bien, alors, fais comme nous, travaille!

— Mais puisque je te dis que c'est un emprunt, un simple emprunt pour quelques semaines, que je m'engage...

— Tu n'auras rien.

Le colosse fit un geste de colère.

En ce moment, la porte s'ouvrit et Claire entra. Un peu remise de la désagréable émotion de tout à l'heure, elle prit son père sous le bras et lui dit gaîment : — Allons souper, papa!

— C'est ça, fillette, allons souper; ça vaut mieux que de s'échauffer la bile!

Ils montèrent en causant, tandis que M^me^ Miramon les suivait d'un air sombre.

— Prenons garde à Claire, murmura-t-elle, elle serait capable de le croire sur parole.

Le souper fut gai. Miramon parut avoir oublié complètement la conversation du parloir. Il causa de ses aventures. Ah! c'est qu'il avait peiné aussi, lui, pendant ces dix années! On en voyait la trace, du reste. Et les grandes entreprises

Digitized by Google

qu'il avait fondées! Les voyages qu'il avait faits en Espagne, au Mexique, au Brésil, partout! Mais voilà, le guignon, les naufrages, la crise industrielle et le terrible phylloxéra. Oh! le phylloxéra surtout! Ce que ce perfide insecte avait causé de ruines, nul ne le saurait jamais!... Mais tout cela, c'était le passé! L'avenir était radieux!

Il parlait, il parlait avec son inépuisable faconde de Gascon; à l'entendre, on eût dit que tous les trésors du Pérou allaient affluer dans ses coffres.

Et Claire, heureuse de revoir son père, oublieuse du passé, se laissait bercer par ces histoires fantastiques et s'en amusait sans la moindre arrière-pensée.

Il le voyait bien, le rusé compère, et sans en avoir l'air, il la cajolait, lui faisait patte de velours, attendant l'occasion favorable.

Mais elle ne se présenta pas ce soir-là.

Quand l'heure du coucher fut arrivée, M^me^ Miramon céda à son mari sa propre chambre à côté du salon et se retira dans la chambre de sa fille.

Le lendemain, Miramon se leva dès l'aube, espérant trouver Claire encore seule; mais M^me^ Miramon était déjà sur pied à côté de sa fille. Alors, il se mit à flâner dans la maison, guettant attentivement le moment où il pourrait prendre la jeune fille à part. Vains efforts, M^me^ Miramon ne quitta pour ainsi dire pas Claire de toute la journée.

Le matin suivant, le colosse changea ses batteries; il sortit tôt sous prétexte de voir quelques amis, puis il rentra brusquement vers cinq heures de l'après-midi et se rendit directement à l'atelier.

Claire s'y trouvait avec ses deux ouvrières.

Il l'entraîna dans le parloir, referma la porte avec soin et commença un long discours, qui se termina par la demande d'une somme d'argent.

— Quelle somme? dit Claire.

— Trois mille francs.

— Trois mille francs! Mon père, tu n'y songes pas! c'est toutes mes économies que tu me demandes là.

Digitized by Google

— Mais, puisque je viens de te prouver aussi clair que le jour que, dans trois mois, tu en recevras trente mille!

— N'importe. Je ne puis faire cela. Cet argent n'est pas à moi; il est à ma mère. Je suis responsable de son existence et je te le dis, papa, très sincèrement, je ne puis te donner pareille somme sans la consulter.

— Garde-t'en bien, mon enfant. Je connais ta mère. Tu as vu comme elle m'a reçu. C'est une excellente femme que ta mère, mais elle a gardé sur le cœur le souvenir de mon départ forcé et nous ne pouvons compter sur elle. C'est à toi, ma Clairette, à tes bons sentiments que je m'adresse. Mon sort, notre sort est dans tes mains. Si tu me refuses, je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle.

Il roulait des yeux si désespérés et mettait tant de larmes dans sa voix que la jeune fille en fut émue.

— Eh bien, dit-elle, je te donnerai mille francs, si tu veux. Ce sera déjà bien dur, mais enfin je suis jeune.

— Tu es bonne comme un ange, dit-il; je te remercie. J'accepte tes mille francs, tu ne les auras pas placés en mauvaises mains, je te jure.

— Je vais aller les chercher.

Elle monta au premier. M^me^ Miramon était dans sa chambre. Claire se rendit au salon, ouvrit le petit secrétaire placé près la cheminée et prit dans un tiroir une liasse de fonds d'État belges. Il y en avait pour trois mille francs environ; elle en retira une valeur de mille francs et les apporta à son père.

Il la remercia avec effusion. — N'en dis rien à ta mère, surtout, lui dit-il.

Elle le promit, il l'embrassa et annonça son départ pour le lendemain.

H. Pergameni.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

LA CORRESPONDANCE DE PHILIPPE II AVEC SES FILLES[1].

L'histoire avait porté sur le fils de Charles-Quint un jugement qui semblait définitif: Philippe II était, de sa nature, une bête féroce, un tigre, un monstre; tout ce qu'on avait encore à découvrir sur son règne devait être, semblait-il, crime ou infamie. Il résulte de la correspondance de Philippe II avec ses filles, telle qu'elle a été récemment publiée par M. Gachard, que l'histoire s'était trompée : le monstre est pour ses petits le meilleur des pères, le tigre se laisse gourmander par des esclaves, et la bête féroce est attendrie aux poésies de la nature. Et c'est dans sa famille, avec ses filles, — des enfants, — c'est là où il n'a pas à dissimuler, que Philippe II se montre bon, patient et tendre ; c'est donc là le vrai Philippe II, et tout ce que nous connaissions de lui n'était que la trompeuse apparence, l'hypocrite surface d'une âme aimante et douce. Si l'on se demande, à présent, comment l'extérieur pouvait ressembler si peu à l'intérieur, on comprendra toute la difficulté de ce problème psychologique et, par conséquent, tout l'intérêt du livre de M. Gachard.

C'est en 1867, en visitant les archives royales de Turin, que l'éminent archiviste du royaume a pris copie de ces lettres de Philippe II à ses filles. Elles avaient été conservées par l'infante Catherine, épouse du duc Charles-Emmanuel de Savoie, et avaient été ensuite déposées aux archives de Turin.

L'infante Isabelle dont il s'agit dans ce volume est celle qui plus tard devait gouverner nos provinces avec l'archiduc Albert. Ces lettres ont été écrites en 1581 et 1582, pendant le voyage que Philippe II fit en Portugal pour prendre possession du royaume que l'épée du duc d'Albe venait de

[1] *Lettres de Philippe II à ses filles les infantes Isabelle et Catherine*, écrites pendant son voyage en Portugal (1581-1583), publiées d'après les originaux autographes conservés dans les archives royales de Turin, par M. Gachard. (Paris, Plon, Nourrit et C^ie^, 1884. 1 vol. in-8° de 232 pages.)

Digitized by Google

lui conquérier. Au moment où commence cette correspondance, — 3 avril 1581, — l'infante Isabelle avait quinze ans et Catherine en avait treize et demi. Elles étaient les filles de la troisième femme de Philippe II, Élisabeth de Valois. Le jeune frère des infantes, dont le roi parle souvent, est don Diego Félix, le fils d'Anne d'Autriche, qui mourut de la petite vérole en 1582, pendant le séjour du roi en Portugal, et pour lequel son père ne voulut pas qu'on prît le deuil, « disant qu'il jouissait du royaume pour lequel Dieu l'avait créé [1] ». Enfin, cette correspondance parle de la sœur du roi, l'impératrice Marie [2], qui, en 1582, vint lui rendre visite en Portugal avec sa fille, l'archiduchesse Marguerite.

La première lettre nous donne déjà la mesure de l'importance que Philippe II attachait à cette correspondance. Il est onze heures du soir, et le roi n'a pas soupé, ce qui lui arriva souvent en Portugal. Laissant toutes les affaires d'État, il écrit à ses filles, et savez-vous quoi?

« Comme j'ai vu que vous n'avez point de cachet, je vous envoie celui qui est ci-joint, afin que vous vous en serviez pour cacheter vos lettres à ma sœur, à la reine mère [3] et à moi. Je crois que c'est sur de la cire qu'il fera le meilleur effet; sur le papier, il me paraît qu'il ne marque pas très bien; mais pour moi n'employez pas de la cire, qui déchire les lettres, à moins que ce ne soit sur le pli qui se doit couper. »

Et trois lignes plus loin : « Vous aurez su qu'on veut me faire vêtir de brocard, bien contre ma volonté [4] : mais on dit que c'est la coutume ici. »

Voilà toute la lettre; c'est pour écrire de semblables bagatelles que le roi d'Espagne retarde son souper! Ce fut d'ailleurs son habitude en Portugal, car la plupart de ses lettres en parlent, et, dans la dernière, en rentrant à Madrid,

[1] Gachard, *Lettres de Philippe II à ses filles;* introduction, p. 15.

[2] Veuve de l'empereur Maximilien II, le 12 octobre 1576.— Id., introduction, p. 15.

[3] Catherine de Médicis.

[4] Pour le jour de la prestation de serment de fidélité des Cortès portugaises (16 avril 1581, à Thomar). — Introduction, p. 14.

Digitized by Google

il écrit: « En outre, je reviens de ce voyage un peu corrigé de la manie de souper tard. »

A chaque lettre aussi, le roi s'excuse de ce qu'elle ne soit pas plus longue, de ce qu'il ne puisse répondre à chaque question posée, et il ajoute invariablement combien les lettres des infantes lui font plaisir, surtout quand elles sont longues.

Ses affections de famille le préoccupent chaque jour: avant l'arrivée de sa sœur, il parle dans toutes ses lettres de l'inquiétude que ce voyage lui donne; il envie ses filles de l'avoir embrassée: il leur demande beaucoup de bonnes nouvelles d'elle, « et si elle vient avec de l'embonpoint ou de la maigreur et si nous nous ressemblons encore un peu comme je crois que cela était autrefois; je suis bien persuadé qu'elle n'aura pas autant vieilli que moi ».

Comme les infantes lui avaient sans doute répondu qu'il n'en était pas ainsi: « Si vous me voyiez maintenant, dit-il dans la lettre suivante, ma sœur ne vous paraîtrait pas plus vieille que moi, mais vous me trouveriez beaucoup plus vieux qu'elle, comme je le suis en effet, puisque je suis son aîné de treize mois. » Il y a plus. Sa sœur lui avait écrit l'impression que les infantes avaient produite, et, entre autres, elle lui avait dit qu'elles étaient plus grandes qu'elle-même. Le roi en ressent un véritable orgueil; il en parle à ses filles, en ajoutant, il est vrai: « Mais il ne faut vous enorgueillir de cela, car c'est parce qu'elle est très petite et non parce que vous êtes grandes qu'elle s'exprime ainsi. »

Cette idée le préoccupe tellement que quinze jours après il leur écrit: « Si vous avez des mesures, faites-moi savoir de combien vous avez grandi depuis que je ne vous ai vues, et envoyez-moi vos mesures prises exactement avec des rubans de soie et de fil; joignez-y celle de votre frère. »

Se figure-t-on Philippe II dans son cabinet, mesurant sur le panneau la taille de ses filles; rêvant, en caressant sa barbiche grisonnante, au visage frais d'Isabelle, à la mine enjouée de Catherine, et se disant, avec un soupir pour le passé qui semble loin: Déjà si grandes! C'est là un de ces tableaux dont l'histoire n'est pas prodigue.

Digitized by Google

Après l'orgueil, la sollicitude paternelle. Le roi s'inquiète, dans toutes ses lettres, de la santé de ses enfants, qui, d'ailleurs, n'était pas très bonne. Il parle à l'aînée de ses saignements de nez, à l'autre des bouillons de racines qu'elle doit prendre; il envoie toute la famille aux Descalzas pour respirer l'air de la campagne ; il recommande à la cadette de prendre garde à sa joue, « puisqu'elle s'enfle si souvent » ; il adresse deux lettres particulières à l'infante Catherine pour la féliciter du rétablissement de sa santé; et dans les derniers billets qu'il adresse à ses filles en 1583, il ne fait que s'inquiéter des traces que la petite vérole a laissées sur leur visage. Il les tient au courant de sa propre santé, de celle de sa sœur, de son neveu, de sa nièce ; mais don Diego surtout absorbe toute sa sollicitude. Des vingt-huit premières lettres, il n'en est pas une qui ne parle de lui. Il approuve qu'on lui ait mis « un vêtement court » ; il recommande qu'on lui donne un certain bouillon fait par des religieuses; il est charmé d'apprendre que ce que le prince a vu au Pardo « l'a satisfait » ; don Diego a peint un cheval, et le roi trouve que la peinture « est mieux faite que ses précédents ouvrages » ; et il ajoute : « Dites-le-lui et que j'ai des livres de peinture que je lui porterai à mon retour. »

Il recommande qu'on lui fasse apprendre le portugais; il lui envoie des lettres à colorier; il lui promet un encrier à son retour, et, comme il avait vu une procession où il y avait des diables, il ajoute : « Aussi, j'ai regretté que vous et votre frère vous ne l'ayez pas vue, bien qu'il y eût des diables qui, je crois, lui auraient fait peur. »

Les infantes lui ayant sans doute répondu que leur frère n'aurait pas eu peur des diables, il écrit dans la lettre suivante : « Il est très bien que votre frère n'ait pas peur, comme vous le dites, vous, ma fille puînée, et je ne crois pas qu'il l'aurait eu des diables de la procession, car c'étaient de bons diables ; on les voyait de loin... et certainement qu'ils étaient bons, puisqu'ils n'étaient pas des diables véritables. »

Mais dans les six dernières lettres du volume, qui furent écrites après la mort de l'infant, le roi n'a pas pour lui un mot de regret ou de souvenir.

Digitized by Google

Il ne faudrait pas croire que Philippe II ne songeât à ses filles qu'au moment de leur écrire : il pensait à elles en ses promenades : « Vous vous plairiez à Cintra, car il s'y trouve des jardins avec des fontaines. »

Souvent, il leur fait des cadeaux. Ce sont des chapelets, des pardons et des *Agnus Dei* qu'il a achetés au légat du pape; il les leur envoie avec la manière de s'en servir, et « mettez-y, dit-il, un cordon qui soit meilleur; celui qu'ils ont et qui y était quand je les achetai est très mauvais ».

Les infantes lui avaient envoyé des pêches. Elles étaient arrivées « dans un tel état, écrit le roi, qu'on n'aurait pu savoir ce que c'était si vous ne l'aviez écrit; je n'ai donc pu en goûter; » il ajoute, détail charmant : « Ce que j'ai regretté beaucoup, parce que, venant du petit jardin qui est devant votre fenêtre, elles m'auraient fait grand plaisir ». Par réciprocité, il leur envoie une « lime douce » qui lui paraît extraordinairement grosse, qu'il croit être un limon, qu'il recommande de goûter attentivement, car, dit-il, « je serai charmé d'en être éclairci par vous ». Une autre fois, il leur donne des gants, qui sont un peu grands pour la cousine Marguerite, mais qui iront bien à Isabelle; plus tard, ce sont des poires bergamotes, des porcelaines, de la cire blanche rapportée de l'Inde.

En résumé, le père le plus attentif aux goûts de ses enfants, le plus soucieux de l'éducation de son fils aîné, le plus tendre et le plus affectueux pour ses filles et tous les siens, tel est le Philippe II nouveau.

Un Philippe II inconnu aussi, c'est Philippe II bonasse, familier avec ses domestiques, se laissant gronder par eux.

Il est question, dans les lettres qui nous occupent, d'une certaine Madeleine, inconnue d'ailleurs, et qui paraît être une vieille bonne. Tout lui est permis, jusqu'à faire des scènes au roi. Dans la seconde lettre déjà, nous lisons qu'elle a envie de fraises, et qu'un autre domestique, Luis Tristan, charge le roi « de demander si l'on a reçu là-bas du fil qu'il dit vous avoir envoyé »; et Philippe II ajoute : « Je crois qu'il ment. »

Digitized by Google

Il prend plaisir à raconter à ses filles les faits et gestes de Madeleine, qu'il dépeint « vieille, sourde et à moitié caduque ». Le roi croit « que tout cela provient de ce qu'elle boit, et que, pour cette raison, elle est enchantée de n'avoir pas son gendre auprès d'elle ».

Elle est des promenades du roi. Un jour qu'il visite une galère, il y trouve Madeleine, et il lui semble qu'elle a eu un instant le mal de mer, et comme il tient ses filles au courant de toutes les allures de Madeleine, il ajoute : « Jusqu'à présent, elle n'ose ici se permettre beaucoup de choses; je crois que c'est pour qu'on ne crie pas après elle comme après d'autres : A la corde! »

Cependant elle se permettait déjà de se fâcher contre le roi : « Elle a été très fâchée contre moi, parce que je l'ai grondée à propos de certaines choses qu'elle avait faites à Belem et sur les galères; elle a été très hardie avec Luis (Tristan) pour le même motif. »

Et Philippe II a même peur d'elle, comme un méchant enfant de la férule : « Je ne sais ce qu'elle a eu ces jours-ci, mais je crois que c'est peu de chose : peut-être le vin n'y est pas étranger. Si elle savait que je vous écris cela, elle m'en ferait de belles! » Un jour, qu'il ne voulait pas prendre son parti contre Luis Tristan, avec qui elle s'était disputée, elle le menaça de partir et même de tuer Tristan.

Cette Madeleine est connue aussi de la sœur du roi, « qu'elle va attendre à Mugen ». Elle porte une robe de soie, un peu usée, il est vrai, mais quand l'impératrice s'étonne de la voir ainsi, elle répond sèchement qu'elle est comme elle a l'habitude d'être. Elle est souvent malade; mais quand elle a reçu quelques cadeaux, à l'occasion d'une saignée, comme cela se pratiquait en Allemagne, elle se remet vite. Chose curieuse, malgré ses infirmités et sa vieillesse, les pieds lui démangent quand elle entend quelque air à danser.

Enfin, elle a parfois des ennuis que le roi a bien soin de raconter à ses filles : « Madeleine a beaucoup de contrariétés avec sa négresse, qui est revenue une fois, il y a deux jours,

Digitized by Google

s'en est allée de nouveau sans qu'on sache ce qu'elle est devenue, mais on n'en soupçonne rien de bon. »

Si à Luis et à Madeleine, on ajoute un certain Morata, qui occupe aussi quelque place dans les lettres de Philippe II, et une chanteuse « qu'on appelle Mariola et qui se nomme Maria Fernandès..., si grosse et si grande qu'elle ne peut quasi passer la porte », on aura une idée du singulier personnel avec qui le roi d'Espagne était si familier.

Mais le piquant de ces lettres, c'est ce qui s'y rapporte à la personne même de Philippe II ; c'est là, d'ailleurs, que se trouve principalement l'importance et l'utilité du volume de M. Gachard.

Le Roi rend compte à ses filles de presque toutes ses promenades, des monastères qu'il a visités, du costume même des religieux. Il fait des excursions en galère, a soin de citer ceux qui ont eu le mal de mer. Un jour « en passant sur une barque démâtée, dit-il, je mis un pied dans l'ouverture pratiquée pour le mât et je tombai presque, mais je me tins bien, et ce fut, non dans l'eau, mais dans la barque que je faillis tomber. J'aurais pu me faire assez de mal à la jambe, et je me donnai un coup au tibia qui me fit assez souffrir un moment; même j'en fus un peu écorché : mais ce ne fut rien, et maintenant je ne m'en ressens plus. »

Quand il est malade, il l'écrit à ses filles : « J'ai été un peu dérangé ces jours-ci : je ne sais si c'est pour avoir, quelques jours auparavant, mangé trop de melon, qui était fort bon, mais je ne le crois pas... »

Une autre fois, il se plaint du goût des médecines qu'il prend : « L'amélioration, à ce qu'il me semble, est plus sensible depuis deux ou trois jours, bien que tous les matins je prenne encore des sirops, et de fort mauvais, parce qu'ils contiennent de la rhubarbe. »

Chaque fête, chaque événement un peu importants qui se passent, il les raconte aux infantes. C'est ainsi qu'il détaille tous les préparatifs d'une course de taureaux : il fait des conjectures sur la réussite de la fête; il croit que les taureaux seront mauvais « et que ce qu'il y aura de mieux, ce sont les danses, qui, dit-on, auront lieu sur la place ».

Digitized by Google

Il compare la procession qu'il a vue avec celle de Madrid, et envoie à ses filles un programme du cortège. Il raconte dans tous ses détails le lancement d'un galion, pour lequel il s'est privé de la messe : « Il marchait tout seul au moyen d'un appareil, comme qui dirait des socques, sur lequel il reposait. C'est une chose digne d'être vue... » Et il ajoute, comme alléché par l'espoir de revoir ce spectacle : « On a commencé la construction d'un autre galion dans le même endroit. »

Une seule fois dans ces lettres, le Philippe II cruel et impassible se dévoile, discrètement. C'est à propos d'un autodafé qu'il a été voir avec son neveu : « Nous le vîmes d'une fenêtre, et nous entendîmes tout très bien. On nous donna à chacun un papier où étaient inscrits les noms de ceux qui allaient y figurer [1]; je vous envoie le mien pour que vous voyiez quels ils ont été. Il y eut d'abord un sermon, comme de coutume. Nous restâmes jusqu'à la prononciation des sentences... Il était huit heures quand nous arrivâmes; nous revînmes dîner vers une heure. Dieu vous garde comme je le désire !

Votre bon père. »

Il revint dîner vers une heure, sans doute avec la joie au cœur d'avoir contribué à la purification de tant d'âmes malheureuses !

Comme ses filles s'étaient inquiétées de la fatigue qu'il avait dû ressentir à une *fête* si longue, il répond naturellement : « Je ne suis pas revenu très fatigué de l'autodafé; ces cérémonies ne sont pas aussi longues ici qu'en Castille, du moins celles que j'y ai vues; cette dernière n'a pas duré quatre heures. » — « Ce dont j'ai le plus de regret, dit-il dans la même lettre, c'est du chant des rossignols, que je n'ai pas encore entendu cette année, le palais étant éloigné de la campagne. »

Ce qui attire surtout son attention dans les châteaux qu'il visite, dans les palais qu'il habite, c'est la vue; en prome-

[1] Charmant euphémisme.

Digitized by Google

nade à Villafranca, à Lisbonne, ce qui le frappe, ce sont les panoramas et les vues du Tage; à Almada, il peint à ses filles le paysage qu'il a sous les yeux en leur écrivant la fenêtre ouverte. Même sentiment, mêmes remarques à propos des jardins qui entourent ses palais; il aime à y voir des fontaines; il projette de les emporter en Espagne. Et les fleurs, les fruits, la verdure, voilà ce qu'il aime : il envie ses filles d'avoir été au Pardo, « qui doit être agréable, vu les pluies fréquentes qu'il y a eu cette année : c'est un point important qu'il soit plus touffu qu'il ne l'était ».

Il leur envoie des roses et une fleur d'oranger pour leur faire voir qu'il y en a aussi à Lisbonne. Tous les jours, il se fait apporter des bouquets de ces deux fleurs, et « depuis longtemps, dit-il, il y a des violettes ». Il parle aussi des jonquilles, qui poussent si bien à Aranjuez!

Le temps qu'il fait le préoccupe beaucoup : souvent il rend compte de la chaleur, du soleil, de la poussière des routes.

Il aime à dormir tranquille le matin, et se plaint des cloches de Lisbonne, qui le réveillent!

Enfin, parmi tous ces détails, aussi inattendus que pittoresques, le volume de M. Gachard renferme deux raretés inappréciables : deux plaisanteries de Philippe II : « Il me paraît, dit-il lettre XIII, que les dents canines viennent vite à votre petite sœur : ce doit être à la place de deux que je suis à la veille de perdre... »

Voici l'autre : « Je viens de lire la lettre où vous me dites que je vous ai déjà parlé des fenêtres que ma sœur a à la chapelle, et je vous en ai encore parlé dans ma dernière lettre, de façon qu'avec celle-ci je vous l'aurai écrit trois fois. »

Philippe II en voyage, impressionné par la nature, attentif aux moindres détails du ciel, au chant des oiseaux, au parfum des fleurs, voilà encore une surprenante révélation de l'histoire.

Le livre de M. Gachard ne contient guère de faits nouveaux utiles à l'histoire de Philippe II, mais le grand intérêt de ces lettres est pour le moraliste. L'historien se

Digitized by Google

bornera à constater, le psychologue tentera d'expliquer. Ce livre n'est pas fait pour faciliter la solution du problème : il ne montre, au contraire, que la nécessité de pousser les recherches plus avant dans cette voie.

Il est encore actuellement impossible de porter un jugement définitif sur Philippe II : est-ce un homme bon avec un peu de méchanceté et d'hypocrisie ; ou un homme mauvais avec un peu de bonté ; est-ce tout simplement un maniaque ? Toutes questions auxquelles il est interdit de répondre dès à présent.

En outre, ce livre ajoute encore aux difficultés existantes, en rendant inexplicables certains actes du roi d'Espagne dont une nature essentiellement mauvaise eût suffi à rendre raison. On comprendrait encore à la rigueur que Philippe II, tout en adorant ses filles et ses petits garçons, ait sacrifié don Carlos, son héritier présomptif, son fils aîné, par raison d'État, surtout quand ce fils était un monstre ; mais, comme le dit M. Forneron, l'éminent historien du roi d'Espagne, « le fléau écarté, le devoir accompli, le père n'était-il pas obligé d'éprouver de la douleur ? On frappe, mais on pleure. Philippe reste impassible[1]. »

Si cet homme a quelque sensibilité, s'il s'émeut du chant des rossignols, s'il aime ses filles, comment expliquer — un exemple entre mille — les longueurs raffinées, les cruautés félines qui ont précédé la mort du marquis de Berghes en 1567 ? On les rapprochera sans doute de la méticuleuse activité du roi, de son étroite et tenace politique, de son amour de la stricte étiquette. Mais il ne s'agit plus ici d'une mesure d'administration, il s'agit d'un sentiment, de la pitié, et peut-on concevoir qu'un « bon père » qui trouve meilleures les pêches parce qu'elles viennent du jardin de ses filles, arrête de sang-froid la mort de deux gentilshommes belges, les retienne de longs mois en Espagne, donne à l'un son ordre de départ après s'être bien assuré qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre, lui fasse de splendides funé-

[1] Forneron, *Histoire de Philippe II*, t. II, p. 120.

Digitized by Google

railles « pour montrer l'estime en laquelle lui et ses ministres tiennent les seigneurs des Pays-Bas [1], » puis fasse emprisonner l'autre clandestinement, et, trois ans après, donne l'ordre de l'étrangler en secret, parce qu'il vivait trop [2]!

Ce n'est pas la mort des seigneurs belges qui est inexplicable, — raison d'État, — ce sont les circonstances qui accompagnent. Il y a là quelque chose du chat jouant avec la souris, la laissant échapper par moments pour avoir la jouissance de la rattraper : c'est de la haute cruauté.

Un autre trait important de la figure du roi et que ces lettres laissent dans l'ombre, c'est sa dissimulation à outrance. Pourquoi recevoir la nouvelle de la victoire de Lépante avec la même impassibilité que celle de la destruction de l'Armada? Pourquoi ne pas sourciller à la nouvelle de la mort de don Diego, puisqu'il le chérissait; pourquoi n'en plus dire un mot dans les lettres suivantes à des enfants à qui il était habitué de parler de lui? Ce livre est bien loin de nous en donner l'explication.

Même après la lecture de ces lettres, il reste acquis à l'histoire que pour tout ce qui touchait la religion et l'Église, Philippe II n'était qu'un fanatique et un maniaque. Il est bon père, mais il est meilleur chrétien, puisqu'il refuse de porter le deuil d'un enfant qui est au ciel; il reçoit impassible la nouvelle de cette mort, mais en apprenant, en 1567, les pillages des iconoclastes, il tombe malade et contracte une fièvre qui dure cinq jours; il est capable d'être doux, affectueux, mais devant un autodafé il reste quatre heures sans un soupir; les plus grandes folies, il les eût faites pour la religion, et ce sera toujours une lourde responsabilité pour l'Église catholique d'avoir eu Philippe II pour instrument.

ERNEST MAHAIM.

[1] Voir Gachard, *Correspondance de Philippe II*, t. I, p. 536.
[2] Voir Gachard, *Don Carlos et Philippe II*, t. II, p. 381.

Digitized by Google

LE PÊCHEUR DE L'ESCAUT.

Quel est-il? d'où vient-il, ce pêcheur solitaire?
Il a bien son pendant : déshérité sur terre,
C'est, guettant sur un pied quelque poisson manqué,
Rêveur au bord de l'eau, ce héron efflanqué.
Leur silhouette, au jour, s'esquisse dans la brume.
S'il n'y prit du poisson, lui prit là plus d'un rhume;
Jeune vieux? pour demeure habitant un ponton ?
Quelque râté du monde! Et pourtant, se dit-on,
Seul un orage a pu ramener cette épave.
Les passions ont dû jaillir, comme la lave,
De cette âme profonde, un volcan mal éteint.
Son front est sans reflet, une glace sans tain.
Est-il fou? je ne sais; mais douce est sa folie.
Près de l'haï, perdu dans sa mélancolie,
Et dédaigneux souvent des touches du poisson,
Il jette au vent du soir sa plainte ou sa chanson.
Puis, comme nous obsède un refrain dans la fièvre,
Une ronde, un nom cher reviennent sur sa lèvre :

« Escaut, mon vieil Escaut,
Que tes nuits ont de charmes!
Que j'aime ton écho
Là-bas sous les vieux charmes!

Là-bas, c'est le solo,
Bientôt concert immense,
Que croasse sur l'eau
Tout un peuple en démence;

Le sifflet d'un milouin,
L'appel d'une sarcelle,
Et dans un trèfle, au loin,
Un rale et sa crécelle;

Digitized by Google

Un orchestre charmant
Dans sa cacophonie
Et dont chaque instrument
Se croit une harmonie!

. . . . . .
Soudain, sur le clavier,
Court la gamme rieuse,
Que jette le pluvier
A l'aube curieuse.

Le lampyre s'éteint;
Une blanche buée,
Au souffle du matin,
Roule et monte en nuée.

L'alouette des champs
Trille au ciel, vive et gaie;
Attentif à ses chants,
Aux blés son nid bégaie.

Du jour voici l'éveil!
Déjà sifflent les merles;
Aux baisers du soleil,
Les fleurs fondent leurs perles.

C'est un bourdonnement
D'élytres et d'antennes!
C'est un frémissement
Aux mousses des fontaines!

Aux caresses du jour,
L'atome se sent vivre.
A la coupe d'amour
C'est Avril qui s'enivre!

. . . . . .
. . . . . .
Ti li li li li li!
Allez, gars et fillettes,
Allez au bois joli
Cueillir les violettes.
Ti li li li li li.

Digitized by Google

Sont revenus l'aronde,
L'aronde et le tarin :
Tourne, tourne la ronde,
Au son du vieux crincrin.

. . . . . .

— Seuls, ils vont sur la rive,
Et Rose a dix-sept ans.
Sur le tremble, une grive
Siffle un air du printemps.

Tôt, l'heure avec la brune
Tombe du vieux clocher;
Ah ! méchante, la lune
S'amuse à se cacher !

S'allume le lampyre
Là-bas sous les tilleuls.
Le vent du soir soupire
A travers les glaïeuls.

Là-bas, le bal s'affole
Et la danse bondit;
Eux, vont par la nuit molle
Dans l'herbe qui grandit...

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Quand reviennent la grive,
La grive et le printemps,
Seule elle est sur la rive,
Et Rosette a vingt ans.

Vers l'onde qui s'irrise,
Sous les nymphéas blancs,
Les roseaux dans la brise
Tendent leurs bras tremblants.

Leur quenouille timide,
Se penchant dans les fleurs,
Cueille un baiser humide
Et se relève en pleurs.

Digitized by Google

Mais l'onde passe, passe...
Lui, de même a passé
Beau, jeune, ivre d'espace!...
Rosette, il t'a laissé...

Un serment qu'on oublie
Dans le bruit des cités
Où règnent la folie
Et ses divinités...

Il a fui comme l'onde,
Il partait sans retour. —
La rivière est profonde!...
Dieu pardonne à l'amour! »

Alors, comme éveillé soudain d'un trop long rêve,
Lui, penche en s'effarant sa tête vers la grève.
Il regarde... Une pierre! Et, noircis par le temps,
Ces mots : « Rosette ici s'est noyée à vingt ans. »

Sa poitrine gémit comme un luth qui se brise :
« Rose! » — Son vain appel s'envole dans la brise;
Sous ses pieds le sol fuit; l'Escaut est son linceul.
Sur le bord de l'haï le héron pêche seul.

C^te^ MAURICE DU CHASTEL.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE.

Un des romanciers les plus célèbres de l'Allemagne est, sans contredit, Frédéric Spielhagen. Depuis qu'il a débuté par un coup de maître : *Les Natures problématiques*, il s'est fait avec sa plume une grande réputation et une grande fortune. Peu d'écrivains modernes — une revue allemande dit même : aucun écrivain moderne — ont approfondi, possèdent la technique du roman comme lui. Il a souvent parlé en public et beaucoup écrit sur ce sujet, et récemment il ajoutait un *Supplément* à sa *Théorie du roman* (Leipzig, Staackmann). Il y compare son procédé avec celui d'Auerbach. Les deux romanciers diffèrent; mais si leur technique convient à leur naturel, sort pour ainsi dire des entrailles de leur talent, chacun d'eux n'a pu mieux faire que de la suivre. Spielhagen pourrait résumer la sienne en un mot, le premier et le dernier mot de sa théorie comme de sa pratique : l'objectivité. Il veut que l'auteur n'intervienne jamais ni ne prenne parti. Laisser l'action et la parole à ses personnages, déduire les événements des caractères donnés, telle est sa loi. Il ne dissimule pas les difficultés d'une méthode pareille. On l'expose en quelques mots, on ne l'applique qu'en veillant sans cesse sur soi-même, et tel auteur en parle toujours qui s'y soustrait involontairement sans cesse. Lui, pour éviter toute infraction à son principe, il ne recule devant aucun travail. Il sait ce qu'il veut et pourquoi il le veut, et il entend ne pas faire autre chose. Dût-il s'exposer à des insomnies régulières, dont il souffre beaucoup, dit-on, il tiendra son art à l'abri de toute intrusion de sa subjectivité.

Digitized by Google

Ce procédé est d'un maître, pourvu, comme il l'a dit d'Auerbach, qu'il soit bien dans sa nature. Même étant personnel à l'auteur, il présente des écueils. On risque d'y arriver, soit à la virtuosité, soit au pessimisme, et quelquefois à tous les deux. Être maître sans le montrer, posséder et pratiquer un art exact, sévère, rigoureux, sans jamais en laisser voir les ficelles, cette difficulté est grande, et l'auteur de *Sturmfluth* l'a presque toujours vaincue. Voir le monde en laid, à force de le regarder tel qu'il est, jeter une vue aussi sceptique que profonde sur les caractères est un autre danger, et Spielhagen a beau faire ressortir de son œuvre un sentiment général favorable à l'honneur ou au patriotisme, à la science ou à la vertu, il s'est acquis et garde une réputation de pessimiste.

Quand un écrivain a une œuvre aussi considérable que la sienne, on respecte même ses œuvres les moins réussies et on ne lui présente d'objections qu'en rappelant les titres de sa gloire. On a peu discuté son dernier roman : *Ulhenhaus* (Leipzig, Staackmann). On y retrouve les grandes qualités de l'auteur avec un pas de plus peut-être dans le pessimisme. Ses descriptions de l'île de Rugen, où se passe le drame, y sont d'un coloris abondant, les monologues y ont des profondeurs philosophiques, les groupes s'y meuvent avec une entente parfaite de la vie et chaque personnage est un portrait qui se détache dans la vérité plastique. Enfin, la grande scène où l'on apporte, dans un salon, au milieu d'une fête, le cadavre du principal personnage, tué par son frère, est d'une grande puissance dramatique.

Cependant ce sujet est d'une tristesse profonde. Sans une faute, par suite de circonstances indépendantes de sa volonté, et dues le plus souvent à la perversité de son entourage ou aux chocs des passions où son honnêteté va se heurter, le héros vit malheureux et meurt misérablement. Comme Brutus, il pourrait crier en mourant : Vertu, tu n'es qu'un mot! Mais la dernière parole de l'auteur est pour proclamer, sur le cadavre de cette victime des hommes, la nécessité pour tous les hommes d'être humains.

Digitized by Google

Le *Sulfmeister* de Julius Wolff est tout autre. (2 vol. Berlin, Grote.) Qu'est-ce qu'un Sulfmeister? L'auteur nous apprend, par la conversation de deux ouvriers venus à Lunebourg, la patrie de l'un d'eux, que les salines de cette ville ont été données à bail, dès le xv^e^ siècle, à quelques riches familles qui forment la communauté respectable des Sulfmeister. Quelquefois, par moquerie, on les appelait aussi les Chevaliers de la Saline. Mais le chef de la confrérie, en 1454, maître Gothard Henneberg, ne voulait être qu'un simple bourgeois, maître tonnelier, travaillant lui-même tout le jour dans son atelier avec deux ouvriers et un apprenti, et ne voulant plus même être élu membre du conseil municipal.

Wolf a une prédilection pour ces sujets du moyen âge et il diffère en cela de Spielhagen, qui place toutes ses œuvres en plein cœur de la vie moderne. Il en diffère aussi par son procédé, entièrement personnel et subjectif. S'il aime à peindre en archéologue les vieilles maisons, les mœurs du passé, les assemblées municipales, avec discours du tonnelier, les fêtes bourgeoises, la réception d'un ouvrier cordonnier, et aussi une émeute,—c'était de rigueur,—il semble plutôt se laisser aller au plaisir de prodiguer son imagination poétique dans l'histoire que de tenir à dégager de cette abondance d'arabesques un tableau complet, en faisant de tant de détails charmants une œuvre d'ensemble.

Le géant au cœur d'or qui s'appelle le Sulfmeister Gothard Henneberg est le plus heureux des pères : il a trois fils et une fille. Malheureusement, son aîné aime la fille d'un maître qui a été banni de la communauté pour s'être servi d'une fausse mesure, et Arnold ne se mariera pas aussi facilement que ses frères et sa sœur.

Cependant, maître Gothard est devenu tout-puissant. Des querelles intestines l'ont porté au pouvoir; il tient la commune dans ses mains, négocie avec le duc de Lunebourg, et règne en maître sur les factions vaincues. La plus grande partie du livre met en scène ces agitations du moyen âge: la sédition dans la ville, le clergé, le pape même intervenant pour déposer le magistrat, l'intrusion de ce nouveau maître

Digitized by Google

et sa chute sous la révolution dont Gothard est le chef. L'auteur a pris un grand soin de ces détails locaux ; il a négligé d'élever son sujet au-dessus, dans une sphère plus générale. Le XV^e^ siècle ne manquait pas d'horizon ; ce roman ne voit rien au delà d'une petite ville où l'émeute prend un caractère mesquin, où une révolution sans danger prête à rire. Dès lors, les caractères sont bien sentis, dessinés avec soin, les descriptions sont excellentes, les scènes sont étudiées et vivifiées ; le Sulfmeister arrive à la grandeur lorsqu'il se jette seul au milieu des ouvriers rebelles et apaise par son sang-froid la révolte. Mais on sympathise peu avec cette cause d'un chef, assez autocrate, qui n'est rattachée à rien de général ni de généreux, et ce poème en prose montre deux défauts à son armure : l'auteur apparaît trop souvent et il n'y met pas assez l'âme d'une œuvre.

Felicitas, roman historique du temps de la migration des peuples, par Félix Dahn (Leipzig, Breitkopf et Haertel), est un autre exemple de la prédilection qui porte nos romanciers vers le moyen âge. L'auteur raconte qu'il a trouvé il y a quelques années, à Salzbourg, une plaque de marbre où on lit ces mots : *Hic habitat Felicitas, nihil mali intret.* Ce n'est pas du bonheur en théorie qu'il s'agit dans cette inscription, mais de la beauté et de la chasteté en personne sous les traits d'une jeune femme qui fait le bonheur de sa famille : *Felicitas*.

L'empire d'Occident va tomber. Nous sommes près du château romain qui est devenu Salzbourg. Fulvius et Felicitas habitent une petite villa aux portes du château. Le tribun romain s'éprend de la jeune épouse et veut la traiter en maître. Rien de mieux pour cela que de la faire déclarer son esclave par un byzantin prêt à tous les services. Quelle preuve aurait-elle du contraire et quel moyen son mari aurait-il de la protéger? Une première fois, le hasard les sauve. En pénétrant dans cette maison chaste, le Romain glisse, tombe, se blesse à la plaque de marbre qui semble la défendre, et, avant qu'il soit guéri, une invasion d'Allemands met le malfaiteur en fuite. Mais Félicité est si belle, que le

Digitized by Google

danger ne fait que changer de traits. Cette fois, c'est le fils d'un roi allemand qui devient amoureux. Le salut viendra du caractère chevaleresque de la race : Liethard domine son amour et défend la demeure conjugale, qu'il respecte, d'un retour offensif du tribun. La plaque providentielle le sert encore : le jeune prince la jette à la tête de l'ennemi, qui meurt sur le coup : *Nihil mali intret*. Les deux époux, sauvés par l'inscription fatidique, vivront heureux, vivront longtemps, car ils vivront sous un gouvernement germanique.

Ce thème, assez naïf, devrait être laissé aux écoliers, si l'auteur n'avait relevé sa tendance trop visible par un récit animé, qui intéresse souvent, s'il fait parfois sourire.

C'est vers la fin de la république romaine que nous conduit le nouveau roman d'Ernest Eckstein : *Prousias* (Leipzig, Ch. Meissner). L'auteur, réputé depuis longtemps comme humoriste, avait abordé, il y a deux ans, le roman historique dans *Les Claudiens*. *Prousias* confirmera son succès dans ce genre nouveau. La vue des ruines gigantesques de Rome lui avait inspiré le premier de ces romans. La réflexion, l'étude, les recherches, dans une tendance précise, ont présidé au second. Aussi, le premier, écrit d'enthousiasme, emportait le lecteur où le poète voulait le conduire, c'est-à-dire dans un monde étonnant et une fable émouvante. *Prousias* est plus calme, et l'auteur domine sa matière. Mais une transformation pareille ne se fait pas d'un roman à l'autre, et l'œuvre nouvelle, prétendant à des qualités plus sérieuses, soulèvera plus d'objections.

On connaît la révolte de Spartacus, comment elle tint Rome dans la terreur pendant deux ans et finit par des massacres terribles. L'historien Mommsen représente les esclaves et leurs chefs comme des bandits. Le romancier n'adopte aucun nom historique et donne comme chef à la guerre servile un héros d'invention : l'Arménien Prousias, pour être plus à l'aise en lui prêtant les plus beaux sentiments d'humanité. L'imagination reprend ainsi tous ses droits sur son œuvre. Mais quand on voit, dans l'œuvre, Spartacus vivre et agir, peint de main de maître, on est près de regretter que l'auteur

Digitized by Google

n'ait pas gardé à la guerre son chef historique et concentré sur lui tout son talent de peintre de caractère. Les portraits de femmes sont peut-être ce qu'il y a de supérieur ici. Ils sont d'une grande variété et d'une psychologie poétique remarquable. L'épisode de la vieille Romaine Quintilia est un petit chef-d'œuvre. L'amour chaste et clandestin de Brenna pour son jeune maître est analysé avec un art délicat, et Naenia, la femme du préteur romain, a tellement absorbé l'auteur, que son œuvre en souffrirait si tout le charme qu'il met à la peindre ne faisait le succès du livre.

C'est encore un roman historique que *la Reine du papier*, de Rudolf de Gottschall (Breslau, Éd. Frewindt, 3 vol.). Cette fois, nous sommes en France et sous le règne de Law. L'auteur nous fait assister, du commencement jusqu'à la fin, à cette épidémie financière. On voit le fameux financier admiré, adulé, porté aux nues, arriver au faîte des honneurs, de la fortune, de la gloire ; puis, on le suit dans sa chute cruelle, honni, injurié, méprisé de ceux qui ont le plus cru en lui, le plus espéré de ses projets ; enfin, dépouillé de tout, de ses titres, de ses biens, de son honneur, et mourant à l'étranger dans la misère. Jusque-là c'est de l'histoire. C'est dans la famille de Law que le roman pénètre, pour y porter les licences de l'imagination créatrice. Au milieu des mœurs perverses de la Régence, dans cette société française qu'agite la folie des spéculations, quand des dames du plus haut rang, des duchesses, des princesses se disputaient les actions du Mississipi, qu'un employé de la banque ne pouvait passer dans la rue sans être assailli de sollicitations, et que le petit bossu historique s'enrichissait à prêter son dos pour y inscrire des « ordres de bourse », deux seuls personnages restent à l'abri de la fièvre, échappent à ce sabbat ; deux jeunes hommes : un conseiller du Parlement et son ami le typographe. Tous deux ont connu Law avant sa fortune, et les trois familles se sont rapprochées par des rêves d'amour. L'honneur les sépare ; les spéculations du financier et les mœurs de la cour où il fait fureur, traversent leurs plus douces espérances. La fille de Law finit par en être la

Digitized by Google

victime. Le malheur est entré dans la maison du célèbre banquier avec le succès. Les aventures se compliquent de trahisons, et, quand les vengeances se déchaînent, la malheureuse Alice subit la loi portée par son père, qui avait ordonné de transporter au Mississipi les filles perdues de la capitale. Le roman se termine moins lugubrement, cependant. La fille de Law est sauvée et retrouve son père.

L'auteur n'a pas fait du financier un fourbe, mais un économiste convaincu ; il ne condamne pas en théorie ses projets, il les montre traversés et détruits par les abus politiques et moraux de l'époque. Ainsi il intéresse le lecteur autant à son héros, et à M^me^ de Sabran, qui se dévoue à sa défense, qu'à ses nobles amis, que ses spéculations scandalisent. Sa chute méritée peut inspirer de la pitié, et les malheurs de sa fille innocente émeuvent. Ce roman de mœurs historiques, avec des allures de roman d'aventure, aura beaucoup de lecteurs.

Mais il est temps de quitter la littérature romanesque pour des travaux vraiment historiques. Voici une entreprise qui commence et qui aboutira à une œuvre considérable. Ce n'est rien moins qu'une histoire de la civilisation, non pas de la politique, mais de la culture générale de l'humanité par le travail, la science et la sagesse.

Le premier volume de l'*Histoire de la civilisation universelle*, par Honneger (Leipzig, J. Weber), vient de paraître, et l'auteur, déjà connu par quelques monographies, prend une belle place dans notre école historique. Il me semble réunir les principales conditions du succès. Il voit de haut, sans préjugé ; sa méthode est heureuse, large, toute objective ; il saisit les faits caractéristiques et les dégage facilement des détails secondaires, et son sujet, tel qu'il le conçoit, dégagé des intérêts dynastiques, militaires, etc., est essentiellement humain. Le premier volume marque bien que tels seront les caractères de l'ouvrage. L'auteur y met à profit la géologie, la paléontologie, la mythologie comparée et la science des langues, pour montrer les commencements de l'humanité. Le second volume embrassera l'antiquité, le

Digitized by Google

troisième le moyen âge, le quatrième la réforme, le cinquième la période des révolutions modernes. Universalité de la composition, ampleur des vues, profondeur des études, originalité et richesse des idées, élégance de diction, tels sont les mérites du premier volume.

L'*Histoire de la littérature allemande depuis les commencements jusqu'à nos jours*, par Fr. Hirsch (Leipzig, Friedrich), est une page de l'histoire universelle. Celle que nous annonçons fait partie d'une collection d'études pareilles. L'auteur, poète et rédacteur de différents journaux littéraires, possède les qualités requises pour intéresser sur un sujet si souvent traité ; son style, à la fois élégant et populaire, ne peut que servir son tact et son érudition. Il n'en est aussi qu'à son premier volume, mais l'œuvre s'annonce pour être aussi agréable qu'utile.

L'auteur de *La vie intellectuelle dans l'Espagne moderne* (Leipzig, Wigand) n'est pas aussi alerte de style, mais c'est un de nos historiens les plus fertiles et les plus animés du sens critique. Gust. Dirks est surtout savant, et sa science seule peut faire le succès de son œuvre, car il prodigue tous ses soins pour la rendre solide et complète. Un long séjour en Espagne l'a mis à même d'étudier beaucoup de choses qui, de loin, nous échappent. Il en connaît à fond l'académie des sciences, comme les cercles littéraires et artistiques, il a pu apprécier les produits intellectuels du pays dans leur caractère national, et rien ne lui a échappé, ni de son originalité politique, ni de sa situation religieuse. Il y applique une analyse consciencieuse et un jugement exempt de préjugé.

— Il me reste encore une quantité de publications nouvelles, mais l'espace me manque. Tâchons d'en passer en revue les principales.

L'Esprit et la Matière, par Guil. Preuss (Oldenbourg, Schulz). L'auteur veut exposer les rapports entre l'homme et la nature. Il y emploie les mathématiques, la chimie, la physique, et naturellement en première ligne la philosophie. Il aborde beaucoup de thèses, souvent hardies, souvent nouvelles, toujours intéressantes, ce qui a recommandé son livre à l'attention des savants.

Digitized by Google

Lettres à une amie chrétienne sur les vérités du judaïsme (Leipzig, Morgenstern). Ces lettres, qui viennent de paraître, sont déjà vieilles, car elles ont été écrites en 1861; mais elles viennent très à propos. En guise de préface, Léopold Stein les a fait précéder d'une biographie de la jeune dame juive qui les a écrites et qui doit avoir été un cœur excellent, doué d'un sentiment profond. Ces lettres parlent de la propagande que les juifs n'ont jamais pratiquée et de l'amour de la justice dans le judaïsme. Elles méritent d'être lues, par le temps d'antisémitisme qui règne.

Une expédition romaine, roman historique, par Ludwig Nonne (Stuttgart, Adolf Bonz). C'est l'histoire de la prise de Rome par Georges Frundsberg, ce fameux chef de lansquenets. L'auteur, avec une grande fidélité historique, nous donne un tableau de ce temps et des hommes célèbres qui occupaient alors l'avant-scène de l'histoire : l'empereur, le connétable de Bourbon et vingt autres. La fable n'est que tout à fait accessoire ici, car les scènes de la prise de Rome, le caractère des vainqueurs allemands et des vaincus italiens sont décrits avec tant de vérité, que cela suffit à donner au livre un véritable intérêt.

Un recueil de nouvelles historiques a été publié dans ces derniers temps, sous le titre : *Histoires de cour pendant trois siècles* (Dresde, Steffens), par Édouard Bramfeld. Ce nom est le pseudonyme d'un personnage connu dans les cercles littéraires et qui a déjà eu de grands succès en d'autres domaines de la littérature. Le livre est une collection de jolies nouvelles qui ont un fond historique et qui nous donnent une idée distincte et une fidèle description de la vie des cours aux XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. L'art que l'auteur y déploie s'adresse à un cercle de lecteurs très étendu.

Le professeur d'Heidelberg, vie d'un poète allemand, par Otto Muller (Stuttgart, Bonz et C^ie^). Qui est ce Solichius dont l'auteur raconte la vie? Personne ne le connaît plus. Il n'en fut pas moins professeur de médecine à Heidelberg vers la fin du XVI^e^ siècle et poète latin lauréat. L'auteur nous y intéresse néanmoins, et il en profite pour peindre d'abord la

Digitized by Google

vie des étudiants à Bologne et la colonie allemande de cette académie, où Solichius vécut avec quelques jeunes élèves; puis la vie des étudiants à Heidelberg au moyen âge. L'histoire du poète devient surtout intéressante lorsqu'il est rendu fou par un élixir d'amour qu'on lui donne à Bologne. Il en guérit, mais il a une rechute dont il meurt. Beaucoup d'épisodes sont mêlés à cette biographie, ornée du portrait de Solichius.

Il nous reste à parler de trois œuvres qui nous conduisent aux différentes régions de la terre. L'une est l'*Aiguille de la Benten*, roman japonais, par Branns (Berlin, Janke). L'auteur, qui a longtemps vécu au Japon, — ce qui, joint à un véritable talent d'observation, était la meilleure condition pour étudier la vie japonaise, — nous en donne, sous forme de roman, un tableau très caractéristique. Les mœurs, les coutumes, la religion, les superstitions, la vie intérieure et la vie publique, la famille, la cour du Mikado, la nature du pays et des hommes, rien n'y manque et tout prend une forme artistique. La Benten est, au Japon, la déesse de l'amour, de la beauté et du bonheur, et son aiguille, comme la ceinture de Vénus, donne à celle qui la possède une beauté et une jeunesse éternelles. C'est sur cette pointe d'aiguille que roule la fable du roman.

Le second ouvrage nous transporte à l'autre extrémité du Nord, c'est-à-dire dans l'île d'Islande. Ce sont des *Contes islandais*, par Jos. Poestion (Vienne, Ch. Gerold). Contes de fées, amusants par les rapports qu'ils ont avec les différentes mythologies. Mais ce qui donne une valeur spéciale à ce recueil d'un agréable conteur, c'est l'introduction où l'auteur nous présente un abrégé, succinct, mais très instructif, de la vie et des mœurs de ce peuple peu connu et de la nature et de la civilisation du pays.

Ce sont des *Nouvelles mexicaines* que nous donne à son tour M. Keller-Jordan (Tubingen, Osiander) : nouvelles bien contées, animées, touchantes, mais dont le grand intérêt vient surtout du coloris fidèle, cachet original qui nous rend une nature grandiose, aussi terrible que belle.

Digitized by Google

Le même auteur a publié à part un autre conte mexicain placé à l'époque qui précède l'empereur Maximilien : *Roderick Wallner*. Le lecteur est introduit dans la capitale de Mexico, au milieu de ces combats entre libéraux et cléricaux qui placèrent Juarez à la présidence de la république et amenèrent la situation qui rendit presque inévitable la chute de l'empereur Maximilien. L'histoire d'un marchand allemand dont le nom sert de titre au roman est mêlée à ces agitations politiques; c'est un homme idéal, aux grandes idées et aux nobles projets. Il aime une jeune Mexicaine, belle, ardente, passionnée, qui lui rend son amour, mais que les influences cléricales lui arrachent pour la jeter dans un couvent. Comme contraste, une jeune Allemande, blonde, aux yeux bleus, qui aime aussi Roderick, mais d'un amour chaste, se dévoue et se résigne à l'abandon, puisqu'elle n'est pas aimée. L'idéal en amour comme en politique est assez naïvement incarné ici dans la race allemande. Mais le style est élégant et les mœurs mexicaines sont peintes avec une certaine connaissance du pays.

Pour parler d'une œuvre plus légèrement touchée, il n'est rien de bien nouveau dans : *Ombrages sur les hauteurs*, par Otto Muller (Stuttgart, chez Bonz), un roman qui se joue de nos jours ; mais cette vieille histoire d'amour, en lutte avec le mensonge, est rajeunie d'une manière piquante.

P.-S. — Geibel vient de mourir. C'était un grand poète.

Digitized by Google

LA GRÈCE ET L'ITALIE [1].

Le chemin de fer et le fil électrique, en facilitant les communications entre les peuples civilisés, invitent chacun d'eux à s'intéresser à ce qui se passe chez les autres. Les préjugés disparaissent, les hostilités s'émoussent ; chaque État se pique d'honneur pour ne pas rester en arrière des autres, non seulement dans la sphère inférieure des intérêts matériels, mais encore dans la sphère plus élevée des qualités morales et politiques. Parmi les institutions qui favorisent ce mouvement de fusion et de fraternité, il faut citer les congrès, qui se multiplient de plus en plus et où se réunissent les hommes les plus distingués dans chaque science et dans chaque branche de l'activité humaine. Dans les discussions, chacun apporte la quote-part de ses connaissances et de ses observations ; on y examine les idées, on éprouve les méthodes, on recherche les moyens de progrès pratiques, et tous rentrent dans leurs foyers avec un contingent d'idées nouvelles sur les réformes possibles. C'est dans un de ces congrès, celui de Droit international, que j'ai rencontré M. Émile de Laveleye et que j'ai été amené à lire

[1] Cet article est dû à la plume de l'un des légistes les plus distingués de la Grèce, M. Saripolos, correspondant de l'Institut de France, de notre Académie royale, de celle des Lincei, etc., et membre de l'Institut de droit international. Les jugements qu'il émet sur son pays sont sévères et nous n'en prenons pas la responsabilité ; mais un Grec qui vit par la pensée à l'époque de Périclès, de Platon ou d'Aristote, ne sera point porté à l'indulgence envers le présent ; et d'ailleurs, « qui aime bien, châtie bien », dit-on.

Digitized by Google

les deux volumes qu'il a consacrés à l'étude de la situation actuelle d'un pays qui, pour nous, Grecs, offre un intérêt particulier. Je veux parler de ses *Lettres d'Italie*. Cette lecture m'a inspiré l'idée de faire une comparaison entre la situation de cette nation sœur et celle de ma patrie, la Grèce.

Le peuple italien et le peuple grec ont une foule de souvenirs en commun, et se rapprochent par les affinités des traditions historiques et de la race. Ayant fait de longs séjours en Italie, et visitant ce pays presque chaque année, j'ai pu apprécier l'exactitude des observations de M. de Laveleye.

Religion et clergé. — Je visitai Rome pour la première fois en 1840, c'est-à-dire à une époque où la papauté était florissante et où n'apparaissait aucun indice de sa future décadence politique. Ce que je vis dans la capitale du monde civilisé me fit une profonde impression, parce que jamais je n'avais remarqué une telle indifférence religieuse et que nulle part je n'avais observé un tel mépris pour le clergé. La sécurité d'une domination sans péril avait amené les prêtres à jeter le masque. Voyant de près la papauté à l'œuvre, témoins des maux qui résultaient du pouvoir ecclésiastique, les Italiens en attribuaient la responsabilité à cette religion qu'ils avaient cessé de pratiquer. C'est ce que remarque M. de Laveleye. « En Italie, dit-il, l'indifférence religieuse est générale chez la bourgeoisie et même chez l'aristocratie. Le sentiment religieux est mort; chez les habitants des villes, on trouve plutôt une disposition hostile à la religion, et si dans les campagnes survivent quelques pratiques religieuses, elles n'exercent aucune influence sur la conduite journalière. » L'observateur attentif peut aussi reconnaître en Grèce des symptômes de ce genre, dans les villes surtout et spécialement dans la capitale, où la plupart des hommes considèrent l'irréligion comme la marque d'un esprit fort, oubliant que l'Angleterre et les États-Unis ne sont si puissants qu'à cause de leur attachement à leurs

Digitized by Google

croyances religieuses. Si nos pères accomplirent des prodiges pendant notre guerre sainte, c'est parce que leur foi dans le Dieu des victoires leur communiquait une force invincible. Le manque de religion entraîne l'ébranlement des caractères. Il faut donc que nous nous pénétrions de cette idée que « la liberté ne peut s'obtenir autrement que basée sur le sentiment religieux ». L'auteur emprunte ces paroles à Tocqueville, qui a analysé la démocratie américaine avec une si admirable profondeur. Ses aperçus philosophiques sur les destinées de ce pays sont irréfutables. M. de Laveleye dit ailleurs que « le clergé propriétaire ne sépare point son intérêt de celui de l'État ». Nous trouvons la preuve de cette vérité chez les ministres de notre Église orthodoxe. En outre, ceux-ci étant autorisés à se marier, sont à l'abri des tentations auxquelles sont exposés les prêtres célibataires de l'Église d'Occident. Les considérations de M. de Laveleye sur la papauté, bien qu'elles ne s'appliquent pas directement à la Grèce, méritent cependant notre attention. Il montre très clairement que la papauté, privée des biens temporels, est devenue plus puissante qu'elle ne l'était auparavant, attendu qu'elle dispose, au point de vue spirituel, d'une population de plus de deux cents millions d'âmes. « Elle est devenue inattaquable depuis qu'elle a été privée du pouvoir temporel ; le seul remède est de faire cesser même la domination spirituelle du Pape. »

C'est ce que conclut un homme qui est bien de l'Occident par la religion, mais qui en est indépendant par la pensée et le jugement, et qui a sous les yeux les troubles suscités par la papauté en Belgique et en France. Dans d'autres études, M. de Laveleye nous a démontré combien les peuples qui ont embrassé le protestantisme sont plus avancés que ceux qui ont continué á professer la religion catholique.

Instruction. — A côté de la religion, prend place l'instruction morale du peuple, et il faut que l'une et l'autre pénètrent les jeunes âmes pour qu'elles portent de bons fruits. L'enseignement, tel qu'il doit être, doit fournir une éduca-

Digitized by Google

tion complète ; il doit non seulement rendre les hommes capables d'occuper des positions élevées, mais il doit surtout s'occuper de former l'âme et d'élever les sentiments. C'est malheureusement ce que l'on comprend trop peu en Grèce.

Je me suis occupé longuement de ce sujet, d'un intérêt éminemment politique, dans une étude spéciale, publiée il y a quinze ans déjà. Je ne fus pas écouté. Les choses empirent constamment, à cause de notre système de centralisation gouvernementale, car il faut que la réforme vienne du ministère des cultes et de l'instruction publique, et celui-ci est le plus souvent confié à des hommes peu aptes à en remplir les multiples charges.

Il n'en est pas de même en Italie. Ce pays unifié un demi-siècle après la déclaration de l'indépendance de la Grèce, s'est attaché avant tout à relever le peuple à l'aide de l'instruction. Et qu'on ne nous dise pas que, déjà avant son affranchissement, l'Italie était gouvernée par des princes éclairés, car le Pape, les Bourbons et l'Autriche ne cherchaient qu'à perpétuer l'ignorance et l'abrutissement, pour asservir plus complètement les peuples de la Péninsule. Celui qui a connu l'Italie dans ses jours de servitude, et qui la contemple aujourd'hui, reconnaît qu'elle marche vers son but à pas de géant, en plaçant à la tête du département de l'instruction publique des hommes savants et capables. M. de Laveleye trouve en Italie des exemples à imiter, même dans sa patrie, la Belgique, qu'on place à juste titre au rang des peuples qui se distinguent par les sacrifices qu'ils font pour l'instruction.

En Italie, l'instruction est *gratuite et obligatoire*. Le matériel des classes est excellent, tout au moins dans le Nord ; les enfants des pauvres sont assis sur les mêmes bancs, proprement vêtus, à côté d'enfants appartenant à des familles aisées, qui, trouvant dans les écoles populaires toutes les garanties désirables, ne dédaignent pas de les y envoyer. Un fait digne de remarque est que, dans certaines villes, les enfants ne vont ni ne retournent seuls chez eux, et à Padoue,

Digitized by Google

entre autres, la municipalité se charge de les faire reconduire à domicile.

Quelle différence entre cet état de choses et ce qui se passe en Grèce! Les écoles publiques, sans en excepter celles de la capitale, ressemblent à des étables; les cartes géographiques, qui datent de l'époque du régent, sont pitoyables; les bancs sont usés et excessivement malpropres; les enfants, pieds nus, couverts de haillons, souvent aussi moralement infectés, sont assis pêle-mêle, au point que l'école est transformée en un séjour où s'enseigne la corruption mutuelle. Hélas! qui s'occupe de leur bien-être et de leur avancement moral!

Quoique l'enseignement populaire en Italie occupe le premier rang, à cause du mérite de ceux qui en sont chargés, M. de Laveleye déplore néanmoins la situation des institutrices, qui, jeunes, instruites et intelligentes, sont la plupart chétives et maladives. Cette situation est attribuée au mauvais régime auquel les condamne un salaire insuffisant, conséquence de la pénurie des ressources publiques, qui force les communes à demander des institutrices à bas prix, et celles-ci à offrir leurs services à un prix plus bas encore. L'*offre* excède la *demande*, et cette loi économique, partout implacable, devient funeste dans cette importante question. Malheureusement, en Grèce aussi, les mêmes causes entraînent les mêmes suites désastreuses.

L'enseignement moyen a produit des résultats plus satisfaisants en Italie qu'en Grèce. On y distingue : 1° l'enseignement du *gymnase*, qui dure cinq ans et qui correspond aux écoles helléniques et aux deux premières classes de nos gymnases; 2° celui du *lycée*, qui est de deux ans et qui comprend les classes supérieures de nos gymnases. Les gymnases sont entretenus aux frais de la commune, les lycées aux frais de l'État. Dans les lycées, on apporte les plus grands soins aux études philosophiques. Ainsi, la jeunesse restant plus longtemps dans l'enseignement moyen, devient plus mûre et apprend à connaître, non seulement les grands principes de la doctrine spiritualiste qui la préserve des erreurs

Digitized by Google

du matérialisme, mais encore l'histoire des principaux systèmes philosophiques, qui démontre que les déclamations des matérialistes modernes sont aussi vieilles que l'humanité pensante. C'est ainsi préparé que le jeune homme entre à l'université.

Hélas! en Grèce, que dire de nos hommes de loi, de nos médecins? Nous avons, j'ai honte de l'avouer, des professeurs et des théologiens ignorant l'orthographe. La philosophie, dans son berceau même, est traitée par tous de pur passe-temps. Vingt et une universités en pleine activité répandent leurs lumières sur l'Italie, c'est-à-dire à peu près une par million d'habitants, tandis que le pays hellénique, qui compte sept ou huit millions d'âmes, n'en renferme qu'une seule. M. de Laveleye dit avec raison que « de la qualité de l'enseignement supérieur dépend la plus haute manifestation du développement intellectuel de chaque pays, et que la valeur de l'enseignement dépend de la capacité des professeurs ». En Italie, quand une chaire est vacante, le conseil supérieur de l'enseignement, composé de vingt et un membres, savants distingués, professeurs et non-professeurs, choisit parmi ses propres membres une commission formée des personnes les plus compétentes dans cette branche de la science dont la chaire est à conférer. Si cette commission connaît un homme qui se distingue particulièrement dans cette branche, elle lui accorde ses suffrages, sans demande ni démarche de sa part, et elle l'appelle à occuper la chaire. Si elle ne trouve pas un tel homme, elle provoque un concours qui se fait en trois parties, par écrit, oralement et sous forme de controverse entre les concurrents. Chez nous, c'est l'intrigue, la faveur gouvernementale captée n'importe comment, qui décide souverainement du choix, et les élus, étroitement unis, forment une véritable *camorra*, bien plus odieuse et plus redoutable que celle dont il sera question plus bas. De la valeur du professeur dépend nécessairement la valeur de l'enseignement. Les professeurs de l'enseignement moyen seront stimulés par la perspective d'être nommés à l'université; leurs cours seront meilleurs; ils deviendront plus sévères dans les

Digitized by Google

examens et plus difficiles dans la collation des grades. La jeunesse italienne travaille sérieusement, et, ce qui très souvent la pousse vers la science, ce n'est pas le désir du diplôme comme moyen d'existence, mais l'amour de la science pour elle-même, et surtout la certitude que le mérite et l'instruction sont honorés en Italie.

Ce qui témoigne surtout en faveur du progrès intellectuel de l'Italie, c'est le nombre très grand de savants et de femmes éminentes qui honorent leur pays. Ces savants font fréquemment partie de l'aristocratie, et celle-ci, au lieu de dépenser son temps et ses richesses à la poursuite des plaisirs frivoles et des luttes de la vanité, se considère, comme le pionnier-éclaireur chargé de frayer la route par laquelle l'Italie parviendra au premier rang sous le rapport des sciences, des lettres et des arts.

En Grèce, les fonctionnaires publics fréquentent les antichambres des ministères et, pendant leurs vacances périodiques de six mois, s'ils font un séjour à Athènes, ce n'est que pour y acquérir des appuis. En Italie, au contraire, ils remplissent parfaitement les fonctions qui leur sont confiées et emploient leur temps de non-activité à des études de tout genre.

L'Italie a donné une vie nouvelle à la célèbre Académie des *Lincei*. Et en Grèce, qu'avons-nous fait? Le magnifique palais de notre Académie embellit la ville de Minerve, mais nous n'avons pas de savants pour y siéger; nous en avons eu, mais ils nous ont été enlevés par une mort prématurée, et nous craignons qu'ils ne seront plus remplacés.

Situation économique. — M. de Laveleye, dont la compétence n'est pas bornée à un seul domaine, s'est fait cependant une spécialité de la science économique; aussi traite-t-il longuement la question agricole et industrielle, et il consacre surtout son attention à la situation matérielle de l'Italie. Il trouve, avec Aristote, *qu'un peuple d'agriculteurs est le meilleur de tous* (Rép. VI, 651) et il constate le fait chez le peuple italien.

Digitized by Google

Il regrette cependant, et avec raison, que, tout en ayant conservé les mêmes aptitudes qu'à l'époque romaine, les cultivateurs n'aient pas un sort très enviable. C'est que, maintenant comme alors, « *les grandes propriétés perdent l'Italie* ». La petite propriété n'existe que dans quelques régions, en Toscane ou dans l'île de Capri, par exemple. Ceux qui se partagent le sol de l'Italie sont pour la plupart de grands propriétaires que les pauvres servent à très bas prix. Les salaires varient entre un franc et un franc et demi.

Les ouvriers, ne gagnant pas de quoi suffire à leur entretien et à celui de leurs familles, sont décimés par la misère et la maladie. La situation en Grèce est plus satisfaisante, car le sol est partagé entre beaucoup de petits cultivateurs et les salaires sont presque doubles de ceux que reçoivent les ouvriers agricoles en Italie. L'industrie en Italie ne peut être comparée à celle de l'Angleterre ou de la Belgique, et ce serait folie à elle de vouloir rivaliser avec ces dernières. Pourtant, beaucoup d'hommes politiques italiens, marchant sur les traces de Colbert, ne désespèrent pas de voir leur patrie prendre son rang parmi les peuples industriels. Le temps fera voir ce que vaut leur idée ; peut-être réussiront-ils partiellement dans le Nord, mais il nous semble dangereux, et M. de Laveleye est du même avis que nous, de compter sur de grands résultats dans le centre et le midi de la Péninsule. Une exploitation agricole bien entendue y serait certainement plus avantageuse ; il en est de même en Grèce et dans la majeure partie de l'Espagne. Il manque à ces trois presqu'îles des gisements houillers pour pouvoir entrer en lutte avec le nord de l'Europe. D'autre part, le climat plus doux et la fertilité plus grande du sol permettent d'obtenir un rendement plus abondant, comme aussi une amélioration graduelle des produits de l'agriculture.

L'importance maritime de l'Italie s'amoindrit de plus en plus. Venise et Gênes conservèrent l'empire de la mer aussi longtemps que le bassin de la Méditerranée fut le centre du commerce du monde et que la navigation se fit au moyen de voiliers ; mais, depuis que les navires des puissances de

Digitized by Google

l'Occident sillonnent toutes les mers, surtout depuis qu'on emploie des bateaux à vapeur, qui, il est vrai, sont encore inférieurs en nombre aux voiliers (six millions de tonnes contre quatorze), mais qui l'emportent sans conteste sur eux par la rapidité des voyages, la concurrence devient tous les jours plus difficile et on ne peut plus douter du triomphe définitif de la vapeur.

La marine grecque est destinée à décroître aussi dans un avenir plus ou moins rapproché, à moins qu'elle ne se transforme.

Sur la question des banques qui se discute en ce moment en Italie, les opinions se divisent; les uns affirmant qu'une banque privilégiée est un véritable anachronisme à une époque de libre concurrence, les autres prétendant que cette même concurrence des banques les conduit toutes à leur perte. Les deux opinions contiennent un certain fond de vérité qui se dégagera, le temps aidant, de l'alliage inévitable d'erreurs qu'elles présentent aujourd'hui.

Arrêtons-nous un instant à l'examen de cette question. Et tout d'abord parlons de l'influence des banques populaires et des services qu'elles rendent aux artisans et aux agriculteurs. Ces services ont été exposés, il y a douze ans, dans un traité spécial, par notre illustre condisciple et ami M. Démétrios Mavrokordatos. Les économistes Vigano, Luzzati et Martinengo, ayant étudié l'organisation des banques populaires établies d'abord en Angleterre, ensuite multipliées et perfectionnées en Allemagne par Schultze-Delitzsch, en ont créé quelques-unes dans les mêmes conditions. M. de Laveleye trace un tableau encourageant du progrès de ces institutions en Italie. Mais cependant elles n'ont pas encore eu pour effet de diminuer la misère du peuple, qui est terrible.

La Grèce a eu, sous la domination turque, des tyrans beaucoup plus cruels que ceux sous lesquels ont vécu les Italiens, mais elle n'a pas connu cette lèpre des *latifundia*. Il est vrai que les Phanariotes, nés de marchands de lait, de matelots et de couteliers et enrichis au service des pachas, de même que les Koojû-pachas, sortis du ruisseau, essayèrent de fonder

Digitized by Google

en Grèce une classe aristocratique; mais la révolution anéantit leurs projets. Toute la Grèce fut occupée par les conquérants, qui se la partagèrent ; mais ils louèrent la terre, par petites parcelles, aux anciens possesseurs, et ainsi la propriété resta divisée. Aussi, l'aurore de la liberté ayant lui, toute la population grecque se trouva propriétaire et il est à espérer qu'elle le restera. On ne peut cependant contester les services rendus par la grande propriété, quand elle devient une école pratique d'agronomie et qu'elle contribue à introduire les méthodes perfectionnées, les instruments et les machines qui abrègent le travail.

Un autre mal dont l'Italie souffre, c'est le taux si exorbitant de la contribution foncière, qui s'élève à trente, à quarante, quelquefois même à cinquante pour cent du revenu.

En outre, par suite d'un cadastre défectueux, il existe une grande inégalité de charges, l'Italie méridionale et la Sicile payant beaucoup moins d'impôts que la partie septentrionale de la presqu'île. Et cependant, quels murmures ne s'élevèrent pas dernièrement en Grèce, lors de l'abolition de la dîme! Nous ne défendions nullement ce système de contribution hébraïque, mais, dès nos premiers pas dans le domaine politique, nous avons appris à respecter la maxime que cite aussi M. de Laveleye : « L'homme politique doit s'abstenir de modifier, à la légère, la base de la contribution foncière. » Malheureusement, chez nous, des économistes irréfléchis ont fait adopter un système qui a amené un déchirement redoutable dans l'État, car, d'une part, le système actuel ne pourra être maintenu, de l'autre, on ne peut songer à rétablir la dîme. Ce qui aggrave encore la situation, c'est l'indifférence des Grecs, absorbés par des soins plus pressants, la chasse aux positions administratives et politiques.

Disons aussi quelques mots de la dette publique. Nous avons entendu affirmer un jour, par un de nos économistes, que plus les dettes d'un gouvernement sont grandes, plus sa situation économique est bonne. Malgré les réfutations qui ont été faites de cette bizarre théorie, nous n'avons pu détourner nos hommes politiques de leur système insensé.

Digitized by Google

Si au moins les ressources qu'on se procure par les emprunts étaient employées à des œuvres utiles, on pourrait dire que la génération qui s'endette offre du moins des compensations aux lourdes charges qu'elle laisse à celle qui la suit, comme c'est le cas pour les emprunts qui ont servi à la construction des chemins de fer, des routes, des ports, etc. M. de Laveleye dit avec raison que « les dépenses improductives sont devenues une maladie générale de l'Europe et que la facilité d'emprunter ruinera les villes et les États ». Il dit ailleurs « que le crédit est le moyen le plus puissant de paupérisation mis aux mains des gouvernements ». Il cite l'Autriche, la Turquie, l'Égypte, la Russie et l'Italie; nous pouvons y ajouter la Grèce, dont les moyens de production ne se trouvent nullement en rapport avec les dépenses trop lourdes que décrètent ceux qui la gouvernent.

Les dettes ont encore une autre conséquence désastreuse : c'est l'appauvrissement de la population ouvrière, victime d'impôts trop lourds, et l'accroissement du nombre des oisifs qui vivent de la sueur et des peines de l'ouvrier en accaparant les titres des dettes contractées par l'État trop souvent sans aucun avantage pour le pays. Ajoutez que fréquemment l'argent ne se dépense même pas dans le pays imposé; car les détenteurs de ces fonds séjournent souvent à l'étranger. Ainsi, la richesse est soutirée du pays qui la produit et, par suite, une misère croissante envahit la classe ouvrière, des mains de laquelle on arrache le pain qu'elle gagne péniblement. Voici un fait rapporté par M. de Laveleye qui n'est pas sans application en Grèce.

On sait quelles colères souleva contre nous en Europe la question des emprunts de 1824 et 1825. En Angleterre et ailleurs, on traitait les Grecs de banqueroutiers. Cependant, à Florence existe encore la famille des Peruzzi, qui au milieu du XIV^e^ siècle prêta à Édouard III d'Angleterre trois cent mille pièces d'or, somme « qui représentait, disent les chroniqueurs de l'époque, la valeur d'un royaume », et qui aujourd'hui, avec les intérêts, dépasserait la dette actuelle, pourtant si lourde, de l'Angleterre. Édouard III fit banque-

Digitized by Google

route. Or, sa patrie est devenue depuis cette époque extrêmement riche; pourtant les Peruzzi ne reçurent jamais un liard. Les Anglais ne furent donc pas irréprochables, et cependant que d'anathèmes ne lancèrent-ils pas contre la Grèce, qui à la fin reconnut sa dette, et continue aujourd'hui à la payer honorablement!

Situation politique.— Le système représentatif, que des circonstances propres aux îles Britanniques ont fait naître, et qui avec le temps s'est modifié et perfectionné, a été vanté par les écrivains politiques du siècle passé, Montesquieu en tête, comme le seul remède aux troubles politiques dont peut souffrir un État. Il a été d'ailleurs considéré comme tel par les gouvernements de l'Europe continentale; aussi tous, la Russie exceptée, — nous ne comptons pas la Turquie, qui en fit un essai burlesque pendant quelque temps, — l'ont introduit successivement chez eux et en ont assuré le fonctionnement.

Mais soit que le système ne s'adaptât pas parfaitement au tempérament de ces nations, soit que l'essai n'ait pas encore été suffisamment prolongé, le régime représentatif ne fonctionne pas aussi régulièrement dans le reste de l'Europe qu'en Angleterre, et il ne produit pas les mêmes effets que dans ce pays, pas plus en Italie qu'en Grèce. C'est surtout ici que nous trouvons entre ces deux pays de si nombreuses et si frappantes ressemblances que nous pouvons dire que c'est une même pièce qui se joue à la fois sur les rives du Tibre et sur celles de l'Ilissus. Il ne pouvait en être autrement, car la même race, la race pélagique, habite les deux presqu'îles méridionales de l'Europe et vit sous le même climat. Cependant, au point de vue politique, la branche latine devance peut-être le rameau hellénique.

Nous voyons immédiatement la différence qui existe entre la race anglo-saxonne et la race latino-hellénique, différence qui se manifeste naturellement aussi dans le fonctionnement des systèmes gouvernementaux en apparence semblables. C'est que, autant les Anglais ont voué un attachement iné-

Digitized by Google

branlable aux anciennes coutumes de leur patrie, quoiqu'elles puissent paraître parfois surannées et presque ridicules, autant on trouve chez les Grecs et chez les Italiens la passion des innovations hasardeuses. C'est ce que signale M. de Laveleye quand il dit : « Le manque de respect envers la loi est un des plus grands défauts du peuple italien, et cela chez toutes les classes de la société, et surtout chez ceux qui ont pour mission le maintien et l'application exacte des lois. »

Mais en ceci il faut tenir compte du passé. Le jeune homme livré à lui-même, au sortir d'une longue tutelle, se gardera difficilement des erreurs communes à son âge ; de même, les nations longtemps asservies, puis tout à coup rendues à la liberté, éprouvent comme un besoin de repousser tout frein nouveau, même imposé par une volonté constitutionnelle. Il n'en est pas ainsi d'un peuple affranchi depuis longtemps, accoutumé à se soumettre aux lois, animé du sentiment et de la conviction que ces lois ont été faites par lui, par l'intermédiairede ses représentants et qu'elles ont été promulguées conformément à ses intérêts.

On ne peut donc comparer des peuples jeunes, qui goûtent la liberté pour la première fois, à des peuples qui la pratiquent depuis longtemps, de même qu'on ne peut demander à un jeune homme l'expérience d'un vieillard, et il ne faut pas le décourager s'il bronche aux premiers pas qu'il fait dans la vie pratique. Mais il faut patienter, lui servir de guide, et enfin conserver le ferme espoir qu'il apprendra enfin à faire un bon usage de la liberté.

D'après un vieux dicton grec, *les gouvernants sont l'image des formes du gouvernement.* Cet adage trouve sa confirmation dans le régime représentatif. Le peuple choisit les représentants qui sont l'image fidèle de sa propre condition. Pour l'électeur, ce sont des hommes qui s'occupent non seulement du bien général, mais surtout de leurs intérêts personnels, de sorte qu'eux aussi relèguent à l'arrière-plan l'avantage de l'État. Ils veillent avant tout à leur bien propre et à celui de leurs mandants. Ce mal est général dans les

Digitized by Google

gouvernements constitutionnels, mais il sévit surtout dans ceux où, par suite du manque d'un système politique basé sur des principes fixes et sages, il se forme des partis qui n'acceptent aucun mot d'ordre et qui se laissent entraîner, au hasard, dans la direction de leurs intérêts immédiats. Ces partis ne cessent de bouleverser l'administration, la justice, les finances, tous les services publics. C'est le règne de la médiocrité qui se fait l'esclave de ces partis, et l'exclusion systématique de l'homme capable quand il est indépendant et garde intactes ses convictions. Chez nous, la situation est encore plus déplorable qu'en Italie. Ici, quelle que soit la confusion qui règne dans la division des partis, tous gardent cependant une certaine dignité ; ils s'appellent au moins *la droite*, *la gauche*, *le centre*, etc., et par conséquent ils ont un drapeau qui les rallie. Ils n'ont pas l'impudence de s'attacher à la fortune de l'un ou l'autre aventurier politique, quitte, au lendemain de sa chute, à le trahir ouvertement, ou, après sa mort, à se scinder en plusieurs petits groupes, dont quelques-uns vont grossir les rangs de ceux qu'ils combattaient encore la veille. Quelles sont les conséquences d'une politique sans moralité, guidée uniquement par l'intérêt et les préoccupations matérielles? Il n'est pas besoin de les énumérer.

Walpole avait raison de dire que « le défaut de principes engendre les partis ». Et M. de Laveleye ajoute que « des notions de science politique et économique sont absolument nécessaires à chaque représentant, et que, par conséquent, chaque candidat, avant d'être proclamé tel, devrait être soumis à un examen sur Tocqueville et Montesquieu. » Ne rions pas; le mal est grand, il menace l'avenir du régime parlementaire.

Des partis politiques stables sont indispensables à tout gouvernement représentatif; car c'est sur la consistance du parti qui s'est emparé du pouvoir que s'appuie le ministère pour exercer son autorité. C'est avec une très petite majorité à la Chambre et au Sénat que la Belgique est gouvernée depuis quatre ans par le ministère libéral actuel. En Grèce,

Digitized by Google

même avec une majorité de trente voix, il est impossible de créer un gouvernement durable. Et combien une Chambre unique engendre de maux ! Partout, mes collègues des différentes académies dont j'ai l'honneur de faire partie ont paru surpris de voir le gouvernement de la Grèce fonctionner seize ans avec une seule Chambre. Il serait trop long de s'appesantir sur cette matière. Du reste, nous espérons vivement qu'à l'occasion de la récente réunion de l'Épire et de la Thessalie au royaume hellénique, la revision de la Constitution deviendra nécessaire. Alors le rétablissement du Sénat nous paraît très probable, car la plupart de ceux qui ont voté pour la Chambre unique dans l'assemblée constituante sont revenus de leur erreur et ont adopté la théorie des deux Chambres, la seule juste.

La presse grecque a souvent parlé de la *camorra* italienne, mais en se plaçant toujours au point de vue du brigandage qui infeste l'Italie méridionale et la Sicile. La *camorra* chez les Italiens a cependant une signification bien plus étendue ; elle désigne une association formée dans le but d'obtenir des avantages personnels illégaux. C'est ainsi que la *camorra* fonctionne, et cela d'une manière trop incontestable, même dans la sphère politique supérieure et malheureusement aussi dans l'exercice de la justice. Elle renverse quiconque lui résiste ; d'un autre côté, elle protège et pousse dans la voie des honneurs quiconque a été enrôlé à son service. M. de Laveleye ajoute que partout dans le monde entier il y a des hommes de cette sorte, mais que nulle part ailleurs ils n'occupent le premier rang.

En Grèce, ils l'occupent, non seulement dans le domaine politique, mais ils dominent absolument. Il s'est formé ici une *camorra* sous des formes multiples, divisée en sections nombreuses et, comme une véritable gangrène, elle dévore lentement le corps de l'hellénisme. Par l'unité de son action, elle a inondé toutes les branches de l'administration ; les ministères, les tribunaux, les établissements d'instruction, rien n'échappe à sa domination. En littérature, on l'appela d'abord l'*admiration mutuelle*. Ces ambitieux associés étaient

Digitized by Google

ignorants, et faibles par conséquent, mais ils devinrent puissants par l'association. Au début, ils bornèrent leur activité à un cercle restreint, en se louant et s'exaltant toujours les uns les autres. Bientôt, ils formèrent le projet d'étouffer chez les jeunes gens toute bonne tendance. Ils les entraînèrent dans leur association à force de flatteries. Ayant pénétré à temps leurs menées clandestines, nous élevâmes la voix contre eux, mais ces nouveaux Melitos marchèrent en masse contre nous, dupèrent la jeunesse et parvinrent à nous bâillonner, les gouvernants se faisant d'abord leurs complices. Sans doute, quelques gens de bien défendirent les persécutés; néanmoins, la malheureuse jeunesse est minée par les idées empoisonnées des membres de ces associations. Depuis le jour de sa première victoire, la *camorra* grecque devint de plus en plus entreprenante ; les succès de certains citoyens la poussèrent à suivre la même voie. Elle conçut d'audacieux projets et en a accompli plusieurs. Elle triomphe aujourd'hui et je crains que son règne n'est pas près de finir. Ces hommes sans honneur sont mêlés à toutes nos affaires; cependant nous espérons que les ténèbres qui favorisent ces entreprises funestes finiront par se dissiper. Nous avons une foi robuste dans le triomphe de la vérité, au sein de notre belle patrie. M. de Laveleye, parlant de l'évêque de Croatie, Strossmayer, comme d'un homme dévoué au progrès du slavisme, dit cette parole digne d'être notée : « Dans les pays primitifs, on trouve encore maintenant, comme dans l'antiquité, des hommes entièrement possédés d'une idée unique, et celle-ci leur donne une force incalculable. » Si cette parole est vraie, espérons et attendons. Comme dit le poète : « Il faut prendre courage; demain cela ira peut-être mieux. »

La presse. — La presse est réellement le quatrième pouvoir dans l'État, mais elle reflète, elle aussi, comme les trois autres pouvoirs politiques, la situation morale du pays; elle revêt la couleur des gouvernants et jusqu'à leurs nuances. Il ne peut en être autrement.

Dans un pays où la parole et la presse sont complètement

Digitized by Google

libres, le public qui lit est-il moral, la presse l'est aussi ; mais si la presse n'est pas à la hauteur de sa mission, c'est une preuve que la moralité politique fait défaut dans la nation. L'absence de toute mesure préventive contre la presse, surtout du cautionnement et de la responsabilité du gérant, multiplie considérablement le nombre des journaux. Ceux qui désirent se faire connaître écrivent généralement gratuitement au début. Les éditeurs de journaux acquièrent souvent une grande influence ; aussi les membres du gouvernement cherchent à se les concilier par flatteries et il n'est pas rare de voir un journal devenir l'organe de telle ou telle association de la *camorra*. Mais à mesure que le nombre de ces journaux augmente, leur valeur diminue de plus en plus. Aussi faut-il avouer que très peu de nos feuilles quotidiennes ou périodiques possèdent une réputation universelle, et ce ne sont pas les publications tirées au plus grand nombre d'exemplaires qui exercent le plus d'influence. Ainsi le *Journal des Débats*, à Paris, est tiré à dix mille exemplaires à peine ; cependant il est connu partout, tandis que d'autres feuilles, sans réputation ailleurs, ont un tirage de plus d'un demi-million. En Angleterre, le journal le plus influent, le *Times* est loin d'avoir le plus grand nombre d'abonnés.

En Italie, comme en Grèce, les bons journaux sont rares ; nous exceptons ici le *Télégraphe*, qui est bien fait et bien dirigé. On pourrait juger de la qualité d'un journal par le temps qu'il faut pour le lire.

La presse grecque et la presse italienne ont un même défaut, celui de trop s'occuper des choses frivoles. On trouve dans leurs organes de longs discours agrémentés de préambules et de périphrases interminables, dans lesquels, au milieu d'une meule de paille, se trouvent à peine quelques grains de froment. Cela provient de ce que les rédacteurs sont pour la plupart des gens de peu d'instruction qui n'en prétendent pas moins instruire les autres. Nous retrouvons cette même sorte de personnes dans notre Chambre. On qualifie du nom d'orateurs ceux qui, pendant plusieurs heures et parfois plusieurs jours consécutifs, savent parler et gesticuler à la tri-

Digitized by Google

bune. Ces beaux parleurs devraient lire les *Olynthiennes* et les *Philippiques* de Démosthène. Ils y verraient que c'est l'exposition succincte et claire d'idées sagement méditées, et non la facile faconde qui fait l'orateur éminent.

Si ce parallèle entre la Grèce et l'Italie donne au lecteur l'idée d'examiner de plus près les questions qui y sont soulevées, et d'étudier les deux nations entre lesquelles j'ai essayé de tracer un parallèle, il faut en rendre grâce à M. de Laveleye, qui, après nous avoir procuré un bien vif plaisir, par la lecture de ses *Lettres d'Italie*, nous a suggéré ces réflexions sommaires sur notre propre pays.

SARIPOLOS.

Digitized by Google

UN ESSAI DE PSYCHOLOGIE LITTÉRAIRE[1].

On s'est beaucoup lamenté, en ces derniers temps, sur les destinées de la critique; on n'a pas hésité à prédire sa fin prochaine, même on a prétendu en reconnaître et en énumérer les signes certains. N'a-t-on pas vu les grandes esquisses de Macaulay et de Villemain, que leur haute couleur historique relevait et rendait supportables, faire place à la notation scrupuleuse d'un Sainte-Beuve et à ses microscopies d'analyse? Certes, la tentative était neuve, mais il ne devait y avoir que ce seul esprit qui réussît à la prolonger heureusement. Avec l'auteur des *Lundis*, a-t-on pu dire, quelque chose s'est éteint qui ne renaîtra plus.

Sainte-Beuve est un psychologue aussi éloigné des formules de l'école que des hardiesses de la critique actuelle. Son goût refoulait en lui bien des inspirations qui devaient prendre corps entre les mains de cette dernière, et qu'il épanchait seulement dans l'étroite intimité. On sent je ne sais quelle timidité et quelle gaucherie dans ses déductions, lorsqu'il aborde les sujets de pure philosophie[2]; les auteurs contemporains eurent enfin à souffrir de ses rancunes, qui se mirent plus d'une fois au-dessus des suggestions de l'impartialité[3]. Puis, comme il tient encore par toutes les fibres aux traditions de style, aux préceptes à peine élargis de la rhétorique du siècle dernier! Il se voile la face devant quelques vocables étranges, qu'il découvre dans la *Salammbô*

[1] Paul Bourget, *Essais de psychologie contemporaine*. Paris, Lemerre, 1883.

[2] Maine de Biran, par exemple.

[3] Chateaubriand, Lamartine, Alfred de Musset, Alfred de Vigny, Victor Hugo, Balzac.

Digitized by Google

de Flaubert; il dédaigne le génie un peu excentrique de Stendhal, et il étouffe, sous une querelle de forme, les raisons de son désaccord avec les frères de Goncourt.

Il avait pourtant compris le rôle réservé à la nouvelle génération dans le processus littéraire, et certaines indications de ses articles sur Flaubert en portent le témoignage. Mais, encore une fois, il cède finalement à ses répugnances de délicat; une épithète truculente l'offusque, et le voilà de nouveau sous le joug.

Depuis Sainte-Beuve, la science a pris possession d'un domaine qui jusqu'ici avait paru lui être fermé. Toute l'étude du passé littéraire est aux mains des grammairiens, en Allemagne, et, avec Gaston Paris, en France; les quelques livres que l'antique manière a su encore inspirer sont des œuvres mort-nées, sans attrait et sans marque. Il n'y a donc pour la critique littéraire qu'une chance de salut : elle doit dépouiller les doctrines d'écoles, les procédés et les poncifs, demander à la science une aide précieuse et surtout se rappeler qu'on ne réclame plus d'elle, comme au temps de Voltaire et de La Harpe, une initiation incertaine ou des résumés brillants. C'est l'homme seul qui nous touche dans l'écrivain dont elle s'occupe; pourquoi ne dévoilerait-elle pas sa nature, les ressorts de son être moral et ses attaches avec un milieu dont il est absolument inséparable?

De telles préoccupations ont sûrement guidé M. Bourget dans les monographies qu'il nous présente. Son dessein, il nous en avertit, a été de déterminer quelles causes ont fait d'écrivains illustres les hommes qu'ils ont été, et d'indiquer la part et la nature d'influence qu'ils ont eue sur leur génération.

Pour suivre avec profit ses déductions, il est nécessaire de les rattacher les unes aux autres. Sa méthode autorise un tel enchaînement. Comme il se soucie moins des hommes que des idées, des faits en eux-mêmes que de leur moralité, pour ainsi dire, on se meut avec lui dans un monde intellectuel dont les diverses provinces se correspondent exactement.

En choisissant Stendhal, Baudelaire, Flaubert et

Digitized by Google

MM. Taine et Renan pour sujet de ses études, M. Bourget est parti d'un point de vue philosophique arrêté. C'est un disciple de Spinoza, mais un disciple légèrement influencé par l'apport récent des doctrines positivistes, plein d'admiration aussi pour l'œuvre de la science, qui est bien le phénomène le plus considérable de notre temps. Il nous rappelle M. Taine, en sa première manière; on pourrait même généraliser cette observation et dire qu'il a emprunté à chacun de ses personnages quelques nuances délicates de leurs styles si divers. La disposition de ses études en révèle la tendance et en fait prévoir la portée. Il les divise en chapitres, où il examine, l'une après l'autre, les qualités maîtresses qui constituent, par leur accord, la personnalité littéraire de chaque écrivain. Il recherche d'abord de quelles sources procèdent ces qualités; puis, dans une synthèse, souvent saisissante de netteté et de vie, il groupe les caractères dominants de l'état social actuel, qu'il fait se réfléchir, en quelque sorte, dans le cerveau génial dont il nous a dévoilé les ressorts.

On devine ce qu'il y a d'avantageux dans un tel procédé, mais il faut lire et même relire tout le livre pour apercevoir le parti qu'en a su tirer l'auteur. C'est une œuvre de maturité que ce livre, et nous nous sentons incapable, en ce court espace, de mettre dans une évidence convenable tous ses résultats les plus caractéristiques.

Avec Stendhal, M. Bourget nous transporte loin en arrière; la jeunesse de l'auteur de *Rouge et Noir* s'est écoulée sous le Consulat et les premières années de l'Empire; il a donc participé au mouvement d'idées et à l'activité politique de cette époque-là. N'est-ce pas dire qu'il hérita des mépris du XVIII^e^ siècle pour les formes religieuses? N'est-ce pas ajouter qu'il s'éprit, comme les autres, des grandeurs d'une guerre toujours nouvelle et toujours victorieuse? Lui-même eut sa part de ses triomphes; il servit au 6^e^ dragons et conquit le grade de sous-lieutenant : « Le début célèbre de la *Chartreuse de Parme*, où Fabrice del Dongo assiste à la bataille de Waterloo, comme une jeune

Digitized by Google

fille assiste à un premier bal, avec un virginal frémissement d'initiation, n'a pu être écrit qu'à la flamme des souvenirs les plus passionnés, comme la dédicace à Napoléon vaincu de l'*Histoire de la peinture en Italie,* si touchante d'admiration fière, n'a pu être composée qu'avec la nostalgie de ces mois héroïques [1]. »

Le séjour que Stendhal fit en Italie acheva de le former, et c'est bien à ces éléments si disparates qu'il faut, comme l'indique M. Bourget, attribuer le caractère de ses œuvres et surtout sa merveilleuse lucidité :

« Le procédé de Stendhal est le soliloque. Certes, les personnages de ses récits sont des hommes d'action. Dans *Armance,* Octave de Malivert se bat en duel et s'empoisonne. Dans *Rouge et Noir,* Julien Sorel, après force aventures dangereuses, assassine son ancienne maîtresse et monte sur l'échafaud. Comme on sait, le Fabrice de la *Chartreuse* commence par charger à Waterloo. Nous n'avons pas affaire à un écrivain sans invention et qui campe sur pied une sorte de musée de figures de cire. Octave, Julien, Fabrice — j'ai choisi exprès les trois héros des grands romans de Beyle — vont et viennent, risquent leur vie, osent beaucoup et varient à l'infini les circonstances de leur destinée..., et tout le long du livre, cependant, l'auteur les montre qui tâtent le pouls à leur sensibilité. Il en fait des psychologues, voire des ergoteurs, qui se demandent sans cesse comment ils sont émus, et s'ils sont émus; qui scrutent leur existence morale dans son plus intime arcane, et réfléchissent sur eux-mêmes avec la lucidité d'un Maine de Biran ou d'un Jouffroy. [2] »

La philosophie de Stendhal est celle du plaisir, mobile de toutes nos actions; elle le conduit, par une pente aussi naturelle qu'insensible, à la manière d'être, que M. Bourget a décrite en des pages remarquables, dont nous citerons au moins ce fragment :

« Peu à peu, et grâce à une rencontre inévitable de ces

[1] Page 263.
[2] Page 276

Digitized by Google

divers adeptes de la vie cosmopolite, une société européenne se constitue, aristocratie d'un ordre particulier dont les mœurs complexes n'ont pas eu de peintre définitif. Des femmes la composent, qui passent la saison à Londres, prennent les eaux en Allemagne, hivernent en Italie, se retrouvent à Paris avec le printemps, parlent quatre langues, connaissent et apprécient plusieurs sortes d'arts et de littératures. Des hommes y font figure qui ont dîné ou causé avec les personnages importants de chaque pays et dans le pays même, sont reçus dans des salons et des châteaux distants les uns des autres de plusieurs centaines de lieues, lisent les poètes anglais comme les poètes italiens, écrivent parfois dans deux et dans trois langues et mènent, à la lettre, plusieurs existences. Quoique le caractère casanier des Français, et surtout leur état social, répugnent à ce dilettantisme du vagabondage, on citerait parmi les membres de cet *European-Club* flottant et composite plus d'un de nos compatriotes.

« Quelques-uns des meilleurs livres qu'ait produits notre XIX^e^ siècle sont dus aussi à l'expérience de cette sorte de vie. Ceux de Stendhal sont parmi les principaux. [1] »

En réduisant, comme il le fait, à deux principales les voies intellectuelles, au bout desquelles apparaît le groupe tumultueux des romantiques, M. Bourget ne nous semble pas avoir tenu un compte suffisant de tous les facteurs de cette rénovation littéraire. Évidemment « l'exotisme » et « le besoin de sensations intenses » y ont eu la plus grande part; maisde ces deux agents, ni l'un ni l'autre, à proprement dire, ne constitue une cause; au contraire, il faut les expliquer, soit par les perturbations politiques dont l'histoire a enregistré l'étonnante succession, soit par le dégoût de préoccupations qui avaient suffi à alimenter l'activité d'esprit du siècle dernier, soit enfin par un entier abandon des doctrines sensualistes. C'est de cet abandon qu'il fau ensuite déduire un autre état d'esprit, dont M. Bourget n'a

[1] Page 304.

Digitized by Google

peut-être pas assez indiqué la portée immense en ce temps-là. Le retour à la foi, contemporain de Stendhal, et pour lequel celui-ci n'eut que dédain, impressionna fortement des imaginations plus jeunes que la sienne, et donna naissance à tout un cortège d'œuvres mal équilibrées et trahissant, au-dessous des élans d'une croyance sincère, bien des incertitudes et des lacunes doctrinales. Un double courant d'idées devait en résulter. Chez les uns, cette disposition plutôt maladive dégénéra rapidement en un mysticisme étrange, nourri de rêves exclusifs et de paradoxes capricieux. Chez les autres, elle succomba sous l'étreinte des préoccupations de la science, dont les assauts répétés aboutirent à l'affirmation d'une foi nouvelle, étrangère au culte et au formalisme impérieux de l'Église. Baudelaire et l'auteur de *Mme Bovary* ont été, dans la première voie, aussi avant que la souplesse de leur nature et les ressources de leur génie le leur permettaient. C'est dans la seconde que nous avons vu s'avancer d'un pas ferme l'auteur de l'*Histoire de la littérature anglaise*, puis l'historien des *Origines du christianisme*, guéri des rêves de son enfance par les disciplines plus sévères de l'exégèse germanique.

Baudelaire constitue certainement une exception trop criante, même à une époque de disparate et d'outrance, pour qu'on lui accorde une place bien considérable dans une étude sociologique. M. Bourget l'a senti, et, au lieu d'un portrait en plein, largement éclairé, il a dessiné un simple profil qui suffit pour perpétuer et aviver les traits du personnage. A son propos, il a esquissé ce qu'il appelle une « théorie de la décadence » dont nous voulons au moins extraire quelques traits, si nous ne pouvons lui accorder toute l'attention désirable.

« Par le mot de décadence, on désigne volontiers l'état d'une société qui produit un trop grand nombre d'individus impropres aux travaux de la vie commune. Une société doit être assimilée à un organisme. Comme un organisme, en effet, elle se résout en une fédération d'organismes moindres, qui se résolvent eux-mêmes en une fédération de cellules. L'individu est la cellule sociale. Pour que l'organisme total

Digitized by Google

fonctionne avec énergie, il est nécessaire que les organismes composants fonctionnent avec énergie, mais avec une énergie subordonnée; et pour que ces organismes fonctionnent eux-mêmes avec énergie, il est nécessaire que leurs cellules composantes fonctionnent avec énergie, mais avec une énergie subordonnée. Si l'énergie des cellules devient indépendante, les organismes qui composent l'organisme total cessent pareillement de subordonner leur énergie à l'énergie totale, et l'anarchie qui s'établit constitue la décadence de l'ensemble. L'organisme social n'échappe pas à cette loi, et il entre en décadence aussitôt que la vie individuelle s'est exagérée sous l'influence du bien-être acquis et de l'hérédité. Une même loi gouverne le développement et la décadence de cet autre organisme qui est la langue. Un style de décadence est celui où l'unité du livre se décompose pour laisser la place à l'indépendance de la page, où la page se décompose pour laisser la place à l'indépendance de la phrase, et la phrase pour laisser la place à l'indépendance du mot [1]. »

Nous n'avons pas besoin de faire ressortir tout ce qu'il y a de neuf et aussi de subtil dans une telle vue, comme elle sied bien à un disciple fidèle de Spinoza; ce qui est moins aisé à pénétrer, c'est si l'auteur a réussi à l'accorder avec la philosophie générale du maître.

Aux termes de cette philosophie, Dieu, ses attributs et ses modes embrassent toutes choses, revêtent le caractère de l'absoluité et de la nécessité. L'organisme social constituant un tout vivant, ses parties animées sont comme les modes de la substance divine et leurs actes comme les modes de ces attributs; il en résulte une étroite connexité entre eux et le facteur premier duquel ils sortent. C'est un écoulement sans trêve et un perpétuel rajeunissement. Une aube consolante de vie toujours nouvelle s'échappe des formules du penseur; pour lui donc, il semble qu'il ne puisse y avoir de décadence, pas plus qu'il n'y a d'imperfection dans les limites du réel.

[1] Page 24.

Digitized by Google

« Tout ce qui découle de la nature absolue d'un attribut de Dieu doit être éternel et infini, en d'autres termes, doit posséder, par son rapport à cet attribut, l'éternité et l'infinité [1]. » A moins donc de rompre l'harmonie analogique entre la structure du monde de la pensée et celle de l'organisme vivant que manifeste une société [2], il est bien malaisé, semble-t-il, de rester fidèle à l'inspiration doctrinale du maître en traçant le tableau d'une décadence, comme le fait M. Bourget aujourd'hui.

C'est du sein de cette décadence que jaillit la fleur sinistre du désespoir, dans l'ordre politique et dans l'ordre intellectuel. Le nihilisme et le pessimisme ne sont, au fond, que deux rameaux sortis d'une même tige, et cette tige ne pouvait croître et devenir féconde qu'à une époque vieillissante comme la nôtre. Mais est-il permis d'établir la genèse de cette désespérance, dont les racines les plus profondes se retrouvent dans le Nord, et qui n'a jamais prospéré sur le sol roman? C'est ici qu'apparaît un nouvel élément, dont M. Bourget, à dessein ou non, ne s'est guère soucié, à savoir l'opposition de nature entre les peuples septentrionaux et les races du Midi [3].

Des premiers, les uns en sont encore aux balbutiements de l'enfance, les autres atteignent aujourd'hui l'heure de la maturité. Au contraire, courbées sous le faix des générations successives, vieilles, et par l'hérédité du sang et par des causes étrangères qui ont aidé à précipiter leur décrépitude, les races latines n'ont plus guère qu'une lueur vitale, dont il n'est pas trop malaisé de mesurer la durée. Elles ont eu le pire des malheurs : la désagrégation intime a scindé et comme isolé les diverses couches sociales qui les constituent; il s'est fait un vide entre ces couches, et les échos des plaintes et des désirs de celles d'en bas ne peuvent plus

[1] Ethique I, proposition 24.

[2] *Ordo et connexio idearum idem est ac ordo et connexio rerum*, Ethique II, pr. 17.

[3] Nous faisons abstraction des antécédents métaphysiques du pessimisme, qui ne pouvaient affecter que quelques intelligences et les conduire à des conclusions semblables par d'autres voies.

Digitized by Google

s'élever à portée d'ouïe de celles d'en haut. Ce qui caractérise, au contraire, les peuples du Nord, c'est justement la cohésion parfaite des parties de l'organisme social, assurant une répercussion incessante, dont la poésie et le roman sont des vibrations prolongées. Les sentiments, exaltés dans les effusions de la première et dépeints dans le cadre du second, ont donc chez eux une racine dans la conscience populaire, et de là naît une sympathie entre l'écrivain et son public, un courant électrique, pour ainsi dire, jamais interrompu, qui permet au premier de nous fournir des renseignements moraux plus précis et plus variés.

En France, au contraire, vous chercheriez vainement une telle concordance. La voix qui chante ou gronde emprunte tout au plus à un groupe le thème de ses mélodies, captivantes ou sévères. Il ne faudrait pas demander à un Musset, bien moins encore à un Vigny, à un Lamartine ou un Sully-Prudhomme, des indications sur les besoins, les vagues aspirations et les agitations obscures des couches un peu inférieures de leur nation. En Angleterre, on a vu tout un peuple tressaillir aux échos navrants de Burns et de Hood, rayonner et pleurer avec Walter Scott et Dickens; aux États-Unis, un deuil général et spontané indiquait récemment la part des regrets populaires devant la fosse béante de Longfellow; en Allemagne enfin et même en Flandre, Schiller, Uhland et Henri Conscience ont trouvé de ces accents qui semblent la répercussion fidèle des bégaiements de la foule obscure des déshérités [1].

Par eux, par Kleist, Lenau et bien d'autres, on goûte l'amertume de cette préoccupation pessimiste, qui flotte dans l'atmosphère du Nord et multiplie sans cesse ses ravages. N'est-ce point, en effet, par un échange d'actions et de réactions, par des rencontres d'intérêts et de désirs, par une vue plus désillusionnée des misères humaines, que les cœurs généreux se replient sur eux-mêmes et s'abandonnent au

[1] Voyez de Schiller, surtout *der Pilgrim;* de Uhland : *Gebet eines Würtembergers;* de Conscience, enfin, *Wat eene moeder lijden kan, de Loteling, de Jonge Doktor*, etc.

Digitized by Google

découragement. Pour l'homme cultivé, qui n'a pas cherché son refuge dans des conclusions égoïstes, le paupérisme en Angleterre et en Allemagne, et l'asservissement politique, en Russie, sont des spectacles si amers qu'ils expliquent et justifient, au delà de leur âpreté même, les pages les plus éloquentes d'un Schopenhauer ou d'un Tourgueneff. En France, au contraire, où la promiscuité est presque nulle entre les diverses classes sociales, où des préoccupations de généalogie, chez les uns, et le scepticisme engendré par la supériorité de culture, chez les autres, tarissent la source de telles observations, le pessimisme affecte plutôt les dehors d'un dédain entier des choses humaines; il ne recouvre guère une pitié vraie pour les douleurs, dont l'âcreté vient d'en bas. Baudelaire, perdu de débauches, Stendhal, n'ayant connu de l'existence ouverte que l'oisiveté des camps, sont des nihilistes d'une espèce particulière; leur mal est tout subjectif, ils échappent, en quelque sorte, à leur temps, puisque l'un ricane et se flétrit lentement au milieu d'une renaissance de laquelle il se désintéresse, et que l'autre, étranger à l'épanouissement de vie matérielle qui correspondit à sa maturité, n'en a ouï que le vague murmure et comme l'écho incertain.

Nous avons défini, d'après M. Bourget, les deux tendances si fortement marquées, propres aux générations nouvelles, et nous avons essayé de remonter à leur commune origine. Il nous reste à en suivre les fluctuations.

Si l'une se révèle à nous, comme nous venons de l'indiquer, dans l'existence désordonnée du poète des *Fleurs du mal*, aussi bien que dans les crises intellectuelles de Gustave Flaubert, la seconde nous fait assister à l'épanouissement logique et régulier des facultés de deux penseurs, qui ont été rapprochés ici par une préoccupation évidente.

Chez M. Taine, on sent la sève pure et vivace d'une génération plus fraîche; on ne retrouve qu'à un moindre degré les rides précoces dessinées par les fatalités héréditaires. C'est surtout, avec lui, à un esprit robuste que nous avons affaire; sa robustesse lui interdira même l'accès de certaines

Digitized by Google

délicatesses de sentiment et de certaines nuances de pensée, comme elle lui rendra aisés les longs et profitables labeurs.

Voyez comme il a *restitué* Balzac et quelles fresques, éblouissantes de lumière blonde et crue, lui a inspirées l'éveil bruyant de la civilisation anglo-saxonne! Il n'y a pas jusqu'aux Pyrénées dont il n'ait rendu et dominé les âpres sommets. En revanche, M^me^ de la Fayette et Racine sont comme des victimes qui tremblent sous sa main, et qu'il va sacrifier sur son barbare autel.

M. Bourget a bien défini les caractères de ce style puissant et massif, où s'incarne un tempérament de savant, servi par une volonté d'artiste :

« Il n'existe point, dans la littérature actuelle, de style plus systématique, et dont tous les procédés traduisent mieux les partis pris d'une pensée sûre d'elle-même. Chaque période d'une de ces fortes pages est un argument, chaque membre de ces périodes une preuve, à l'appui d'une thèse que le paragraphe tout entier soutient, et ce paragraphe lui-même se lie étroitement au chapitre, lequel se lie à l'ensemble, si bien que, pareil à une pyramide, tout l'ouvrage converge, depuis les plus minces molécules des pierres des assises jusqu'au bloc du rocher de la cime, vers une pointe suprême, et qui attire à elle la masse entière. Considérez les morceaux éclatants où le prosateur rivalise avec la peinture par la couleur du détail et par la saillie des contours. Même les épithètes chatoyantes, même les métaphores visionnaires servent à illustrer et à rendre palpable quelque vaste loi de l'esprit ou quelque vérité de l'histoire [1]. »

Encore une fois, il faut se demander quel milieu a facilité et même rendu inévitable la formation d'une telle personnalité et quels éléments ont concouru à lui donner tout son relief. M. Bourget retrace le tableau désolant de la dispersion des romantiques, les uns stérilisés et comme pétrifiés devant l'afflux des idées nouvelles, les autres voués à des besognes inférieures qui attiédissent et étouffent peu à peu leur génie.

[1] Page 188.

Digitized by Google

« Au milieu de ces décombres universels, un arbre pousse, dont la végétation luxuriante redouble de vitalité dans ce paysage de mort. Cet arbre aux frondaisons touffues et sans cesse multipliées, c'est la Science. Seule elle n'a pas menti à ses dévots. Que dis-je ? Elle dépasse les espérances les plus hardies. Celui qui jette ses regards sur le développement scientifique de cette première moitié du siècle, après avoir contemplé la misère des autres entreprises, peut-il retenir un élan d'admiration ? Les travaux de Fresnel sur la lumière, ceux d'Ampère et d'Arago sur le magnétisme et l'électricité, ceux de Magendie et Flourens sur le système nerveux, je cite au hasard, et combien d'autres encore ! ont renouvelé tout à la fois notre vue théorique de l'univers et nos moyens d'action sur les forces naturelles. Des applications pratiques d'une incalculable portée sont là pour témoigner que la besogne accomplie dans les laboratoires est une œuvre de réalité. Pour la première fois, l'Isis entr'ouvre son voile. L'homme prend à la fois connaissance et possession de ce *Cosmos* dont la splendeur l'épouvantait et dont le mystère l'écrasait. Et quel est l'outil de ce progrès quasi merveilleux ? L'application de la méthode y a suffi. Quelle méthode ? Celle que Bacon a réduite en maximes et que les chercheurs pratiquent uniquement : l'Expérience... [1]. »

Voilà le milieu qui a formé l'auteur de l'*Histoire de la littérature anglaise*. Mais supposez, au lieu d'un esprit solide, un peu froid, qui s'attache, avec acharnement, à la poursuite de résultats positifs, supposez l'imagination délicate d'un poète aux prises avec les rigueurs de la science, s'en accommodant un instant pour s'en départir ensuite, vous assisterez à l'un des spectacles les plus singuliers dont le cerveau humain ait été le théâtre.

Dans l'étude de l'histoire, ce poète, fort de l'érudition conquise, prendra bientôt son essor majestueux. Il planera au-dessus des époques, plutôt qu'il ne marchera courbé sur les cendres des villes et les débris des tombeaux. Voilà comme

[1] Page 207.

Digitized by Google

a été conçue et composée l'histoire des *Origines du christianisme;* c'est comme une épopée vraie, bâtie sur les assises de la science et ornée, à chacun de ses étages, des fleurs les plus suaves du rêve éternel d'une race déchue. Ainsi s'explique, pour M. Bourget, le caractère complexe du talent de M. Renan. « Un talent est une création vivante. Peut-être sa naissance suppose-t-elle un élément mâle et un élément femelle. L'imagination celtique serait, dans ce cas là, le principe féminin qui, fécondé par le génie allemand, a donné naissance au talent de l'auteur de la *Vie de Jésus*. Mais, comme toujours, c'est du côté maternel que sa grâce est venue à l'enfant[1]. » M. Bourget, ailleurs, a excellemment détaillé les qualités supérieures de cette langue « délicate « jusqu'à la sveltesse et presque immatérielle de spiritualité « aux regards des lecteurs de nos stylistes pittoresques ».

Une âme aussi profondément rêveuse et un esprit aussi clairvoyant, en s'assimilant les formes les plus variées et les résultats les plus complexes de la science actuelle, ne devaient-ils point en être ébranlés et comme altérés? Il semble qu'une déviation, même chez les plus robustes, soit alors inévitable. Chez M. Renan, elle a dû se produire aussi, mais dans des conditions telles, qu'elle a plutôt transformé que mutilé une belle harmonie. Ainsi est née cette disposition, particulière à notre temps, que M. Bourget appelle le dilettantisme. « L'auteur des *Dialogues* n'est pas un homme qui arrive au doute par impossibilité d'étreindre une certitude. C'est bien plutôt qu'il étreint trop de certitudes. La légitimité de beaucoup de points de vue contradictoires l'obsède et l'empêche de prendre cette position de combat qui nous paraît la seule façon d'affirmer la vérité, à nous, les disciples de l'insuffisant dogmatisme d'autrefois. Mais c'est précisément ce qui fait du dilettantisme une sorte de dialectique d'un genre nouveau, grâce à laquelle l'intelligence participe à l'infinie fécondité des choses. L'excès de la production des phénomènes brise nos systèmes comme des

[1] Page 57.

Digitized by Google

moules trop étroits. Comment ne pas considérer tous ces systèmes successivement avec une curiosité à la fois dédaigneuse — car elle procède du sentiment de l'impuissance des doctrines — et sympathique, puisqu'il s'y mêle, avec l'idée que ces doctrines ont été sincères, la conviction qu'elles ont été vraies dans de certaines circonstances et pour de certaines têtes? Il n'y a pas que la vérité géométrique dans ce monde, et même c'est une marque à peu près assurée qu'on se trompe sur les choses de la vie morale, que d'aboutir à un jugement à propos d'elles dont le caractère absolu ne réserve pas sa place à un jugement, sinon tout à fait contraire, au moins différent [1]. »

Donc, aux extrémités des deux avenues projetées du centre rayonnant de 1830, nous avons eu sous les yeux des spectacles très différents. D'une part, l'abus des plaisirs sensuels ou des caprices outrés de l'esprit ont conduit toute une légion de poètes et d'artistes à la plus sombre des désespérances; de l'autre, par une revanche douce à la conscience, le sentiment de la tâche accomplie, de la supériorité naissant d'un vaste savoir et d'une vue plus élevée des choses humaines ont émoussé et comme aplani, sous la forme d'un dilettantisme paisible, les arêtes vives de la contradiction, qui se dressent en chacun de nous et labourent nos poitrines. C'est le sage, qui, de sa croisée éclairée d'un reflet du couchant, voit passer au large la troupe encore agitée des forçats de l'existence, avec leur sombre tunique et leur regard flétri. Un peu de dédain se mêle à son sourire, mais l'indulgence flotte sur ses lèvres, et celles-ci murmurent le mot du pardon : « Il « manquerait quelque chose à la fête de l'univers, si le monde « n'était peuplé que de fanatiques iconoclastes et de lour- « dauds vertueux. »

MAURICE WILMOTTE.

[1] Page 65.

Digitized by Google

CLAIRE MIRAMON[1].

IX

Ce jour-là, Claire s'éveilla de très bonne humeur, saluée par un rayon de soleil qui se jouait entre les grands rideaux blancs et mettait dans toute la chambre de doux reflets de neige.

La jeune fille ouvrit la fenêtre ; sur la tablette, les pots de fleurs étalaient au soleil leurs feuilles humides de la rosée de la nuit et, sous la voûte du ciel bleu pâle glacé de nuées roses, les jardins encore dans l'ombre balançaient leurs vagues de verdure dans la brise fraîche du matin.

Tout annonçait une belle journée. La lumière était partout, dans le ciel, sur la terre et jusque dans l'âme de Claire.

Discrètement, pour ne déranger personne, elle descendit au salon afin de préparer le déjeuner. Sur la pointe du pied elle s'approcha de la porte de la chambre de son père. Aucun bruit. Il dormait sans doute encore et faisait de joyeux rêves, maintenant que ses désirs étaient accomplis. Mille francs ! Certes, c'était là une forte brèche dans les économies de Claire, mais un père a bien quelque droit sur la fortune de son enfant, et s'il exagérait un peu, le fond devait être vrai. Ah ! c'est que la vie est rude, Claire le savait par elle-même ! Il avait tant souffert, tant voyagé, il méritait bien un peu de repos ! C'est elle qui le lui donnerait ! Son noble cœur battait en y songeant. Sa mère et son père, tous les deux lui devraient donc la tranquillité de leurs vieux jours !

[1] Voir la *Revue de Belgique* du 15 mai.

Digitized by Google

Cher papa! Elle lui envoya un baiser à travers la porte, revint à petits pas vers la table, prit dans l'armoire la nappe blanche et l'étendit.

Tout à coup elle pâlit.

En face d'elle, à côté de la cheminée, le secrétaire était ouvert.

Elle ne fit qu'un bond jusqu'au tiroir et y plongea son regard épouvanté.

Le tiroir était vide.

Vide! La serrure était forcée, le panneau brisé. Argent, or, billets, obligations, tout, oui, tout avait disparu!

Claire poussa un cri rauque et se précipita vers la chambre de son père.

— Volés! nous sommes volés, mon père! s'écria-t-elle en poussant la porte.

Le lit était vide. Vide comme le tiroir du secrétaire.

Alors, un effroyable soupçon descendit en elle, comme une épée de glace.

Éperdue, affolée, elle courut à la chambre de sa mère.

Mme Miramon arrivait déjà au cri de sa fille.

— Maman, maman, nous sommes volées! On a forcé le secrétaire, on a tout pris et papa est parti!

La vieille dame tressaillit, elle ferma les yeux et de ses lèvres décolorées tombèrent lentement, une à une, ces paroles glacées :

— S'il est parti, le voleur, c'est lui.

— Maman!

Claire se redressa courroucée, les yeux étincelants d'indignation. Pour la première fois elle dévisagea sa mère avec une sorte de colère, irritée de trouver sur les lèvres d'une autre l'odieux soupçon qui avait un instant effleuré son esprit.

— Je te dis que c'est lui, ma Claire, répéta froidement Mme Miramon.

Elle fouilla jusqu'au fond du tiroir, ramena quelques pièces d'or et d'argent et des papiers épars au milieu desquels se trouvait une enveloppe au nom de sa fille. Poussée par

Digitized by Google

un secret instinct, elle l'ouvrit et en tira un chiffon de papier qu'elle parcourut rapidement des yeux.

— Tiens, dit-elle, lis.

Claire saisit le papier et y lut, tracées au crayon, les lignes suivantes d'une naïveté féroce : « Ma chère Claire, pardonne-moi cet emprunt forcé; toutes réflexions faites, les mille francs ne me suffisaient pas. Du reste, tu peux te tranquilliser; dans trois mois tu seras riche, je t'en donne ma parole. »

La jeune fille demeura anéantie.

— J'ai manqué de prudence, dit Mme Miramon; mais c'est égal, il ne peut être loin. Nous allons voir qui l'emportera! Nous allons mettre la police à ses trousses!

— La police!

— Oui, la police, les gendarmes, le procureur du roi! Ah! le compagnon, le voleur, le pendard! Il devait finir ainsi.

Et apercevant Richard Dartois qui accourait, attiré par le bruit, elle le saisit au bras et l'amenant devant le secrétaire béant.

— Venez, monsieur, dit-elle d'une voix vibrante, venez voir l'ouvrage de ce misérable et dites-moi si je l'avais calomnié. Il nous a volées et voici ce qu'il nous laisse.

Elle brandissait devant ses yeux la lettre de Miramon. Richard la prit machinalement et la lut avec stupéfaction.

— Il se moque de nous par-dessus le marché, poursuivit la vieille dame; il ajoute l'ironie au crime! Mais tout n'est pas fini, n'est-ce pas, monsieur? Vous allez courir chez le commissaire et faire mettre les gendarmes à sa poursuite? On l'arrêtera, on lui fera rendre gorge. Tenez, ce papier servira de preuve au besoin. Prenez et courez!

Rapide comme la pensée, Claire saisit la lettre au passage et la déchira en mille morceaux. Elle était calme maintenant; des larmes roulaient sur ses joues pâles, mais une décision irrévocable luisait dans ses yeux bruns.

— Non, maman, dit-elle d'une voix ferme. Cela ne sera pas. C'est mon père après tout! Il a pris notre argent; eh bien! nous travaillerons plus fort.

Digitized by Google

Mme Miramon demeura ébahie.

— Elle est folle, dit-elle en se tournant vers l'avocat; mais vous, qu'en pensez-vous, monsieur Dartois?

Le jeune homme enveloppa Claire d'un long regard où se lisaient la pitié et l'admiration.

— Je pense que mademoiselle a raison, dit-il.

Claire courut à lui, lui saisit impétueusement les deux mains, et, soudain, elle éclata en sanglots.

Il la conduisit doucement jusqu'au fauteuil, la fit asseoir et resta immobile devant elle en lui tenant toujours les mains enlacées.

Mais elle les retira brusquement et se mit à regarder le plancher d'un regard fixe et morne.

Tout à coup, elle secoua vivement la tête comme pour en écarter un vertige, se leva et vint se jeter aux pieds de sa mère, assise raide et sombre.

— Pauvre maman, dit-elle, c'est toi que je plains, toi qui étais si tranquille; mais ne crains rien, ne crains rien, va! Nous étions trop heureuses, vois-tu bien. C'est une épreuve. Elle est rude, mais nous en viendrons à bout.

La vieille dame passa la main dans les cheveux noirs de sa fille.

— Tu es trop bonne, ma Clairette chérie, dit-elle d'un air triste. Prends garde à ton cœur, il finira par te tuer. Ah! le bandit! le bandit! le bandit!

— Tais-toi, maman, interrompit Claire; ne parle pas ainsi, tu me fais trop de peine. C'est le père, je te dis. Il n'a pas cru sans doute qu'il nous ferait tant de mal. Peut-être nous croyait-il riches. Il est malheureux, j'en suis sûre. J'aurais dû lui donner les trois mille francs. Il nous les renverra, ma mère, il l'a promis.

Mme Miramon tordit ses lèvres avec amertume.

— Je sais ce que valent ces promesses-là, murmura-t-elle.

— Enfin, maman, je t'en supplie; ne le condamne pas encore, attendons.

— Soit, attendons! Mais pendant que nous attendons,

Digitized by Google

comment vas-tu payer tes notes? Tu as une forte échéance, ce mois-ci; que feras-tu?

— Je ne sais, nous verrons! Nous vendrons des meubles!

— Si vous vouliez, mademoiselle, dit doucement Richard, si les quelques cents francs que je possède pouvaient...

— Non, non, dit brusquement Claire; merci, je ne veux rien, rien, rien!

Ils demeurèrent un instant muets et immobiles dans ce petit salon autour de la nappe blanche, écrasés tous les trois par le sentiment de leur impuissance.

Dans ce morne silence, on n'entendait plus que le tic-tac monotone de la pendule empire, qui semblait compter leurs pensées à mesure qu'elles tombaient dans l'éternité.

Au dehors, le soleil continuait son lever triomphal, mille bruits divers commençaient à monter de la rue, et l'impassible nature poursuivait sa marche régulière, indifférente aux misères humaines.

Le timbre sonna sept heures. Claire se leva et se mit à ranger machinalement sur la table les tasses et le couvert.

— Je n'ai pas faim, dit M^me^ Miramon.

— Il faut avoir faim, maman, répondit la jeune fille.

Elle alla chercher le café au lait, le pain, le beurre et se mit tranquillement à faire les tartines.

— Puis-je vous être utile à quelque chose, mademoiselle? demanda Richard. Je suis tout à votre disposition.

— Merci, monsieur, dit Claire très doucement.

Il hésita un instant, comme s'il voulait ajouter quelque chose; puis il gagna la porte.

M^lle^ Miramon courut vers lui.

— Pas un mot à personne, n'est-ce pas, monsieur? dit-elle d'un ton de prière, pas un mot!

Il sourit, et enfermant dans ses deux mains les petites mains tremblantes de Claire.

— Comment pouvez-vous me demander cela? dit-il avec un accent d'amical reproche. Vous savez que je vous suis entièrement dévoué, mademoiselle.

Digitized by Google

Leurs regards se croisèrent et dans ses mains Richard sentit tressaillir les mains de la jeune fille.

— Courage, dit-il; je viendrai vous voir tantôt.

Il sortit.

X

Les âmes vigoureuses et bien trempées comme celle de Claire ne se laissent pas facilement abattre. Ce qui peinait le plus la jeune fille, ce qui était pour elle un sujet de cruel chagrin, ce n'était pas tant la perte de son modeste avoir que la conviction inéluctable, absolue de l'improbité de son père. Oui, mille fois oui, elle eût préféré que dans un accès de fureur il se fût violemment emparé de l'argent qu'il convoitait; mais la ruse, l'hypocrisie, voilà ce qui révoltait la droite nature de la jeune fille.

Qu'importe, il fallait lutter! Le moment était critique. Comme l'avait dit Mme Miramon, une forte échéance était proche; comment y faire face? Et le loyer, et le ménage, et les mille frais de tous les jours?

Claire occupa sa journée à courir chez les fournisseurs et les créanciers, à faire rentrer quelques notes arriérées; elle s'humilia même jusqu'à aller elle-même engager au mont-de-piété deux ou trois bijoux qu'elle possédait. Et le soir, après cette journée terrible et pleine d'angoisses, elle rentra plus tranquille, certaine d'avoir conjuré les dangers les plus imminents.

Quelques jours se passèrent ainsi dans une sorte d'accalmie. A la fin du mois, l'atelier fut supprimé et les deux chambres du rez-de-chaussée furent louées à deux vieilles gens tranquilles, un petit tailleur et sa femme, que Richard avait fini par découvrir dans le voisinage.

Du reste, le jeune homme s'était multiplié pour adoucir le désastre de ses voisines. Leur intimité était grande maintenant, car le malheur resserre les liens de l'amitié. Richard passait presque toutes ses soirées avec Claire à compulser les comptes, à classer les notes, et sa collaboration de juriste

Digitized by Google

était précieuse dans la liquidation du petit commerce de Mlle Miramon.

Ils travaillaient ainsi de longues heures, assis côte à côte près de la table du salon. Après le souper, en effet, la vieille dame, qui avait l'habitude de se coucher tôt et dont la santé chancelante semblait encore affaiblie par le malheur qui venait de la frapper, se retirait dans sa chambre en laissant Claire « débrouiller le grimoire », selon son expression.

Seuls, sous la jaune clarté de la lampe qui dorait les cheveux blonds de Richard et la noire chevelure de Claire, ils demeuraient courbés sur les paperasses, confondant presque leurs haleines, croisant leurs mains et leurs regards dans la tiédeur des chaudes soirées de juillet.

Chose étrange, au milieu de ses tristes préoccupations, dans ce classement banal des débris d'un labeur de dix ans effondré tout d'un coup, Claire se sentait envahir par une sorte d'exaltation délicieuse. Une joie intime et profonde vibrait en elle quand elle se trouvait en présence de Richard, et lorsque leurs mains se touchaient, un frisson bizarre, dont elle ne se rendait pas compte, lui remontait le long des bras jusqu'aux épaules. C'était une souffrance, mais c'était aussi une volupté.

Au bout de quinze jours de travail assidu, la situation se trouva liquidée, et Mlle Miramon se vit libre de pouvoir reprendre à nouveau la tâche d'autrefois.

Rien n'était changé en apparence; la tempête était finie, la rafale fuyait au bout de l'horizon, tout était redevenu calme, tout, excepté l'âme de Claire Miramon.

Elle ne se retrouvait plus; elle cherchait en vain à ressaisir cette libre possession d'elle-même, cette insouciance virile qui l'animaient encore, il y avait moins d'un mois.

Le désarroi était en elle. Dans ses pensées, dans ses sentiments, dans les plus secrets replis de sa conscience, un pouvoir étranger semblait s'être glissé sournoisement pour arriver à dominer en maître.

Son orgueil en était atteint, mais la blessure lui semblait douce et, malgré elle, elle s'en réjouissait.

Digitized by Google

Que se passait-il donc dans son cœur? Pourquoi l'image de Richard Dartois ne la quittait-elle plus? Pourquoi remplissait-elle ses journées et ses rêves? Pourquoi le regard du jeune homme, ce regard si loyal et si doux dans sa mélancolie, ce regard qu'elle aimait tant autrefois à contempler en face, la troublait-il aujourd'hui jusqu'au fond de son être?

XI

Un soir de la fin de juillet, elle y songeait, assise auprès de la table chargée de cravates, pendant que ses mains agiles faisaient courir l'aiguille le long de la soie froncée.

La journée avait été chaude; une lourdeur d'orage pesait dans l'air et sous les stores baissés devant les fenêtres ouvertes, des bouffées embrasées pénétraient dans la chambre par intervalles.

Depuis quelques jours, Richard Dartois paraissait plus sombre; maintenant il semblait fuir la présence de Claire; de toute la journée on ne l'avait pas vu.

Tout à coup il entra.

Il était très pâle.

Il s'approcha lentement de la table et dit avec effort, en martelant ses mots d'une voix altérée.

— Mademoiselle, je viens vous faire mes adieux.

— Vos adieux? répéta Claire, machinalement, sans comprendre.

— Oui, mes adieux. Je pars ce soir; et demain matin, si vous le permettez, un commissionnaire viendra chercher mes bagages.

— Vous partez! dit-elle. Elle s'était levée et toute blanche le regardait avec une stupéfaction pleine d'angoisses. Plaisantait-il? Mais non, sur sa physionomie grave et triste se lisait une décision longtemps méditée.

— Et pourquoi partez-vous? reprit-elle avec une sorte d'irritation.

— Parce que je le dois.

Digitized by Google

— N'êtes-vous pas bien ici? Vous manque-t-il quelque chose? Qu'est-il donc arrivé?

— Ne m'interrogez pas, je vous prie, je ne pourrais vous répondre.

Elle le toisa d'un air farouche, comme on toiserait un ennemi; mais le jeune homme soutint la flamme de son regard sans baisser les yeux.

Alors elle changea de ton brusquement et se fit suppliante.

— Je ne vous comprends pas, monsieur Richard, dit-elle d'une voix troublée. Nous quitter ainsi tout à coup, sans motif, mais ce n'est pas possible! Nous ne sommes donc plus vos amies?

Elle s'était rapprochée de lui, les mains étendues.

— Mes amies, dit-il en s'éloignant d'un pas. Oh! toujours, toujours!

— Eh bien, alors?

Elle se pencha vers lui, anxieuse, l'interrogeant, le couvant de ses grands yeux bruns où luisait une lueur chaude. Richard rougit, une ardeur de sang embrasa ses artères; il oublia tout, ses sages résolutions, son flegme d'emprunt, et, saisissant la jeune fille à corps perdu dans ses bras, il la serra contre sa poitrine en criant:

— Claire, Claire, ne voyez-vous pas que je vous aime?

M^lle^ Miramon se dégagea violemment de l'étreinte du jeune homme et recula contre la muraille en se couvrant la figure des deux mains.

Il se jeta à ses pieds, s'accrochant aux plis de sa robe, balbutiant d'une voix sourde et passionnée. — Oui, Claire, je vous aime. Je vous aime, ma Claire adorée; je vous aime, depuis que je vous ai vue, là-bas, tombant sur le rebord du trottoir, exposant votre vie pour sauver un enfant; je vous aime parce que vous êtes la bonté, le courage, la franchise, tout ce qu'il y a au monde de noble et de vaillant, je vous aime à en devenir fou, je vous aime.

Et ses baisers brûlants couraient le long des mains de la jeune fille; droite contre la muraille, elle essayait vaine-

Digitized by Google

ment de le repousser, et pendant qu'il parlait, une rougeur de pourpre envahissait son cou, ses joues, son front.

Tout à coup elle se courba vers le jeune homme et posant ses mains tremblantes sur ses cheveux blonds, d'une voix faible comme un souffle elle murmura : — Et vous partez, Richard !

Il se releva d'un bond, comme ébloui par la flamme d'un éclair. — Ah ! s'écria-t-il, tu m'aimes donc aussi, ma Claire ! Je ne me suis pas trompé, tu m'aimes !

Il l'enveloppa d'une étreinte folle ; une ivresse d'amour lui montait au cerveau, longtemps enfouie dans ses veines comme un feu qui dort sous la cendre ; il comprenait qu'elle l'aimait, il la sentait tressaillir tout entière dans ses bras ; alors, éperdu, oublieux du monde, il rapprocha sa bouche des lèvres de la jeune fille et les scella d'un baiser sauvage, âpre, ardent, avide, où brûlait la flamme des longs désirs.

Mais une dernière lueur de raison éclaira sans doute sa conscience, car il repoussa brusquement la jeune fille.

— Oh ! misérable ! misérable que je suis ! s'écria-t-il avec désespoir. Voir le paradis devant soi et se sentir damné pour jamais !

Il se précipita vers la porte et s'enfuit sans regarder en arrière.

XII

Claire l'entendit descendre l'escalier et traverser le vestibule ; elle entendit la porte s'ouvrir et se refermer, son pas résonner sur le trottoir sous la fenêtre et s'effacer dans le lointain.

Alors elle se laissa tomber sur une chaise, les yeux secs, énervée, les membres brisés. Ces aveux passionnés, ce baiser qui lui brûlait les lèvres, ce cri de détresse, tous les incidents de cette entrevue rapide se confondaient dans son cerveau ; il lui semblait qu'elle venait de rouler au fond d'un abîme et cherchait en vain à se ressaisir.

L'odeur de la mèche qui s'éteignait dans la lampe épuisée

Digitized by Google

d'huile la tira de cette torpeur morbide; elle souffla la lumière et se glissa dans son lit sans pouvoir trouver le sommeil, sentant peser sur elle le poids énorme d'un malheur inconnu, mais inévitable.

Au matin, un commissionnaire vint chercher les malles de Richard. Il apportait en même temps une lettre cachetée pour M^lle^ Miramon.

Elle l'ouvrit d'une main fiévreuse et dès les premiers mots elle comprit tout.

« Ma chère Claire, disait Richard, j'ai passé la nuit à vous écrire et je vous supplie de lire cette lettre sans colère comme on lit une confession.

« Après ce qui vient d'arriver, je vous la dois. Il serait indigne de moi, indigne de vous de garder le silence.

« Je vous aime, Claire, et vous m'aimez; mais notre amour est sans issue : je suis marié !

« Pourquoi ne vous ai-je pas dit la vérité dès le premier jour? Pourquoi ne vous ai-je pas sauvegardée contre un sentiment fatal? Hélas ! nous ne devinons pas l'avenir. Je suis coupable, je l'avoue, et vous en demande pardon.

« Mais puisque la destinée a voulu que nos deux cœurs se comprissent, puisque nous nous aimons, Claire, il faut qu'aucun nuage ne subsiste plus entre nous et que vous connaissiez ma vie comme je connais la vôtre. Ce sera notre consolation.

« Vous savez quelle fut mon enfance; vous savez quelles furent mes années de collège et d'université ; je vous les ai fidèlement racontées bien des fois, dans ces causeries amicales où mon cœur glacé se réchauffait à côté du vôtre, où mes lèvres que je croyais à jamais muettes s'ouvraient aux confidences.

« Mais ce que vous ne savez pas, Claire, c'est ce qui s'est passé ensuite.

« A peine sorti de l'université, maître de mon diplôme de docteur en droit, je n'eus rien de plus pressé que de quitter la maison de mes cousins, cette prison où avaient langui mes plus belles années, et de me donner une vie indépendante.

Digitized by Google

Je me fis inscrire chez un avocat en renom, qui m'accueillit avec plaisir sur la foi de mes succès académiques, et je commençai mon stage.

« Je me figurais y trouver la liberté, je pensais que j'allais pouvoir renoncer à ces énervantes leçons qui m'accablaient depuis si longtemps. Illusions bientôt détruites, frêles châteaux de cartes vite balayés par le souffle amer de la réalité! Je luttai pendant trois ans. Comme un nageur demeuré en arrière à la marée montante, je voyais mes anciens camarades aborder successivement devant moi, prendre pied sur le rivage, pendant que je continuais à me débattre vainement contre la misère.

« J'eus beau regimber, accuser le sort; je dus reconnaître que je n'avais rien des qualités qui font réussir dans la carrière du barreau, ni la fortune qui permet de parvenir d'emblée dans les grandes affaires financières, ni les puissantes relations de famille qui donnent une riche clientèle, ni l'esprit d'intrigue, ni la souplesse obstinée qui frayent lentement leur chemin dans l'ombre.

« Je commençais à me désespérer, quand un jour, à l'occasion d'un grand procès de mon patron, je me trouvai en relations avec la famille Rasp. Les Rasp n'étaient pas d'extraction bien haute; mais ils étaient riches, très riches. Le mari, autrefois charretier obscur, avait fait sa fortune dans le commerce du charbon. Il n'avait jamais su lire, mais il avait laissé à sa veuve huit cent mille francs en bonnes espèces sonnantes. M^me^ Rasp n'en savait guère plus long que son mari; c'était une brave femme de la campagne, simple fille de ferme au temps où M. Rasp conduisait par les grand'routes les lourds chariots de houille. Du reste, elle ne se faisait aucune illusion à cet égard et n'essayait nullement de se faire passer pour une grande dame.

« Quant à M^lle^ Rasp, c'était autre chose. Irène Rasp avait été élevée dans les meilleurs pensionnats; elle avait reçu une éducation complète de fille du monde, savait danser, pianoter, porter à ravir des robes élégantes, faire bonne figure dans un salon.

Digitized by Google

« Dès les premiers moments je remarquai qu'elle s'ennuyait à mourir dans le milieu où elle végétait. Seule, sans relations, elle eût donné tout au monde pour sortir de cette obscurité forcée, fréquentait les bals de la Grande-Harmonie, sans cesse à la recherche d'un mari.

« Je le devinai d'instinct et, pour mon malheur, je résolus d'obtenir sa main. Je ne l'aimais pas cependant, bien qu'elle fût jolie et séduisante ; il y avait en elle un fond de coquetterie qui m'effrayait ; elle était futile et n'avait aucun de mes goûts ; c'était une adorable poupée, me semblait-il.

« Hélas ! je ne la connaissais pas encore à fond ! Poussé par l'exemple de tant d'autres, rendu sceptique par la misère, je fermai les yeux, je fis la cour à la belle Irène, je suivis les bals où elle trônait, je mis une sorte d'amour-propre à l'emporter sur mes nombreux rivaux, attirés comme moi par l'appât d'une grosse dot ; je triomphai et je devins le mari de M^lle^ Rasp. Je l'avoue, ce ne fut pas sans quelque honte ; il me semblait que je me vendais.

« Mais la joie de me sentir riche et la vanité puérile du succès étouffèrent bien vite ces velléités de révolte. Mon mariage était un mariage d'argent, soit ! Combien n'en avais-je pas vu faire sous mes yeux ! Combien de mes camarades d'étude n'avaient pas trouvé là le premier échelon d'une brillante carrière !

« Immédiatement après notre mariage, nous allâmes habiter Paris avec ma belle-mère. J'en avais assez du barreau et des leçons ! Je voulais jouir de la vie, me lancer dans les grandes affaires de finances.

« Pendant quelques mois, je me crus heureux ; nous habitions un bel appartement dans les environs des Champs-Élysées, nous avions chevaux et voiture, nous donnions des fêtes, nous avions nos courtisans et nos flatteurs.

« Ce beau rêve se dissipa bien vite. Cette existence tout en dehors ne tarda pas à me peser. Jamais une heure d'intimité, de chez soi ! Dans le milieu factice de la vie parisienne, Irène se montrait sous son vrai jour ; plante de serre chaude, elle s'épanouissait dans ce monde tapageur et malsain où

Digitized by Google

tout est faux, pimenté, corrompu, où les bals, les soirées, les dîners, les réceptions se poursuivent dans une ronde échevelée, où la fièvre de paraître est tout.

« Je reconnus avec douleur que ma femme ne serait jamais une femme de foyer; je patientai d'abord, puis je m'irritai. Nous échangeâmes des paroles amères, des reproches sanglants; ma belle-mère se rangea du côté de sa fille; notre ménage devint un enfer.

« Effrayé de la situation, me voyant sur le bord d'un abîme, j'essayai de prendre ma femme par les sentiments, je la suppliai de mettre un frein à ses goûts dissipateurs, de me réserver la petite part d'affection à laquelle j'avais droit. Elle me répondit froidement que sa fortune était à elle, qu'elle entendait en faire ce qui lui plaisait et que je devais m'estimer assez heureux d'avoir pu l'épouser.

« Nous eûmes une scène violente; pour la première fois je sentis toute l'étendue de ma faute; je fus sur le point de quitter ces deux femmes, de leur jeter leur argent à la tête, de me sauver n'importe où.

« Mais un dernier espoir vint m'arrêter; j'allais avoir un enfant. Cette pensée me remplit de joie, je me promis de me dévouer tout entier à ce petit être, je me forgeai toute une vie de délices et de tranquilles jouissances, à côté de l'existence à grandes guides que menait Irène. Hélas! ce dernier bonheur me fut refusé. Ma femme voyait arriver ce moment avec dépit; malgré mes prières, mes supplications, mes menaces, elle refusait obstinément de prendre les moindres précautions, continuant jusqu'au dernier jour à fréquenter les fêtes et les soirées... L'enfant vint au monde mort-né. Et Irène... Que Dieu lui pardonne, elle a payé durement sa faute, Irène, victime de son détestable genre de vie, Irène est devenue folle.

« Que vous dirai-je encore ? La folie de ma femme était incurable. Je sentis que ma vie était perdue. Je fis placer Irène dans la première maison de santé de Paris; je liquidai mes affaires, je donnai ma procuration à un ami, je remis à Mme Rasp cette fortune qui me brûlait les doigts et je

Digitized by Google

revins à Bruxelles, seul, ne voyant plus dans le passé qu'un rêve tragique, sans espérance, sans goût, sans ambition, ne cherchant plus qu'à traîner dans l'ombre une misérable existence à jamais brisée.

« Je menais cette vie depuis un an quand je vous ai connue.

« Claire, ma Claire adorée, mon seul et unique amour, vous avez été pour moi le rayon consolateur. Avec vous, j'ai réappris à vivre, avec vous sont rentrées dans mon âme les nobles aspirations d'autrefois! Hélas! je ne sentais plus mon malheur; je me berçais du son de votre voix, je m'enivrais de votre présence; j'oubliais.

« Et c'est ainsi qu'à mon insu, dans mon cœur a germé l'amour qui me brûle et me désespère aujourd'hui. Quand je l'ai compris, j'ai voulu résister. Il était trop tard. Cet amour avait ancré des racines indestructibles au plus profond de mon être et pour l'en arracher, il aurait fallu m'arracher le cœur.

« Quelle existence désormais! Non, jamais, Claire, vous ne saurez ce que j'ai souffert, jamais vous ne connaîtrez mes luttes, les orages, les tempêtes qui m'ont secoué depuis un an! Parfois je voulais fuir votre présence, me sauver au bout du monde, me jeter à l'eau une pierre au cou; parfois des idées folles embrasaient mon esprit, je me disais que peut-être vous m'aimeriez aussi, que je parviendrais à vous conquérir et que, puisque vous ne pouviez être ma femme devant la loi sociale, vous seriez, pardonnez-moi, Claire, c'est une confession que je vous fais et je dois tout vous dire, oui, vous seriez, vous consentiriez, vous si pure, si chaste et si fière, à devenir ma maîtresse.

« J'écartais ces pensées avec horreur, je me disais, illusion, bizarre! que je pourrais continuer à vivre à vos côtés, à respirer votre air, en renfermant mon amour dans le fond de mon âme. N'était-ce pas une jouissance infinie? Aimer dans l'ombre, vivre pour une autre, sans que jamais elle se doutât de cet amour inconnu? Quel beau rêve!

« J'avais trop présumé de mes forces; je ne suis ni un ange ni un saint; je vous aime, et parfois il me prend des vertiges. J'ai peur de moi-même et je pars.

Digitized by Google

« Dieu m'en est témoin, j'eusse voulu vous quitter en emportant avec moi mon triste secret. Mon courage a faibli. Fatale et douce faiblesse, puisque, si elle vous apprend que je vous aime, elle m'apprend que vous m'aimez.

« Mais vous êtes jeune, Claire; vous êtes jeune, vaillante et belle; la destinée serait trop cruelle si elle ne vous donnait l'oubli et le bonheur qui vous est dû.

« Quant à moi, Claire, je ne vous oublierai jamais; j'emporte votre chère image comme un viatique dans le rude chemin de ma vie; où que j'aille, quoi qu'il arrive, vous serez toujours avec moi, vous soutiendrez mon courage, vous éclairerez ma route.

« Adieu, ma Claire bien-aimée; je vous aime, adieu! »

Mlle Miramon laissa tomber la lettre sur ses genoux et demeura raide et pâle, vivante statue du désespoir. Deux larmes roulaient lentement à l'angle de ses yeux larges ouverts, aux prunelles fixes.

Mme Miramon entra pour le déjeuner. — Bonjour, Clairette, dit-elle. Et la voyant si blême et si bouleversée, elle ajouta : — Qu'as-tu donc?

— M. Dartois est parti, dit Claire en faisant un grand effort pour rester calme.

— Parti! Et pourquoi?

Claire se leva, hésita un instant, puis elle tendit la lettre à sa mère avec un geste mécanique.

— Lis, dit-elle.

Mme Miramon prit la lettre et la lut avec attention.

Quand elle eut fini, elle leva les yeux sur sa fille et la regarda longuement. Puis elle ouvrit les bras. Claire s'y précipita et, cachant sa tête dans ce sein maternel, refuge et consolation de tous les vivants : — Maman, maman, s'écria-t-elle et elle fondit en larmes.

Elle pleura longtemps; les minutes succédaient aux minutes et, dans le morne silence du petit salon, on n'entendait que les sanglots de Claire et le froid tic-tac de la pendule empire.

Mme Miramon tenait toujours sa fille dans ses bras. Elle

Digitized by Google

songeait aux cruautés de la destinée, et dans sa vieille mémoire reparaissaient une à une les tristesses qui marquent une vie de soixante-dix ans.

Enfin Claire releva la tête; elle essuya ses larmes, embrassa sa mère et lui dit avec un amer sourire : — Aimons-nous bien, maman; nous ne sommes plus que deux.

XIII

Le désespoir et le deuil étaient entrés dans la maison de la rue d'Accolay, où régnait maintenant le silence du tombeau.

Les nouveaux locataires ne faisaient aucun bruit; le petit tailleur et sa femme s'occupaient tranquillement de leur ménage dans les chambres du rez-de-chaussée. Au premier, un vieil officier pensionné avait remplacé Richard, et c'était pour Claire une douloureuse surprise chaque fois qu'elle apercevait dans le couloir, au lieu de la figure aimée et des cheveux blonds du malheureux Dartois, le crâne chauve et les longues moustaches blanches du capitaine Noël.

Claire travaillait cependant encore ; mais le travail ne lui plaisait plus. Une pensée fatale, tenace, éternelle la hantait partout; toujours elle avait devant les yeux l'image de Richard.

C'est maintenant seulement qu'elle comprenait combien elle l'aimait. Les douleurs qu'il avait ressenties, ses hésitations, ses fautes, ses révoltes, il lui semblait qu'elle les partageait avec lui.

M^me^ Miramon suivait avec anxiété les terribles ravages du chagrin dans l'âme de sa fille. En vain Claire s'efforçait-elle de paraître indifférente et gaie, les regards d'une mère sont perspicaces, et les rêveries, les distractions étranges, les belles couleurs disparues, et jusqu'à la démarche autrefois si vive, maintenant nonchalante et comme brisée, tout trahissait la jeune fille.

Monotones et lourdes, avec des silences de sépulcre, s'écoulaient les journées. Sur la fenêtre de Claire, les fleurs altérées

Digitized by Google

se fanaient et le vieux Figaro, étonné de ne plus trouver les mêmes caresses, les mêmes sourires, errait mélancoliquement à travers les chambres et les escaliers et revenait se blottir auprès de la cheminée, dans sa corbeille. Seuls les deux Dionis n'avaient pas été oubliés dans le naufrage. Pendant que leur mère vaquait aux soins de la maison, ils continuaient à venir de temps en temps prendre leurs leçons habituelles, et Claire éprouvait un amer plaisir à leur faire répéter les leçons données par Richard, à dérouler les cartes qu'il avait dessinées, à suivre sur les cahiers des enfants les observations qu'il avait tracées de sa ferme et large écriture.

Quelquefois le dimanche, les deux anciennes ouvrières de M^lle^ Miramon venaient lui faire une visite. Elles avaient pu se caser dans une grande maison de confections, mais elles regrettaient le petit atelier si plein de soleil et de gaîté de la rue d'Accolay.

Ainsi s'acheva l'été, tristement. Les chaudes splendeurs d'août, les crépuscules dorés de septembre passèrent tour à tour sur la maison muette, pénétrèrent tour à tour par le grand vitrail de l'escalier jusque sur la rampe de chêne et les dalles noires et blanches du vestibule.

De Miramon plus de nouvelles, et cette dernière espérance vague de Claire s'évanouit comme les autres.

Un matin d'octobre, M^me^ Miramon ne parut pas au déjeuner. Inquiète, Claire entra dans sa chambre et la trouva étendue raide au pied de son lit.

On courut chercher le docteur; il constata une attaque d'apoplexie. A force de soins, la vieille dame revint à elle; mais elle demeura paralysée des deux jambes. Ce dernier coup acheva Claire. Le sort s'acharnait donc contre elle! Après son père, Richard ! Après Richard, sa pauvre mère !

Hors d'elle-même, effarée, elle eut un moment d'horrible désespoir.

Mais sa vaillante nature reprit bientôt le dessus. Elle se dévoua; elle se fit mère à son tour pour soigner sa vieille mère, la portant, l'habillant, l'entourant de caresses comme un grand enfant.

Digitized by Google

Mme Miramon avait conservé l'usage de ses facultés; elle comprenait la gravité de son état, et elle en souffrait.

Pour la voir contente, pour ramener un sourire sur ses lèvres blêmes, Claire parvenait à sourire elle-même. Le malheur centuplait le courage de cette fille héroïque.

Mais tant d'efforts ne servaient de rien. La paralysie augmentait sans cesse, montant des jambes au tronc, du tronc au cerveau.

Un matin d'avril 1882, comme les oiseaux chantaient, que le soleil rajeuni suspendait ses jeunes ors à tous les coins de la maison, Mme Miramon s'éteignit entre les bras de sa fille, comme un enfant s'endort.

Ineffable fut le dernier regard qu'elle jeta sur Claire, regard d'amour, de pitié et de regret, regard de mère qui s'en va pour ce grand voyage qui n'a pas de retour.

Claire demeura anéantie. C'était la première fois qu'elle voyait la mort en face, et, prise d'une immense stupeur, elle suivait d'un œil hagard sur la figure aimée devenue tout à coup sereine, la marche des grandes ombres de l'éternel repos.

Il fallut l'arracher du lit de Mme Miramon.

Lugubres journées que celles qui se succédèrent! Pour soigner la morte, pour lui donner des funérailles et une tombe dignes d'elle, la jeune fille retrouva tout son courage. Elle fut stoïque. Elle accompagna le corps au cimetière et jeta sur le cercueil la première pelletée de terre.

Quand elle rentra dans la maison en deuil, l'horreur de sa situation la saisit pour la première fois. Tant que sa mère avait été là, couchée dans son lit, il lui semblait qu'elle n'était qu'endormie, qu'elle l'écoutait, qu'elle veillait sur elle du fond de ce sommeil sans trêve; maintenant elle était seule! Seule au monde!

Alors un flot de larmes jaillit de ses yeux brûlants; alors elle pleura pendant un jour entier, secouée par des sanglots effrayants.

Seule! Un âpre désir de rejoindre sa mère la prit, l'absorba; elle eût voulu mourir, mourir tout de suite pour

Digitized by Google

retrouver sa chère maman. Et dans cette âme désolée germaient des idées de suicide.

La vieille Trinette eut l'intuition de la vérité. Pendant huit jours elle se fit la compagne de l'enfant affolée et ne la quitta pas.

Enfin, l'âme de Claire surmonta cette crise suprême. Elle accepta le fardeau de la vie et reprit lentement ses occupations coutumières.

Mais elle les reprit sans goût, d'une façon presque machinale. Aucun ressort ne la soutenait plus maintenant. Pourquoi gagner de l'argent? Pour qui? Qu'importait la misère!

La misère, elle était là, terrible. La longue maladie de Mme Miramon avait épuisé toutes les ressources de la jeune fille. Elle succombait sous les charges accumulées.

Il fallut prendre un parti. Avec le consentement du propriétaire, le petit tailleur du rez-de-chaussée reprit le bail de la maison et Claire abandonna les chambres du premier et vint se réfugier dans la seconde mansarde à côté de celle de Trinette et de ses enfants.

Elle éprouvait une joie farouche, à présent, d'être descendue au rang de la pauvre servante qui l'avait si longtemps et si fidèlement servie. Dans cet écroulement de tous ses rêves, dans ce grand naufrage qui avait englouti tous ceux qu'elle aimait, les Dionis demeuraient comme des épaves, reflet crépusculaire des jours ensoleillés d'autrefois.

C'est ainsi qu'elle végéta encore pendant un an, côte à côte avec ses vieux amis, avec son chien Figaro, avec les deux archanges, aujourd'hui tout entiers aux travaux de leurs professions.

On ne l'oubliait pas cependant. Le petit tailleur, le vieux capitaine, ses anciennes ouvrières, quelques amies des jours passés venaient la voir, lui apporter leurs humbles secours. Mais que peuvent les pauvres? Leur charité est sans bornes, mais elle reste fatalement stérile.

D'ailleurs, Claire n'avait plus besoin de rien, ne voulait plus rien. De jour en jour elle déclinait, elle s'enfonçait dans la nuit.

Digitized by Google

Ses amis ne la reconnaissaient plus. Où donc était la jeune fille active et remuante, à la voix chaude, aux gestes brusques, aux formes d'éphèbe, aux allures garçonnières, toujours debout, toujours en train, incarnation parfaite de la santé et de la bonne humeur? Aujourd'hui elle se traînait allanguie le long des escaliers; sa taille amaigrie se voûtait et, dans cette figure pâle, émaciée comme celle des vierges mystiques, il ne restait plus de vivant que ces beaux yeux bruns aux reflets d'or; mais leurs prunelles, jadis pétillantes de joie, étaient mornes maintenant. Claire semblait sans cesse regarder au dedans d'elle-même.

XIV

Au commencement d'avril de l'année 1883, M^lle^ Miramon s'alita. Il y avait près de deux ans que Richard l'avait quittée; il y avait un an que sa mère était morte.

Le médecin, prévenu par Trinette, arriva aussitôt et prescrivit de grands soins, le repos, les viandes fortes, le vieux bordeaux.

En l'entendant, Claire se tourna vers Trinette avec un amer sourire.

— Que dis-tu, Trinette? dit-elle, du bordeaux!

— Eh bien, pourquoi pas? répondit la vieille femme.

Elle fit l'impossible; les amies, le capitaine, le petit tailleur se réunirent et le bordeaux fut acheté.

Quand Claire y trempa ses lèvres, elle eut un sourire.

— Cela me rappelle notre saint-julien d'autrefois, dit-elle.

Et, tout à coup émue, elle qui ne s'émouvait plus depuis longtemps, tant elle avait épuisé la coupe des douleurs humaines, elle pleura des larmes brûlantes.

Alors elle voulut se lever et marcher un peu. Pendant quelques jours elle se soutint ainsi, puis elle retomba.

Les vaillants qui l'entouraient n'avaient point ralenti leurs soins cependant. Le médecin venait toujours, il ordonnait des drogues, mais il ne se faisait pas illusion.

Digitized by Google

Un jour que Trinette l'interrogeait anxieuse, il lui dit en hochant la tête :

— Elle ne verra pas le mois de mai. C'est le chagrin qui la tue, et contre ce mal-là, voyez-vous, la science est sans remède.

Le temps passait; Claire ne quittait plus le lit. Résignée, abattue, elle attendait la mort.

Un matin, elle se fit apporter le coffret où elle serrait ses souvenirs. Elle y prit une lettre, la confession de Richard. Jamais elle ne l'avait rouverte depuis le jour fatal.

Elle la saisit d'une main tremblante, la lut d'un bout à l'autre sans lever les yeux et la tendit à Trinette.

— Brûle, ma bonne, dit-elle; prends une allumette et brûle cela bien vite dans la cheminée.

Trinette obéit; elle alluma le papier et le plaça sur l'âtre. La lettre grésilla lentement, s'illumina tout à coup dans une grande flambée, et, sur le carreau rouge, il ne resta plus qu'un petit tas de cendres noires.

Accoudée sur le bord de son lit, Claire Miramon la suivit des yeux jusqu'à la fin.

Quand la flamme fut éteinte, elle poussa un grand soupir, renversa la tête sur l'oreiller et resta immobile, les yeux fixés sur le plafond de la mansarde, perdue dans le douloureux océan de ses souvenirs.

Tout était fini, maintenant, elle le sentait bien, et le passé, détaché du présent, lui paraissait si lointain qu'il lui semblait qu'une autre qu'elle avait vécu ces jours d'autrefois.

Que lui restait-il encore de commun avec la Claire d'alors? Où étaient les êtres aimés? Ah! la vie avait été dure pour elle, plus dure qu'elle ne croyait l'avoir mérité. Où donc était le temps où l'on voyait l'avenir en rose, où maman Miramon trottait de chambre en chambre et lisait l'*Étoile belge* à côté du brave Figaro, aujourd'hui si triste et si vieilli, où le pas ferme de Richard Dartois retentissait dans l'escalier, où, dans l'atelier plein de soleil, les deux ouvrières caquetaient en travaillant, où la machine à coudre emplissait les chambres, de la cave au grenier, de son éternel bourdon-

Digitized by Google

nement? Avoir eu toute la maison à elle, avoir été la maîtresse, la reine de ce petit domaine, et maintenant venir mourir dans cette mansarde, comme une bête blessée dans son terrier solitaire!

O soirées délicieuses et troublantes, où le jeune amour dilatait ce cœur vierge, où étiez-vous? Promenades charmantes, et vous, *Maison Rouge*, avec votre coup de soleil torride, votre foule bariolée, votre animation intense, vos grands marronniers ombreux qui tamisaient la lumière, vos bruits de verres, vos bouchons, vos gaufres et vos éclats de rire? Et vous, chères ombres à jamais disparues, Richard, mère adorée, où donc étiez-vous?

Ah! oui, la vie avait été bien rude, et ce n'était pas juste ce que la destinée avait fait là! Avoir été si près du bonheur qu'il semblait qu'on n'eût qu'à se baisser pour le saisir!

Et, mornes, farouches, les yeux bruns de Claire semblaient chercher, dans les profondeurs infinies du lambeau d'azur que découpaient les croisillons de la fenêtre à tabatière, le pourquoi de tant de coups frappés sur un cœur innocent.

Et lentement, lentement ses regards se voilèrent, sa pensée flottante s'égara tout à fait, elle tomba dans un lourd assoupissement.

Sa respiration avait pris des sonorités de râle.

Trinette s'approcha, inquiète.

— Mademoiselle Claire! dit-elle, mademoiselle Claire!

Claire ne répondit pas.

Alors, effrayée de sa pâleur, Trinette appela son fils Michel, qui se préparait à se rendre à son travail, et l'envoya chez le docteur.

Le jeune Dionis descendit l'escalier en courant et l'on entendit la porte se refermer bruyamment.

La maison retomba dans son silence sépulcral. Trinette s'assit au pied du lit, les yeux fixés sur le visage de Claire.

Un coup de sonnette retentit; on entendit un bruit de voix, un pas rapide monta l'escalier et tout à coup Figaro, qui dormait dans sa corbeille, se leva brusquement en dressant les oreilles.

Digitized by Google

La porte de la mansarde s'ouvrit, un homme parut, haletant, poudreux, en désordre, et courut droit au lit de la jeune fille.

— Claire! Claire! s'écria-t-il en se penchant sur l'oreiller.

A cette voix, à cet appel suprême, Mlle Miramon tressaillit; elle ouvrit les yeux, leva la tête et regarda l'étranger.

— Richard! murmura-t-elle, et sa tête retomba sur l'oreiller.

Cependant, il l'avait saisie dans ses deux bras et la soulevait lentement vers lui, comme on soulève un enfant malade.

— Oui, c'est moi, c'est ton Richard, disait-il; c'est moi, ma bien-aimée, c'est moi qui te reviens, qui te reviens libre, riche, pour t'épouser, comprends-tu? ma Claire adorée, pour t'épouser, pour passer ma vie à tes côtés!

Elle sourit faiblement et, sous ses paupières demi-closes, jeta sur lui un regard aussi doux qu'une caresse.

— Trop tard! dit-elle d'une voix à peine distincte.

— Trop tard! répéta-t-il. Allons donc, ma Claire, mon amie, ma fiancée! Non, non, reviens à toi! Ranime-toi! Prends courage! J'ai fait douze cents lieues pour t'embrasser, ma bien-aimée! Que parles-tu de trop tard?

Elle défaillait de nouveau. On eût dit que son âme flottait sur les bords de ses lèvres et qu'elle allait prendre son vol.

Il saisit la jeune fille avec un sanglot convulsif et l'embrassa sur la bouche.

— Ah! murmura Claire.

Une faible rougeur colora ses joues, un grand frisson agita tout son corps et, laissant glisser sa tête contre la poitrine du jeune homme, elle s'endormit entre ses bras.

Quand le docteur arriva, il trouva Claire plongée dans un paisible sommeil; il lui tâta le pouls, l'examina avec attention et fut stupéfait du changement.

— La fièvre disparaît, dit-il, c'est merveilleux.

Mais quand Richard lui eut exposé la situation, son étonnement fit place à la joie.

— En ce cas, monsieur, dit-il, elle est sauvée; je n'ai

Digitized by Google

plus rien à faire ici : l'amour est un plus grand médecin que moi. Seulement, de la prudence, n'est-ce pas?

— Je vous le promets, docteur, répondit le jeune homme; du reste, je compte bien sur votre dévoué concours. Il faut qu'elle vive, voyez-vous, il le faut! Si vous croyez avoir besoin d'être secondé, n'épargnez rien, appelez en consultation ceux de vos collègues qu'il vous plaira, je vous donne plein pouvoir.

— Il ne sera pas nécessaire, je pense, d'en venir là, répliqua le docteur. Je vous le répète : je considère la malade comme hors de danger; une crise heureuse vient de se déclarer, ce n'est plus qu'une affaire de temps et de soins. Du reste, je reviendrai tantôt.

Richard conduisit le docteur jusqu'à la porte et revint s'asseoir auprès du lit, les yeux fixés sur la malade. Trinette avait de la peine à le reconnaître dans son ample manteau, encore tout couvert de la poudre des longs voyages, il lui semblait grandi; son teint était bronzé, ses traits s'étaient accentués et ses yeux gris avaient pris une expression de mâle énergie qu'ils n'avaient pas autrefois.

La vieille femme le mit au courant de la situation; elle lui raconta les malheurs de Claire, la mort de sa mère, ses tristesses, sa maladie; et le cœur du jeune homme se fendit au récit de tant de misères.

Vers midi, la jeune fille s'éveilla, les traits reposés, le regard clair, la bouche souriante.

Alors il lui raconta brièvement ses aventures.

En la quittant, il avait pris une place de précepteur dans une famille qui retournait aux États-Unis. Là, il s'était trouvé mêlé à des entreprises heureuses : forêts, pétroles, chemins de fer, mines d'argent. Triste fortune, qui venait à lui sans qu'il la demandât! Et moins il s'en souciait, plus elle s'accumulait autour de lui! Au milieu de cette opulence dont il ne savait que faire, il avait appris tout à coup la mort d'Irène. C'était la délivrance! Aussitôt, il avait réalisé sa fortune et n'avait fait qu'un seul bond de New-York à la rue d'Accolay. Retrouverait-il Claire? Et comment? Il n'en

Digitized by Google

savait rien. L'angoisse le rendait fou. Mais tout était fini, maintenant; ils allaient être heureux! Heureux et riches tout à la fois! Dans leur corbeille de noces, il avait à mettre trois millions!

Claire l'écoutait, bercée par le son de sa voix, et chacune des paroles du jeune homme faisait couler dans ses veines épuisées un nouveau flot de vie.

— C'est un conte des *Mille et une Nuits!* disait-elle.

Quand il eut fini, elle prit sa tête blonde dans ses deux mains et l'embrassa longuement.

Il voulait la faire transporter dans un hôtel; elle refusa. Alors Richard s'arrangea avec le petit tailleur; l'appartement de Claire, au premier étage, était libre en ce moment. On y installa la jeune fille dans son ancienne chambre, au-dessus de la cage de l'escalier, du côté des jardins.

— C'est moi qui vais vous soigner, maintenant, Claire, dit Richard; c'est moi qui vais être votre garde-malade.

Mais elle avait bien besoin de garde-malade! En quinze jours, elle fut sur pied. Couleurs, forces, santé lui revenaient avec la joie.

Le jour où elle descendit pour la première fois l'escalier à rampe de chêne, la vieille maison sembla avoir retrouvé son âme. Le soleil se remit à coqueter avec les vitraux rouges et bleus de la grande fenêtre, la bouilloire chanta, les Dionis arborèrent leur gaîté bruyante d'archanges déchus, Trinette reprit son beau bonnet à rubans jaunes, Figaro fit retentir les corridors de son jappement familier, et, si la machine à coudre de l'atelier resta muette, celle dont Richard venait de faire cadeau au petit tailleur remplit toute la maison de son bourdonnement de ruche en plein travail.

A ce renouveau des anciens jours, il ne manquait que M^me^ Miramon. Mais Claire voyait tout en rose, maintenant, et, dans son âme joyeuse, elle avait la certitude que sa chère maman veillait sur elle quelque part à la droite de Dieu, et souriait en la bénissant.

Digitized by Google

XV

Le mariage eut lieu dans les premiers jours de juin. Selon le désir de Claire, la cérémonie fut tout intime. On n'invita que les amis de la maison, tels que Trinette et ses fils, le tailleur et sa femme, le capitaine Noël et les deux anciennes ouvrières de M^lle^ Miramon.

Après leur voyage de noces, les jeunes époux sont venus habiter le petit hôtel acheté par Richard à l'avenue de la Toison d'Or.

Le père Miramon n'a plus reparu. Il a donné, du reste, son consentement au mariage, et il écrit de temps en temps à son gendre pour lui proposer des affaires babyloniennes, qui se résument toujours dans un appel de fonds.

Grâce à la protection de Richard, les deux archanges sont en train de faire leur chemin. La brave Trinette est devenue la concierge de l'hôtel Dartois et le respectable Figaro achève tranquillement ses vieux jours entre ses deux amis, Claire et Richard.

Ils s'aiment, ils sont heureux. Leur grande fortune est pour eux une source d'inépuisables bienfaits. Après l'amour de son mari, M^me^ Dartois ne connaît pas de bonheur plus grand que de pouvoir maintenant, sans entraves, venir en aide à ceux qui souffrent. Tous ceux qu'elle console, tous ceux que ranime sa gaîté vaillante retrouvent toujours en elle le cœur héroïque de Claire Miramon.

Ce 28 décembre 1883.

H. Pergameni.

Digitized by Google

LE ROLE DU LABORATOIRE DANS LA SCIENCE MODERNE [1].

I

Un cours de sciences ne saurait être fructueux s'il n'est expérimental. Il faut qu'il soit accompagné, dans la mesure la plus large, de démonstrations et d'expériences ; il faut surtout qu'il soit complété par un bon laboratoire. Si tout le monde admet volontiers ce principe, bien des gens hésitent encore à l'appliquer jusqu'au bout.

L'examen du rôle que le laboratoire joue dans la science moderne n'est donc pas hors de sa place à l'ouverture de ce cours. C'est une question vitale aujourd'hui pour notre enseignement universitaire ; plusieurs des savants les plus distingués de notre pays l'ont bien compris et l'ont hautement proclamé. Voici bientôt quinze ans que M. Boddaert réclamait à Gand l'extension des laboratoires, M. Léon Frédéricq s'en est occupé dans la *Revue de Belgique* et M. Van Bambeke dans un discours qu'il prononçait à Bruxelles en 1882; M. Van Beneden, de Liége, en a parlé à son tour à la dernière séance publique de l'Académie ; enfin, tout récemment, l'un des professeurs les plus justement aimés de notre faculté de médecine, M. Deroubaix, appelait les exercices pratiques « une nécessité de premier ordre ». Si je reviens sur ce sujet que tant d'auteurs compétents sembleraient avoir épuisé, c'est que j'ai la conviction profonde que, malgré les efforts louables des dernières années, nous avons encore

[1] Leçon d'ouverture du cours d'anatomie et de physiologie végétales, pour le doctorat en sciences naturelles, donnée à l'université de Bruxelles, le 7 mars 1884.

Digitized by Google

beaucoup à faire en Belgique pour l'organisation des laboratoires. Nous devons le répéter et le répéter sans cesse, tant que notre infériorité n'aura pas disparu, tant que la Belgique n'aura pas, comme elle le doit et comme elle le peut, conquis dans la science le rang élevé qu'elle occupe dans l'industrie et dans les arts.

L'enseignement des sciences a subi depuis le moyen âge deux grandes révolutions : l'une au XVI^e^ siècle, l'autre au XIX^e^. Les études ont été renouvelées de fond en comble au sortir de la révolution française, de même que jadis la Renaissance avait suivi la violente secousse de la Réforme.

Avant la Renaissance, la science est toute contenue dans quelques livres ou, plus exactement, dans le seul Aristote qu'on lit, qu'on explique, qu'on dissèque, qu'on débite en propositions et qu'on agence en syllogismes. Au livre, la Renaissance ajoute l'enseignement oral, la parole vivante, et nous complétons à notre tour ces deux moyens d'étude par un troisième plus puissant encore : le travail au laboratoire, c'est-à-dire l'observation directe des phénomènes. Nous n'allons plus chercher toute notre sagesse dans un texte d'il y a deux mille ans, nous ne nous contentons même plus d'entendre le professeur exposer ses opinions personnelles; il faut que l'étudiant vienne au laboratoire regarder de ses yeux, opérer de ses mains, qu'il apprenne comment on se forme une conviction scientifique et qu'il ne se borne pas à recevoir la vérité du haut de la chaire professorale ainsi qu'une manne céleste. Suivant un mot juste et profond : « Une vérité n'est rendue évidente que par le souvenir du chemin qui y conduit [1]. »

Moyen âge, Renaissance et XIX^e^ siècle, chaque époque donne à l'enseignement des sciences un caractère différent : à l'autorité des anciens avait succédé la parole du maître, à la parole du maître s'est ajoutée l'observation personnelle de l'élève. Si les cours brillants de la Renaissance étaient la revanche du verbe sur le texte, nos laboratoires modernes

[1] Comtesse Diane, *Maximes de la vie*, Paris 1884, p. 2.

Digitized by Google

signifient, de plus, l'émancipation de l'élève. La science se rapproche ainsi chaque jour davantage de celui qui étudie; et l'étudiant peut, de mieux en mieux, acquérir le seul savoir véritable : le savoir de première main.

Nous voulons aujourd'hui que l'étudiant ne soit plus ni l'interprète lointain de la pensée antique, ni l'auditeur passif des idées du maître : nous entendons le placer en face des phénomènes eux-mêmes, lui procurer tous les moyens d'investigation dont nous disposons, lui enseigner les méthodes de travail et lui dire alors : « Examine, expérimente, cherche, vérifie les vérités déjà trouvées et découvres-en de nouvelles! »

Le laboratoire est, dans l'enseignement des sciences, la grande création de notre temps : il est aujourd'hui le centre même de tout le mouvement scientifique. C'est l'expression la plus haute de la tendance moderne à faire coopérer tout le monde à l'œuvre commune. Carl Vogt l'a dit avec raison : « Plus nous avançons dans les sciences exactes, plus l'activité pratique, l'expérience viennent à occuper le premier plan, tandis que l'étude et l'enseignement théoriques s'effacent davantage [1]. »

Pourquoi en est-il ainsi? A quoi doit-on cette révolution dans l'enseignement des universités? N'est-ce qu'un raffinement de notre pédagogie ou est-ce la science même qui a des besoins nouveaux?

Il semble que les deux facteurs agissent à la fois. Oui, notre pédagogie exige plus et mieux que ce qui se faisait anciennement. Nous demandons aux universités d'aller au delà de ce qu'on peut trouver dans les livres, et leur enseignement ne mérite vraiment à nos yeux le nom d'enseignement supérieur que s'il donne aux étudiants le désir de monter toujours plus haut vers les sommets inatteints de la science, s'il éveille chez eux l'esprit d'investigation, s'il montre où et comment il y a des faits nouveaux à découvrir. Or, le cours ne fait que répandre la science d'aujourd'hui; c'est le laboratoire

[1] Carl Vogt, *Ein frommer Angriff auf die heutige Wissenschaft*, Breslau, 1882, p. 8.

Digitized by Google

qui prépare la science de demain. L'un enseigne les résultats, l'autre inculque les méthodes.

D'autre part, les recherches scientifiques ont acquis de nos jours une telle complexité, elles nécessitent des appareils si délicats et des procédés si perfectionnés, qu'il est impossible, je ne dis pas de s'y adonner, mais seulement de les comprendre, si l'on n'a suivi et répété soi-même les expériences les plus importantes. A ce point de vue encore, il est donc nécessaire à l'étudiant de posséder une certaine adresse de mains, une certaine habileté technique et quelque habitude d'observer et d'expérimenter. Où acquérir cela, où trouver les instruments, où s'exercer à leur usage, si ce n'est dans les laboratoires?

Les exercices pratiques s'imposent dans toutes les branches d'étude : il faut au philologue des manuscrits à la lecture desquels il puisse s'essayer; le mathématicien a besoin d'acquérir le maniement des formules, tout comme l'historien doit s'habituer à découvrir la vérité dans le verbiage des vieilles chroniques et au milieu du dédale des appréciations contradictoires. C'est surtout pour les sciences naturelles que l'innovation se fait vivement sentir et qu'elle est féconde, à cause de leur caractère objectif, à cause de leurs méthodes compliquées et de la multiplicité de leurs légitimes exigences.

« Mais, objectera-t-on, vous ne songez donc qu'à former des savants, — de ces gens dont on a dit avec raison qu'ils savent ce que tout le monde ignore et qu'ils ignorent ce que chacun sait? Nous vous concédons que le laboratoire est indispensable pour amener la parfaite éclosion de ces oiseaux-là. Est-ce à dire qu'il faille astreindre tous les étudiants en sciences et en médecine à passer par des laboratoires de chimie et de physique, de zoologie et de botanique, de physiologie animale et de chimie physiologique? A quoi bon exercer ces jeunes gens à des travaux qui n'ont aucun rapport direct avec leur profession future? Les médecins nous guériront-ils mieux pour savoir se servir du polarimètre, pour avoir vu s'accoupler des infusoires ou se diviser des cellules végétales? » — A cela on peut répondre d'abord que si les adeptes de la science pure

Digitized by Google

et désintéressée se multipliaient en Belgique, ce ne serait pas un grand mal. Notre pays compte assez d'avocats et de médecins, d'industriels et d'artistes pour pouvoir se donner le luxe d'avoir un peu plus de savants. Et quant à ceux qui se destinent à une carrière pratique, nous nous permettons de trouver leur bagage scientifique bien incomplet, lorsqu'ils ont seulement appris les résultats, sans posséder aucune expérience des méthodes. Il leur est impossible de se tenir, même de loin, au courant des découvertes de la science; ils se sentent toute leur vie étrangers à ses progrès, car ils ne savent apprécier ni les efforts qui y mènent, ni les recherches minutieuses qui les préparent, ni les difficultés qui les retardent. Pour ouvrir l'intelligence, les études superflues ne sont pas les moins nécessaires.

Ceux qui apprennent les sciences selon l'ancien système, sans mettre eux-mêmes, comme on dit, la main à la pâte, me paraissent ressembler aux spectateurs assis dans la salle, tandis que le drame se déroule sur la scène. Ils sont immobiles, extérieurs à l'action; ils regardent, en simples dilettantes, les acteurs qui s'agitent et les péripéties qui se succèdent. Grâce au laboratoire, l'étudiant est transporté de l'autre côté de la rampe, il devient acteur lui-même, il se sent mêlé à ce drame éternel et sublime de la pensée humaine aux prises avec l'inconnu.

Il n'y a pas à sortir de cette alternative. Ou notre enseignement scientifique universitaire donnera une place prépondérante aux laboratoires, ou il est condamné à une irrémédiable déchéance. Pour répandre l'instruction populaire, nous avons pris comme devise : « Des écoles! » nous devons de même, pour vivifier l'enseignement supérieur des sciences, n'avoir aujourd'hui qu'un seul mot d'ordre : « Des laboratoires! »

II

Le premier laboratoire ouvert aux étudiants paraît avoir été le laboratoire de physiologie, créé par Purkinje, en 1826,

Digitized by Google

à l'université de Breslau. Peu après, vint le laboratoire de chimie de Giessen, que fonda Liebig et dont il a probablement conçu le projet en travaillant chez Gay-Lussac à Paris. L'élan était donné et, peu à peu, toutes les universités allemandes organisèrent leur enseignement pratique. Les autres pays ont suivi. En Belgique, nous commençons à peine à faire le nécessaire.

Les conditions d'un bon laboratoire sont multiples. Il doit servir à la fois à l'initiation technique de ceux qui commencent et donner à ceux qui sont plus avancés le moyen de faire, à leur tour, des recherches originales. L'installation, comme l'a si bien dit Claude Bernard, « doit être telle, qu'une expérience étant conçue, elle puisse être réalisée facilement et rapidement [1] ».

Pour répondre à ce *desideratum*, il est nécessaire de disposer de vastes locaux et de mettre à la portée des travailleurs le plus possible de sujets d'étude et d'instruments perfectionnés. Cela exige quelques dépenses nouvelles, sans doute, mais pas autant qu'il semblerait à première vue, car beaucoup d'institutions actuelles peuvent être utilisées et donner l'hospitalité aux laboratoires. Ces institutions accroîtront par là leur propre vitalité et ce serait une faute dans l'économie universitaire que de ne point tirer le meilleur parti de ce qui existe déjà. Il faut donc rattacher les exercices pratiques d'astronomie à un observatoire, rapprocher le laboratoire d'anatomie et de physiologie végétales d'un jardin botanique, celui de zoologie et d'anatomie comparée d'un musée d'histoire naturelle, tout comme un amphithéâtre de dissection nécessite le voisinage d'un hôpital. C'est le moyen d'obtenir le maximum d'effet utile avec le minimum d'effort.

Les installations universitaires se trouveront ainsi disséminées. Quelques-uns le regrettent. Mais les regrets ne servent de rien : cette dispersion résulte de la force des choses et là où elle n'est pas déjà accomplie, elle se fera

[1] Cl. Bernard, *Leçons sur les phénomènes de la vie*, t. I, Appendice I, p. 381-382.

Digitized by Google

fatalement. Est-ce, du reste, un si grand inconvénient? Les études dans une université doivent être connexes par l'unité des aspirations et non point, je suppose, par l'unité de la bâtisse.

Si nous voulons apprendre ce qu'est un laboratoire tout à fait à la hauteur de son rôle, nous devons visiter quelques-uns des instituts récemment établis en Allemagne et, en particulier, cet admirable institut physiologique de Berlin que l'illustre Du Bois-Reymond dirige. Il est bien difficile, je crois, à un physiologiste d'exprimer un souhait qui ne se trouve réalisé dans cet immense édifice, consacré tout entier à la physiologie animale. C'est là que se font les cours et que les étudiants s'exercent; ceux qui ont achevé leurs études y abordent les problèmes de la science encore non résolus; Du Bois-Reymond y travaille et y habite avec les quatre professeurs, les *privat-docenten* et les assistants qu'il a sous ses ordres. Il y a un atelier mécanique, des magasins, des étables pour les animaux destinés aux expériences, un aquarium; aux laboratoires de toute espèce et de toute dimension sont annexées les salles de collections, la bibliothèque avec la salle de lecture, les salles de cours et leurs annexes. La force motrice, l'eau, le gaz, l'électricité circulent dans tout l'édifice pour servir en quelque sorte de vaisseaux et de nerfs à ce léviathan. Un instant suffit pour plonger, en plein jour, le grand amphithéâtre dans une obscurité absolue; un autre instant, et la lumière électrique ou plusieurs centaines de becs de gaz y projettent leur clarté; un système complet de ventilation enlève incessamment l'air vicié et le remplace par de l'air pur.

Mais j'ai hâte d'arriver aux botanistes et aux laboratoires de botanique qui se rattachent d'une manière directe à l'objet de notre cours.

Rien n'est plus différent, Messieurs, du botaniste de jadis que le botaniste d'aujourd'hui.

Digitized by Google

Au commencement de ce siècle, sous l'influence trop exclusive des importants travaux de Linné, la botanique semblait n'être pas autre chose que la description et la sèche nomenclature des végétaux. Celui-là était un grand botaniste qui savait le nom latin de beaucoup de plantes! Des études d'anatomie ou de physiologie, les universités ne se souciaient guère. Un cours de botanique se résumait le plus souvent dans la dictée de diagnoses latines.

Hanstein raconte, à ce sujet, une anecdote assez plaisante. Je n'en garantis pas l'authenticité, mais il est certain qu'elle peint bien l'époque. Dans je ne sais quelle petite ville universitaire allemande, les auditeurs d'un de ces cours se dirent avec quelque raison qu'il était superflu de se rendre à la leçon et qu'il suffisait d'y envoyer leurs domestiques écrire pour eux sous la dictée du professeur. Le professeur, loin de se formaliser de ce procédé, trouva l'idée fort ingénieuse et, dès le lendemain, chargea sa servante de dicter ses cahiers à sa place!...

Aujourd'hui que cet état de choses a heureusement cessé, on se figure cependant encore le botaniste tel qu'il était à cette époque et tel que Schleiden l'a si spirituellement défini : marchand de latin et grand accumulateur de foin desséché. Le botaniste ainsi compris est devenu un type traditionnel. Il a ses insignes : la boîte verte en bandoulière; son arme caractéristique : le déplantoir ; son langage propre : un latin barbare, et son rôle bien déterminé ici-bas, qui est d'aller par les campagnes récolter le plus d'herbes diverses qu'il pourra, de les écraser entre des feuilles de papier buvard et de les décorer des noms les plus baroques.

Cette description n'est que rarement applicable aujourd'hui. La botanique n'est plus cette aride nomenclature du temps jadis. Elle doit surtout sa rénovation à la physiologie végétale, partie d'Angleterre, de Hollande, de Suisse et de France pour arriver en Allemagne à son plein épanouissement. Elle la doit aussi à une parole magique que Schleiden et Darwin ont successivement prononcée et qui a changé la face du monde scientifique. Ce sésame merveilleux qui nous

Digitized by Google

a ouvert l'accès de régions inconnues, c'est *l'évolution* [1]. « Si vous voulez comprendre la structure d'un végétal, s'est écrié Schleiden, n'allez pas vous borner à le regarder à l'âge adulte; suivez son développement, voyez-le se former peu à peu. » — *Évolution de l'individu.* — « Pour saisir les affinités des êtres, a ajouté Darwin, et vous rendre compte des causes de leurs formes actuelles, ne les considérez plus isolément, mais cherchez leur histoire dans le passé, rattachez-les à leurs ancêtres. » — *Évolution de l'espèce.*

Grâce à tous ces progrès que j'ai à peine effleurés, la botanique a pris rang aujourd'hui à côté de l'anatomie et de la physiologie animales; elle leur donne et elle en reçoit tour à tour l'impulsion. Si la botanique doit plusieurs de ses conquêtes récentes à l'emploi judicieux des procédés techniques de l'histologie et de la physiologie animales, on peut affirmer aussi que presque toutes les découvertes importantes de cette science éclairent de quelque lumière nouvelle l'étude des animaux. Schwann reconnaissait avoir reçu de Schleiden la notion fondamentale de la cellule, et les travaux modernes de Flemming, de Koch ou de Rauber ont été précédés et en partie inspirés par ceux de Strasburger, de Cohn et de Sachs. La botanique a donc le droit de réclamer des installations analogues à celles que l'on a créées pour l'étude des animaux, et les instituts de botanique bien outillés, tels qu'il y en a à Strasbourg, à Göttingue, à Tubingue, peuvent rivaliser avec ce qui se fait de meilleur pour l'autre règne.

Je vais essayer de vous donner une idée de l'institut de physiologie végétale de Göttingue. C'est l'un des plus récents et, grâce à l'aimable accueil du directeur, M. le professeur Reinke, j'ai eu l'occasion de le visiter en détail il n'y a pas longtemps [2].

La construction est élégante, quoique très simple. Elle s'élève au milieu du jardin botanique de Göttingue.

[1] Voyez mon Etude sur Schleiden, *Revue scientifique*, 3 septembre 1881, p. 294.

[2] Voy. aussi J. Reinke, *Das pflanzenphysiologische Institut in Göttingen*, Bot. Centralblatt, t. V, p. 318.

Digitized by Google

Lorsqu'on entre au rez-de-chaussée en venant du jardin, on a devant soi quelques pièces formant le logement du gardien de l'institut, mécanicien habile qui rend de précieux services. A droite, une salle de collections renferme des bocaux de semences, des végétaux conservés dans l'esprit de vin, des modèles en plâtre et en carton qui servent aux démonstrations; puis vient un petit atelier de mécanicien et un cabinet de physique où se trouve un galvanomètre de Meissner-Meyerstein, une machine électrique de Holtz, etc. Le sol de ce cabinet est cimenté et il présente au centre un pilier de maçonnerie qui repose directement en terre, sans aucun contact avec le reste de l'édifice : on y place, comme on sait, les galvanomètres et d'autres instruments très délicats afin de les protéger contre les trépidations que la marche de l'observateur imprime au sol. A gauche du corridor par lequel nous sommes entrés, il y a une presse puissante de Samain, à Blois, pour l'extraction des sucs végétaux, puis nous voyons une pièce dans laquelle est établie une forge de campagne et une salle garnie de hottes, destinée à des travaux de chimie physiologique.

Au premier étage, nous retrouvons des locaux semblables, mais avec des destinations différentes. Nous remarquons d'abord une grande salle de cours qui peut servir aussi à des expériences de physiologie. Elle reçoit la lumière par deux fenêtres et deux portes vitrées, toutes munies de volets, qui permettent de produire aisément une obscurité complète. Les portes vitrées mènent à deux balcons, couverts de vitrages et garnis de paillassons qu'on déroule lorsqu'il est nécessaire de donner de l'ombre. De ces deux balcons, l'un est exposé à l'est et s'emploie pour la culture de plantes à la température ordinaire ; l'autre, au sud, contient une caisse spacieuse en fer et en verre, véritable serre chaude en miniature qui se chauffe au moyen du gaz et dont la température est réglée par un thermostat. Le fond de la salle de cours est occupé par un tableau noir. En soulevant ce tableau, on met la salle en communication avec un cabinet noir contigu, dans lequel un héliostat réfléchit la

Digitized by Google

lumière solaire. Le faisceau de rayons solaires ainsi immobilisé est visible pour tous les élèves et sert à un grand nombre d'expériences physiologiques. On peut à volonté le concentrer par une lentille de télescope ou l'étaler en un spectre par une série de magnifiques prismes de Steinheil. Le cabinet noir renferme encore quelques autres appareils d'optique : photomètre, polarimètre, etc.

Une porte latérale conduit de la salle de cours dans une vaste salle de microscopie, où trente travailleurs peuvent trouver place. Les plus avancés occupent dix places devant cinq grandes fenêtres et ont l'eau et le gaz à leur portée immédiate ; les commençants sont répartis autour de tables rangées au milieu de la salle. Si nous poursuivons notre visite, nous pénétrons dans le laboratoire privé du professeur, puis nous arrivons à une pièce réservée aux pesées. Des balances de précision de Sartorius et une balance pour les poids spécifiques de Westphal, à Celle, y sont placées sur des consoles fixées aux murs. Sur une table, au milieu de la chambre, est une grande balance pour les expériences physiologiques, qui peut peser jusqu'à 15 kilos, avec une sensibilité de 1 décigramme. Dans une armoire de la même chambre, on a réuni les livres les plus indispensables. Traversons le corridor : nous voici dans un laboratoire de chimie parfaitement monté, où le gaz, l'eau de pluie et l'eau de la ville, sous une pression de quatre atmosphères, circulent à profusion. Une porte vitrée conduit de là à un balcon couvert dont une partie est affectée au lavage des récipients de chimie, tandis que dans l'autre, séparée par une porte spéciale, on a relégué l'appareil à dégagement d'hydrogène sulfuré. De cette manière, l'odeur nauséabonde de ce gaz n'entre jamais dans le laboratoire. Il existe enfin au premier étage un balcon découvert.

Nous n'avons plus qu'à jeter un coup d'œil à la cave et au grenier. La cave nous offre au-dessous de la salle de chimie physiologique et en communication avec elle au moyen d'un escalier tournant, une large pièce que sa température sensiblement constante rend très propre aux analyses de

Digitized by Google

gaz. Nous y trouvons une couveuse et une armoire réfrigérante. Le grenier comprend le réservoir d'eau de pluie, des chambres d'approvisionnement et deux salles éclairées par le haut pour des expériences physiologiques sur la croissance et la transpiration.

III

Voilà la disposition d'un laboratoire qui n'est ni le plus grand, ni le plus complet de l'Allemagne.

Sa supériorité sur ce que nous possédons jusqu'ici à Bruxelles est néanmoins si évidente que j'hésite à présent à vous parler du laboratoire d'anatomie et de physiologie végétales que nous venons d'organiser. Cependant, comme un laboratoire doit se juger par les travaux qui en sortent plutôt que par ce qu'il y entre de matériaux et d'appareils, il ne dépend que de votre ardeur de rendre notre modeste local l'émule des installations les plus somptueuses.

Tel qu'il est, il se compose de deux petites chambres, l'une pour les élèves et l'autre pour le professeur, sans compter un réduit où l'on a fait mettre un robinet et une table de lavages, et un autre réduit où nous placerons quelques livres ainsi qu'une armoire noircie pour pouvoir soustraire des végétaux à l'action de la lumière.

Votre chambre a deux fenêtres : elle mesure quatre mètres et demi de large sur deux et demi de profondeur. Vous pourrez y travailler par quatre à la fois. Une longue table est placée contre les fenêtres : une table de chimie, héritage de l'ancien laboratoire de pharmacie de l'université, occupe le mur opposé. A chacune des quatre places de la première table, vous trouverez, dans un tiroir, des aiguilles pour dissocier, une pince, un scalpel, un rasoir; puis, sur la table même, une douzaine de flacons contenant les principaux réactifs microchimiques, une pissette avec de l'eau distillée et une autre avec de l'alcool absolu, un excellent microscope et un bec de gaz. La table de chimie est munie de quatre becs de Bunsen et d'un robinet d'eau; elle est

Digitized by Google

recouverte d'une lame d'ardoise que les liquides les plus corrosifs attaquent à peine.

La chambre voisine, destinée au professeur, a une largeur de trois mètres trois quarts sur une profondeur de quatre mètres et demi; elle ne possède qu'une seule fenêtre. Un microscope, des réactifs, des pissettes et un bec de Bunsen sont installés sur une table, auprès de cette fenêtre. Le long des autres murs, on a fixé une hotte et trois armoires vitrées qui proviennent encore de l'ancien laboratoire de pharmacie, aujourd'hui si bien reconstruit et réorganisé; ces objets nous ont été obligeamment cédés par M. le professeur Depaire. La hotte sert, comme vous le savez, à enlever les vapeurs qui se dégagent dans plusieurs opérations chimiques, la macération de Schulze, par exemple. Des trois armoires, l'une contient notre provision de produits chimiques; l'autre, les objets de verre et de porcelaine; la troisième, des plantes conservées dans l'alcool et des préparations microscopiques. Nous avons encore à notre disposition des thermomètres et des densimètres, une balance, une étuve à température constante, des caisses de verre et de fer-blanc et quelques autres appareils. Un panneau noirci de la porte qui sépare nos deux chambres fera fonction de tableau noir. Enfin, ceux d'entre nous qu'un peu de gymnastique n'effraye pas pourront grimper jusque sur la plateforme qui sert de toit à notre laboratoire et y cultiver quelques plantes, voire même y établir un diminutif d'aquarium. Quoique cette installation soit bien primitive, vous aurez tout ce qu'il faut pour travailler au microscope, pour faire bon nombre d'expériences de physiologie végétale et pour vous livrer à la plupart des recherches chimiques que cette science comporte. Et maintenant, il n'y a plus qu'à nous en remettre à votre zèle et à nos communs efforts [1].

---

[1] Le laboratoire d'anatomie et de physiologie végétales de l'université de Bruxelles a été inauguré le 17 mars 1884. Huit étudiants y travaillent actuellement : six du doctorat en sciences naturelles et, à titre d'exception, deux de la candidature. — (*Note ajoutée au mois d'avril* 1884.)

Digitized by Google

Il me reste, Messieurs, à vous donner à grands traits le programme de notre cours.

Je n'oublierai pas qu'il s'agit d'un cours de doctorat et que vous connaissez déjà par vos études antérieures la physique, la chimie, les éléments de botanique et, en particulier, la classification des plantes.

Nous examinerons d'abord la structure des végétaux, pour nous occuper ensuite de leurs fonctions.

Nous commencerons par leur structure à l'âge adulte ou, si l'on veut, leur *anatomie*, en prenant ce mot dans son acception la plus générale. L'anatomie embrasse ainsi à la fois l'étude externe des membres de la plante, la *morphologie*, et l'étude interne de ses tissus, l'*histologie*. Démembrer et disséquer, ce sont les deux aspects sous lesquels l'anatomie doit être envisagée.

Nous passerons ensuite au développement des plantes et de leurs diverses parties; c'est l'objet de l'*embryologie*. On y suit pas à pas les modifications de la structure en faisant abstraction des causes dont elles dépendent, de même qu'en mécanique on peut étudier le mouvement sans s'occuper des forces qui le produisent.

La deuxième partie du cours sera consacrée à l'étude des fonctions. Elle comprendra avant tout la *physiologie végétale*, puis l'étude des relations mutuelles d'adaptation qui existent entre les plantes et le milieu ambiant, cette physiologie externe à laquelle on peut appliquer avec Delpino le nom de *biologie végétale*.

S'il est permis d'emprunter à la mécanique ses termes propres, nous dirons que l'anatomie est le point de vue statique, l'embryologie le point de vue cinématique, la physiologie le point de vue dynamique, tandis que la biologie s'attache à ces rapports mutuels d'action et de réaction que les auteurs anglais modernes réunissent sous le nom de « stress » et dont ils font avec raison un chapitre à part de la mécanique.

Digitized by Google

Le tableau suivant représente donc la charpente générale de notre cours :

I. STRUCTURE	Anatomie (*Organographie*)	externe : Morphologie.	
		interne : Histologie.	
	Embryologie (*Organogénie*).		
II. FONCTIONS	Physiologie.		
	Biologie.		

Le fruit que vous pourrez tirer de ces leçons dépendra en grande partie, ai-je besoin de vous le dire, de la manière dont vous les suivrez.

Une parabole orientale assure que ceux qui apprennent ressemblent à l'une de ces quatre choses : à une éponge, à un entonnoir, à une couloire ou à un van; à une éponge qui s'imbibe sans discernement de toutes choses, à un entonnoir qui reçoit d'un côté et laisse s'échapper de l'autre, à une couloire qui laisse passer le vin et ne conserve que la levûre, ou enfin à un van qui écarte la bale et retient le bon grain.

C'est dans cette dernière catégorie, je l'espère, que vous vous rangerez tous, vous souvenant des choses justes que je pourrai dire et prompts à oublier les erreurs que je pourrai commettre.

J'attache surtout une grande importance aux exercices pratiques que nous organiserons dans notre rudiment de laboratoire. Je souhaite que nous ne nous contentions pas d'y refaire les expériences déjà faites et d'y revoir ce que d'autres ont vu avant nous, — bien que ce travail-là constitue notre première étape indispensable. Mais je désire vivement que nous puissions à notre tour contribuer à avancer la science, à l'enrichir de faits nouveaux et que bientôt nous saluions ensemble la publication du premier mémoire original qui sera sorti de notre laboratoire. Rien n'est plus vrai que cette parole de Houzeau par laquelle

Digitized by Google

je veux finir[1] : « Chaque fois qu'on porte son attention sur un sujet déterminé, qu'il résulte d'études modernes ou qu'il soit provoqué par des idées anciennes, on est certain de trouver devant soi de nouveaux champs d'étude et de faire naître de nouveaux doutes, qu'il s'agit pour la science d'éclaircir. »

Léo Errera.

[1] Houzeau, *Ciel et Terre*, 1er mars 1884, page 8.

Digitized by Google

LIBRE ÉCHANGE ET PROTECTION.

Le libre échange se définit de lui-même ; le protectionnisme est la doctrine de la défense des produits nationaux, au moyen de tarifs douaniers ou de primes.

Le choix de l'un ou de l'autre système ne doit être indifférent à personne, car, du capitaliste au prolétaire, il affecte les intérêts de tous.

Nous assistons à une recrudescence générale du protectionnisme ; le libre échange a perdu du terrain. Les résultats constatés pendant ces dernières années sont-ils à l'avantage de l'une des deux causes? Les arguments pour ou contre conserveront-ils la même valeur qu'autrefois? — C'est ce qu'il est peut-être intéressant d'examiner.

Rappelons ici la différence qui existe entre un système protecteur et un système fiscal. Celui-ci est uniquement établi pour constituer une source de recettes au gouvernement. Le système protecteur a pour but de créer ou de soutenir des industries qui, livrées à elles-mêmes, ne pourraient résister à la concurrence étrangère. L'Angleterre n'est pas un pays protecteur, et elle perçoit plus de cinq cents millions de droits de douane sur les vins, cafés, tabacs, etc. On a intérêt à abaisser un droit fiscal pour en augmenter le rendement ; on a intérêt à majorer un droit protecteur en raison même du but qu'on veut atteindre.

Le protectionnisme est une idée moderne, quoiqu'il s'inspire des privilèges prohibitifs des anciennes corporations industrielles. Il a pour point de départ le désir, naturel

Digitized by Google

d'ailleurs, de développer la puissance productive d'un pays. Pour appliquer ce système, il fallait que les conditions suivantes se fussent réalisées : fondation de grands États capables de se suffire à eux-mêmes, développement considérable des facultés de production et des moyens de communication

Autrefois, on n'importait guère que des produits spéciaux qui, par suite du climat ou d'une autre circonstance, ne pouvaient être obtenus dans le pays. — Ces produits étaient frappés de droits *fiscaux*. Lorsque l'emploi général de la machine à vapeur vint augmenter d'une façon extraordinaire la puissance productive de l'homme, il se fonda partout de grandes usines : ce furent naturellement celles dont les fabricats répondaient le mieux aux aptitudes des producteurs et à l'utilisation des productions naturelles du pays, qui prirent l'extension la plus rapide. Les fabricants exploitèrent d'abord leurs marchés nationaux ; mais en présence du développement de la production, il fallut songer à exporter. En maint pays les producteurs indigènes furent désagréablement réveillés par une concurrence étrangère, ignorée jusque-là. Ils se coalisèrent pour la repousser. Le jour du protectionnisme était arrivé. Les gouvernements avaient, chose inouïe, trouvé un impôt populaire. Le contribuable, séduit par des théories qui flattaient son amour-propre national et lui promettaient une rémunération plus avantageuse de sa main-d'œuvre, de ses capitaux, etc., applaudit au lieu de réclamer.

Les arguments en faveur du protectionnisme sont d'ordre divers. Les gouvernants y trouvent une source d'impôts d'une perception facile; en outre, la nation protégée, cherchant à se suffire à elle-même, subit beaucoup moins l'influence de l'étranger, et les sentiments de patriotisme chauvin restent plus vivaces. C'est un genre d'avantages que nous ne discuterons pas.

Les défenseurs du protectionnisme, au point de vue économique, lui attribuent les avantages suivants :

Les droits à l'importation sont supportés par l'étranger et enrichissent, par conséquent, l'Etat.

Digitized by Google

Les bénéfices plus grands du producteur compensent l'augmentation des prix subie par le consommateur.

La balance du commerce penche en faveur du pays protégé; c'est-à-dire que la valeur des exportations y dépasse celle des importations.

L'ouvrier a plus d'ouvrage, et l'industrie est soutenue.

Dans un pays neuf ou arriéré, le protectionnisme remplit un rôle de tutelle envers l'industrie jusqu'à ce qu'elle puisse marcher seule.

Reprenons ces arguments un à un.

Bien que la chose soit souvent contestée, on peut cependant admettre qu'au moment d'une augmentation du tarif douanier, l'importateur abaissera son prix, s'il peut le faire sans perte, plutôt que de se fermer un débouché. Mais on doit s'attendre en général à le voir bientôt diriger ses produits sur un autre marché, à moins qu'ils ne haussent dans le pays protégé après le relèvement du droit d'entrée; la vivacité de la concurrence moderne ne permet pas de fortes réductions de prix. En réalité, c'est donc le consommateur qui supporte les droits d'entrée, et non le producteur.

D'ordinaire, les droits à l'importation amènent un renchérissement égal au montant de ces droits. Il ne s'ensuit pas que le producteur bénéficie de ce que le consommateur paie en plus. C'est le propre du protectionnisme d'augmenter le coût de la production. On ne protège pas quelques industries seulement; selon la théorie de la protection, tous les industriels, sinon tous les producteurs, doivent être protégés dans une proportion équitable [1]. Un relèvement général du prix des choses nécessaires à la vie en est la conséquence, et, à moins de réduire l'ouvrier à la misère, son salaire doit être augmenté aussi : les protectionnistes sont les premiers à reconnaître cette nécessité. Mais le taux des salaires

[1] Aux États-Unis, les fabricants d'étoffes paient jusqu'à 60 p. c. de droits sur la laine brute, afin que les éleveurs de moutons aient leur part dans les bénéfices de la protection. Les maîtres de forges paient soixante quinze cents par tonne sur le minerai de fer, afin que les propriétaires de mines ne soient pas exclus des avantages du système. Ainsi de tous.

Digitized by Google

est réglé par l'état général du marché, déterminant l'offre et la demande des bras, et non par le coût plus ou moins élevé de la vie. Si les salaires ne haussent pas dans un pays protégé, le travailleur, appauvri, consomme moins et est attiré par le socialisme, ce protectionnisme d'en bas, ainsi qu'on l'a qualifié. Haussent-ils, au contraire, comme la main-d'œuvre entre pour beaucoup dans le coût de tous les produits, et que de plus chaque industriel a besoin du concours des autres industries, le prix de revient s'élèvera sensiblement. L'industriel payant un haut prix pour la main-d'œuvre, la matière première, le concours des autres industries, produit forcément très cher. Aussi ne se trouve-t-il jamais assez protégé et réclame-t-il constamment de nouvelles majorations des droits d'entrée, sans s'apercevoir qu'il tourne dans un cercle vicieux. En arrivât-il à jouir d'un monopole absolu, au bout de peu d'années, la concurrence intérieure, contre laquelle il n'est pas de protection, ne lui sera pas moins désavantageuse. Voici, à ce sujet, un exemple tout d'actualité. Le Canada ayant frappé les filés de coton d'un droit considérable, les filatures de coton recueillirent au début des bénéfices énormes. Naturellement, cela a surexcité la production. Aujourd'hui, plusieurs usines ont fermé leurs portes; des milliers d'ouvriers congédiés s'expatrient vers les Etats-Unis, car ils ont désappris le travail des champs, dont on les a distraits pour les attirer par des salaires élevés vers une industrie dénuée de vitalité. L'élévation du prix de revient réduit le producteur à exploiter un marché unique dépourvu de cette élasticité que donne la faculté d'exporter, aussitôt qu'il y a excès de production.

Le maintien de cette proportionnalité entre les droits protecteurs et le prix de revient explique comment beaucoup de produits continuent à s'exporter aux États-Unis, malgré leur tarif prohibitif et leurs efforts pour transplanter chez eux toutes les industries susceptibles d'acclimatation. Entre autres produits, la Belgique y a exporté, en 1882 et 1883, une énorme quantité de verres à vitres. Si le fabricant américain avait un bénéfice égal au montant du droit qui

Digitized by Google

frappe cette marchandise, il parviendrait facilement à éteindre la concurrence.

Il n'est donc pas exact de dire que le producteur gagne ce que le consommateur paie en plus.

L'idée que le bénéfice qu'un pays retire du commerce extérieur se mesure par la supériorité des exportations sur les importations est erronée.

Il y a là une assimilation inexacte entre le rôle d'un pays commerçant et celui d'un simple marchand, qui ne connaît d'autre source de bénéfices que l'excédent du prix de vente de ses marchandises sur leur prix d'achat.

L'excédent de l'importation peut parfaitement représenter le bénéfice des opérations commerciales faites par un pays.

Il peut également être dû à d'autres causes, car les importations, dans leur totalité, n'ont pas toujours le troc pour origine. En Angleterre, les importations dépassent les exportations de quatre à cinq milliards de francs. Ces importations ne sont pas exclusivement payées par les marchandises exportées. L'Angleterre effectue la plus grande partie des transports maritimes du monde entier; elle possède un nombre considérable d'actions, obligations, etc., à charge de pays étrangers. De ce double chef, elle perçoit des sommes évaluées annuellement à près de trois milliards de francs.

Si, comme on le prétend, une balance défavorable du commerce drainait le numéraire d'un pays, au bout de six ans en France et d'un an en Angleterre tout l'argent monnayé aurait passé à l'étranger. En effet, les excédents des importations sur les exportations atteignent en moyenne, après ce laps de temps, l'évaluation du stock métallique de ces États. L'absurdité de la conclusion prouve celle de la proposition.

Cette regrettable croyance aux effets favorables d'une balance du commerce penchant du côté de l'exportation, domine pourtant les nations les plus diverses, depuis la France et d'autres États continentaux, jusqu'à un nouveau venu dans la civilisation, ou plutôt dans notre civilisation, comme le Japon. Le fait est qu'il y a une corrélation intime entre l'importance de l'exportation et de l'importation. L'écart

Digitized by Google

existant entre ces deux termes ne peut varier que dans des proportions assez limitées, car l'exportation appelle forcément l'importation.

Supposons un pays exportant beaucoup plus qu'il n'importe. Le taux du change y deviendra très onéreux pour l'exportateur, puisque l'application la plus naturelle de ses traites serait de couvrir des marchandises en retour du pays où il a exporté. Cela déjà doit encourager l'importation.

Il est vrai qu'un pays exportateur qui veut éviter la perte du change conserve la ressource de se faire couvrir en espèces : l'argent monnayé affluera donc chez lui. Il n'en sera pas plus riche. La quantité de monnaie dont un pays a besoin pour ses échanges est limitée, et, cette limite dépassée, le prix de toutes choses commence à hausser proportionnellement. Cette hausse aura pour effet, d'une part, de rendre de nouveau l'importation possible, malgré l'élévation des droits, et de l'autre, d'arrêter l'exportation, entravée par la majoration des prix de revient. De la sorte, l'équilibre se sera rétabli.

On ne peut échapper à cette conséquence qu'en plaçant l'argent surabondant en fonds étrangers. Mais ces fonds seront, il faut l'espérer, productifs d'intérêts. Capitalisera-t-on ceux-ci indéfiniment? Ce n'est pas probable : un peuple ne renonce pas à jouir de sa fortune. Cette voie détournée ramènera donc un courant d'importation.

De quelque façon qu'on envisage la question, on arrive à ces résultats : l'exportation ne peut dépasser indéfiniment l'importation; l'importation peut, d'une façon continue, dépasser l'exportation, l'excédent représentant des bénéfices à titres divers.

Il est exact que l'établissement de droits protecteurs, au moment de leur mise en vigueur, procure plus de travail à l'ouvrier dans les branches protégées. Mais est-il de l'intérêt d'un pays de fournir aux ouvriers du travail non rémunérateur au point de vue national?

L'avantage du libre échange consiste précisément en ce qu'il permet à un pays de se procurer certaines richesses avec

Digitized by Google

moins de travail que s'il devait les produire directement.

En ce sens, il agit comme une machine destinée à augmenter ou à perfectionner la production. Tout le monde sait que, par l'introduction de pareilles machines, un certain nombre d'ouvriers sont généralement privés d'ouvrage, puisque, grâce à l'amélioration introduite, une quantité donnée de travail manuel se trouve momentanément sans emploi. Un industriel intelligent se hâtera d'adopter une pareille machine, et il aura raison. Pourquoi faire une exception pour le libre échange? Dès que le travail ainsi économisé aura trouvé son remploi (ce qui ne tardera pas, car une diminution dans les frais de fabrication provoque une augmentation proportionnelle de la consommation), le pays sera plus prospère qu'antérieurement. Au contraire, il s'appauvrira en maintenant un système de production trop coûteux, et qui par là porte en lui le germe de sa destruction.

Quant au soutien accordé à l'industrie, il est très précaire. L'exemple du Canada, que nous avons cité, indique comment les choses se passent d'ordinaire. Dans l'origine, l'industriel réalise assez souvent de gros bénéfices, puisqu'on concède une espèce de monopole à ses produits. Il travaille alors à plein, et l'ouvrage est abondant pour l'ouvrier. Ces avantages disparaissent rapidement sous l'influence de la même protection qui les a amenés, et l'on se trouve dans une situation pire qu'au début. Mais les industriels, intéressés au maintien du *statu quo*, ou croyant l'être, et craignant la difficile transition du retour au libre échange, s'y opposent de toutes leurs forces. Ils arrivent généralement à faire partager leurs vues par le gouvernement, et cela d'autant plus facilement que celui-ci redoute à la fois une crise industrielle et la diminution de ses recettes. C'est ce qui rend le protectionnisme si difficile à extirper.

Il nous reste à examiner le cas d'un pays neuf où le protectionnisme doit servir de tuteur à l'industrie, jusqu'à ce qu'elle soit émancipée.

Si un pays pareil veut passer brusquement de l'agriculture à l'industrie, la tutelle du gouvernement est nécessaire.

Digitized by Google

Comment parvenir à lutter sinon contre des industries déjà anciennes, qui, par l'étendue de leur production, profitent de tous les avantages de la division du travail, de l'expérience acquise et d'une main-d'œuvre perfectionnée? Cette puissance d'organisation des pays complètement outillés prouve quels sacrifices le pays agricole devra s'imposer pour soutenir la lutte : il sera forcé de détourner les capitaux et le travail de leur application la plus utile, pour arriver à produire chèrement ce qu'il pourrait importer à bon compte.

En voici un exemple curieux emprunté à M. W. Graham Summer, l'éminent économiste américain. D'après le recensement de 1870, il y avait aux États-Unis 27,554 ouvriers et employés s'occupant de la fabrication du fer; leurs salaires étaient évalués à 12,400,000 dollars et le capital immobilisé dans cette industrie à 56 millions de dollars. Le droit d'importation sur le fer s'élevait à 9 dollars la tonne et, en conséquence, le prix du fer était de 9 dollars plus élevé qu'il ne l'eût été sous un régime de libre concurrence, car, malgré ce droit, on importait encore du fer anglais. La production américaine était à ce moment de 2 millions de tonnes par an, ce qui grevait la consommation de 18 millions de dollars, sans bénéfice pour le trésor. Ces 18 millions de dollars auraient permis de faire vivre dans l'oisiveté les 27,554 ouvriers et employés, de payer l'intérêt à 7 p. c. du capital immobilisé, et le public consommateur aurait encore bénéficié de 2 millions de dollars par an. De plus, les richesses naturelles du pays, telles que minerais de fer, houille, etc., auraient été réservées pour l'avenir.

Si le pays ne possède pas les capitaux et le personnel nécessaires pour monter ses exploitations industrielles, l'étranger les lui fournit : ainsi en est-il actuellement en Russie. Les fournisseurs étrangers, exclus par des droits de douane prohibitifs, n'ont pas hésité à y transporter leurs établissements. Maîtres absolus du marché, ils prélèvent des bénéfices extraordinaires. Entre autres, les fabricants de tissus de la Silésie ont été fonder en Pologne des usines importantes où ils n'emploient que des ouvriers allemands. Les dividendes

Digitized by Google

de ces fabriques ont monté à 50 p. c. et davantage. Pendant que les commanditaires, restés en Allemagne, s'enrichissent rapidement, on voit les femmes du peuple, en Russie, vêtues de robes de coton déguenillées qu'elles ne peuvent remplacer. Les protectionnistes russes, peu satisfaits, en sont venus à préconiser le rétablissement d'une ligne de douanes entre la Pologne et la Russie !

A l'appui de la théorie de l'opportunité pour un pays agricole de se retrancher derrière le protectionnisme pour faire son évolution économique et devenir industriel, on cite fréquemment l'exemple des États-Unis. Examinons donc si c'est par le protectionnisme, ou malgré lui, que cette contrée a si rapidement progressé dans ces dernières années.

Les États-Unis, en tant que pays protectionniste, trouvent un avantage particulier dans l'étendue de leur territoire, puisque, grâce à elle, ils réunissent sur le sol national les productions les plus diverses. Si l'Europe ne formait qu'un seul marché, les inconvénients des barrières douanières seraient déjà bien atténués. Au point de vue de la doctrine protectionniste, la carte de l'Europe est trop morcelée. Seule la Russie, avec ses possessions asiatiques, présente un territoire suffisant pour avoir la prétention de se rendre économiquement indépendante des autres pays. Il est vrai qu'avec un gouvernement despotique et corrompu et un budget militaire écrasant, elle est dans de mauvaises conditions pour atteindre ce résultat. L'exiguïté du territoire, toutes autres choses égales, donne la mesure de l'acuité des inconvénients du système protecteur. On peut supposer la France divisée en trois pays indépendants et protectionnistes. La somme totale de la richesse de ces trois pays serait certainement bien moindre que la somme de la richesse de la France non divisée.

A mesure que les frontières commerciales reculeront, la prospérité publique augmentera : le monde entier doit finir par ne former qu'un marché.

Pour en revenir aux États-Unis, tout, à l'exception de leur législation économique, doit concourir à leur réserver une

Digitized by Google

succession ininterrompue de « bonnes années ». Une immense étendue d'excellentes terres arables non encore exploitées leur constitue une fortune nationale des plus considérables. C'est une espèce de trésor de réserve venant parer aux conséquences des extravagances économiques des Américains. Toute mise en culture des terrains vierges augmente d'autant le capital de la nation. La richesse est dans le sol, et grâce à l'immigration, on en tire rapidement parti. Le fermier obtient la terre pour presque rien. De riches récoltes se succèdent; les troupeaux se développent à peu de frais; les villages, où tous les corps de métier envoient successivement des représentants, s'accroissent et deviennent des villes. Le cultivateur se trouve là dans des conditions bien autrement avantageuses qu'en Europe. Il peut donc résister à un régime économique qui, pour le cultivateur européen, comporterait la ruine à bref délai. Et le fermier américain se rend bien compte que c'est lui qui supporte le lourd fardeau d'un tarif douanier protecteur à outrance. Dans ce pays, sous certains rapports plus avancé que le nôtre, les élections sont économiques en même temps que politiques. Quelle que soit l'opinion politique du candidat député des États agricoles, il est tenu de se déclarer libre-échangiste s'il veut réussir, tandis que les États manufacturiers élisent des députés protectionnistes : ils n'ignorent pas que leur prospérité est tout artificielle.

Mais avant ces dernières années si brillantes, au nombre de trois jusqu'à présent, les États-Unis en avaient traversé plusieurs très mauvaises pour les affaires. Le pays était aussi protégé alors qu'à présent; malgré la protection, le malaise était devenu général, au point que le mouvement d'immigration commençait à refluer vers l'Europe. On attribuait cet état de choses aux charges léguées par la guerre, à la circulation exagérée des billets de banque, etc. Ces motifs sont insuffisants. Un pays aussi riche devait se relever plus promptement. N'a-t-on pas vu avec quelle merveilleuse élasticité les affaires ont repris en France au lendemain de la guerre avec la Prusse et des troubles de la Commune? Quoi

Digitized by Google

qu'il en soit, les affaires allaient au plus mal; la consommation du pays était réduite; les manufacturiers, malgré le monopole dont ils jouissaient, devaient renvoyer leurs ouvriers, et, symptôme extraordinaire, on commençait à exporter des tissus de shirting à Manchester, lorsque tout à coup la situation changea.

Nous avons exposé comme quoi l'agriculture, à laquelle il faut joindre l'exploitation des produits naturels du sol, est la base de la prospérité des États-Unis. Au moment que nous rappelons, une série de mauvaises récoltes en Europe occasionna une demande extraordinaire en Amérique pour les céréales. Les fermiers prospérèrent, un double courant d'immigration, tant de l'Europe que des États-Unis même, se porta vers les États propices à la culture du froment. Ce courant a continué jusqu'à présent et a créé un pays nouveau et prospère dont la grande consommation a relevé la situation compromise des États manufacturiers de l'Est.

Telles sont les grandes lignes du mouvement agricole et industriel des dix dernières années aux États-Unis. La protection douanière n'est pour rien dans les progrès effectués, entièrement dus au développement de l'agriculture, que des bénéfices élevés mettent à même de supporter l'exploitation de l'industrie protégée. Mais cette prospérité n'est pas stable; une réaction est bien probable. Les récoltes ne seront pas toujours bonnes en Amérique, mauvaises en Europe. Dès que les États agricoles de l'Ouest seront obligés de réduire leurs dépenses, les États manufacturiers de l'Est en subiront le contre-coup et, naturellement, à leur tour ils consommeront moins des produits alimentaires de l'Ouest. L'argent deviendra rare et une crise se déclarera, comme cela a déjà eu lieu. Dès à présent, l'Amérique sent vivement la concurrence des Indes anglaises pour l'exportation du froment. Des faillites se chiffrant par des pertes de millions de dollars y ont éclaté depuis peu dans les industries des tissus, du fer, du cuir. Dans son dernier rapport, la Chambre de commerce de New-York reconnaît que la situation générale des affaires

Digitized by Google

est très tendue. Ce jeu de bascule, faisant succéder alternativement le malaise à la prospérité commerciale, ne devrait pas exister dans un pays aussi richement doté par la nature que l'Amérique, s'il ne subissait les mauvais effets d'une législation économique vicieuse. Le libre échange ne pourrait que bénéficier aux États-Unis. L'importation y augmenterait considérablement. Les habitants en profiteraient comme consommateurs, puisque les prix baisseraient sensiblement. Le commerce d'importation et les détaillants feraient de meilleures affaires. Le mouvement des ports, des canaux, des chemins de fer, suivrait le développement de la consommation, et par son augmentation contribuerait aussi à la prospérité générale. Enfin, l'Europe, exportant davantage aux États-Unis, leur demanderait plus de produits en retour. Les industries naturelles verraient leurs débouchés et leurs bénéfices s'accroître.

Les manufacturiers protégés seraient les seuls à se croire lésés. Néanmoins, ils ne tarderaient pas à reconnaître qu'autant vaut produire à bas prix et avoir le monde entier pour débouché, que de vendre à un nombre limité de consommateurs des marchandises dont le coût d'établissement est trop élevé.

La nourriture est à meilleur marché aux États-Unis que partout ailleurs ; une fois que le protectionnisme aurait cessé d'augmenter artificiellement la valeur des autres nécessités de la vie, le coût de production n'y dépasserait plus le taux normal. Une courte pratique du libre échange suffirait certainement à convaincre les Américains qu'il leur serait plus avantageux que le protectionnisme.

Les libre-échangistes s'appuient sur l'utilité de l'échange international et son importance toujours croissante, pour repousser la doctrine protectionniste.

Le libre échange est seul compatible avec la *division du travail*, dont les avantages ne sont pas moins marqués dans les rapports de nation à nation que dans les autres branches de l'activité humaine. Chaque pays a ses aptitudes, ses par-

Digitized by Google

ticularités de sol et de climat, ses productions naturelles. Pendant que l'habitant du Brésil cultive du café, nous nous chargeons de lui fabriquer des rails. N'y a-t-il pas là un échange de services indiqué et qui constitue la division du travail dans le domaine économique?

La contrée qui exporte un certain produit en échange de certaines marchandises, se livre avec plus d'ardeur et d'habileté à la production de ce qu'il lui est possible d'obtenir le plus économiquement. Les nations avec lesquelles elle trafique lui envoient en échange d'autres objets également obtenus avec le moins de frais possible : l'avantage est mutuel. De part et d'autre, il y a développement normal et continu de la production, parce que l'utilisation en est assurée.

La division du travail entre les nations fait coopérer chaque pays à la prospérité des autres pays et tend à les réunir en une grande fédération commerciale. Une pareille organisation sera l'obstacle le plus sérieux aux guerres de l'avenir. On comprend que des hommes d'État, uniquement préoccupés du développement territorial de leur pays au moyen de conquêtes, repoussent énergiquement le libre échange et ses conséquences pacifiques.

Sous le régime de la protection, au contraire, l'industrie et le commerce ne sont jamais tranquilles. Chaque modification du tarif douanier amène de profondes perturbations; ces modifications sont souvent décrétées légèrement. En 1881, la France a prohibé l'importation des viandes salées d'Amérique, sous prétexte de danger pour la salubrité publique. Au fond, il s'agissait de protéger l'éleveur français. Le 27 novembre 1883, le décret de prohibition est rapporté par un arrêté du ministre du commerce. Cette fantaisie économique avait privé le peuple d'un aliment précieux, le commerce international d'un trafic de 150 millions, et la marine marchande d'un fret de 120,000 tonnes. Et ce n'est pas tout. Le 27 décembre suivant, la Chambre des députés a décidé qu'il y avait lieu de surseoir à l'exécution de cet arrêté. Cet exemple de l'incertitude occasionnée par le

Digitized by Google

régime protectionniste est loin d'être le seul. On dénonce des traités de commerce, on en négocie de nouveaux, on rompt les négociations, on les reprend. Rien de plus contraire que ces procédés à la stabilité et à la prospérité des affaires.

Non seulement un pays a intérêt à obtenir par l'échange ce qu'il ne pourrait produire directement, mais encore ce qu'il ne peut produire aussi économiquement que d'autres pays. Ainsi, la France et les États-Unis, au lieu d'imposer fortement leurs produits réciproques, n'auraient-ils pas tout intérêt à échanger librement, d'une part, des vins, des soieries, des articles de Paris; de l'autre, des salaisons, du cuir, etc.? Au lieu de cela, les États-Unis produisent du vin que l'on dit exécrable, et la France prive ses classes laborieuses d'un aliment réconfortant à bon marché.

C'est surtout dans l'intérêt des classes déshéritées de la société qu'il faut défendre le libre échange, comme corollaire de la division du travail. Si l'on veut améliorer le sort du peuple, il faut pouvoir diminuer la quantité de travail au moyen duquel la richesse s'obtient. Une population obligée de produire elle-même la plupart des articles qui lui sont nécessaires, lorsque la production de certains d'entre eux ne convient ni à ses aptitudes, ni au milieu où elle vit, n'obtient ces derniers qu'au prix d'un travail excessif. Aussi, quelle que soit la plausibilité apparente des motifs sur lesquels on se base pour introduire le régime protecteur dans un pays, en dernier ressort celui-ci en souffrira.

S'il était possible d'établir la statistique de « ce qui aurait pu être » à la seule condition que l'échange international n'eût pas été entravé par l'intervention gouvernementale, les progrès dont nous sommes si fiers sembleraient peu de chose. Puisque gouverner, c'est prévoir, nous croyons qu'il ne faut pas songer à gouverner en matière commerciale. Trop souvent les résultats viennent démentir les prévisions. Mieux vaut admettre avec Bastiat que le libre jeu des intérêts, livrés à eux-mêmes, amènerait un équilibre naturel, cette harmonie qu'il qualifiait de providentielle.

Digitized by Google

Les préjugés et les intérêts coalisés retardent le progrès, mais ne l'arrêtent pas. La division du travail entre de plus en plus dans les habitudes; le chiffre des échanges internationaux en fait foi.

Au commencement du XVII^e^ siècle, le total annuel des échanges internationaux était évalué à 1 milliard; au commencement du XIX^e^ siècle, à 10 milliards. Aujourd'hui, il atteint 80 milliards. Au fur et à mesure que la division du travail s'étendra, toutes les branches de la production se localiseront dans les conditions les plus économiques, et ce chiffre de 80 milliards est destiné à s'accroître dans des proportions indéfinies.

En 1879, M. de Molinari a développé, dans le *Journal des Débats,* un projet d'union douanière comprenant la France, la Belgique, la Hollande, le Danemark, l'Allemagne, l'Autriche et la Suisse, auxquels pourraient s'adjoindre ensuite les autres États du continent. Ce projet était basé sur ce que le produit des douanes provient surtout des denrées exotiques, les autres articles couvrant à peine leurs frais de perception. La quote-part de chaque État dans le produit de la ligne de ceinture commune aurait équivalu au montant actuel de ses recettes douanières.

La mise à exécution de cet excellent projet serait, sans doute, la dernière étape intermédiaire vers le libre échange universel. Malheureusement, il nécessiterait, entre les gouvernements européens, une entente que leur état permanent d'hostilité ne permet pas encore de prévoir.

Il nous reste à faire ressortir le côté injuste du protectionnisme : presque inévitablement il aboutit à répartir inégalement les charges sociales.

Voyons ce qui se passe en Allemagne. Les producteurs, dans plusieurs branches d'industrie, voulant éviter les effets de la concurrence, se réunissent en syndicats destinés à maintenir l'entente pour le prix du marché indigène. Chacun reprend sa liberté à l'extérieur. Les fabricants de rails en acier ont formé un de ces syndicats.

Digitized by Google

Pendant le dernier trimestre de 1883, la direction des chemins de fer de la Haute-Silésie adjugeait une fourniture de rails à la « Laurahutte » et à la « Dortmunder », au prix de 160 marcs la tonne. Au même moment, les aciéries du Rhin entreprenaient une fourniture de rails identiques pour les chemins de fer romains, au prix de 100 marcs 40 pf. la tonne, rendue à Livourne.

Que penser d'un système qui consiste à surfaire les nationaux pour livrer à l'étranger au-dessous du prix de revient? Une industrie qui ne peut subsister qu'en prélevant un impôt forcé sur la masse des consommateurs, au lieu d'être une source de richesse pour le pays, n'est plus qu'un gaspillage de capital et de travail, artificiellement détournés d'une application plus utile.

Pour protéger une industrie, on en lèse souvent plusieurs autres. La filature produit des filés, et le tisserand qui les lui achète les considère comme sa matière première. Le tissu achevé par le tisserand est à son tour la matière première du teinturier et de l'imprimeur sur tissus. Le même produit, en sortant de leurs mains, est encore la matière première du tapissier, du fabricant de confections, etc. Tous, du moment que le filé est protégé, doivent, bon gré mal gré, produire cher ou s'abstenir.

Ce système d'exploitation mutuelle n'est pas toujours applicable. Ainsi, en présence de l'augmentation excessive des prix de revient, la construction maritime aux États-Unis ne peut plus lutter contre celle de l'Angleterre. De 1874 à 1883, la part du pavillon américain dans les transports maritimes des États-Unis est tombée des deux cinquièmes. L'opinion des armateurs américains sur les avantages du protectionnisme serait utile à consulter.

En Belgique même, nous voyons la lutte engagée entre les filateurs protectionnistes et les tisseurs libre-échangistes. Les deux côtés de la question sont défendus dans le rapport de la chambre de commerce de Gand pour l'année 1882. Voici comment s'expriment les tisseurs : « Exporter nos pro-« duits outre mer, alors que nous payons tribut à la filature

Digitized by Google

« et que nos concurrents étrangers nous disputent avec « succès le marché national, est un rêve qui ne peut hanter « le cerveau d'aucun homme sérieux.

« Nous devons donc, sous peine de déchoir au dernier « rang des nations industrielles, nous affranchir à bref « délai des entraves qui, sous prétexte de protéger l'indus- « trie cotonnière, énervent la filature et arrêtent l'élan du « tissage. »

Les filateurs objectent, non sans raison : « Si le gouver- « nement veut appliquer à l'industrie le système de la liberté « commerciale, il faut qu'il en adopte aussi les conséquences. « Il nous semble éminemment injuste de vouloir dégrever « une industrie dont les outils, machines et grand nombre « d'objets de consommation sont frappés de droits. Ce sont « ceux-là qui devraient disparaître les premiers. »

Mais lorsqu'ils ajoutent que « la position d'infériorité de « leur industrie vis-à-vis de l'Angleterre justifie pleinement « l'exercice des droits si modérés inscrits au tarif », ils rentrent en plein dans les errements protectionnistes.

On peut remarquer, par ce qui précède, combien il est difficile à un gouvernement d'établir un tarif douanier équilibrant exactement les prétentions, les nécessités, la position acquise des différentes industries. Les unes sont favorisées, les autres sont inconsciemment sacrifiées.

En ce moment, les exportateurs de céréales en Russie réclament contre un droit d'importation que le gouvernement veut établir sur le charbon. Si ce droit est établi, le fret du midi de la Russie aux ports des pays de consommation sera sensiblement plus élevé; les navires venant chercher le grain, au lieu d'apporter du charbon, comme auparavant, arriveront sur lest. En protégeant le combustible, on sacrifie donc le grain; il se payera d'autant moins cher sur les lieux de production, que le fret sera plus considérable.

Le côté fiscal du tarif protecteur est souvent loin de rapporter au gouvernement ce qu'il serait en droit d'en attendre : parfois, il prête à des abus ruineux. On voit alors

Digitized by Google

certaines industries prendre un développement anormal. C'est ainsi que l'industrie du sucre, peu prospère en Belgique, l'est excessivement en Allemagne et en Autriche. Ces pays prennent la betterave brute comme base de la taxation du sucre. Les progrès faits par la fabrication, permettant un rendement en sucre bien supérieur à celui déterminé par le règlement fiscal, constituent une première source de bénéfices. Des gains bien plus importants résultent de ce que le gouvernement, pour favoriser l'exportation, accorde le « drawback » du droit perçu sur les sucres exportés. Or, comme le rendement effectif de la betterave est beaucoup plus considérable que le rendement légal, le drawback, calculé sur le poids du sucre fabriqué, dépasse sensiblement le droit d'accise, calculé sur le rendement présumé de la matière brute. Ce système est aussi avantageux pour les fabricants de sucre de ces pays que désavantageux pour le contribuable.

Les choses en sont venues au point que pendant l'exercice 1875-1876, en Autriche, le gouvernement a payé plus en drawback qu'il n'a perçu de droits d'accise. Naturellement, après ce beau résultat, on a modifié la loi, et les recettes ont remonté. Mais depuis, grâce à de nouveaux progrès, les fabricants ont retrouvé leurs anciens avantages, et, plus que jamais, l'application du drawback contribue à les enrichir au détriment de la nation [1].

En résumé, le libre échange, avec tous ses avantages, a peut-être quelques effets mauvais; il constitue un progrès, et tout progrès contrarie des habitudes anciennes, ébranle des positions acquises, occasionne facilement des froissements d'intérêts. Néanmoins, l'intérêt du grand nombre doit l'emporter sur celui de la minorité.

La notion la plus élevée d'un Etat démocratique et avancé est celle qui borne l'intervention du gouvernement au main-

[1] En Allemagne, le rendement légal a été porté de 6 à 7 p. c., puis à 8 p. c. Actuellement, il est question de le porter à 9 p. c.

Digitized by Google

tien des droits et de la sécurité des administrés. Rien qui soit plus en désaccord avec cette théorie que le système protecteur. N'est-il pas injuste de soutenir certaines catégories d'industriels, ainsi que les ouvriers qu'ils occupent, en restreignant les ressources des propriétaires, des fonctionnaires, etc.? Ceux-ci ne seront-ils pas en droit de demander aussi à être protégés? Où s'arrêter dans cette voie, qui subordonne le développement de la richesse publique à la dangereuse ingérence du gouvernement dans la conduite des intérêts matériels?

Un pays de libre échange peut avoir des moments difficiles; lorsqu'il voit ses produits exclus des marchés voisins, il lui faut une certaine dose de conviction pour laisser son propre marché ouvert à tout venant. En revanche, il arrivera de la sorte à n'appliquer son travail et ses capitaux qu'à des industries vraiment rémunératrices. C'est une éducation un peu dure, mais salutaire, grâce à laquelle le pays libre-échangiste avancera bien plus rapidement que ses rivaux protégés : elle lui réserve la première place, lorsque le retour de la liberté commerciale lui permettra de profiter de l'expérience acquise pendant la lutte avec le protectionnisme.

A nos yeux, la période protectionniste actuelle est à son point le plus intense : elle ne peut plus que décroître au fur et à mesure que les effets défavorables de la protection seront mieux appréciés. Les libre-échangistes combattent vaillamment pour leur cause, et une circonstance récente est de nature à les encourager.

Une élection présidentielle aura lieu aux États-Unis en 1884, au mois de novembre. Les démocrates, qui ont gagné beaucoup de terrain depuis quelques années, ont choisi comme candidat pour la présidence M. Carlisle, défenseur convaincu du libre échange. Son élection entraînerait à bref délai une large revision du tarif prohibitif des États-Unis. Le contre-coup favorable s'en ferait sentir en Europe. Si celle-ci se décidait alors à répudier le système protecteur, une des principales causes du malaise dont elle souffre depuis plusieurs années aurait disparu.

Digitized by Google

Quoi qu'il arrive, il appartient à la Belgique de donner l'exemple. Elle est, dès à présent, le pays le plus libre-échangiste de l'Europe, après l'Angleterre et la Hollande. Faisons un pas de plus dans la voie de la liberté commerciale. Conservons momentanément les droits d'entrée sur un petit nombre de denrées exotiques, comme recette fiscale, mais affranchissons hardiment tous les autres produits. C'est à cette condition que le progrès économique de la Belgique s'effectuera aussi rapidement que possible.

A. PEEMANS-PEEMANS.

Digitized by Google

SURSUM CORDA.

DE LA RÉORGANISATION DU PARTI LIBÉRAL A BRUXELLES.

Au moment où Kosciuszko, poursuivi par les Russes victorieux, tombait à Maciejowice, on rapporte qu'il s'écria : *Finis Poloniæ !*

Et aujourd'hui la Pologne n'est plus qu'une expression géographique !

Vingt siècles auparavant, lorsqu'après le désastre de Cannes et la défection de Capoue, les troupes carthaginoises apparurent devant les murs de Rome, le Sénat, s'il faut en croire Tite-Live, mit publiquement aux enchères le champ sur lequel campait Annibal.

Et soixante-dix ans ne s'étaient pas écoulés que les Romains semaient du sel sur les ruines de Carthage !

Qu'il s'agisse d'une nation ou d'un parti, la fortune n'abandonne que ceux qui s'abandonnent eux-mêmes.

Nous venons d'éprouver un désastre comme le parti libéral n'en avait pas connu dans toute son histoire. Sur 29 libéraux sortants, il n'y en a que deux qui aient conservé leur siège. Est-ce le moment — comme on semble nous y convier — de nous livrer à des récriminations stériles, de nous rejeter réciproquement la responsabilité de la défaite et d'aggraver encore des dissentiments qui nous ont fait tant de mal? Autant dire de suite notre : *Finis Poloniæ !*

Ou bien comprendrons-nous la nécessité absolue de la seule politique qui puisse prévenir la dissolution de notre parti, en attendant qu'elle provoque son retour au pouvoir : la politique de l'apaisement et de la réorganisation intérieurs?

Tournons les regards vers les libéraux d'Anvers, qui,

Digitized by Google

depuis quinze années, avec bien moins de ressources électorales, marchent la main dans la main, sans se laisser abattre par des insuccès répétés, sans se laisser entamer par le contre-coup de nos divisions intestines. Si jusqu'ici l'événement n'a pas répondu à leurs efforts, ils ont, du moins, le mérite d'avoir donné aux libéraux de tout le pays un grand exemple d'énergie, de ténacité et d'union.

C'est un spectacle analogue qu'a offert le libéralisme de la capitale, entre le *poll* de l'Association et le jour de l'élection définitive.

On peut dire que dans cette période, malheureusement trop courte et trop tardive, le parti libéral s'est en quelque sorte reformé à Bruxelles autour de l'Association, — d'un côté, par le rapprochement de ses diverses nuances, — de l'autre, par la rupture avec ses éléments perturbateurs. — Qu'il nous soit permis, à ce propos, de remercier ici publiquement (ce qu'on a un peu oublié de faire le soir de la lutte) tous ceux qui se sont dévoués à la défense de notre liste, abstraction faite de leurs préférences individuelles : membres de l'*Association* et des Jeunes Gardes, comités de section, électeurs des communes rurales, journalistes libéraux, qui, tous, ont fait leur devoir et plus que leur devoir. Allons-nous maintenant décourager ce mouvement en nous jetant de nouveau dans les querelles rétrospectives et dans les attaques personnelles qui ont fait la joie et le succès de nos adversaires communs? Il y a autre chose à entreprendre.

A quoi bon insister sur les causes de notre défaite ? S'il faut en croire les uns, ce qui nous a perdu, ce sont les hésitations du gouvernement à appliquer les principes du libéralisme. A en croire les autres, ce sont les exagérations des radicaux et surtout la campagne des meetings bruxellois. Ceux-ci nous disent que la coupable, c'est la loi scolaire avec la perspective de l'instruction obligatoire; ceux-là soutiennent que les impôts ont fait le grand mal. Tous ont raison, en ce sens que ces divers facteurs, chacun impuissant par lui-même à expliquer une volte-face aussi complète du corps électoral, ont également concouru à la provoquer, dans une proportion variant avec les localités et avec les milieux. Mais

Digitized by Google

à notre avis, les causes dominantes, c'est d'abord la réaction cléricale, que, après chaque passage du libéralisme au pouvoir, nous avons vue se proportionner à l'intensité de l'attaque précédente et à l'importance des réformes opérées; c'est ensuite la crise commerciale, industrielle et agricole, qui, vainement niée après boire par certains membres de notre *Société d'économie politique*, sévit cruellement sur le pays entier. Nos populations ne sont que trop portées à croire que, si leurs affaires vont mal, c'est la faute au gouvernement. Et il ne manque jamais d'âmes charitables pour leur prodiguer à cet égard des promesses d'autant plus faciles à faire qu'elles sont plus impossibles à réaliser. La réaction cléricale est déjà assez forte en elle-même pour nous infliger de temps à autre le gouvernement des prêtres. Qu'est-ce donc quand elle se double d'un soulèvement économique?

Du reste, à quoi bon insister sur les fautes que tous nous avons pu commettre? Laissons cela à nos adversaires. Et quant à l'avenir, n'avons-nous pas assez de questions qui nous unissent pour ne pas perdre notre temps à insister sur celles qui nous divisent? Si c'est nécessaire, — et pour nous il est probable que la mesure s'imposera avant notre prochain retour au pouvoir; mais nous aurons l'occasion de revenir ici sur ce sujet, — qu'on réunisse pour la seconde fois les grandes assises du parti libéral. Comme en 1846, le congrès tranchera sans appel les questions de programme, et alors il faudra bien qu'on se soumette. S'il en est qui regimbent, ils n'auront qu'à s'en aller, que ce soit pour verser à droite ou à gauche : on peut être certain que nous serons plus forts sans eux.

En attendant, il y a une préoccupation plus urgente, surtout à Bruxelles : c'est la réorganisation intérieure et, en quelque sorte, matérielle du parti. Quand nous avions, dans la capitale, des majorités de cinq à six mille voix, nous pouvions nous payer le luxe d'exhibitions publiques où nous nous chargions nous-mêmes de déshabiller avant la lettre nos divers candidats pour montrer leurs défauts respectifs au corps électoral et nous avions même le droit de nous imaginer que c'était là une excellente réclame pour grouper les badauds autour

Digitized by Google

de notre enseigne. La diminution constante de notre majorité depuis 1878 n'avait qu'imparfaitement dissipé cette illusion. Mais notre récent désastre lui aura du moins porté un coup mortel, s'il faut en juger par ce qui se disait le 10 juin dans presque tous les groupes de l'*Association libérale*.

Qu'on étudie le fonctionnement électoral des partis, non seulement dans tous les arrondissements de notre pays, mais encore chez tous les peuples qui pratiquent le régime parlementaire. Nulle part, on ne trouve rien d'analogue au système des libéraux bruxellois et nous pouvons même affirmer que partout on traiterait d'insensé quiconque parlerait de l'introduire. En France, où il n'existe pas d'associations électorales permanentes, ce sont des comités formés pour la circonstance qui présentent directement le candidat au corps électoral. En Angleterre, où ces associations sont de création récente, elles choisissent le candidat du parti sans demander l'avis préalable de personne. Aux États-Unis, tous les électeurs de chaque parti se réunissent par quartiers ou sections, en assemblées primaires, pour nommer des délégués qui constituent les assemblées de villes ou de cantons; celles-ci nomment à leur tour des délégués qui, réunis en assemblées de districts, désignent les candidats pour la législature. Veut-on de ce système ? Il offre de graves inconvénients, dont le moindre est d'être, en fait, une élection à trois degrés. Cependant, il est encore cent fois préférable à celui dont est actuellement affligé l'arrondissement de Bruxelles.

Comment! Pendant quinze longs jours, nous voyons chaque soir les futurs candidats attaqués jusque dans leur vie privée, par leurs propres coreligionnaires, avec une âpreté qui serait à peine de mise vis-à-vis d'un clérical, et cela dans des réunions publiques où sont admis même les membres des partis adverses; puis, quand tous nos aspirants-mandataires sont bel et bien démonétisés, nous nous réunissons pour proclamer qu'un d'entre eux est la personnification la plus haute de nos aspirations communes, l'homme le plus digne de mériter la confiance des électeurs, et nous nous étonnons quand ces derniers préfèrent se rap-

Digitized by Google

peler les injures de la veille que les éloges du lendemain.

Mais il y a plus : ce sont parfois les candidats eux-mêmes qui se chargent de la besogne, et, après qu'ils se sont mutuellement décoché les épithètes les plus malsonnantes : demi-sang, asservis, traîtres, vendus, communards, instruments de la Banque nationale, — j'en passe et des meilleurs, — on les voit soudain, de par la grâce du *poll*, se présenter, bras dessus bras dessous, devant le corps électoral, en se donnant mutuellement pour le parangon de toutes les vertus politiques et sociales. Il y a là quelque chose de choquant, d'odieux, de grotesque même, que n'ont eu aucune peine à relever tous les journaux hostiles, depuis le *National* de M. Picard jusqu'au *Patriote* de M. de Borchgrave.

Quand, après le *poll*, les nationaux indépendants sont entrés en scène, ils n'ont eu, pour miner le gouvernement libéral, qu'à reproduire les discours prononcés dans le feu de la lutte par les radicaux des meetings et, pour effrayer la bourgeoisie, qu'à copier les attaques lancées à l'extrême gauche par les modérés de l'Association. Qu'il existe des divergences de vues sur des points secondaires entre des candidats qu'unit une préoccupation dominante, rien de plus naturel et de plus légitime dans le parti libéral. Qu'ils s'en expliquent même avec franchise, à condition de ne pas déplacer le terrain de l'élection, il n'y a rien à y redire. Mais, sous ce rapport, la dernière lutte dont le libéralisme bruxellois a été le témoin et la victime dépasse véritablement la permission, et il ne faudrait qu'une nouvelle édition de cette glorieuse campagne pour consommer la débandade du parti dans notre arrondissement.

S'ensuit-il que nous voulions proscrire les réunions d'électeurs, voire les meetings? Nullement. Seulement, nous demandons qu'elles aient lieu, comme partout ailleurs, *après* le *poll*, quand tous les libéraux comprennent la nécessité de se serrer autour des candidats choisis par l'Association. Alors elles pourront être une force, ou tout au moins un appoint, au lieu d'être un élément de faiblesse et de désorganisation. Il convient, du reste, de rappeler que, quatre fois

Digitized by Google

sur cinq, l'Association s'est prononcée dans un sens opposé aux volontés manifestes des réunions préalables. Dès lors, qu'était-il besoin de les convoquer et que devient la plaisante prétention d'y tâter le pouls de l'opinion publique?

Craint-on d'exposer l'Association au vieux grief de n'être qu'une coterie? Comme l'a fait observer M. Janson au cours de la campagne, c'est là le dernier reproche qu'on puisse adresser à une association de quatre mille membres et plus, ouverte à tous les libéraux qui acceptent son programme. Si l'on objecte que, surtout dans une assemblée aussi nombreuse, il ne suffit guère d'une séance sans débats préalables pour former une liste de candidats, pouvant renfermer jusqu'à seize et même vingt-quatre noms (en cas de dissolution des deux Chambres), nous répondrons qu'il ne s'agit pas de supprimer toutes discussions préparatoires; nous croyons même celles-ci indispensables dans un grand nombre de cas; mais ce n'est pas dans des assemblées ouvertes à tout venant que nous les croyons à leur place.

L'*Association libérale* constitue, pour ainsi dire, les cadres de notre parti. Elle a son grand état-major, qui comprend d'une façon générale le comité, les bureaux des sections et des associations affiliées, les mandataires du libéralisme dans les différents corps électifs, voire les directeurs des journaux libéraux et d'autres personnages encore qui, avec ou sans mandat, concourent à former l'opinion dirigeante du parti. Que devant cette assemblée restreinte on provoque, on pèse, on discute par le menu les candidatures proposées ou à proposer : nous sommes convaincu qu'on arrivera de la sorte, sinon à préparer un premier triage, du moins à éclairer bien des malentendus et à abréger des discussions dangereuses. Voyez, d'ailleurs, la liste que vient d'accepter le corps électoral de l'arrondissement. Composée en partie de personnages obscurs, ridicules même, elle a battu, haut la main, tous nos candidats passés au crible des meetings, alors cependant qu'elle avait été formée, derrière un paravent, par un groupe d'inconnus, quelques-uns disent même par

Digitized by Google

un seul homme, étranger à notre arrondissement — l'honorable M. Malou, s'il faut l'appeler par son nom.

Sans doute, ce n'est pas là un exemple à imiter; mais, entre l'autocratie et l'anarchie, il y a un juste milieu que nous devons apprendre à garder en matière d'organisation électorale. Nous n'avons plus le loisir d'être des théoriciens politiques; nous sommes désormais des combattants, et, pour qu'une armée vaincue ramène la victoire sous ses drapeaux, l'union même ne suffit point, il faut encore la discipline.

Nous sommes loin de contester que c'est le devoir et l'intérêt de l'Association de se tenir en communication constante avec le corps électoral du dehors. Mais, pour y arriver, elle possède un moyen plus simple, plus heureux et plus sûr que ses meetings d'aujourd'hui. Il suffirait que les bureaux des sections convoquent périodiquement les électeurs de leur quartier dans des réunions familières, dont le procès-verbal serait transmis au comité central.

Telle était l'idée première de ceux qui, il y a quinze ans, introduisirent les réunions d'électeurs dans notre organisation électorale. Malheureusement, on laissa s'y implanter l'habitude d'un *poll* préparatoire, si bien qu'il suffisait à un candidat d'y envoyer sous main quelques douzaines de partisans pour pouvoir ensuite se présenter devant l'Association comme le préféré de l'opinion publique. On supprima donc le *poll* des réunions, mais en même temps on eut le tort de les fondre elles-mêmes dans quelques grandes assemblées, qui devaient prendre immédiatement le caractère de meetings et attirer tous les individus désireux de troubler l'ordre au profit d'un candidat ou d'un parti quelconque. Il ne s'agirait donc que de revenir aux réunions par quartiers, mais sans poll pour le choix des candidats et *en se bornant à y convoquer les électeurs pointés comme libéraux.*

Cette organisation, qui existe déjà jusqu'à un certain point tant à Bruxelles que dans les communes suburbaines, ne nous mettrait pas seulement en rapport direct avec les électeurs les plus dévoués aux intérêts de notre parti, mais encore, avec leur aide, nous pourrions atteindre leurs voi-

Digitized by Google

sins, leurs amis, leurs clients, leurs fournisseurs, c'est-à-dire ces masses profondes dont la défection nous a ravi la victoire. En tout cas, nous éviterions ainsi les illusions optimistes qui, grâce à un pointage défectueux, nous faisaient compter dernièrement sur une majorité assurée de 800 voix, alors que nous devions nous trouver en minorité de 1,300!

Sans doute, il nous sera un peu dur, au début surtout, d'entrer dans cette voie, où les cléricaux nous ont précédés. Mais nous sommes convaincus que le parti libéral ne fera pas vainement appel au dévouement de ses membres. Ainsi que nous en avons eu la preuve ces jours derniers, ce qui nous manque, ce ne sont pas les dévouements, c'est l'organisation, et, à cet égard, ce qu'on nommait, avec un peu de dédain peut-être, « le travail des sections » va devenir pour longtemps le pivot de la politique libérale à Bruxelles. Nos adversaires nous ont battu, en allant de porte en porte. Eh bien, s'il le faut, nous les y suivrons!

En résumé, nous avons tous, dans ces tristes circonstances, de grands devoirs à remplir — depuis ceux d'entre nous qui conservent la direction officielle du parti jusqu'à ceux qui, dans une sphère plus modeste ou plus indépendante, peuvent aider de leur parole ou de leur plume la réorganisation du libéralisme. Réagir contre l'affaissement de la dernière heure, reconstituer nos cadres et nous grouper autour des centres encore debout, écarter les discussions inopportunes et byzantines qui nous ont fait tant de tort, briser résolument avec toute alliance compromettante, mais aussi affirmer avec une énergie incessante les conséquences logiques de nos principes communs; enfin, épier sans relâche les faits et gestes de nos adversaires pour démasquer leurs tendances, dénoncer leurs fautes et les frapper au défaut de la cuirasse, telle est la politique qui s'impose à tous les libéraux sans distinction de nuances. Espérons que la *Revue de Belgique*, qui a toujours préconisé la politique de l'union dans l'action et pour l'action, ne sera pas la dernière dans cette croisade de tous les instants contre le gouvernement des faiseurs et des prêtres.

GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

ESSAIS ET NOTICES

DE LA RÉCIDIVE.

La Recidiva nei reati. Studio sperimentale dell' avvocato GIUSEPPE ORANO. Roma, 1883. In-8° de XII-296 pages.

L'auteur du livre dont on vient de lire le titre soutient, en matière de récidive, une thèse qui sera difficilement admise par le législateur, tout au moins dans les termes généraux où il l'expose.

De tout temps et dans tous les pays, la récidive a été considérée comme une circonstance aggravante. Les lois romaines, les coutumes des peuples germaniques, les lois criminelles du XV^e^ au XVIII^e^ siècle et notamment la Caroline qui a régi, pendant trois siècles, une grande partie de l'Europe, admettaient que la rechute *après une première condamnation*, doit, en général, entraîner une aggravation de peine.

Tous les codes modernes ont admis ce principe, mais leurs dispositions sont loin d'être concordantes, soit sur les conditions mêmes de la récidive, soit sur le mode ou le degré d'aggravation qu'elle doit entraîner.

Cependant l'assentiment général des législateurs n'est pas encore une justification suffisante du principe. L'antiquité et l'universalité d'une institution, par elles-mêmes, n'autorisent pas à l'accepter comme légitime ; ce sont tout au plus des indices de leur légitimité qui ne dispensent pas d'en rechercher le fondement.

Aussi, dans le cours de ce siècle et surtout dans ces dernières années, le principe de l'aggravation a-t-il été combattu par plusieurs criminalistes, principalement en Italie, et parmi les adversaires de l'institution, on rencontre des noms qui font autorité en droit pénal : MM. Carmignani, Giuliani, Pessina, etc.

L'auteur du livre dont il s'agit ici apporte un contingent nouveau et important à la nouvelle théorie. Il va beaucoup plus loin que ses devanciers. Il prétend non seulement que la peine appliquée aux récidivistes ne se justifie ni en droit ni en raison ; bien plus, il cherche à prouver que l'*expérience* a démontré l'inutilité de cette aggravation.

Digitized by Google

M. Orano défend cette thèse *absolue* avec une conviction qui, paraît-il, est née chez lui à la suite de quelques condamnations empreintes de rigueur excessive, prononcées par les tribunaux d'Italie : *Fecit indignatio versum.* Je n'ai pas l'intention de le suivre dans les longs développements qu'il donne à ses démonstrations parfois discutables, je veux me borner à insister un instant sur le principe même de l'aggravation que combat l'auteur ; ce principe est, en définitive, l'objet principal, sinon unique, de son livre.

Quels sont exactement les motifs qui ont fait, de la récidive, une circonstance aggravante?

Déjà, sur ce point capital, il y a divergence d'opinion. Les uns fondent l'aggravation sur la *culpabilité* (*imputation*) de l'agent; d'autres la rattachent à l'insuffisance de la première *peine*.

Cette distinction, qui peut paraître subtile, a son importance scientifique. Selon qu'on se rallie à l'une ou à l'autre de ces justifications, il faudra, dans un traité *méthodique*, placer la matière de la récidive, dans le livre des *délits en général*, section du *dol;* ou dans le livre *des peines* et de leur application.

Rossi et, avec lui, plusieurs criminalistes, français et allemands, disent : « La récidive accuse le délinquant d'une grande *perversité morale* et révèle à la société un agent très dangereux, ce qui constitue une culpabilité *spéciale*, moraleet politique à la fois. »

Les criminalistes italiens, au contraire, enseignent qu'un délit antérieur, dès lors *expié*, ne peut en aucune manière influer sur la peine à appliquer à un délit subséquent. Pour eux, l'aggravation de la peine des récidivistes se justifie par cela que le second délit démontre l'insuffisance de la *force physique objective* de la première peine ; le second délit démontre que l'agent a été *insensible* à la peine qu'il a subie [1]. Ce qui ne veut pas dire que la *peine normale* portée par la loi soit inefficace d'une manière absolue. Pour le commun des hommes, cette peine est *suffisante,* et comme répression et comme défense sociale; mais elle est *insuffisante*, sous les deux rapports, pour les natures *exceptionnellement insensibles*, c'est-à-dire pour les récidivistes. Pour ceux-là elle doit être augmentée.

A ces deux ordres d'idées prétendûment justificatives de l'aggravation, M. Orano fait les objections suivantes :

En ce qui concerne d'abord la *perversité morale* de l'agent. Pour déterminer cette perversité, il faut nécessairement faire entrer en ligne de compte le premier délit; or, cela n'est pas juste,

[1] Les auteurs de la *Théorie du Code pénal*, MM. Chauveau et Hélie (n° 447) présentent, à la fois, les deux motifs ci-dessus comme une justification de l'aggravation de peine.

Digitized by Google

puisqu'à l'égard de ce délit, l'agent a payé toute sa dette à la société. L'aggravation fondée sur ce motif viole la règle : *Non bis in idem.*

Ensuite, cette prétendue perversité est une simple *présomption* qui peut fort bien être démentie par les faits ; en tout cas, elle devrait être prouvée.

Enfin, la présomption de perversité n'est pas une considération d'ordre juridique ou politique, mais d'ordre *moral* et, à ce titre, elle ne peut, à elle seule, être prise pour règle par le législateur.

Quant à l'*insensibilité* du récidiviste, M. Orano dit : La sensibilité est un fait *subjectif*, le délinquant seul peut être juge de l'impression que la peine a faite sur lui. Dire que la récidive *prouve* cette insensibilité, c'est affirmer, non prouver.

L'insuffisance de la première peine! Cet argument implique un ordre d'idées très compliqué qui nous conduit directement à l'organisation des prisons. Dire que la première peine a été *insuffisante*, c'est dire, en d'autres termes, que le condamné ne s'est pas *amendé*. Et alors, la récidive ne peut justifier une aggravation de peine que si la société a fait tout ce qui était en son pouvoir pour que le condamné trouve dans la prison où il est détenu, le régime, l'instruction et le traitement qui peut amener son amendement.

S'il reste insensible à ce traitement, alors seulement on pourra dire que la récidive a démontré l'impuissance d'une première condamnation et qu'elle révèle à la société un agent dangereux.

Cet argument, d'ailleurs, a un autre vice. Si le législateur fonde une peine sur le défaut d'amendement du délinquant, il bouleverse complètement le fondement du droit de punir ; l'amendement du délinquant devient alors le *but de la peine.* Il n'est pas un criminaliste ou un homme d'État qui osât assigner à la peine un but si fragile. L'amendement est un *effet* que le législateur doit chercher à faire produire à la peine, mais cet effet est trop incertain pour être accepté comme but final de la répression.

En résumé, dit M. Orano, les raisons par lesquelles on prétend justifier la peine aggravée des récidivistes : l'insuffisance de la première peine, l'insensibilité de l'agent, le danger social, etc., sont des assertions spécieuses, des considérations abstraites qui ne sont appuyées sur aucune preuve positive directe et qui, dès lors, ne constituent que des hypothèses.

J'ai dit que M. Orano cherche à prouver aussi que l'aggravation de peine appliquée aux récidivistes est *inutile* et *injuste.*

Digitized by Google

Inutile; il faut s'entendre sur le sens de ce mot. Si l'auteur a voulu dire que l'aggravation de la peine n'a pas empêché les récidives, il exprime une vérité de fait incontestable; mais cette considération ne prouve absolument rien contre l'*utilité* de l'aggravation. Depuis le commencement du monde la loi punit le vol, l'assassinat. Cela n'empêche pas que, tous les jours, il ne se commette des vols et des assassinats. Ce n'est pas, je pense, une raison pour laisser ces crimes impunis. Nos codes pénaux n'ont la prétention de *supprimer* ni les crimes, ni les récidives, mais de les rendre aussi rares que le comporte la fragilité humaine, en *venant en aide* à la faiblesse morale des hommes.

L'aggravation de la peine est encore inutile, d'après M. Orano, parce que la grande majorité des crimes ont pour auteurs des individus âgés de 20 à 40 ans ; les hommes de cet âge qui ont passé plusieurs années en prison, sont plus ou moins hébétés; la peine a émoussé leur *sensibilité morale;* et puis, la peine du second crime, qui devra être subie à la suite de la peine du premier crime, sera par elle-même *suffisamment afflictive*, sans qu'on y ajoute une aggravation.

Enfin, ajoute M. Orano, l'aggravation sera souvent injuste, parce que le récidiviste, au moment où il a commis le premier crime, se trouvait dans un état de faiblesse d'esprit qui n'a pas été constatée; parce qu'il était atteint, peut-être, d'un vice moral *héréditaire*, ou parce que la première condamnation a pu être le résultat d'une erreur judiciaire.

Je n'ai pas besoin de relever la faiblesse de ces dernières raisons qui, d'ailleurs, seraient des conséquences de la procédure bien plus que du droit du fond.

La récidive est une des matières les plus compliquées de la législation pénale. Le principe de l'aggravation de la peine étant admis, le règlement de ce principe soulève plusieurs questions accessoires sur la solution desquelles on est loin d'être d'accord.

Ainsi, quant aux *conditions* de la récidive : Doit-on exiger que le récidiviste ait subi la peine de la première infraction, en tout ou en partie? Le législateur doit-il avoir égard au temps qui s'est écoulé entre ces deux infractions? La récidive doit-elle constituer une circonstance aggravante *générale*, ou bien ne doit-on l'admettre qu'à l'égard de certaines infractions qui dérivent du même vice moral, etc., etc., etc.

Quant aux *effets :* La récidive doit-elle être considérée comme une cause d'aggravation *nécessaire*, *absolue;* ou bien doit-on laisser aux juges, le pouvoir d'apprécier, dans chaque espèce, les circonstances qui peuvent justifier ou écarter la règle de l'aggravation? Dans quelle mesure la peine peut-elle être aggravée;

Digitized by Google

peut-elle aller jusqu'à la substitution d'une peine perpétuelle à une peine temporaire, et même jusqu'à la peine de mort, comme l'admet le code français? Le législateur doit-il avoir égard à la deuxième, à la troisième récidive? etc., etc., etc.

M. Orano, qui voudrait bannir du Code pénal la matière de la récidive, n'examine pas naturellement ces questions; cependant, dans le cours de sa discussion, il les soulève en passant et il émet parfois des idées neuves et généralement fondées dont peut profiter le législateur. C'est là ce qui fait, à mon avis, le principal mérite de son livre.

Le Code pénal belge de 1867 a résolu *indirectement* la plupart des questions que je viens d'énumérer, en déclarant que la récidive *ne constitue jamais une circonstance aggravante nécessaire*. Il laisse, dans tous les cas, aux juges le pouvoir de décider si, dans l'espèce qui lui est soumise, il y a justice ou nécessité de prononcer cette aggravation. De cette manière ils peuvent avoir égard à la nature des deux infractions, au temps qui s'est écoulé depuis la première condamnation et, enfin, à toutes les circonstances qui ont pu influer sur la moralité du délinquant.

Le Code pénal de l'empire d'Allemagne (1871) a banni la matière de la récidive de la *partie générale* du code. Il n'en parle que dans sa partie *spéciale*, à l'occasion du vol, de la tromperie, etc. C'était le système de l'ancienne législation pénale, c'est probablement celui qui finira par prévaloir.

La France, qui s'est de tout temps distinguée des autres nations par la rigueur de ses lois pénales, suit une autre voie. En ce moment même, elle veut renforcer encore les dispositions absolues et excessives de son code pénal. Un projet de loi soumis à la Chambre des députés propose de transporter les récidivistes. C'est simple, radical, mais parfaitement draconien.

Ce n'est pas, du reste, une idée neuve; elle date du Code pénal de 1791. L'article 1 du titre II de ce code portait: « Quiconque aura été repris de justice pour crime, etc., sera condamné à la peine prononcée par la loi contre le second crime et, après l'avoir subie, il sera *transféré, pour le reste de sa vie, au lieu fixé pour la déportation des malfaiteurs.* »

Cette disposition n'a pu recevoir son exécution parce que jusqu'au second empire, la France n'a pas eu de lieu destiné à la déportation des malfaiteurs. Aujourd'hui, cet obstacle n'existe plus et ce projet, s'il est converti en loi, pourra immédiatement être mis à exécution.

Prof. G. N.

Digitized by Google

LES FEMMES DU TACITURNE.

I

« L'usage et l'intérêt du mariage touchent notre race bien au delà de nous. » Le mot est du judicieux Montaigne, et certes nul n'y contredira. Le changement des temps et des lieux ne fait rien à la chose, surtout dans les grandes maisons nobiliaires, qui, tant qu'elles existeront, chercheront toujours dans leurs alliances un moyen d'élévation, de rajeunissement ou de revanche.

Au XVI^e^ siècle, cependant, tout n'était pas changé encore, et un grand seigneur ne pouvait se marier sans le consentement de son souverain. Cette contrainte, qu'on avait intérêt à secouer, fut l'une des raisons qui poussèrent, en Allemagne, en France et dans les Pays-Bas, les grands vassaux à reprendre, à nouveaux frais, la lutte essayée dans le monde féodal, à se jeter dans les bras de la Réforme, à préférer, en religion comme en politique, l'oligarchie au despotisme de la tiare ou de la couronne. On en avait assez d'un double mensonge, d'une double exploitation, et, franchement, l'on avait raison. Seulement, dans nos contrées, la lutte ouverte ayant commencé plus tard qu'ailleurs, nos gentilshommes étaient, à son début, déjà ruinés et méritaient tous le nom de Gueux qu'on leur donna en 1566, sous Philippe II.

Les conseillers de ce roi, pas plus que ceux de son père Charles-Quint, ne semblent avoir compris que, tôt ou tard, leurs victimes devaient pénétrer leurs vues et essayer un retour offensif avant de rouler dans l'abîme creusé sous leurs pas. Guillaume d'Orange lui-même, dans son Apologie de 1581,

Digitized by Google

qu'il dicta ou tout au moins qu'il inspira, s'il ne l'écrivit point de sa main, nous raconte que les clairvoyants parmi les seigneurs belges dataient de loin. Ainsi, en 1544, au siège de Saint-Dizier, le prince René d'Orange, frappé à mort, institua son cousin le Taciturne, alors âgé de onze ans, son légataire universel; mais il se défie de Charles-Quint et, sans lui nommer son héritier, il lui arrache la promesse de respecter sa dernière volonté. Quatre ans plus tard, à Bruxelles, un autre cousin du Taciturne, Maximilien d'Egmont, comte de Buren, joue, dans des circonstances identiques, la même comédie avec le même succès, et, une fois de plus, l'empereur est forcé de tenir sa parole. Il s'agissait ici d'une union entre la fille du comte et le jeune prince d'Orange. Mais n'anticipons point sur les faits, ne quittons pas brusquement deux personnages qui, après avoir usé leurs biens et leur vie au profit d'un maître égoïste, ne réclament de lui, en récompense de tant de sacrifices, qu'une simple promesse. Leur histoire, peu connue, est bonne à méditer.

Le testament de René de Châlon, prince d'Orange, fut ouvert à Bruxelles en présence de Marie de Hongrie, gouvernante générale des Pays-Bas. Il causa à la cour un grand scandale. « La bonne foi de l'Empereur a été surprise », s'écriait-on. « Ce testament militaire est nul par la seule raison qu'un enfant hérétique y est désigné comme légataire universel. » Mais, la réflexion aidant, on se dit qu'il serait plus sage d'amener l'enfant à se convertir que de conseiller à Charles-Quint un parjure. Et ainsi fut fait. Guillaume de Nassau devint prince d'Orange à la condition de renoncer à sa famille, à sa patrie et d'aller à la messe. Ses parents acceptèrent pour lui le marché.

Faut-il les en blâmer? Faut-il supposer que chez eux l'amour des honneurs et des richesses passait avant et pardessus tout? Nous ne le croyons pas. Le père, le comte Guillaume, était surnommé le Riche dans l'Allemagne entière; quelques-uns de ses pairs enviaient son faste et ses écus, tous cependant rendaient hommage à la fermeté de ses principes et l'estimaient fort pour avoir refusé à Charles-Quint le

Digitized by Google

collier de la Toison d'or, afin de ne point prêter un serment qu'il eût été incapable de tenir; la mère, Julienne de Stolberg, était l'une de ces femmes énergiques et dévouées comme on en voit paraître aux époques troublées, de ces femmes trop rares qui exaltent et poussent en avant leurs maris, leurs enfants, qui de leurs mains nerveuses préparent ou dénouent les révolutions nécessaires. Ce fut elle, sans doute, qui décida que son fils aîné irait à Bruxelles, comme Daniel dans la fosse aux lions, et, tout en servant d'otage aux siens, se préparerait à jouer à cette cour un rôle aussi brillant qu'avant lui d'autres princes de sa maison. Les débuts du jeune Guillaume d'Orange furent heureux. Il voulait plaire et il plut; il voulait s'instruire et il devint un savant. Tandis que Philippe II, alors prince d'Espagne, son aîné de six ans, affectait de ne comprendre que l'espagnol, il parlait, outre l'allemand, avec la même facilité le français, l'espagnol et le flamand, en évitant, toutefois, de faire montre de son savoir.

Dans le milieu d'intrigues où il vivait en sa qualité de page de la maison de l'empereur, il valait mieux, en effet, s'effacer que se mettre en avant, écouter parler les autres que discourir soi-même. Il serait malaisé de savoir si cette sagesse précoce fut un calcul plutôt qu'une disposition naturelle, mais, à défaut de renseignements positifs, nous sommes assez disposé à croire que le glorieux surnom de Taciturne, donné à l'enfant devenu homme, lui vint du soin avec lequel il se conforma toujours aux avis d'une mère adorée. La comtesse Julienne de Nassau l'appelait dans ses lettres « fils de mon cœur » ; elle était si fière de lui, si confiante dans ses hautes destinées, qu'elle éleva ses autres enfants dans l'idée que leur premier devoir était de se sacrifier, au besoin, pour ce frère aîné qui avait renoncé en leur faveur à tous ses droits à l'héritage paternel, et tous lui obéirent avec empressement. Quand l'un d'eux tombait sanglant sur un champ de bataille, cette femme antique supportait avec un héroïsme surhumain le coup qui la frappait. La cause des Pays-Bas révoltés était pour elle la cause de Dieu, et rien ne devait coûter pour la servir. Que de larmes, que de sang, que de trésors perdus

Digitized by Google

nous eussent été épargnés, si les princes allemands, dont la cause, après tout, se confondait avec la nôtre, avaient eu seulement à eux tous la moitié de son énergie et de son dévouement! Elle mourut en 1580; elle eut, par conséquent, la consolation de quitter ce monde avec la croyance que tout était fini, qu'il n'y avait plus d'Espagne et plus d'Inquisition, que son fils bien-aimé avait remporté sur ses ennemis une victoire définitive. Elle n'oubliait qu'une chose, le poignard, cette arme des lâches, qui peut échapper des mains d'un Jauregny, mais qui trouvera toujours cent Balthasar Gérard qui, pour de l'or, s'empresseront de la ramasser et de s'en servir. Un autre point, sur lequel cette femme supérieure s'était trompée, c'est qu'elle avait cru que, comme en Allemagne sous le régime de l'intérim, son fils Guillaume pouvait, aux Pays-Bas, aller à la messe sans courir le risque d'affaiblir ou de dénaturer ses convictions religieuses. Il s'est expliqué sur ce point, dans son Apologie de 1581, de façon à nous faire croire qu'il était resté au fond du cœur fidèle à la foi des siens. L'histoire n'a pas admis cette assertion; sa critique lui oppose les efforts tentés par le prince, dès 1562, en vue de ramener les catholiques et les protestants à une seule et même doctrine; son abstention, en 1566, quand son frère Louis menait bravement les dissidents des Pays-Bas au combat et remportait de grands avantages, et enfin sa conversion au calvinisme en 1573 seulement, quand il voit autour de lui le noyau luthérien réduit à une infime minorité. Il faut en conclure que son esprit supérieur n'ayant pu se soumettre à la discipline catholique, il fut un sceptique dans un siècle de foi et nuisit par là autant à lui-même qu'aux autres.

Pendant les années qu'il vécut à la cour de Bruxelles dans l'intimité de Charles-Quint, de la reine Marie de Hongrie, du prince d'Espagne, du duc d'Albe et de Granvelle, alors simple évêque d'Arras, il cacha si bien son jeu que personne ne le devina. Peut-être nous faut-il faire ici une exception pour son cousin Maximilien d'Egmont, le vainqueur de Saint-Pol, de Montreuil et de Térouanne, un bon vivant et un bon

Digitized by Google

général, qui l'observait beaucoup et le traitait comme son fils. On l'appelait le comte de Buren. Il tomba gravement malade, et l'empereur, rentrant d'Allemagne à Bruxelles, le 22 septembre 1548, apprit qu'il était mourant. Il alla le voir aussitôt. « Je veux que vous soyez duc de Buren, lui dit-il dès l'entrée et, sans doute, pour adoucir autant qu'il était en lui l'amertume de ses derniers moments.

« Et quelles rentes, Sire, ajoutez-vous à ce titre? demanda le comte, qui connaissait son prince.

« Aucunes, vous êtes bien assez riche comme cela.

« Dans ce cas, Sire, permettez-moi de remercier Votre Majesté de l'honneur qu'elle me veut faire. J'aime mieux être riche comte que pauvre duc. Mais si Votre Majesté tient absolument à reconnaître mes services, je lui demanderai, pour toute récompense, d'accorder le mariage de ma fille unique avec le prince d'Orange.

« J'y consens, » répondit l'empereur, et il prit là-dessus congé de son fidèle général, qui expira le lendemain dans son armure de fer, en homme de fer qu'il était. Voilà comment le prince d'Orange apprit à la même heure qu'il venait de perdre un parent qui l'aimait et qu'il était fiancé à sa fille. Celle-ci, Anne d'Egmont, comtesse de Buren et de Leerdam, n'avait alors que treize ans. Le prince lui-même étant à peine sorti de page, on attendit deux ans pour célébrer le mariage. La cérémonie se fit, le 8 juillet 1550, au château de Buren en Gueldre, d'où le jeune couple alla fixer sa résidence à Breda. C'est là, dans cette ville chère aux Nassau, que les ordres de la cour vinrent rappeler au prince Guillaume qu'il avait un maître exigeant. On le faisait colonel d'un régiment d'infanterie, à charge d'en trouver les officiers et les soldats et d'en supporter en partie les frais d'armement.

Cela tombait d'autant plus mal que, par suite de la guerre, le roi de France lui coupait les vivres en confisquant sa principauté d'Orange et ses seigneuries du Dauphiné et de la Bourgogne. Il obéit cependant sans se plaindre et parvint, avec l'aide de sa femme, à pourvoir à tout. En juin 1552, il est à Binche à la tête de son régiment. « Je suis bien fâché, »

Digitized by Google

écrit-il à la princesse Anne, « et vous assure que ce n'est point sans vous souhaiter bien souventes fois. » Les époux s'écrivent de jour à autre, et cependant il se plaint d'être souvent sans nouvelles, ce qu'il attribue à la « mauvaise diligence des messagers ».

Le 6 juillet 1552, étant à Châtelineau : « Ma femme, » écrit-il, « je voudrais bien être le 7 du présent mois près de vous pour faire le rementement de nos noces. »

Enfin, le 13 novembre suivant, il prévoit son prochain retour dans sa maison : « En cas que nous sommes licenciés, » écrit-il, « je viendrais moi-même, s'il plaît à Dieu, vous porter des nouvelles, et voudrais que ce fût plutôt aujourd'hui que demain, car ne vous saurais assez écrire le désir que j'ai de vous voir, car il me semble que suis été un an arrière de vous. »

Nous faisons ces citations, parce qu'on prétendit que ce premier mariage du Taciturne avait été malheureux.

Le prince, disent les uns, désespéra, par ses folles amours, à tel point sa jeune femme, qu'elle en mourut de chagrin. Anne de Buren, disent les autres, fut assassinée par son mari dans un accès de colère.

Un jour, c'était en 1560 ou 1561, ces accusations furent communiquées, par l'ordre du landgrave Philippe de Hesse, à une certaine dame de Miltitz, qui était demeurée, jusqu'à sa mort, auprès de la jeune princesse d'Orange, en qualité de lectrice ou de dame de compagnie. Sa réponse est typique. « Je ne sais, » écrit-elle, « où ces forgeurs de vilenies peuvent avoir été puiser leurs calomnies; tout ce que je puis dire avec certitude, c'est que cette union a été très pure, très affectueuse, et que, des deux parts, elle a été fondée sur un ferme et fidèle amour. »

Ce qui vient à l'appui de cette déclaration et détruit jusqu'à l'ombre d'un soupçon, c'est que la princesse d'Orange, sur son lit de mort, le 20 février 1558, testa en faveur de son mari. Ce ne fut pas non plus à cause de la mort prématurée de sa première femme que Guillaume d'Orange se brouilla avec son cousin, le célèbre et malheureux Lamoral d'Egmont.

Digitized by Google

La raison de leur mésintelligence est antérieure et réside tout entière dans une question de passe-droit. En 1553, quelques mois après le malencontreux siège de Metz, où la plupart des généraux belges, les comtes de Boussu et d'Egmont en tête, montrèrent de la mauvaise volonté, parce qu'il leur répugnait de servir sous les ordres du duc d'Albe, Charles-Quint, pour les punir, nomma d'un coup le prince d'Orange, qui n'était pas majeur, son capitaine général aux Pays-Bas. Si cette mesure fut suggérée à l'empereur pour augmenter les embarras financiers du prince, elle eut un plein succès, comme il nous l'apprend dans ses lettres à sa femme; si, au contraire, elle n'avait pour but que de l'isoler au milieu de ses pairs, de l'empêcher de se joindre au parti des mécontents qui se formait, nous n'en pouvons dire autant. Le comte d'Egmont devait déjà avoir reconnu ses torts avant la cérémonie de l'abdication, car le prince écrit, le 28 septembre 1555, du camp devant Philippeville, à sa chère compagne de venir le rejoindre à Bruxelles et de descendre soit chez la duchesse d'Arschot, soit chez la comtesse d'Egmont. Deux enfants qui leur étaient nés resserraient davantage les liens qui unissaient ces époux. On s'en aperçoit au ton de leurs lettres. « Je ne souhaite autre chose, » écrit un jour le prince, « que pouvoir être aimé comme je vous aime, car, après Dieu, je crois que vous êtes la mieux aimée, et si n'était que je pense fermement que vous m'aimez, je ne serais si bien à mon aise que je suis maintenant. »

Cela seul nous apprendrait qu'il dut pleurer sincèrement sa femme, s'il ne nous le disait pas lui-même dans une lettre du 18 mars 1558 à l'évêque d'Arras, qui lui avait marqué la part qu'il prenait à son deuil : « Quant à ce que désirez savoir de ma maladie, le commencement a été que, à mon arrivée de Francfort à Breda, le 20 de ce mois, trouvai (la princesse) déjà désespérée des médecins et en grande angoisse, de sorte que le 24 la mort s'est ensuivie : que me causait telle perplexité et indicible douleur, que je tombai en une fièvre avec contraction de nerfs et convulsion de tous mes membres. Toutefois, Dieu merci, pour le présent me porte assez bien, si est-ce que je m'en trouve encore débile. »

Digitized by Google

A la cour on ne tint compte aucun de cette soudaine « débilité », Philippe II envoya le prince au commencement de mai à Anvers, puis à l'armée ; il retomba malade. Au mois de septembre, à peine convalescent, il fut envoyé à Lille pour y négocier, avec Granvelle et Ruy Gomez, les préliminaires de la paix de Cateau-Cambrésis. La conséquence en fut que le roi Henri II le désigna pour être l'un des otages à envoyer à Paris.

Ce voyage, où il fut longuement question des mariages de Philippe II et du duc de Savoie avec des princesses de la maison de France, le mit en contact avec des femmes charmantes. Il tomba amoureux, dit-on, de la belle veuve du duc d'Enghien, qui, à ses dix-sept printemps, joignait une fortune vraiment princière ; mais, dans ce temps-là, si les alliances internationales étaient pour ainsi dire obligatoires entre souverains, ceux-ci tombaient d'accord de les trouver dangereuses pour leurs vassaux. Force fut au prince d'Orange de porter ailleurs ses hommages. Il voulait faire un mariage digne de son rang, qui fût anti-espagnol: cela ressort de son Apologie, où il dit clairement les motifs de sa haine contre ces étrangers qui sont les maîtres des Pays-Bas. Peut-être la laissa-t-il trop paraître, car Philippe le menaça et mit obstacle à son projet d'union avec la princesse Renée de Lorraine. Strada fait sans doute allusion à cette recherche quand il dit que le prince d'Orange et le comte d'Egmont auraient voulu se partager le gouvernement des Pays-Bas. La vérité est que ces deux seigneurs souhaitaient ardemment de voir Philippe II nommer Christine de Lorraine, nièce de Charles-Quint, gouvernante générale de nos provinces, car, grâce à elle, ils eussent eu, par procuration, tout à dire.

Ils étaient l'un et l'autre ses cousins par alliance, ce fut peut-être l'une des raisons pour lesquelles leur zèle en faveur de cette princesse parut suspect au parti espagnol, qui tenait l'oreille du roi. Avec Christine, la fille de Christiern II, roi de Danemark, les Pays-Bas n'eussent été espagnols que de nom; avec Marguerite de Parme, la fille naturelle de Charles-Quint, dont Philippe II fit notre gouvernante générale, nos

Digitized by Google

provinces furent livrées, pieds et poings liés, aux gens du Midi, soudards ou frocards et, pour la plupart, gens de sac et de corde. Guillaume d'Orange était trop intelligent pour ne pas voir venir une révolution dans laquelle il aura un rôle important à jouer, pour ne pas comprendre que, sous leurs dehors affectueux, Philippe II et Granvelle cachent à son endroit de mauvaises intentions. Il dissimule cependant, et, sous ce rapport, son second mariage est un chef-d'œuvre.

II

Quelle est la femme à laquelle le prince adresse ses hommages? Une boiteuse que son infirmité rend insociable.

Il est prévenu; rien ne l'arrête. Pourquoi? Parce que cette femme est Anne de Saxe, la fille de ce Maurice qui vengea sur Charles-Quint la défaite des protestants à Muhlberg, parce qu'enfin cette princesse lui apporte l'alliance des chefs de la ligue de Smalkalde, les électeurs de Saxe, de Hesse et du Palatinat. Le tout est de faire accepter par son souverain soupçonneux un mariage aussi extraordinaire. Ici, le Taciturne se surpasse. Il parvient à enguirlander Granvelle en jouant le rôle de dupe, en le prenant pour confident. Sur son conseil, sans doute, il mande à Philippe II, le 7 février 1560, que la nièce de l'électeur Auguste de Saxe lui conviendrait fort pour femme, si la différence de religion ne le refroidissait pas, mais qu'il passerait peut-être par-dessus cet inconvénient, tant il avait à cœur de servir le roi et d'avoir par là moyen de gagner à sa cause les principaux seigneurs de l'empire.

Le roi ne répond ni oui ni non ; il s'en remet à la duchesse de Parme et à Granvelle. C'était tout ce que le prince pouvait espérer de mieux pour le moment.

Le temps se passe. Il continue ses protestations fort peu sincères; on lui répond par des contre-vérités d'une audace égale. Les mensonges de Marguerite de Parme sont splendides. Elle revient, par ordre sans doute, sur le passé et déclare que le roi son frère avait vivement désiré que le

Digitized by Google

prince épousât sa cousine de Lorraine, afin de se l'attacher davantage par les liens du sang. Que dut se dire le Taciturne en lisant ces choses étonnantes? Évidemment qu'on le croyait bien aveugle, bien désespéré, et que, pour l'empêcher de revenir à la charge du côté de la Lorraine, on serait trop heureux de le laisser épouser qui bon lui semblerait. Le consentement espagnol lui fut donné, en effet, toutefois sans avancer beaucoup ses affaires. Son beau-frère, le comte de Schwartzbourg-Sonderhausen, en travaillant pour lui, se heurta tout à coup, en Saxe et en Hesse, à d'odieuses calomnies. Venaient-elles de Bruxelles? On n'a pu le savoir jusqu'ici; on ne le saura sans doute jamais, par la bonne raison que, déjà au XVI^e^ siècle, les grands de ce monde avaient l'habitude prudente de faire faire verbalement leurs plus vilaines commissions.

S'il est vrai que les obstacles imprévus surexcitent les natures vaillantes, quand bien même le prix de la victoire ne vaut point toute la peine qu'on se donne, on ne peut assez admirer le prince d'Orange, prouvant qu'il n'est ni un assassin ni un débauché, que s'il pratique la religion romaine, ce n'est pas par conviction, mais uniquement parce qu'il ne peut faire autrement, et tout cela pour obtenir la main d'une princesse qu'il n'a jamais vue, qui passe pour un monstre de laideur. Anne de Saxe ne pourrait être plus plaisamment portraitée qu'elle l'a été par son grand-père le landgrave Philippe de Hesse, à la fois le plus fervent disciple de Luther et le plus ardent ennemi des Espagnols. « La pauvre fille, disait-il, étant aussi mal tournée que possible, l'électeur Auguste doit être fort embarrassé. Ce serait une honte de découvrir ses défauts corporels à son prétendant, et ce serait non moins répréhensible de les lui cacher, car, par après, il serait en droit de dire : Vous m'aviez promis une princesse accomplie, et vous m'avez traîtreusement livré une femme contrefaite. Eh bien, tant pis pour vous, je ne la garde pas. »

A ce motif de divorce, le digne landgrave joignait force scrupules de toute nature, dont la différence de religion

Digitized by Google

n'était pas le moindre, et il finissait toujours par dire qu'il ne donnerait jamais son consentement à ce mariage. Il tint bon et, dans l'intérêt du Taciturne, il faut lui en savoir gré, car son opposition, connue de la cour de Bruxelles et de celle de Madrid, fut sans doute pour beaucoup dans la résignation avec laquelle on apprit que cette union tant discutée avait été solennellement conclue à Leipzig, le 25 août 1561.

Le baron de Montigny, frère du comte de Hornes-Montmorency, qui était alors grand bailli de Tournai et du Tournaisis, fit, à cette occasion, le voyage de Saxe en qualité de représentant du roi d'Espagne. Il offrit même, au nom de son maître, un joyau de 3,000 écus à la mariée. A l'encontre du proverbe, ce petit cadeau ne devait point entretenir l'amitié. Le premier soin du Taciturne, dès qu'il est de retour dans sa maison de Breda, c'est de faire la leçon « à sa petite Annette », de lui apprendre à affronter la cour de Bruxelles de manière à faire son jeu, à servir sa politique.

L'élève se montra docile. Voilà donc notre boiteuse bien décidée à prendre le ton qui convient à une princesse de maison souveraine, et, s'il le faut, à marcher sur les pieds de tout le monde, à rendre coup pour coup, dédain pour dédain, humiliation pour humiliation. La duchesse de Parme n'est à ses yeux qu'une créature des jésuites, une bâtarde qui, si elle ne boite pas, a du poil au menton ; Granvelle, devenu cardinal, que le petit-fils d'un forgeron qui trahit son mari et prétend avoir, comme prince de l'Eglise, le pas sur lui. Elle veut les remettre à leur place. Sa présentation à la cour lui en donne l'occasion. Un pamphlétaire flamand ou allemand, d'accord sur ce point avec l'historien espagnol Cabrera, nous raconte qu'Anne de Saxe, accompagnée d'un groupe nombreux de grands seigneurs et de belles dames, étant entrée dans les appartements de la gouvernante générale au moment où celle-ci jouait aux échecs avec Granvelle, le cardinal aurait dit :

« J'espère, Madame, que vous ferez fier visage à cette hérétique, car son père a soutenu les premiers luthériens. » La duchesse, le sourcil froncé, resta bouche close. Ce que

Digitized by Google

voyant, la princesse d'Orange la regarda d'un air étonné; enfin, perdant patience, elle s'écria : « Je ne suis pas venue ici pour que nous soyons là à nous regarder comme chiens de faïence, » et elle tourna sur ses talons pour ne plus remettre les pieds au palais de Bruxelles. La guerre ne pouvait être plus fièrement déclarée. Elle fut vivement menée, et, quoique l'irascible princesse saxonne ait eu une querelle de préséance avec la comtesse d'Egmont, née princesse de Bavière, les maris ne se brouillèrent pas pour si peu et réussirent à chasser Granvelle des Pays-Bas comme ils en avaient chassé déjà les troupes espagnoles. Granvelle se venge en dénonçant à Philippe II le château de Breda comme étant le foyer des plus dangereuses intrigues.

L'accusation était-elle réelle? En rapprochant les dates, nous trouvons ceci. C'était à Breda que résidait constamment Anne de Saxe. Son mari n'y vient qu'en passant, à cause de ses nombreuses charges civiles et militaires, qui réclament sa présence tantôt à Bruxelles, tantôt à Anvers et dans les villes de Hollande. Ce fut un malheur pour les deux époux ; leurs rapports, qui n'avaient jamais été empreints de cette intimité, de cette confiance réciproque, que nous avons pu constater dans la correspondance du Taciturne avec sa première femme, finissent par s'aigrir. A plusieurs reprises, en rentrant chez lui, le prince rencontre des gens peu honorables dont sa femme fait sa société habituelle et qu'il congédie sans trop de façons. Ces faits, rapportés à la comtesse Julienne de Nassau, la décident sans doute à faire un voyage en Belgique, accompagnée de ses plus jeunes enfants et d'une suite nombreuse. Elle réside deux mois entiers à Breda et ce long séjour passe, aux yeux prévenus de Granvelle, pour une conspiration d'hérétiques. C'est Marguerite de Parme qui rassure sur ce point Philippe II, à la date du 29 août 1564. Le prince d'Orange, dit-elle, est si occupé à Bruxelles de la question des aides, qu'il n'a pu aller passer auprès de sa mère que huit ou dix jours.

Rien de fâcheux ni rien d'anormal n'a été remarqué à Breda pendant le court séjour du prince ; elle a donc pris sur

Digitized by Google

elle de ne point lui adresser de reproches. Quant à la question de savoir si la comtesse de Nassau avait réussi à rapprocher les époux, à ramener Anne de Saxe au respect dû à sa haute position, au sentiment de ses devoirs, il nous a été impossible d'en rien savoir. En tout cas, sa bonne influence ne fut que passagère. La princesse Anne, c'est prouvé officiellement, mais non expliqué jusqu'ici, assistait aux cérémonies du culte catholique, faisait baptiser et enterrer catholiquement ses enfants. C'est le cas pour une fille morte presque en naissant, en décembre 1562, et pour un fils décédé à dix-huit mois, en mars 1566. Cette fois, la pieuse Marguerite de Parme ne doute plus que la princesse, avec laquelle elle est toujours brouillée, ne soit rentrée dans le giron de l'Église, et elle lui adresse par l'un de ses gentilshommes une lettre de condoléance qui se termine par ces mots : « Je prie Dieu vous consoler et me donner occasion de vous montrer l'amitié que je vous porte. »

C'était tendre la main à la femme orgueilleuse qu'elle avait offensée. Anne a-t-elle répondu sur le même ton? Peut-être, mais, à coup sûr, sans sincérité. Amis et ennemis, tout le monde est d'accord pour dire qu'elle n'a point le cœur assez haut pour pratiquer le pardon des offenses, ni l'intelligence assez ouverte pour jouer un rôle et conquérir une influence. Le prévôt Morillon n'en juge pas autrement. Dans ses lettres à Granvelle, il qualifie la princesse de « mal domestique »; il dit que c'est sa faute si son mari est assailli par une nuée de créanciers et voudrait, pour tout au monde, se retirer de la cour. Qu'Anne de Saxe ait été mauvaise ménagère, c'est fort possible; qu'elle ait poussé cependant l'oubli des convenances jusqu'à dire devant témoins, à son mari, « qu'un petit comte de Nassau qui aurait pu être son domestique, devait être assez flatté de son alliance pour lui passer ses caprices », c'est sans doute un conte. Où elle se révèle comme un « mal domestique », c'est quand, à Anvers, en février 1567, elle salue en souriant la foule qui crie : Vive la gueuse! oubliant que son mari a pour mission, comme gouverneur de la ville, de faire rentrer les Gueux dans le devoir.

Digitized by Google

La malheureuse femme oublie toujours quelque chose. Il lui arrive même une fois, à Cologne, d'oublier qu'elle est mariée et mère de famille. Le mot du prévôt Morillon n'est donc pas trop fort. Après avoir compromis et ruiné le prince d'Orange, elle le ridiculise. « Ah ! le beau cimier de cornes qu'elle lui plante sur le front ! » s'écrie Pontus Payen, l'avocat d'Arras, en humble serviteur de la réaction. Mais les infortunes conjugales ne peuvent heureusement arrêter dans sa voie, distraire ou décourager un homme de la trempe du Taciturne. S'il donne au roi Philippe II sa démission de tous ses commandements, charges et emplois, s'il quitte aussitôt après, le 22 avril 1567, Breda et la Belgique, c'est pour sortir de la contrainte, de la dissimulation, c'est pour être plus fort et plus grand, en étant plus libre. Il avait conclu, six ans auparavant, un mariage luthérien pour rompre, par l'alliance des électeurs protestants, le traité d'Augsbourg de 1548 et rattacher les Pays-Bas à l'empire par les doubles liens de la politique et de la religion. Malheureusement, ces princes allemands trompent son espérance ; leur générosité ne va point jusqu'à vouloir s'intéresser à nos compatriotes, qui préfèrent les doctrines de Calvin et Zwingli à celles de Martin Luther, parce que ces dernières sentent trop la vieille Eglise et laissent trop de vieux dogmes debout.

En passant en Allemagne, le prince d'Orange y attire la foule de ses partisans. C'est la révolution qui se déplace, qui traverse la frontière pour rallier ses partisans, en faire des soldats et revenir avec eux à la charge. Pourquoi ce déplacement a-t-il lieu quatre mois avant l'arrivée du duc d'Albe aux Pays-Bas? Parce que déjà, en avril 1567, la partie était perdue, que l'on tenait les preuves d'une entente entre les auteurs du compromis des nobles et les vaincus du siège de Gotha, et qu'enfin la princesse Anne, arrivée près du terme de sa grossesse, voulait fuir une contrée dont les habitants auraient repoussé le Christ lui-même venant à eux la confession d'Augsbourg à la main. Cette dernière raison, s'il faut en croire un rapport fait à l'électeur Auguste de Saxe de la part du Taciturne par Riedesel, l'un de ses gentilshommes, fut

Digitized by Google

déterminante. Anne de Saxe donna le jour, à Dillenbourg, à l'illustre Maurice de Nassau, le premier de ses enfants né viable, le premier aussi qui fût baptisé suivant le rite protestant. La malheureuse femme ! Elle est aussi incapable de se dévouer à ses devoirs de mère qu'à ses devoirs d'épouse.

Il lui faut le luxe, le bruit, les distractions mondaines. La pauvre cour de Dillenbourg ne pouvant lui offrir rien de tout cela, elle se sauve, sous le prétexte qu'il n'y a là ni un médecin ni même un apothicaire, et, comme une folle qu'elle est, elle court d'une traite jusqu'à Cologne. Elle savait retrouver dans cette ville ses bonnes connaissances de Belgique, c'est-à-dire les éléments qu'il lui faut pour se refaire une cour et, naturellement, contracter de nouvelles dettes ; elle voulait peut-être aussi profiter de la première occasion favorable pour aller, soit à Breda ou à Bruxelles, chercher ses meubles les plus précieux. Ce n'est point le Taciturne, ce sont ses bonnes amies Anne d'Egmont, Isabelle de Rymerswal, veuve de Jacques de Bourgogne Fallez, et Éléonore de Montmorency comtesse de Lalaing, qui l'empêchent de pousser plus loin son entreprise. Le duc d'Albe est à leurs yeux un monstre, et se mettre à sa merci, c'est faire le sacrifice de sa vie. La princesse ne veut point aller jusque-là ; elle s'imagine gagner quelque chose en procédant, et elle s'entoure d'hommes de loi appartenant à l'émigration. Jean Rubens et Jean Bets la conseillent. Le premier devient son amant. Ce fait est bientôt connu. Le président Viglius et l'avocat Pontus Payen s'en réjouissent ; les princes de Nassau et le Taciturne s'en vengent noblement : nous aimons mieux cela.

On a dit, pour excuser la princesse, qu'elle était hystérique, que l'embarras de ses affaires, l'abandon dans lequel la laissait son mari l'avaient rendue presque folle. Ce plaidoyer tombe à faux depuis que Bakhuysen van den Brink a complété, par ses recherches, les tristes révélations faites à ce sujet, en 1836, par Bœttiger, dans le *Historische Taschenbuch* de Frédéric Raumer. On sait qu'Anne de Saxe s'enivrait, et que, dès qu'elle se trouvait en état d'ébriété, elle perdait toute retenue. Berlepsch, que l'électeur de Saxe, son

Digitized by Google

oncle, a envoyé auprès d'elle à Cologne, lui reproche ses quarante-trois domestiques, son intendant, nommé Van Hove, qui est trop jeune, trop joli garçon, parfaitement incapable de mettre de l'ordre dans un si grand désordre, et bien d'autres choses encore. Comme les princes de Saxe et de Hesse, ses parents, donnent à Anne de Saxe plus de bons conseils que d'argent comptant, le jour vient où, traquée par ses créanciers, elle quitte clandestinement Cologne et se met à courir le monde jusqu'au jour où, à Siegen, elle accouche avant terme d'une fille adultérine. Tout le monde savait à quoi s'en tenir sur son compte, et tout le monde lui avait tourné le dos.

La pauvre femme était décidément folle, folle à lier. Elle écrivait à son mari, qui refusait de la voir et de reconnaître son dernier enfant, et mettait au bas de ses lettres : « Votre femme bien dévouée, qui vous sera fidèle jusqu'à la mort. » Parfois, elle faisait mine de se jeter par la fenêtre ou d'attenter à ses jours; d'autres fois, elle accusait ses plus proches parents, ses amis, ses serviteurs les plus dévoués, de s'emparer de l'argent que le roi d'Espagne lui envoyait sur ses seigneuries confisquées des Pays-Bas, afin de le faire servir aux folles entreprises du prince d'Orange en faveur des Gueux. Un avocat de Siegen, Me Jacques Schwartz, ayant à se défendre contre l'accusation d'avoir abusé d'une procuration en blanc que lui avait donnée la princesse, déclara que la pauvre femme avouait elle-même qu'elle avait des moments où elle n'était maîtresse ni de sa tête ni de sa langue. On songea alors à mettre fin à un scandale qui n'avait que trop duré. Le landgrave de Hesse conseilla au prince d'Orange de faire claquemurer sa femme. Celui-ci trouva le moyen un peu vif.

Il manda à Philippe de Marnix, qui se trouvait dans les premiers jours de mai 1575 à Heidelberg, de s'arranger de façon que le rôle de geôlier ou de gardien ne revînt pas aux comtes de Nassau, mais bien à l'oncle de sa femme, à l'électeur Auguste de Saxe. L'affaire s'arrangea au moyen d'un enlèvement. Anne de Saxe ayant formellement refusé

Digitized by Google

de quitter Siegen, son oncle la fit arracher de son asile par un détachement de cavalerie et conduire à Dresde, où elle mourut deux ans plus tard, en 1577. A la cour électorale de Saxe on ne pardonna point au Taciturne d'avoir répudié son épouse infidèle; c'était un tort, puisqu'avant le mariage le vieil électeur de Hesse, qui était le grand-père de la princesse, avait justifié longtemps d'avance le divorce sans prévoir que tous les torts seraient d'un seul et même côté. Ce qui est bizarre, c'est qu'un scandale du même genre et accompagné des mêmes phénomènes morbides se renouvela dans la maison électorale de Saxe. La cousine germaine d'Anne, qui portait le même nom qu'elle, fut accusée et convaincue d'adultère par son mari, le duc Jean Casimir de Cobourg.

L'époux offensé, cependant, se montra de moins bonne composition que le Taciturne, qui rendit à sa famille sa femme coupable, fit grâce de la vie à Jean Rubens, son complice, et recula devant le scandale d'un procès. Il ne se contenta point de publier son malheur, de se remarier avec éclat, de tenir pendant vingt-deux ans la fille d'un électeur souverain sous les verroux de son château de Cobourg, il alla jusqu'à frapper une médaille sur laquelle il s'était fait représenter embrassant sa seconde femme, une princesse de Brunswick, avec cette légende : « Comme ils s'aiment, ces deux-là ! » Sur le revers, on voyait la pauvre Anne de Saxe sous un habit religieux, avec ces mots : « Qui donc me délivrera, pauvre nonnette que je suis ? » Nous ne citons le fait que pour faire ressortir la barbarie des mœurs de cette époque et opposer la modération de notre personnage à la folie et à la brutalité d'un de ses pairs.

III

Guillaume d'Orange n'était plus, en 1575, au moment où il rompt les liens religieux qui l'attachaient à une femme indigne de lui, le prince sans terre, sans ressource et sans avenir que fit de lui une révolution avortée. Il était en train de prendre sa revanche. Il avait fait peau neuve. Le prince allemand et luthérien avait disparu pour faire place au chef

Digitized by Google

des Gueux, des calvinistes des Pays-Bas, au fondateur d'une république fédérative. Anne de Saxe avait personnifié l'union avec l'Allemagne luthérienne, et elle avait été pour son mari et pour la Belgique, dans la prospérité comme dans l'adversité, un embarras, un ennui, parfois une honte, jamais un appui ou un secours généreux.

Tout autre est la troisième femme du Taciturne. Elle symbolise, après tant d'essais infructueux, l'accord des Huguenots de France avec nos Gueux des Pays-Bas.

Qui découvre et désigne à Guillaume d'Orange la jeune et belle Charlotte de Bourbon, duchesse de Montpensier? Le hasard, dirions-nous, si nous l'admettions en ce qui touche à la destinée des nations et des empires; la logique, dirons-nous, pour rester fidèle à la vérité. Quinze ans auparavant, étant à la cour de France en qualité d'otage à l'occasion de la paix, il avait fort recherché la société de la spirituelle Jacqueline de Longwy, duchesse de Montpensier, qui était un peu sa parente, puisqu'elle appartenait à l'une des branches de l'illustre maison de Châlon, dont il tenait sa principauté d'Orange et ses terres de Franche-Comté et de Bourgogne; et maintenant c'était l'une des filles de cette princesse qu'il espérait bien épouser, afin de se faire encore plus d'amis en France et de s'attacher, par les liens du sang, le roi de Navarre, le prince de Condé et le duc de Bouillon, c'est-à-dire tous les Bourbons dévoués à la cause de l'Évangile et de la liberté. Il n'y avait que le père de Charlotte de Bourbon, le duc de Montpensier, sur lequel il n'y eût pas trop à compter pour les bonnes raisons que nous donne Brantôme.

A ces bonnes raisons du spirituel et amusant gentilhomme gascon, il en faut joindre deux autres : la rancune du duc de Montpensier, fait prisonnier à la bataille de Saint-Quentin, contre les seigneurs des Pays-Bas, qui ont palpé son or après l'avoir tenu en une étroite prison, et sa colère contre sa fille Charlotte, qu'il avait cru guérir à jamais de son goût pour la secte de Calvin en l'enfermant au couvent et en faisant d'elle une abbesse de Jouarre.

Digitized by Google

Charlotte dissimula, et, un beau jour, ayant endoctriné quatre ou cinq nonnettes, elle se sauva en leur société sans oublier de faire un emprunt au trésor de son couvent. Cette évasion fit du bruit. Un agent anglais, Charles Moryson, dans une lettre du 7 mars 1572, adressée à lord Cecil, le ministre d'Élisabeth, en rapporte tous les détails. On parle, dit-il, d'un gentilhomme qui attendait ces dames et les escorta jusqu'à la frontière. S'il avait été un amant, comme le prétendaient les mauvaises langues en France et ailleurs, il est probable qu'il eût poussé plus loin. Les fugitives avaient le choix entre la république de Genève et la cour huguenote de l'électeur palatin à Heidelberg. Elles préférèrent celle-ci, et n'eurent point à s'en repentir. Le comte palatin Frédéric III se montra envers elles plein de bonté. Il joua même auprès de Charlotte de Montpensier le rôle d'un tendre père, quand il dut, coup sur coup, lui apprendre la mort de sa cousine Jeanne d'Albret, reine de Navarre, et l'affreuse nouvelle de la Saint-Barthélemy. Chaque fois, la pauvre femme s'abîma dans un morne désespoir dont elle ne sortait que pour verser des torrents de larmes, que pour pousser des cris de détresse. Jean Taffin, de Tournai, le prédicateur français de l'électeur palatin, la visitait souvent. Il fut assez heureux pour faire rentrer le calme de la résignation dans ce cœur ulcéré, et, peu à peu, en présence de tant de force d'âme, de piété et de sagesse, il se dit que cette jeune femme était digne de partager une destinée glorieuse, d'être la compagne du Taciturne. Il en parla à ses collègues Zuleger et Dathenus; ce dernier, bien connu en Flandre sous le nom de moine à la barbe rousse ou de prédicant de Poperinghe, s'enflamma, et bientôt l'électeur palatin et Marnix de Sainte-Aldegonde furent du complot.

Quand le Taciturne donna-t-il son consentement à la négociation? C'est assez difficile à savoir, sa correspondance intime, qu'il faudrait consulter, n'étant retrouvée et publiée qu'en partie et n'en disant absolument rien. Peut-être ne fit-il à Delft, en octobre 1573, profession publique de la foi réformée que pour rompre ouvertement avec Anne de Saxe

Digitized by Google

et les siens, qui avaient en horreur profonde la théologie de Calvin, se rapprocher de Charlotte de Bourbon et des Huguenots, et décider l'émigration flamande et wallonne en Angleterre et en Allemagne à avoir désormais meilleure confiance en lui et à venir se ranger sous ses drapeaux. Si telle fut son intention, on peut dire que le plus complet succès répondit à son attente, et l'on doit d'autant moins s'étonner de lire dans l'édit de proscription publié en 1580 par le duc de Parme, à Maestricht, au nom de Philippe II :

« Comme aussi luy (Orange) homme marié qu'il estoit, vivant encoires sa seconde femme, auroit prins une religieuse et abbesse beniste solennellement de main épiscopalle qu'il tient encoires auprès de luy, chose la plus deshonneste que puisse estre non seulement selon la religion, mais aussi par les loix romaines et contre toute honnesteté. »

Ce ne sont là que contre-vérités et mensonges; Anne de Saxe vivait encore en 1575, mais elle était luthérienne, et les lois romaines la concernaient aussi peu que les décisions du concile de Trente; d'ailleurs, son mari, temporairement catholique, il est vrai, ne l'était plus à cette époque, et son cas, soumis au jugement de cinq théologiens calvinistes, avait été décidé dans le sens du divorce, conformément au texte formel des versets 8 et 9 du chapitre XIX de l'Évangile selon saint Mathieu. Quant à Charlotte de Bourbon, elle faisait depuis 1572 profession de la foi réformée, et chacun savait à la cour de France et à la cour palatine, où elle résidait maintenant, qu'elle avait été élevée dans la religion nouvelle par sa mère et n'avait pris le voile que forcée et contrainte. Ce fut Jean Taffin, de Tournai, l'ancien pasteur du Temple Rond à Anvers, qui bénit à la Brille, le 12 juin 1575, son mariage avec Guillaume d'Orange. Heureuse épouse, Charlotte de Bourbon fut encore une heureuse mère. Elle eut six filles, et, particularité curieuse, à trois des plus jeunes, elle donna les noms de Belgique, de Brabantine et de Flandrine, ce qui nous porte à croire que, dans son cœur, le midi des Pays-Bas l'emportait sur le nord.

L'aînée, Louise-Julienne, devint comtesse palatine et vécut

Digitized by Google

assez pour voir son fils Frédéric V gagner et perdre bientôt après la couronne de Bohême; Élisabeth fut duchesse de Bouillon et donna le jour à l'illustre Turenne; Catherine-Belgique épousa le comte de Hanau et contribua à la prospérité des colonies flamandes et wallonnes de la vallée du Main; Charlotte-Brabantine fit aussi un brillant mariage en devenant duchesse de la Trémouille et princesse de Talmont; sa sœur Flandrine, dont l'éducation avait été confiée à Mme du Paraclet, finit, en France, comme avait commencé sa mère : elle abjura la foi réformée et devint abbesse à Poitiers; Émilie-Antverpiana enfin, la plus jeune, entra dans la maison ducale de Deux-Ponts et prit le nom de duchesse de Landsberg.

Le comte Jean de Nassau avait fait ce qu'il avait pu pour dissuader son frère d'épouser une princesse française en rupture de ban ecclésiastique; quand il apprit combien le Taciturne était heureux en ménage, il écrivit à sa mère que tout était pour le mieux et que Charlotte de Bourbon avait été grandement calomniée. Elle le prouva, du reste, par sa conduite et plus encore par sa mort.

L'attentat de Jaureguy la frappa au cœur; tant que le Taciturne fut en danger de mort, elle ne bougea point de son chevet. Quand il fut sauvé, elle s'alita.

Une fièvre intense, suite de couches et de tant d'émotions et de fatigues, l'enleva en peu de jours. Le peuple belge la pleura et lui fit de splendides funérailles. Quelques mois plus tard, le conseil communal d'Anvers, dans sa séance du 22 novembre 1582, décida que la princesse Amélie-Antverpiana, née sept mois auparavant dans cette ville, jouirait sa vie durant d'une rente annuelle de deux mille florins, et que cette pension lui était offerte en témoignage d'attachement, de vénération et de reconnaissance envers ses illustres parents. Cette résolution honore grandement la métropole commerciale des Pays-Bas. Nous nous plaisons à la voir ainsi faire preuve de sentiments généreux, de respect pour la vertu, d'horreur pour le crime, fût-il absous d'avance par l'Église et patronné par le roi d'Espagne, ses gouverneurs et

Digitized by Google

lieutenants; nous nous plaisons à opposer la logique, la droiture et le bon sens des Anversois à l'insigne fourberie des Espagnols, leurs anciens maîtres, et des Français, leurs récents alliés. Les Anversois, comme le Taciturne lui-même, s'étaient trompés sur le compte de ces derniers ou tout au moins de François de Valois, qui marchait à leur tête. Le duc d'Anjou voulait nous trahir; il s'en ouvrit au jeune duc de Montpensier, le beau-frère de Guillaume d'Orange, qui lui répondit fièrement : « Vous oubliez, Monseigneur, que je suis un Bourbon. »

Le Valois se passa des Bourbons et de la plupart des seigneurs huguenots, mais sa trahison fut dévoilée, et elle reçut, le 17 janvier 1583, dans les rues d'Anvers, sa juste et légitime récompense.

Cet événement compromettait singulièrement la seule politique que le Taciturne et Marnix croyaient pouvoir suivre avec chance de succès. Il fallait avant tout rassurer le peuple, opposer à sa vive antipathie pour les Français la fidélité inébranlable des Huguenots. C'est à cette nécessité qu'il nous faut attribuer le quatrième mariage du prince d'Orange. Il est d'ailleurs, comme argument, assez significatif, puisque lui, voué au poignard, qui a échappé miraculeusement aux attentats d'Anvers et de Bruges, il épouse la fille de Coligny, la veuve de Teligny, deux victimes de la Saint-Barthélemy. De la Pise, un contemporain, nous donne clairement à entendre que, cette fois, la politique y est pour tout, le cœur pour rien. « Ces mariages, dit-il, qui devaient être les divertissements de ses dangereuses traverses, redoublèrent ses ennuis et traversèrent son repos domestique de plusieurs troubles : le premier l'affligea, le second le fâcha, le troisième le cuida enterrer, et dès lors le chagrin s'empara de son esprit, regrettant sans cesse ce qu'il ne pouvait retrouver. »

Ce renseignement est exact. Le Taciturne l'atteste dans une lettre au prince de Condé : « Encore, » lui écrit-il d'Anvers le 29 mai 1582, « que j'aie ressenti de plus près la perte que j'ai faite de ma femme pour plusieurs raisons, si est-ce que

Digitized by Google

je ne laisse de connaître que plusieurs gens de bien y ont perdu avec moi pour la grande amitié et affection qu'elle a portée à tous ceux qui ont aimé Dieu. Et quant à nous, Monsieur, je vous puis assurer que vous y avez perdu une bonne parente qui vous honorait et aimait autant que prince de la chrétienté. J'espère que vous ne laisserez pour cette affliction, qu'il a plu à Dieu m'envoyer, de continuer en mon endroit et en nos petits-enfants la même bonne volonté qu'il vous a plu nous porter par ci-devant, comme j'essaierai de ma part de l'entretenir par tous devoirs et services que je vous ferai quand j'en aurai le moyen. »

Ce dernier mot dit tout. Le moyen du Taciturne, c'est de tout faire pour précipiter la France sur l'Espagne, de se servir pour cela d'abord des Huguenots, dont le prince de Condé est le chef, après cela des Valois, qui l'ont trahi, il est vrai, mais dont l'intérêt, au fond, est de marcher avec lui, de poursuivre sa querelle.

Est-il aveuglé, a-t-il pour la France une préférence marquée? Pas plus que Marnix, pas plus en 1583 qu'en 1566 ou en 1575. Mais il est abandonné par l'Allemagne, par l'Angleterre, par le monde entier, et il lui faut bien contre les prochains assauts de l'Espagne, qui se ramasse sur elle-même pour se précipiter sur lui en un dernier et suprême effort, un allié puissant, et, cet allié, la France seule est intéressée à l'être. L'événement prouva que le Taciturne avait tout calculé pour le mieux au profit de la gloire, de l'honneur et de la prospérité des Pays-Bas. Ce fut sous le stathoudérat de son fils Maurice que l'Espagne, à bout de ressources, mendia une trêve et finit par l'obtenir à des conditions particulièrement humiliantes. Ce résultat n'eût jamais été obtenu sans les quatre mariages du Taciturne. Le premier l'attache au sol batave, et, grief éternel, lui donne un fils qui lui est volé et élevé en Espagne dans des idées contraires aux siennes; le second intéresse à sa cause l'Allemagne protestante et compense ses épreuves et ses ennuis en lui laissant en Maurice de Nassau un successeur, moins grand que lui peut-être comme caractère, mais

Digitized by Google

plus heureux dans la guerre et dans la politique étrangère; le troisième, au moyen de princesses plus heureusement douées que bien dotées, étend au loin dans l'Europe monarchique la confiance que mérite cette enfant du miracle qui s'appellera plus tard la république batave; si le quatrième et dernier complète et assied solidement son œuvre, c'est que le prince Frédéric-Henri, qui en est issu, a le sang de Coligny dans les veines. Ce prince corrige, répare, efface les fautes de son frère Maurice, qui, sur son lit de mort, maudit son aveuglement et son intolérance. Montaigne, que nous avons cité un peu au hasard en commençant ce récit, a donc eu raison de nous faire entendre que le choix d'une femme décide tout autant du bonheur de nos enfants que du nôtre même. Ce choix, en effet, suivant la race, la famille, l'éducation et le caractère, est presque toujours décisif. Une femme supérieure donne malaisément le jour à des enfants d'intelligence médiocre, et, s'il se fait qu'ils ne répondent pas tout à fait à ses espérances, elle saura toujours ce qu'il convient de tenter pour les élever à son niveau. Frédéric-Henri de Nassau, étant plein d'ardeur et d'intelligence, son éducation donna peu de mal à sa mère.

Elle voulut cependant y veiller jusqu'au bout. Ce fut seulement quand elle eut tous ses apaisements qu'elle se décida à se retirer dans son château de Lierville en Beauce, où elle resta jusqu'à sa mort. On a d'elle des lettres admirables; on a d'elle aussi plusieurs portraits. Le plus complet, sinon le plus flatteur, est à coup sûr celui que trace d'elle l'historien-diplomate de Maurier : « Cette dame, dit-il, avait de très rares vertus, sans qu'on ait remarqué dans tout le cours de sa vie, qui fut longue, aucun mélange de la faiblesse de son sexe. M. l'amiral, son père, l'estimait fort à cause de sa prudence et de sa modestie. Elle gagnait d'abord l'amour et le cœur d'un chacun par une parole douce et charmante, et l'estime générale par un raisonnement fort et par une bonté angélique. Elle était bien faite de sa personne, quoique sa taille fût petite. Ses yeux étaient beaux, et son teint extraordinairement vif. »

Digitized by Google

L'auteur de ces lignes laisse, nous semble-t-il, de côté un trait essentiel. Pourquoi ne dit-il rien du sentiment religieux de la princesse qui la pousse vers le libéralisme et la tolérance, qui lui fait choisir, comme précepteur de son fils, le célèbre Jean Uitenbogaert, l'un des chefs du parti des Remonstrants? C'est qu'Aubéry du Maurier, l'agent de Marie de Médicis et de Richelieu, ne saisit pas grand'chose à ce qui se passe en Hollande sous ses yeux, qu'il n'est, comme il le dit lui-même, « qu'une créature dévouée à ses maîtres posée à l'étranger en sentinelle », et ne se mêle en rien aux querelles religieuses qui s'agitent autour de lui et auxquelles, sans doute, il comprend peu de chose. C'est un tort, car dans ce temps-là la religion dépassait de loin la politique et la gouvernait à son gré.

Louise de Coligny, cela doit être dit, avait parfaitement saisi et mieux continué que personne la politique de son mari. Quand les décisions du synode de Dordrecht lui donnèrent tort, elle tourna le dos à la Hollande, laissant à son fils le soin d'y rallumer, un jour, le flambeau de la tolérance.

Frédéric-Henri de Nassau, en remplissant cette mission, rendit à sa patrie un service plus considérable que par le succès de ses armes et de sa politique. Il sauva la République d'elle-même. C'est tant à nos yeux, que nous y trouvons un motif suffisant pour déclarer à nouveau que, des quatre mariages du Taciturne, c'est, à coup sûr, le dernier qui a été dans ses résultats le plus profitable à sa maison et à son pays d'adoption. Guillaume d'Orange n'a point mal fait de se servir avec prédilection des femmes pour assurer la durée de son œuvre, et ce n'est point là le moindre côté de son génie. Il savait que les mains les plus faibles sont encore les plus sûres et les plus tenaces.

CH. RAHLENBECK.

Digitized by Google

LE PREMIER-NÉ.

I

Avouez qu'après cinq ans de mariage, il y avait de quoi être content. Aussi, quand ma petite Alice me glissa dans l'oreille le grand secret, mon premier mouvement fut de croire qu'elle se moquait de moi. Je trouvai la plaisanterie peu divertissante et je regardai Alice sans sourire, ce qui ne m'arrivait guère.

« Eh bien, tu n'es pas content?

— Tu ne te moques donc pas; c'est vrai?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai, répondit-elle, en relevant fièrement sa petite tête brune, autour de laquelle semblait briller une auréole nouvelle.

— Mais, en es-tu sûre, bien sûre, tout à fait sûre?

— Oh! le vilain incrédule; va le demander à grand'mère, elle te dira ce qui en est.

— Non, non, chérie, je te crois. »

Et je la pris dans mes bras, délicatement, comme on prendrait un jouet qu'on a peur de briser en le touchant.

« C'est un si grand bonheur, vois-tu, j'ai peine à y croire comme cela tout de suite. Je ne l'espérais plus, et toi?

— Moi bien, » répondit-elle, avec l'aplomb d'une certitude nouvellement acquise, qui se hâte de passer l'éponge sur tout ce qui n'est plus elle.

Cependant, si bien convaincu que je fusse, je profitai d'un moment d'absence d'Alice pour courir auprès de grand'mère, ma grand'mère à moi, seul reste vivant d'une nombreuse famille. Elle n'y voyait plus, la pauvre chère âme, mais

Digitized by Google

jamais un murmure ne montait à ses lèvres. La paix intérieure dont elle jouissait semblait se refléter dans ses yeux éteints et y mettre une flamme d'origine plus pure que la lumière d'ici-bas.

« Grand'mère, tu sais ?...

— Oui, mon fils, » et elle étendit vers moi sa main tremblante, tandis qu'un sourire radieux éclairait ses traits.

Je pris cette main dans les miennes et, m'agenouillant devant grand'mère, comme quand j'étais tout petit, je mis ma tête sur ses genoux.

« Quel bonheur ! chère Alice !

— Chère Alice ! » répéta-t-elle.

Puis elle reprit, après un moment de silence :

« Dis-toi bien, mon fils, que tout bonheur, si grand qu'il soit, a son côté sérieux. Ce serait mal se préparer aux devoirs qu'il amène que de n'en regarder que la partie lumineuse. »

Mais j'avais l'âme trop en fête pour prêter l'oreille aux notes qui sortaient du ton. Les paroles de grand'mère me faisaient l'effet d'une pièce sombre mise, sans raison, au beau milieu d'une étoffe neuve et claire. Elle le comprit, sans doute, car elle se reprit à sourire, en me caressant les cheveux.

« Et comment l'appelleras-tu, ce nouveau venu ?

— Georges, dis-je, sans hésiter.

— Et si c'est une fille ?

— Ce ne sera pas une fille.

— Qu'en sais-tu ? »

Je n'en savais rien, il faut en convenir ; cependant, je persistai à affirmer mon dire avec la véhémence d'un désir qui connaît son impuissance.

« Cloche d'arrivée, cloche de départ, reprit grand'mère après un silence, c'est le double son qu'une bonne nouvelle de ce genre fait tinter aux oreilles de vieilles femmes comme moi. »

Il y avait dans sa voix je ne sais quelle mélancolie que je ne lui connaissais pas, bien qu'elle nous entretînt souvent de sa fin prochaine.

Digitized by Google

C'était, sans doute, l'arrivée de ce petit être qui la rattachait à l'existence. Elle l'aimait déjà et comprenait d'avance que ce lien-là serait le plus rude à briser quand il faudrait partir.

Mais elle se rasséréna vite et, selon son habitude, mit tout son bonheur dans le nôtre.

Ah! la bonne journée! Je ne l'oublierai jamais.

Depuis, bien des mois se sont écoulés. On attend de jour en jour le grand événement. La gaîté des premières impressions a fait place à une sourde inquiétude qui nous rend sérieux tous les trois. Lorsque les devoirs de ma carrière d'avocat m'appellent au Palais, je m'en vais à contre-cœur, je reviens en hâte et je retrouve, jour après jour, les choses dans l'état où je les ai laissées. Afin de nous distraire d'une préoccupation constante, Alice et moi nous faisons des plans pour l'éducation du futur héritier de mon nom. Je rêve pour lui une carrière brillante. J'aplanis les difficultés, je le guide, par la force de mes désirs, jusqu'aux sommets les plus élevés. Mais Alice arrête souvent l'élan de ce vol ambitieux. On dirait que mon orgueil paternel l'inquiète.

« A quoi bon tout cela? dit-elle d'un air assombri; qu'il nous aime, voilà le point important.

— C'est vrai; mais s'il veut me plaire tout à fait, il faut aussi qu'il te ressemble. »

Ces mots la rassurent. Elle sourit, satisfaite de m'avoir ramené sur la terre ferme, à côté d'elle. Cependant, si je lui tais les rêveries de mon imagination, celle-ci n'en va pas moins son train. Elle prend, sur je ne sais quelle palette invisible, les tons les plus brillants et, à grands coups de pinceau, elle enlumine l'avenir. Pourquoi vouloir qu'elle se trompe? Pourquoi fermer les yeux aux tableaux colorés qu'elle est si habile à faire naître sous ses doigts? Eh! sans doute, le point important est que l'enfant nous aime. Mais ce point-là est tout acquis. Pour l'obtenir, la nature fait plus de la moitié de la besogne; le reste nous regarde, et qui doutera que nous ne fassions notre part d'effort?

Les jours se passent sans amener de changement. Nous

Digitized by Google

attendons l'arrivée du petit être avec une impatience croissante. Cette longue expectative nous énerve tous les trois, nous peuplant l'esprit de fantômes à formes de plus en plus arrêtées.

Enfin, un jour que je rentre plus tôt que d'habitude, la bonne me reçoit avec cette apostrophe :

« Ah! c'est trop tard, monsieur, tout est fini. »

Tout est fini!

Je m'élance dans l'escalier, renversant à moitié cette fille ébahie, qui reste là, comme un bloc, à me barrer le passage.

La garde m'attend au haut de l'escalier. Étouffé par une frayeur atroce qui me coupe la parole, je l'interroge du regard. Elle me rassure d'un sourire.

« Madame va bien, » dit-elle.

L'envie me prend d'aller étrangler cette bonne stupide.

« Et l'enfant?

— Un fils, monsieur. »

Un fils, mais alors c'est la joie des joies!

Cependant, il me semble remarquer je ne sais quel embarras, quelle réticence dans les manières de cette femme. Je me figurais qu'on avait un autre air en annonçant une nouvelle de cette importance. Il est vrai que je n'ai guère d'expérience et que pour elle c'est un métier. Elle en a tant fait, de ces annonces-là, que l'impression qu'elle en ressent est émoussée.

Un fils! J'entre sur la pointe des pieds, j'embrasse ma chère Alice, pâle, mais rayonnante. Je prends le petit être dans mes bras avec des précautions infinies. J'ai peur de l'endommager; c'est si délicat, si frêle, si petit! Cela ne pèse rien et, pourtant, quelle place immense cela occupe déjà! Grand'mère, qui est debout à côté du lit, veut savoir comment il est. Oh! si elle avait ses yeux! C'est la première fois que je lui entends dire une parole quelque peu amère à ce sujet, et je me hâte de lui décrire la petite figure à un cheveux près.

« Alors, tu es content? » dit Alice.

Si je suis content! Je l'embrasse de nouveau, j'embrasse grand'mère, j'embrasse le petit.

Digitized by Google

« Tu fais trop de bruit, me dit grand'mère, va-t'en. Alice doit être tranquille. »

Cette parole me calme comme par magie. Je tiens toujours le petit et je vais m'asseoir avec lui dans un fauteuil près de la fenêtre.

Il me regarde. Deux beaux yeux noirs, qui ont l'air d'implorer, s'attachent sur moi avec une persistance qui me remplit le cœur d'une singulière pitié. Certes, la vie m'a souri ; je serais un ingrat d'en médire. Cependant, il est des jours où l'on se demande le pourquoi de bien des choses. Les mystères qui nous enveloppent nous préoccupent, le contour indécis du rivage vers lequel vogue notre barque est inquiétant. Nous cherchons à pénétrer le brouillard qui le dérobe à nos yeux et, comme nous n'y parvenons pas, la lassitude nous prend ; l'ensemble de l'existence paraît une inutile et fatigante corvée, et l'au-delà, le seul point du voyage qui mérite notre attention. C'est pourquoi la pitié me prend en regardant le petit. Je me dis qu'il passera à son heure par les mêmes défilés obscurs, qu'il en souffrira à son tour. Mais auparavant, que de gaies et bonnes heures en plein soleil !

Je le tiens tout droit devant moi et il me regarde toujours du même regard triste et doux.

Que le voilà mal fagoté ! Je l'éloigne de moi pour le voir dans son ensemble. Ainsi entortillé, c'est un vrai magot. Je le tâte délicatement à travers ses langes ; puis, désireux de faire tomber ce cocon informe, non sans crainte et avec mille précautions, j'ôte une épingle, puis deux. Bientôt, une petite épaule se montre, puis une seconde, puis un bras mignon.

Tout à coup, une lumière affreuse vient m'éblouir l'esprit ; je repousse l'enfant ; peu s'en faut que, dans mon émoi, je ne le laisse glisser de mes mains, comme on lâche un objet qui blesse.

Là, à la place où devrait être le bras droit... une manche vide.

Au même instant, comme si un secret instinct l'eût averti, la figure du petit se couvre d'une teinte violacée, se convulsionne et des cris perçants remplissent la chambre.

Digitized by Google

Alice m'appelle auprès d'elle. Je répare à la hâte, tant bien que mal, le désordre où j'ai mis la toilette de l'enfant et, en passant devant grand'mère, je le mets entre ses bras. Mon cœur est trop oppressé pour rien dire et je ne réponds au sourire d'Alice que par un autre sourire.

Le petit s'est calmé immédiatement sur les genoux de grand'mère, qui le berce en chantonnant, et il ne tarde pas à s'endormir.

Assis sur une chaise, au chevet du lit d'Alice, les yeux fixés sur mon fils qui dort, étendu sur le dos, je passe une heure qui me semble éternelle. Par moments, l'espérance absurde de m'être trompé m'illumine comme un éclair. L'enfant fait-il un mouvement, ma conviction me reprend âpre et tenace, et bientôt c'est un amer désespoir qui me remplit le cœur.

Ce petit me fascine, je ne le quitte pas des yeux, mais c'est en vain que j'essaye de rattacher à son existence le fil, brusquement rompu, de mes espérances. Il me semble qu'une distance énorme nous sépare tout à coup et que jamais nous ne la franchirons ni l'un ni l'autre. Je pense à mon fils, à l'autre, à celui que j'attendais, et je sens que celui qui est venu n'occupera pas sa place, qu'elle est vide dans mon cœur, qu'elle attend toujours.

Manchot! Disgracié!

Ah! il eût mieux valu mille fois qu'il ne vînt jamais au monde! La vie n'est-elle pas assez difficile, sans qu'on soit privé d'un bras pour en porter le fardeau ! Tout le bonheur anticipé, tous les joyeux projets d'avenir disparaissent dans une seule flambée, dont la fumée âcre me monte au cerveau.

Alice s'est assoupie. Une expression de paix ineffable est répandue sur ses traits. C'est qu'elle vient de goûter une de ces joies courtes, mais parfaites, qui passent au vol dans nos cœurs, sans s'y fixer jamais. Elle s'est endormie au sein de cette dangereuse béatitude, tandis que le grain montait à l'horizon.

Jamais je n'aurai le courage de le voir éclater au-dessus de sa tête.

Digitized by Google

Les premiers jours, peut-être ne s'apercevra-t-elle de rien. En n'habillant pas l'enfant auprès d'elle,... la chambre est si obscure... Mais après,... après? Elles viennent toujours, les heures redoutées. D'ailleurs, depuis la fatale découverte, la chambre semble s'être éclaircie. Je vois tous les objets qui s'y trouvent se dessiner clairement. Le profil de grand'mère se détache en contours arrondis sur le fond blanc des rideaux et, si le petit ne dormait, maintenant couché sur le côté droit, je verrais assez pour deviner... j'en suis sûr! Peut-être n'est-ce que la clarté brutale d'une conviction acquise qui glisse ses rayons partout, et Alice, avec son bandeau d'illusions, sera-t-elle à l'abri. Oh! destinée cruelle! Pourquoi faut-il qu'il lui soit arraché? Nous nous serions passés de cette joie; nous étions heureux à nous trois. Mais la tenir dans nos mains et la voir s'y briser en nous blessant de ses débris, la sentir naître et grandir et la perdre, brusquement écrasée par un éboulement imprévu, c'est trop cruel. Et puis, c'est une épreuve sans grandeur dont on a honte de montrer que l'on souffre, une blessure humiliante qui ne saigne qu'en dedans et se nourrit de nos cœurs.

Comme je l'aurais aimé, ce petit être! Je le sens au vide laissé dans ma vie, que déjà la pitié seule s'essaye à remplir. Oh! pour le plaindre, oui, je le plains, pauvre être chétif, flétri par la destinée. Quelle armure pour la lutte, que cet attirail incomplet! La disgrâce est comme une pelote où mille dards font leur trou. Il ne le dira pas, mais chacune de ces piqûres laissera la trace d'une blessure, et son âme ulcérée deviendra défiante et morbide.

Ah! pourquoi est-il jamais né?

Grand'mère a deviné, au grand silence qui règne dans la chambre, qu'Alice s'est endormie. Elle m'appelle à voix basse et me prie de mettre le petit dans son berceau, tout doucement, sans l'éveiller. Je le prends avec effort. La figure irradiée de grand'mère me fait mal, comme un rayon trop brillant blesse les yeux au sortir de l'obscurité. Un mot sur cette joie et je la verrais s'évanouir comme un brouillard du

Digitized by Google

matin. Mais à quoi bon hâter les moments d'amertume? Ils ont leur heure certaine. Le temps qu'on peut leur dérober est bien à nous.

Si délicatement que je tienne le petit, il s'éveille quand je le dépose dans son berceau bleu et blanc.

« Lae, lae, lae! » des cris aigus retentissent de nouveau. La garde accourt et prend l'enfant, mais Alice s'est éveillée et demande à le voir. C'est un moment affreux. Si elle allait être prise de la même curiosité que moi! Pour fuir le spectacle de cet examen, je vais soulever un coin du rideau et regarder attentivement dans la rue. J'y reste jusqu'à ce que la garde, d'une voix grêle, entonne une complainte enfantine. Alors, je glisse vers Alice un regard furtif. Sa figure est sereine. Elle n'a rien vu.

Elle me demande d'une voix douce quel temps il fait.

« Il pleut à verse, » dis-je avec conviction.

La garde me jette un regard surpris, et, au même instant, j'aperçois par la porte entr'ouverte un brillant rayon de soleil qui lèche le plancher de la chambre voisine. C'est trop tard pour me dédire et je laisse libre carrière aux commentaires de cette femme. Que m'importe s'il fait beau pour les autres? Pour moi, il pleut à verse, et le ciel est uniformément gris.

Tout prend fin. Cette éternelle soirée arrive à son terme et la nuit silencieuse lui succède enfin. Ah! je soupirais après ces moments de calme et de solitude. Pauvre oiseau surpris par la bourrasque, je passe de longues heures d'insomnie à essayer de remettre de l'ordre dans mes plumes hérissées. Mais, en dépit de mes efforts, c'est toujours la même pensée lancinante qui surgit de tous les coins de mon esprit. Je la tourne et retourne, sans réussir à lui trouver un côté par lequel elle soit supportable, et bientôt cette tranquillité, que j'ai désirée et qui me laisse tout à moi-même, me pèse et m'oppresse. Le silence rend le cri de mon cœur plus bruyant; le repos de toutes choses semble accroître encore mon agitation. Je voudrais me lever, courir, crier, m'éreinter, jeter au vent ce trop-plein qui m'étouffe. Enfin,

Digitized by Google

les pâles rayons du matin éclairent la chambre d'un jour grisâtre. Avec le retour de la lumière, il se fait une sorte d'apaisement, d'accalmie stupide. Peu à peu, ma pensée fatiguée se reporte sur Alice. C'est elle qu'il s'agit d'épargner et de soutenir. Au lieu de ruminer égoïstement sur ma propre peine, c'est la sienne qu'il faut alléger. Je me promets de lui dérober mon chagrin, les révoltes de mon orgueil, et je m'endors enfin d'un sommeil de plomb.

Il me semble que j'ai à peine dormi une demi-heure, lorsque des cris aigus me réveillent en sursaut.

Je me lève à la hâte, et, fort des résolutions prises naguère, je m'approche d'Alice sur la pointe des pieds. Elle a les yeux grands ouverts et me regarde affectueusement. Le petit être s'est calmé et il dort à ses côtés, les yeux clos, la bouche entr'ouverte. Elle semble me l'indiquer des yeux. Il faudrait trouver quelques paroles de tendresse à l'adresse de ce fils si impatiemment attendu, mais les souhaits de bienvenue m'étranglent sans réussir à sortir de mon gosier.

« As-tu dormi, ma chérie?

— Oui, répond-elle, tandis qu'une nuance de surprise inquiète passe dans ses yeux, et toi?

— Oh! moi, tout d'un somme; c'est si bon, le sommeil!

— Et le réveil? » dit-elle, en fixant sur moi son regard plein de lumière.

Je baisse les yeux sous ce rayon pénétrant qui semble vouloir percer l'ombre de mes secrètes pensées, et je réponds:

« Surtout le réveil. »

Nous nous taisons tous deux. Ma présence, je le sens, met un poids sur le cœur d'Alice; je fais un mouvement pour m'éloigner, mais elle me rappelle :

« Paul!

— Alice? et je m'approche de nouveau.

— Tu t'en vas... tu... tu n'embrasses pas ton fils?

— Je craignais de l'éveiller, » dis-je, en effleurant de mes lèvres le front rouge et plissé de la petite créature.

En effet, si léger que fût l'attouchement, l'enfant y répond par son cri déjà bien connu:

Digitized by Google

« Lae, lae, lae ! »

Alice le prend dans ses bras et s'efforce de le calmer, tandis que, confus et attristé, je me dirige vers la porte.

Grand'mère est dans la chambre voisine et m'arrête au passage.

Son étrange finesse de perception semble avoir deviné quelque chose. On dirait qu'avec la sensibilité d'un baromètre elle a perçu dans l'atmosphère une dépression subite et incompréhensible. Elle cherche mes deux mains et les retient :

« Paul, qu'y a-t-il? »

Mais je me soustrais à cette étreinte et je m'échappe en indiquant à grand'mère, d'un geste qu'elle ne voit pas, la chambre d'Alice, dont la porte est restée grande ouverte. Je me sauve dans la rue comme un coupable, traqué par une meute de remords acharnés. Ils coupent toute retraite et me ramènent forcément à l'examen de mon propre cœur. Eh bien, quoi? Est-ce ma faute, si je ne puis avoir pour ce fils manchot la tendresse que j'avais préparée pour l'autre? Puis-je rallumer ce que le souffle de la destinée a éteint, redresser ce qui est tordu, rendre la vie à ce qui est mort?

Oui, je sais, Alice.

Mais quand elle saura tout, elle aussi, elle comprendra. Elle me suivra pas à pas sur cette route cruelle, se blessera aux mêmes épines, se heurtera aux mêmes cailloux. Il s'agit seulement d'avoir patience, d'attendre qu'elle m'ait rejoint, et nous marcherons encore la main dans la main. A le porter à deux, le fardeau sera moins lourd. Jusque-là, il faut subir le rôle ingrat que je dois jouer, en supporter l'épreuve, les yeux fixés sur le dénouement qui doit me rendre, non la félicité complète, mais tout ce que je puis attendre de bonheur dans les circonstances actuelles.

Tout en devisant de la sorte, j'arrive devant la porte du Palais. J'y entre avec joie. Le spectacle des misères d'autrui, des maux secrets, des douleurs avilissantes, des plaies envenimées qui rongent la société, tente mon esprit attristé. Je me sens appartenir à la grande confrérie des souffrants;

Digitized by Google

l'idée de justice disparaît, remplacée par un sentiment de fraternelle pitié pour tout ce qui gémit, et à ce sentiment se mêle une singulière satisfaction de n'être pas seul à supporter les coups du sort.

II

Mon fils a eu quinze jours aujourd'hui. Quinze jours, quinze siècles. Alice est levée et a repris sa vie ordinaire. Elle va, elle vient, elle soigne le petit, sans négliger grand'mère ni l'entretien de la maison. J'ai eu beau l'épier, je n'ai jamais surpris dans ses yeux ni traces de larmes ni douloureuse rêverie. Elle me regarde bien en face et répond avec douceur à ce que je lui dis. Cependant, je sens que là, entre nous deux, une barrière s'est élevée, que cette barrière est vivante, qu'elle est infranchissable. Jamais un mot, jamais une allusion qui soulève, sur ce point, le voile où s'enveloppe cette âme subitement fermée; seulement, je devine qu'elle rejette mon aide et veut porter seule le fardeau. Enfermée dans sa dignité maternelle comme dans une forteresse, elle me regarde faire le tour du bâtiment sans m'indiquer un point faible par où forcer l'entrée. Il y aurait bien un mot magique pour faire tomber murs et remparts, mais ce mot... je ne puis pas le dire. Je me mentirais à moi-même et puis ce serait manquer d'égard au fils qui n'est pas venu.

Ce nouvel arrivé m'a volé le cœur d'Alice, enlevé la préférence de grand'mère, détruit la paix de l'âme; il m'a tout pris pour ne m'apporter en échange que le spectacle de sa disgrâce, et il faudrait l'aimer sans restriction, le choyer comme l'hôte préféré du foyer! Est-ce juste, est-ce possible? Encore si Alice m'eût fait la confidence de sa peine, j'aurais oublié la mienne pour ne penser qu'à elle, j'aurais eu le courage de composer un étalage de sentiments menteurs qui l'eût trompée et rassurée. J'en serais peut-être venu, guidé par son exemple, à éprouver pour cet être disgracié un sentiment moins amer. Mais l'éloignement où elle me tient permet aux germes primitifs de vivre, de croître, d'envahir peu à peu le

Digitized by Google

terrain tout entier. Grand'mère, qui ne comprend rien à l'état des choses, a cessé de me questionner. Cependant, je vois parfois une ombre d'inquiétude passer sur sa figure, d'ordinaire sereine. L'enfant vient-il à se faire entendre, l'ombre disparaît et ses traits s'épanouissent sous la chaleur d'un rayonnement intérieur. Faut-il l'avouer, cet oubli me déplaît. Je préfère voir sur la figure de grand'mère la marque d'un souci. C'est un lien sympathique qui me rattache à l'intérêt des miens, un fil auquel tient l'espérance d'une issue quelconque à cette situation douloureuse. Aussi, quand le moindre mouvement de l'enfant suffit à le briser, est-il étrange que j'en sois irrité? Je me sens plus seul encore, plus abandonné. Je ne suis plus numéro deux, mais un zéro devant une unité.

Aujourd'hui, je rentre plus tard que d'habitude. Qui songera à s'en apercevoir? Alice a bien autre chose en tête et grand'mère ne sent plus le poids des heures. Une pluie fine, froide, pénétrante m'a transpercé jusqu'aux os; mais qu'est cela en comparaison de cette autre pluie, non moins froide, non moins continue, qui me glace jusqu'au cœur? Autrefois, dans des circonstances semblables, un chaleureux accueil me réconfortait. Alice avait préparé ma robe de chambre, mes pantoufles, et, dans les jours froids, tout cet attirail domestique chauffait doucement, en attendant le maître, devant un joyeux feu de bois.

Aujourd'hui!

J'entre doucement. J'ai toujours le sentiment d'être un intrus et je prends mille précautions pour n'éveiller, par mes entrées et mes sorties, l'attention de personne.

La porte de la chambre où sont grand'mère et Alice est entr'ouverte et, avant de la pousser, je glisse un regard furtif à l'intérieur.

Grand'mère, les pieds sur les chenets, tient le petit. Un feu clair pétille dans l'âtre. Alice, assise un peu plus loin, regarde son enfant, qu'on a déshabillé et qui gigotte sur les genoux de grand'mère. Sur une chaise, devant le feu, ma robe de chambre est à sa place accoutumée. Cette vue me

Digitized by Google

donne un coup au cœur et je reporte sur Alice des yeux attendris. L'expression de sa figure me cloue sur place. Ses yeux, démesurément ouverts, se fixent sur grand'mère avec une attention si douloureuse que mes regards inquiets se tournent du même côté.

Grand'mère tient toujours le petit étendu sur ses genoux. Elle passe et repasse la main avec une agitation croissante d'un côté, puis de l'autre ; elle retourne l'enfant et répète les mêmes mouvements toujours plus fiévreusement. Une anxiété affreuse l'a saisie, puis, peu à peu, la désolante conviction l'envahit.

« Alice, est-ce que...

— Oui, » dit Alice vivement, sans laisser achever la phrase, comme si elle eût eu hâte d'écarter de sa blessure une main cruelle.

Puis elle continue d'une voix sourde, qui fait mal :

« Est-ce que, toi aussi, tu vas ne plus l'aimer? »

Ces paroles me tombent sur le cœur comme du plomb.

« Ne plus l'aimer! s'écrie grand'mère, en serrant contre elle la frêle créature; l'aimer davantage, pauvre petit être innocent! L'aimer pour lui-même et l'aimer pour sa disgrâce! L'aimer pour nous et pour les autres!

— Merci, dit Alice, tu es bonne, toi, tandis que Paul... »

Elle va s'agenouiller devant grand'mère et, la tête dans ses mains, se met à sangloter comme si son cœur éclatait.

La digue est rompue et toute l'amertume qu'elle retenait forcément s'échappe bouillonnante et passionnée. Des paroles heurtées et incohérentes se précipitent sur ses lèvres, tout un arriéré douloureux qui s'élance comme un torrent par l'issue ouverte tout à coup.

Ses paroles ne m'arrivent pas toutes, mais je distingue mon nom mêlé aux mots : cruel, sans cœur, pas de pardon, fini...

Grand'mère répond quelque chose... Je n'entends pas ce qu'elle dit, je n'entends plus rien que le bruit que fait dans mon cœur l'écroulement de mon bonheur.

Il me vient une envie folle d'aller me jeter à côté d'Alice,

Digitized by Google

aux pieds de grand'mère, de reconquérir ma place dans leur affection, de dompter la résistance de mes instincts, d'aimer le petit à leur exemple. Je ne sais quelle étrange timidité me retient. Peu à peu, je m'éloigne de la porte, je descends à pas furtifs et je me retrouve bientôt dans la rue sous la pluie glacée. Un brouillard humide enveloppe la ville entière. Je marche devant moi sans but, harcelé par une pensée unique qui me tenaille l'esprit et le cœur. Comme pour complaire à la mélancolie de mes pensées, au tournant de la rue, un cortège funèbre débouche lentement, escorté par des prêtres dont le chant monotone semble servir d'accompagnement à la tristesse de la journée. C'est un chemin tout indiqué à ma volonté indécise, et machinalement je me joins aux derniers rangs de la procession. On cause autour de moi, on rit même, tandis que là, en avant, le mort se rend à sa dernière demeure. Je pense avec amertume à la courte traînée de chagrin que le départ de chacun de nous laisse derrière lui, au peu de profondeur des affections humaines, au rien qu'il faut pour les déraciner.

Peu à peu, absorbé dans mes pensées, je me laisse distancer par le groupe funèbre et je reste seul en arrière. Un bruit monotone et persistant, que j'ai conscience d'avoir entendu longtemps sans y prendre garde, me tire enfin de ma rêverie. Je mets la main à ma poche pour chasser cette mouche importune. A ce mouvement, le mendiant, qui s'est laissé dépasser, découragé, sans doute, par mon inattention, revient à moi en courant.

Oh ! malheur ! c'est un petit manchot qui me tend sa main unique. Sa figure pâle et fatiguée ébauche déjà un sourire satisfait.

Je le regarde avec colère.

Il me semble qu'il fait exprès d'être manchot, qu'il est manchot pour me narguer, et je lui crie :

« Va-t'en ! »

Effrayé, il s'enfuit en courant.

Aussitôt, l'image d'Alice, de grand'mère, de mon fils se dressent comme trois statues devant moi et je rappelle

Digitized by Google

l'enfant à grands cris. Mais je ne fais que l'effrayer davantage et il court de plus en plus vite. Je me mets à sa poursuite, talonné par l'idée que si je le laisse échapper avec cette parole de colère, c'en est fait de mon bonheur, que je ne le retrouverai jamais, que moi-même je l'aurai chassé.

Le pauvret une fois rejoint, j'ai bientôt fait de le rassurer en lui glissant une pièce blanche qu'il regarde briller au fond de sa main noire.

Je pose la main sur sa tête et, détournant les yeux, je lui dis :

« N'aie pas peur, je ne te veux pas de mal. »

Il lève vers moi un regard où brille un reste d'inquiétude:

« Oh! je n'ai pas peur, monsieur. »

Puis il continue timidement :

« C'est bien pour moi, cette belle pièce-là, tout entière pour moi?

— Oui, sans doute. »

Il reste un moment pensif.

Qu'est-ce qui s'agite dans cette petite tête?

Cherche-t-il à éclaircir le vague sentiment qu'il a de l'indifférence du monde à l'égard du malheur et de la disgrâce? Je ne sais.

Bientôt il relève la tête, me regarde d'un air connaisseur, plein de finesse :

« C'est de l'argent, ça, » dit-il, et il s'en va joyeusement.

Cet incident a permis au cortège funèbre de me devancer tout à fait. Faut-il le rejoindre ou suivre l'enfant, qui s'en retourne par le chemin d'où je suis venu? Je reste un moment hésitant, sollicité par deux courants contraires. Enfin, à pas lents, je prends la direction que le petit mendiant semble m'indiquer, et bientôt je me retrouve devant la porte de notre demeure. Là-dedans, la flamme brillante pétille dans l'âtre, et moi je suis transi et mouillé jusqu'aux os. Cependant, la réception qui m'attend me fait battre le cœur et arrête ma main. Comment cacher à Alice ce que ses paroles, surprises par hasard, m'ont révélé? Que lui dire de ses yeux rougis? Comment m'informer, après ce que je sais?

Digitized by Google

Sa chambre me paraît déserte. Non, grand'mère est assise dans un fauteuil; elle sommeille, la tête penchée sur la poitrine, et là, dans son berceau, mon fils repose. Je m'en approche à pas de loup. Le petit a les yeux ouverts, il me regarde sans pleurer, je crois presque qu'il a souri. Timidement, je glisse vers sa petite main un de mes doigts, doigt de géant pour cette menotte mignonne. Il s'en empare et le serre de toute la force de ses petits muscles. Cette pression me fait l'effet d'un appel, d'une prière, d'une muette invocation! Ému, je me penche vers le berceau qui contient, renfermés sous cette forme chétive, tant de beaux rêves évanouis, et je murmure :

« J'essayerai. »

Un bruit léger me fait tourner la tête.

Alice, d'une pâleur de statue, est derrière moi.

Tout mon sang afflue à mon visage, comme si elle m'eût surpris en faute. Troublé, honteux de cette rougeur, qui trahit l'émoi de mon cœur, je quitte le berceau et je vais ensevelir ma confusion sous les plis de ma robe de chambre, toujours étalée devant le feu.

Alice n'a pas retrouvé sa sérénité. Je l'examine à la dérobée, sans trouver un mot pour rompre ce silence oppressant. Elle s'assied près de l'enfant. La pâleur de son visage, ses yeux cernés, l'abattement de toute sa personne ont une éloquence cruelle, qui me martèle le cœur.

« Alice? »

Elle lève les yeux vers moi sans répondre.

« Tu... tu as pleuré? »

A ce mot, venu trop tôt, ses traits se contractent, ses nerfs, encore ébranlés, se détendent de nouveau. Elle lutte un moment avec elle-même, puis, sentant la marée amère l'envahir une seconde fois en dépit de ses efforts, elle se lève et sort de la chambre.

Furieux et désolé, je n'ose pas même aller la rejoindre, je n'ose rien pour la consoler.

Lorsqu'elle revient, une demi-heure plus tard, ses traits ont repris leur sérénité. Elle a même une vivacité surpre-

Digitized by Google

nante. Elle parle avec volubilité de mille sujets indifférents. Elle me questionne sur des faits qui ne l'ont jamais intéressée et me force, par son étrange insistance, à suivre la direction qu'elle imprime à l'entretien. C'est me faire comprendre qu'elle entend me tenir à l'écart des sujets qui lui tiennent à cœur, que désormais ce sanctuaire-là m'est fermé, que j'y heurterais en vain.

O Alice, Alice!

Au bruit de notre conversation, grand'mère s'est éveillée. Je ne vois plus sur son front le nuage d'inquiétude que j'y cherchais avec anxiété, mais un pli, entre ses deux sourcils, indique une pensée plus nette, un souci à contours plus arrêtés.

Elle appelle Alice et l'envoie faire je ne sais quel message. Puis elle se lève, traverse à tâtons la chambre, va au berceau, prend le petit dans ses bras...

« Paul... où es-tu?

— Ici. »

Guidée par la voix, elle vient droit à moi, ses mains tremblantes posent sur mes bras la frêle créature, avec ce seul mot, dit tout bas à mon oreille :

« Alice. »

Je comprends.

Cet enfant semble m'être accordé pour la seconde fois, non point comme un don plein de joie et de promesses, mais comme un dépôt qui doit m'être sacré, non point revêtu d'habits de fête, mais sous l'austère vêtement d'un devoir. Grand'mère a mis le doigt sur une corde prête à vibrer et, sans demander ni donner d'explication, je réponds :

« Je le promets. »

Puis, craignant d'être surpris par Alice, je remets l'enfant dans son berceau et je vais m'asseoir près de grand'mère. La main dans la sienne, j'écoute s'éloigner, comme un grondement de plus en plus lointain, les tonnerres de ma conscience en révolte. Ah! que le calme est doux après la tempête! Si seulement Alice me revenait, je pourrais être presque heureux.

Digitized by Google

III

Il est minuit. Nous avons passé une terrible journée, et je ne sais quel funeste pressentiment m'avertit que tout n'est pas fini.

Alice, assise près du berceau, épuisée par les émotions et les fatigues d'un jour d'angoisse, la main dans celle de grand'mère, a les yeux fermés. Mais ce n'est pas le sommeil qui la tient ainsi immobile. Ses traits sont tendus, une pensée douloureuse la préoccupe. Dans ce corps fatigué, l'esprit veille, jetant une clarté effrayante sur les possibilités du lendemain. Ah ! je voudrais aller m'asseoir à côté d'elle, la rassurer de mon mieux, la bercer de douces paroles qui endorment son inquiétude! Mais non. Je ne ferais que redoubler son malaise. Même lorsque notre enfant, la figure convulsionnée, les membres tourmentés par le mal subit qui l'a saisi, se tordait dans ses bras, même alors, j'ai senti que mon aide était superflue, ma présence inutile. C'était à grand'mère, à la pauvre aveugle qu'Alice s'adressait pour les secours à donner. Dans ces moments d'angoisse, ce détail m'a laissé indifférent, mais à présent une craintive timidité retient de nouveau les paroles sur mes lèvres.

Alice a subi mon aide. Voilà tout. Elle n'y a vu qu'un acte de consciencieuse abnégation. Qui sait si tout au fond de son cœur elle ne m'accuse pas de désirer...

Oh! non, c'est impossible... Cette pensée me rendrait fou. Alice, Alice!

Je tourne vivement les yeux vers elle et surprends son regard fixé sur moi avec une attention singulière. Elle le détourne rapidement, mais n'ai-je pas vu briller un éclair dans ses prunelles? Ah! c'en est trop, c'est plus que je n'en puis porter. Il faut que je lui parle, que je lui explique, là, tout de suite, devant le berceau de notre enfant!... Plus tard, qui sait si elle me croirait?

Mais au moment où je me lève, elle-même s'élance vers le berceau, se penche vers le petit, le prend dans ses bras. Une expression d'angoisse se peint dans ses yeux. L'enfant s'agite

Digitized by Google

dans d'horribles convulsions. Grand'mère lève vers le ciel ses deux mains jointes et moi je m'avance vers Alice, je veux lui prendre son fardeau de force, mais elle s'y refuse. Elle repousse mon bras doucement, mais fermement. Cependant elle m'a regardé sans colère et ce regard me fait l'effet d'une sorte d'invitation à m'associer de loin à son inquiétude.

Si je m'y associe !

La figure contractée de notre fils me fait mal. J'essaye en vain d'introduire dans ses lèvres serrées les médicaments ordonnés. Rien ne passe. La tête est renversée en arrière. Il a les yeux hagards, les traits horriblement tourmentés. L'impuissance de le secourir rend plus poignant le spectacle de ses souffrances.

Enfin, après une heure de lutte, le calme revient, les petits membres se détendent, une immobilité de marbre succède à cette furieuse agitation. Alice, livide, a les yeux secs. Elle regarde un moment le petit être inanimé dans ses bras, puis elle va le poser dans son berceau, doucement, comme si elle craignait de l'éveiller.

Mais son sommeil est lourd et il ne doit jamais le secouer.

Grand'mère m'interroge à voix basse :

« Paul?

— C'est fini ! »

Un frisson secoue le corps d'Alice, mais je comprends que je ne lui ai rien appris.

Bientôt, elle va reprendre le petit dans son lit et, lorsque je veux l'aider dans le dernier acte si cruel de son rôle maternel, elle m'arrête :

« Non, seule. »

Je n'ose insister et je la laisse habiller péniblement notre enfant mort.

Elle le revêt de sa robe de baptême. Sous cette parure toute blanche, il repose maintenant couché dans son berceau, tandis que les heures se traînent dans le lourd silence de la nuit.

Aucun de nous ne songe à aller prendre quelque repos. Cependant, quand les lueurs grises du matin commencent à

Digitized by Google

pénétrer dans la chambre, j'exige qu'Alice et grand'mère aillent se reposer.

Me voilà seul enfin, devant ce petit cadavre! Je puis m'en approcher et lui dire ce qui m'oppresse le cœur. Il est étendu sur le dos, les yeux fermés, sa main mignonne ramenée sur la poitrine.

Je m'agenouille auprès du berceau et je murmure :

« Pardon! »

M'entend-il? Sait-il la profondeur et la vérité de mon repentir? Comprend-il l'amertume qui empoisonne mes regrets?

En accueillant si mal son arrivée, ne l'ai-je pas poussé moi-même vers cette porte de sortie qui ne se rouvre plus? Je me fais l'effet d'un bourreau, et celui que j'ai mis à mort est mon fils.

Mon fils!

Ah! malheureux orgueil! Mon cœur se brise. L'amour paternel refoulé, rompant les misérables entraves qui le retenaient, m'inonde enfin, mais c'est pour me rendre mon malheur plus sensible.

Là, sur la table, sont rangés tous les objets de toilette de l'enfant. Un peu plus loin, ses vêtements, arrachés à la hâte, gisent pêle-mêle sur une chaise. Un tiroir de la commode est resté ouvert. Alice a mis là tout le trousseau du petit et à ses moments perdus elle le passait en revue. C'était son trésor qu'elle comptait et recomptait, sous prétexte de réparer les avaries. Hélas! il n'y en avait point...

La vue de ce tiroir ouvert, abandonné brusquement, lors des premiers symptômes alarmants, achève de m'amollir, un flot de larmes me monte aux yeux. Je ne sais combien de temps je reste ainsi absorbé.

Tout à coup, tout près de moi, il me semble entendre un léger bruit. L'enfant aurait-il bougé?

Non, mais là, à mes côtés, Alice, agenouillée, pleure silencieusement.

Elle lève vers moi ses yeux baignés de larmes.

« Tu l'aimais donc? Alors... pourquoi?

Digitized by Google

— O Alice, pardonne-moi, je suis bien coupable. Je ne pouvais pas oublier, vois-tu. Ce qui aurait dû me le rendre plus cher, je lui en faisais un crime ; je l'accusais, lui, des tourments que m'infligeait mon propre orgueil. Quand, peu à peu, la voix du cœur a étouffé les cris de ce faux orgueil, j'ai eu peur, en lui montrant ma tendresse, de te paraître hypocrite. Tu aurais pu m'accuser de jouer une indigne comédie, d'user d'une feinte infâme pour ressaisir ton affection. Tu avais le droit de tout supposer. J'ai bien souffert, va! Et aujourd'hui, qu'il m'est impossible de réparer le mal, d'effacer mes torts, aujourd'hui, qu'il est insensible à tout jamais, j'envie tes larmes, où ne se mêle rien de l'amertume des miennes. Quand le temps aura adouci ta peine, tu trouveras, dans le souvenir de ton enfant, une sorte de consolation, tu repasseras dans ta mémoire les événements de son court passage ici-bas et, si tu pleures à chacun de ces jalons, tu ne craindras pas de t'y arrêter, tes larmes te seront douces. Mais moi, la pensée de ce petit être me poursuivra comme un éternel reproche, je n'évoquerai jamais son image sans que la même épine vienne se planter dans ma blessure. Hélas! il ne me voit plus, il ne m'entend plus, je sollicite en vain son pardon. Mais le tien, Alice, le tien, me l'accorderas-tu? »

Elle continue à pleurer silencieusement, la tête dans ses mains.

« Alice, ne me crois-tu pas? »

Elle ne répond pas ; cependant il me semble qu'il m'est permis de m'associer à sa douleur, qu'elle accepte ma sympathie, que notre peine devient commune. Aujourd'hui, son cœur n'a d'écho que pour une seule pensée, mais un rayon d'espérance illumine la nuit.

Jamais je n'ai senti comme aujourd'hui le lien qui m'attache à elle, la part qu'elle a dans ma vie, la joie qu'elle apporte à mon foyer et, là, devant le berceau de notre enfant mort, je jure que jamais plus, par ma faute, un nuage n'assombrira sa vie.

EUGÉNIE PRADEZ.

Liége.

Digitized by Google

LA CONTRE-RÉFORMATION CATHOLIQUE DU XVI^e SIÈCLE.

L'analogie de la lutte que nous avons à soutenir contre la domination de l'Église romaine ne suffit pas à expliquer l'espèce de fascination qu'exercent sur notre esprit les souvenirs du XVI^e siècle. Il y a peut-être, dans l'intérêt si soutenu que nous accordons aux moindres épisodes de cette époque, quelque chose de la jouissance morbide avec laquelle l'homme conscient d'avoir manqué sa destinée se reporte vers la bifurcation des chemins de sa vie, soit pour faire la part des fautes et des fatalités qui l'ont engagé dans la mauvaise voie, soit pour rechercher ce qu'il eût trouvé sur la bonne.

Jusqu'ici, toutefois, les écrivains qui ont traité notre histoire du XVI^e siècle se sont surtout attachés à la réforme protestante et ont un peu laissé dans l'ombre les péripéties de la contre-réformation qui a fourni à l'Église les moyens d'endiguer l'insurrection grandissante, voire de reconquérir une partie du terrain déjà perdu. Il semblerait même, pour une partie du public, que le catholicisme se soit borné à la défensive et qu'il se soit retrouvé, au lendemain de la tourmente, tel qu'il était la veille.

C'est pour remplir cette lacune et combattre ce préjugé qu'un honorable professeur de l'Université libre, M. Martin Philippson, vient de publier un ouvrage historique intitulé *La contre-révolution religieuse au* XVI^e *siècle* [1]. Sous ce titre, qui est fort heureux, il expose trois séries d'événe-

[1] *Origines du catholicisme moderne. — La contre-révolution religieuse au* XVI^e *siècle*, par M. Martin Philippson, professeur à l'université de Bruxelles. 1 vol. in-8^e. Bruxelles, Muquardt, 1884.

Digitized by Google

ments : la fondation des nouveaux ordres religieux, et particulièrement de l'ordre des jésuites ; — le rétablissement de l'inquisition romaine ; — les trois phases du concile de Trente.

L'auteur fait observer qu'on a publié récemment un grand nombre de documents sur ces différentes questions. Mais il ajoute avec raison que jusqu'à présent on ne les avait pas mis à profit dans une œuvre d'ensemble « destinée à dérouler devant le public lettré l'histoire de ce grand mouvement catholique ». Il s'est surtout attaché au rôle politique des événements : « Il était difficile, ajoute-t-il dans sa préface, de garder une impartialité absolue au milieu de ces grandes passions et de ces conflits immenses qui touchent de si près à nos luttes actuelles. Je me suis efforcé, au moins, de conserver l'équité, indispensable à l'historien s'il veut maintenir à sa science son véritable caractère et ne pas l'abaisser jusqu'à lui faire servir les tendances politiques et religieuses du jour. »

Essayons de suivre M. Philippson dans le récit des faits pour y chercher la justification de son assertion initiale, que « le catholicisme, dans sa forme moderne, date de la seconde moitié du XVI^e^ siècle ».

I

Quand surgit Luther, l'Église romaine semblait menacée d'une prochaine dissolution. Le clergé avait perdu les mœurs avec la foi. Les papes eux-mêmes n'étaient plus que des sceptiques et des jouisseurs qui avaient fait de l'Église une vaste exploitation financière. La simonie se pratiquait sans restrictions du haut en bas de l'échelle, et on devait encore s'estimer heureux quand les sommes extorquées par la vente des bénéfices ou des indulgences servaient à encourager les arts ou les lettres et non à enrichir les familles ou à satisfaire les passions des marchands du temple. Eugène IV, Nicolas V, Pie II, Léon X, étaient avant tout des hommes de la Renaissance, humanistes et platoniciens, qui se préoc-

Digitized by Google

cupaient fort peu de l'orthodoxie des opinions, pour autant que celles-ci n'attaquassent ni les pratiques de l'Église, ni l'autorité du Saint-Siège. Aussi la réforme de Luther, — ce qu'on oublie parfois, — fut-elle moins une explosion de l'esprit critique en faveur du libre examen qu'une révolte du spiritualisme chrétien contre le scepticisme et le matérialisme religieux de la papauté.

Cependant, chose étrange en apparence, cette réaction mystique devait conduire à l'émancipation de la raison et de la conscience, alors que l'institution dont elle attaquait la tiédeur et l'insuffisance religieuse ne devait pas tarder à se jeter dans les bras du fanatisme le plus exalté.

D'excellents esprits, séduits par cette apparence, ont maintes fois déploré que la Réforme fût venue arrêter l'évolution du catholicisme. A les entendre, si celui-ci avait continué à suivre l'impulsion de la Renaissance, il eût fini par se transformer en une sorte de néo-paganisme essentiellement favorable au développement des arts, des lettres et des sciences. C'est méconnaître que la Renaissance, surtout en Italie et à la cour des papes, avait malheureusement introduit, avec le culte du beau sous toutes ses formes, une profonde licence de mœurs. Or, s'il est exact que les jouissances esthétiques ont leur valeur, nous dirons même leurs droits, trop souvent méconnus par l'esprit religieux, il n'en est pas moins vrai qu'on ne fonde rien sans moralité, et, abandonnée à son cours naturel, il est possible que la société de la Renaissance eût fini, comme l'empire romain, dans la boue et le sang, sans autre frein que la satiété des jouissances, sans autre loi que le droit du plus fort.

La Réformation, prise dans son ensemble, fut une énergique protestation en faveur de la dignité de l'individu, de l'autorité de la conscience religieuse, et, par une conséquence indirecte, de la liberté de la pensée. Seule, peut-être, elle a rendu possible la société moderne avec son amour du juste et du vrai, avec son respect de la personnalité humaine et son souci du progrès moral, ces hautes qualités qui se rencontrent au fond de toutes nos réformes politiques et

Digitized by Google

sociales. L'Église romaine, de son côté, comme nous le voyons dans l'ouvrage de M. Philippson, ne s'est sauvée qu'en corrigeant ses mœurs. Mais en même temps elle renforçait sa discipline en sens inverse de la tendance individualiste qui avait prévalu dans le protestantisme, si bien que le terrain de la lutte devait bientôt se déplacer, et la question morale céder le pas à la question d'autorité.

Tous les témoignages s'accordent à établir que, du XIV^e^ au XVI^e^ siècle, les esprits élevés ne voyaient plus de salut pour l'Église hors d'une réforme morale et disciplinaire, à réaliser par un concile œcuménique. Vainement les conciles de Pise, de Constance et de Bâle avaient échoué dans cette tâche : l'opinion publique persistait à tout attendre de ces grandes assises de la chrétienté.

Les papes, qui vivaient d'abus et craignaient pour leurs prérogatives, faisaient la sourde oreille : alors même que leur autorité se trouvait menacée dans la moitié de l'Europe, ils se refusaient encore à l'application de ce remède extrême, quand, heureusement pour l'Église catholique, Charles-Quint, alors à l'apogée de sa puissance, imposa à Paul III la convocation prochaine d'un concile. M. Philippson rapporte, d'après Pallavicini, qu'à cette nouvelle on vit diminuer considérablement le prix de tous les emplois ecclésiastiques négociables par la curie!

Lorsqu'après de nombreuses tergiversations, le concile s'ouvrit à Trente en 1546, la situation de la papauté était de plus en plus compromise. La Réformation dominait dans l'Allemagne du Nord, en Suède, en Norvège, en Danemark et en Angleterre; elle faisait tous les jours de nouveaux progrès dans le reste de l'Europe. Au sein de l'Église, un parti considérable voulait réduire les prérogatives et les revenus de la papauté. Parmi les membres du concile, quelques-uns penchaient ouvertement pour les principales doctrines du luthéranisme, un grand nombre d'autres ne cessaient de proclamer que les conciles étaient supérieurs au pape. Charles-Quint, d'accord avec la grande majorité des catholiques allemands, caressait le projet d'une réforme qui,

Digitized by Google

en mettant fin aux abus les plus criants et en refrénant les prétentions de la papauté, eût permis la rentrée des luthériens dans l'Eglise, développé l'autonomie des clergés nationaux et garanti les droits du pouvoir civil. On peut douter qu'il fût temps encore de réconcilier les protestants avec le catholicisme; mais il est incontestable que si, dans cette situation des partis, le concile avait été véritablement une assemblée représentative de l'Église chrétienne, la constitution du monde catholique en serait sortie profondément modifiée aux dépens du pouvoir papal.

Comment cette réunion de forces désintégrantes aboutit-elle à renforcer l'unité de l'Église dans les pays catholiques? Comment le pouvoir des papes sortit-il de cette crise menaçante plus fort et plus respecté? C'est que chacun tirait de son côté, sans trop savoir où il allait. La papauté seule savait ce qu'elle voulait, et elle le voulait bien. Il y avait longtemps, du reste, qu'à l'école de la diplomatie italienne elle avait appris l'art de diviser pour régner. Paul III était encore un pape de la Renaissance, vrai païen entiaré, exploitant l'Église sans vergogne dans l'intérêt de ses enfants naturels, s'alliant au besoin avec le Turc et le protestant contre les princes catholiques, mais en même temps fort jaloux des prérogatives papales et passé maître dans l'art de conduire les hommes, un *cerveau renardique*, comme se plaisait à l'appeler Charles-Quint. D'un pareil pontife, il était superflu d'attendre des réformes sérieuses; mais son talent de l'intrigue et son affranchissement de tout scrupule gênant en faisaient un joueur redoutable sur l'échiquier d'une assemblée aussi mobile, aussi divisée et parfois aussi incohérente que le concile de 1546.

Habilement secondé par les légats qu'il avait chargés de présider l'assemblée, il l'empêcha tout d'abord d'ajouter à son titre la dénomination de « représentant l'Église universelle »; il fit ensuite exclure du droit de vote les laïcs, ainsi que le clergé inférieur, et décider que les évêques absents ne pourraient émettre leur suffrage par délégation; bien plus, il arriva à faire décréter que le vote aurait lieu, non *par nation*,

Digitized by Google

comme à Constance et à Bâle, mais *par tête*. En même temps, il envoyait à Trente, en partie à ses frais, les innombrables évêques italiens sur lesquels il pouvait compter en tout état de cause, alors que le haut clergé des nations « ultramontaines » y était à peine représenté par quelques prélats.

Le but du pape était d'amener le concile à fixer les dogmes de l'Église en termes si contraires aux vues des protestants, que ceux-ci, en opposition non plus seulement avec la papauté, mais encore avec l'Église universelle, se trouvassent dans l'alternative de faire volontairement une soumission absolue ou d'être ramenés de force à l'obéissance par les armées de l'empire. Ces décisions obtenues, le pape se fût empressé de dissoudre l'assemblée avant qu'elle pût aborder la question des réformes hiérarchiques et disciplinaires. « Quant à la réforme, disaient les instructions de Paul III à ses légats, il ne faut la traiter ni avant les dogmes, ni ensemble avec eux d'aucune manière, parce que cela n'est qu'une cause secondaire et la moins importante de la convocation du concile. Mais vous devez agir dans cette affaire avec l'habileté la plus circonspecte. »

L'empereur voulait, au contraire, qu'on commençât par la question des réformes intérieures. Pour ne pas brusquer la situation, Paul III consentit à ce que les deux ordres de questions fussent traitées simultanément dans les congrégations ou sections du concile. Mais, quand il eut obtenu la proclamation de la doctrine orthodoxe sur la justification par les œuvres, et l'affirmation de la validité de la tradition ecclésiastique dans toute son étendue, il amena la majorité à décider la translation du concile dans une ville des États pontificaux. Exaspéré, l'empereur, qui avait déjà menacé de prendre en main la cause de l'Église et de convoquer lui-même un nouveau concile en Allemagne, publia de son autorité privée l'*Intérim* (mai 1548), qui, entre autres concessions, autorisait le mariage des prêtres et la communion sous les deux espèces. La perspective d'un nouveau schisme ne parut pas émouvoir outre mesure Paul III, qui se contenta de chercher des alliés contre Charles-Quint en France et à

Digitized by Google

Venise. Toutefois, quand les troupes impériales se furent emparées de Plaisance et menacèrent Parme, les deux duchés dont il avait investi son petit-fils Alexandre Farnèse, perdant toute retenue, il exhorta ouvertement François I^er à abandonner les catholiques écossais et à faire sa paix avec l'Angleterre hérétique, afin de pouvoir assister de toutes ses forces les princes luthériens d'Allemagne. La soumission volontaire d'Alexandre Farnèse à l'empereur porta un dernier coup au vieux pontife, qui mourut le 10 novembre 1549.

Son successeur, Jules III, était un des légats qui avaient soutenu avec le plus d'énergie les intérêts de la papauté. Il parut d'abord adopter les vues de l'empereur et convoqua de nouveau le concile à Trente, pour le mois de mai 1551 ; mais il y poursuivit bientôt la même politique que son prédécesseur. Aussi cette nouvelle session n'aboutit-elle qu'à quelques résolutions doctrinales sur la question des sacrements. Les protestants avaient accepté, cette fois, de paraître au concile avec un sauf-conduit. Mais ils demandaient que leurs théologiens y fussent mis sur un pied d'égalité complet avec les représentants du clergé catholique. Devant l'opposition des légats, on prit un moyen terme : on admit les réformés à défendre leurs opinions dans les congrégations. Mais le pape déclara qu'il ne permettrait jamais qu'on leur accordât des sièges et des voix dans le concile proprement dit. De fait, il n'eût pu y consentir, non seulement sans compromettre l'autorité de la papauté et de l'Église, mais encore sans raviver toutes les aspirations réformatrices d'une partie du clergé catholique. « Bien des prélats, écrivait alors à Granvelle le théologien Malvenda, se sont fort réjouis des demandes des protestants. » Et l'évêque d'Orense ajoutait, dans une lettre au même ministre, cette parole significative : « Quel bonheur que le peuple ne les ait pas entendus ! »

Bref, les demandes des protestants furent écartées et le légat Crescenzio, pour échapper aux réclamations de l'empereur, précipita les délibérations du concile, qui finit par tomber dans une complète confusion, Enfin, le 28 avril 1552, il se dispersait à l'approche des troupes protestantes commandées par l'électeur de Saxe.

Digitized by Google

Ce résultat découragea profondément Charles-Quint, qui, abandonné par tout le monde, abdiqua, en 1556, pour se retirer au monastère de Saint-Just. Jules III était mort l'année précédente.

II

Lorsqu'à la fin de l'année 1559, après les courts pontificats de Marcel III et de Paul IV, le cardinal Médicis prit la tiare sous le nom de Pie IV, la situation de l'Église avait encore empiré. La Réformation s'était considérablement étendue en France, en Pologne et dans les Pays-Bas. Elle avait définitivement pris possession de l'Écosse. L'Angleterre, un moment rattachée au catholicisme sous le règne de Marie Tudor, s'en était de nouveau et plus profondément séparée à l'avènement d'Élisabeth. L'empereur Ferdinand avait dû composer avec les luthériens, qui, par la paix d'Augsbourg, avaient obtenu la reconnaissance de leur liberté confessionnelle. Les neuf dixièmes des Allemands étaient gagnés au protestantisme, et l'héritier de Ferdinand, le prince Maximilien, passait lui-même pour à moitié hérétique.

Enfin, du sein de l'Église, les demandes de réformes disciplinaires s'élevaient plus impérieuses que jamais : « Les décrets du concile de Trente, — écrivaient, en 1558, à Philippe II, les théologiens de l'université de Louvain, — ne sont nullement observés... Il faut que l'avarice ne règne plus, elle qui, jusqu'à présent, a pénétré le corps entier de l'Église, de sorte que toutes choses, tant sacrées que profanes, sont devenues vénales et se donnent au plus offrant et que les lois les plus nécessaires sont relâchées pour de l'argent. Il faut que la face de l'Église ne soit plus défigurée par la conduite lascive et impure des clercs. Est-ce que les prêtres qui servent Dieu notre Seigneur et qui administrent le sacro-saint sacrifice de la messe n'exécutent pas les offices divins avec la plus grande négligence et irrévérence, en vivant honteusement comme des gens mariés avec leurs concubines et leurs

Digitized by Google

enfants naturels? Est-ce que les moines et les nonnes ne s'adonnent pas à la luxure, contre toute religion et contre les vœux qu'ils ont offerts à Dieu? Est-ce qu'on ne convertit pas avec prodigalité le patrimoine de l'Église en pompes mondaines, en festins, vêtements, palais, jeux de dés, chiens, oiseaux, mimes et histrions, tandis que les pauvres membres et héritiers du Christ meurent de faim? »

Devant ce concert de réclamations et d'avertissements, peut-être conscient de son impuissance à guérir lui-même les maux de l'Église, Pie IV consentit enfin à rouvrir le concile de Trente pour le printemps de 1561. Dès le début des travaux, la situation des partis s'y révéla à peu près la même que dans les deux sessions précédentes. L'empereur Ferdinand et même le roi de France avaient repris la politique de Charles-Quint : ils voulaient arracher à l'Église, d'un côté, certaines concessions qui eussent permis un rapprochement avec les protestants, de l'autre, une limitation sérieuse de la suprématie papale. Sur ce dernier point, ils rencontraient l'appui de Philippe II, qui, d'accord avec le clergé espagnol, voulait garantir les droits des Églises nationales, ainsi que l'indépendance de l'épiscopat. Mais sur la question des dogmes et de la discipline, l'Espagne n'admettait aucune concession aux hérétiques. Cette divergence de vues servit puissamment Pie IV, qui, marchant sur les traces de Paul III, s'était assuré la majorité en noyant les délégués des nations « ultramontaines » sous un flot de prélats italiens : « L'Italie entière, écrivait, de Trente, l'évêque d'Orléans à l'évêque de Rennes, est résolue à maintenir les choses à l'état où elles se trouvent actuellement, et de ne pas souffrir, même de la largeur d'un cheveu, la diminution de l'autorité des prétentions papales et d'autres belles choses qu'on appelle des abus. Car ils croient être sûrs que, quand on aura une fois commencé, on ne finira pas avant de l'avoir dépouillée jusqu'au haut de chausses, et je suis d'avis qu'ils ne s'y trompent guère. »

L'empereur aurait voulu réformer la curie, diminuer le nombre des cardinaux, abolir les dispenses et les exemptions

Digitized by Google

illégales, ainsi que le cumul des bénéfices, imposer la résidence à tous les dignitaires ecclésiastiques, limiter les excommunications, améliorer le culte, éliminer des rituels et des livres de prières tous les détails indignes et superflus, introduire la langue vulgaire à l'église, soumettre les clercs aux règles d'une vie austère, accorder la communion sous les deux espèces, permettre l'usage de la viande pendant le carême et autoriser le mariage des prêtres. A l'appui de cette dernière réforme, le duc Albert de Bavière fit valoir que, dans une récente inspection faite en Bavière, il n'y avait que trois ou quatre prêtres qui ne fussent pas concubinaires publics et avérés!

De son côté, le gouvernement français réclamait l'épuration du culte, l'amélioration de la discipline hiérarchique, l'emploi général des langues nationales dans l'administration des sacrements, la prédication et la catéchisation des enfants en langue française, le chant des psaumes en français, le mariage des prêtres, etc.

Il faut lire dans M. Philippson — qui expose les faits avec beaucoup d'ordre et de clarté — par quels prodiges de diplomatie le pape réussit à faire échouer presque toutes ces demandes, — même celles qui réunissaient l'unanimité des nations étrangères, comme l'obligation pour les évêques de résider dans leurs diocèses et la déclaration que l'épiscopat était d'institution divine. Pour arriver à ses fins, Pie IV gagna le principal représentant du clergé français, le cardinal de Lorraine, auquel il alla jusqu'à promettre sa succession sur le siège de Saint-Pierre! Il parvint aussi à séduire le faible Ferdinand, en prenant l'engagement de consacrer son fils Maximilien comme roi des Romains. Dans ces conditions, que pouvait-il sortir du concile? « Tout, dit M. Philippson, était confusion, contradiction et mécontentement. Le roi d'Espagne tirait d'un côté, l'empereur et la France tiraient de l'autre; le pape et les cardinaux ne désiraient que conserver leur propre autorité et leurs revenus sans le moindre sacrifice. Le concile semblait destiné, comme les assemblées de Constance et de Bâle et les deux réunions antérieures de

Digitized by Google

Trente, à devenir la cause de conflits universels sans aucun résultat positif. »

De guerre lasse, le concile renvoya au pape les points les plus controversés, tels que la question de la résidence épiscopale et celle de la communion sous les deux espèces. Pie IV sut, en outre, persuader à l'empereur que la réforme du clergé serait plus aisément réalisée par la papauté elle-même. Aussi, quand les évêques du parti indépendant, découragés par toutes ces intrigues, eurent quitté Trente, les légats, secondés par le cardinal de Lorraine et par l'empereur, n'eurent aucune peine à amener la dissolution du concile, mais non sans lui avoir préalablement fait voter une série de résolutions doctrinales qui achevaient de préciser le dogme catholique conformément aux vues du parti orthodoxe.

III

Les décisions du concile en matière de dogmes étaient obligatoires pour tous les catholiques; mais ses décrets sur la discipline et la hiérarchie ne furent acceptés sans restriction par aucune des puissances européennes; en France, où le cardinal de Lorraine avait été désavoué par son gouvernement, ils ne furent jamais publiés.

Le concile n'avait, du reste, réalisé, en ces matières, aucune des réformes réclamées par la grande majorité des catholiques. Il avait déclaré anathèmes ceux qui soutiendraient le mariage des prêtres, défendu de célébrer la messe dans une autre langue que le latin, consacré pleinement l'invocation des saints, le culte des images et des reliques, etc. Il n'y eut pas jusqu'à la vente des indulgences qu'il n'ait prétendu maintenir, en se bornant à y proscrire « les profits illicites ».

Les prérogatives de la papauté, qu'il avait eu pour but de réduire, sortaient de ses délibérations plus étendues et plus puissantes que jamais. Elle avait perdu quelques avantages au point de vue pécuniaire; mais on avait reconnu que son

Digitized by Google

autorité était supérieure à celle des conciles, que « le suprême pouvoir dans l'Église était confié aux pontifes de Rome ». On lui avait même reconnu le droit d'interpréter les décrets du concile, et nous savons que « l'interprétation » a toujours été le triomphe de la curie romaine.

Enfin, on avait refusé de proclamer l'institution divine des évêques et, si l'on avait augmenté les pouvoirs de l'épiscopat, comme le réclamaient toutes les nations « ultramontaines », on l'avait fait, non aux dépens de la papauté, mais du pouvoir civil.

Ainsi, en même temps qu'on augmentait l'autorité des évêques sur le clergé et sur les chapitres de leurs diocèses respectifs, qu'on réclamait en leur faveur le droit de casser les testaments, de surveiller les hospices et les monts de piété, d'examiner et de destituer les notaires, de prononcer exclusivement dans les causes d'adultère, on les astreignait eux-mêmes à jurer obéissance envers le Saint-Siège ; dans plusieurs cas, ils n'exerçaient plus leurs fonctions de leur propre droit, mais comme délégués du siège apostolique. Ce fut le pape qu'on chargea de remplir les sièges épiscopaux d'hommes capables, et on lui laissa le moyen d'éluder toutes les défenses portées contre la pluralité des bénéfices ainsi que contre la non-résidence des titulaires, outre le droit d'*annate*, c'est-à-dire le droit de prélever une contribution plus ou moins forte sur tout évêque nouvellement nommé. « Presque tous les abus du Saint-Siège qu'on avait voulu détruire, dit M. Philippson, restèrent en vigueur, tandis que le pouvoir papal était revêtu d'un caractère plus divin, plus universel, plus à l'abri de toute comparaison et de toute concurrence. »

Mais, d'une part, le concile avait élucidé et fixé définitivement la doctrine du catholicisme romain. Avant sa réunion, comme le fait observer M. Philippson, une grande confusion d'idées et de croyances régnait parmi les populations même les plus catholiques. Cette confusion, jointe à de vagues aspirations vers une réforme que tout le monde sentait nécessaire, mais dont personne ne pouvait exactement déterminer

Digitized by Google

la portée, ouvrait les âmes aux influences du protestantisme. On avait vu des cardinaux, des légats, des papes même professer, sur l'autorité de la Bible, sur les dogmes de la grâce et de la justification, des vues analogues à celles de Luther et de Zwingle. Après le concile, au contraire, chaque catholique sut exactement ce qu'il devait croire et ne pas croire. Le protestantisme était pour toujours expulsé de l'Église, qui formait de nouveau une unité compacte, inaccessible à tout essai de transaction sur le terrain des croyances. Dans les siècles précédents, elle avait laissé à ses fidèles, comme nous l'avons déjà rappelé, une certaine latitude d'opinions. Désormais, elle prétendit régner dans le for intérieur aussi bien que sur les manifestations publiques et privées de la conscience individuelle. On peut déplorer et condamner ce refus absolu de toute concession aux exigences de la raison humaine ; mais on ne peut contester qu'il n'y ait dans la raideur logique d'une pareille attitude une grande source de force et de prestige.

D'autre part, au moment même où l'autorité papale recevait cette nouvelle extension, on vit surgir une série de papes austères et fanatiques qui tournèrent le dos aux traditions de la féodalité et de la Renaissance. A partir de Pie V, la papauté cesse d'être un marchepied politique pour devenir réellement la personnification de l'Église; elle restera désormais liée au développement d'une autocratie spirituelle, qui ira en s'accentuant jusqu'au concile du Vatican et à la proclamation de l'infaillibilité papale. Dorénavant, chaque nouveau progrès du libre examen, en affaiblissant au dehors l'unité catholique, ne fera que la renforcer à l'intérieur.

En troisième lieu, la réforme des mœurs, que les conciles avaient toujours été impuissants à introduire dans les rangs du clergé, s'opéra en quelque sorte spontanément sous la pression de la lutte contre le protestantisme. Dès le premier quart du XVI[e] siècle, on vit se fonder l'ordre des Théatins, qui avait pour but de favoriser le recrutement d'un clergé irréprochable et instruit. Bientôt surgit l'ordre des jésuites, dont M. Philippson analyse en détail les origines, l'expansion

Digitized by Google

rapide et les premières constitutions. Les séminaires, dont le concile de Trente prescrivit l'établissement dans tous les diocèses, eurent également le double résultat d'élever le niveau intellectuel du clergé et de favoriser les progrès de la discipline ecclésiastique. Enfin, l'inquisition, ne ménageant ni laïcs, ni clercs, ni princes, ni cardinaux, réussit à déraciner la Réforme dans les pays du Midi et assura partout, au moyen de la terreur, le triomphe de l'orthodoxie la plus stricte. Ainsi la réaction violente marchait de pair avec la réaction disciplinaire et dogmatique.

M. Philippson a parfaitement réussi à faire la part de ces différents facteurs qui contribuèrent à maintenir la moitié de l'Europe sous la domination de l'Église romaine.

Il nous paraît toutefois exagérer sa propre pensée quand il combat, comme « une illusion dont un peu de réflexion et de bonne volonté aurait eu bien vite raison », l'opinion que si les gouvernements n'avaient pas jeté leur épée dans la balance, la Réformation se serait ancrée également chez les peuples de race latine, tels que les Belges, les Français, les Italiens et les Espagnols. A l'en croire, si le protestantisme n'a pu s'implanter parmi ces populations, c'est avant tout « parce que l'esprit latin est en opposition même avec les « tendances et les caractères de la Réforme telle qu'elle fut « enseignée par Luther et Mélanchton, par Zwingle et « Calvin ».

Assurément, on ne doit pas méconnaître l'importance de la race comme facteur du caractère religieux. Mais tout l'ouvrage même de M. Philippson montre ce que son argumentation a ici d'exagéré et d'excessif. Valdès, Servet, Vermigli, Occhino, les Socins, de Bèze, Farel, Calvin lui-même appartenaient-ils à des races germaniques? M. Philippson ne consacre-t-il pas tout un chapitre à nous montrer le développement que prit le protestantisme espagnol en moins de dix années, de 1550 à 1559, et à nous décrire la sanglante répression qui l'extirpa de l'Espagne? « Ce fut la condam- « nation, ajoute-t-il, de la grandeur et du bien-être de la « Péninsule. » — Est-ce qu'en Italie, le mouvement intel-

Digitized by Google

lectuel de la Renaissance n'était pas à la veille de se fondre dans la Réforme religieuse, sous une forme, il est vrai, plus radicale et plus rationaliste, quand les persécutions de l'inquisition papale frappèrent ou dispersèrent ses adhérents, à Naples, à Padoue, à Vicence, à Sienne, à Lucques, à Modène, à Bologne même, à la cour de Ferrare et chez les Vaudois de la Calabre? « Caraffa avait vu juste, — dit encore ici M. Philippson; — l'inquisition qu'il venait de créer était *le seul moyen* de maintenir en Italie l'unité religieuse, à la condition que cette arme terrible fût dirigée par une main aussi énergique et vigoureuse que la sienne. » — Est-ce qu'en France les calvinistes n'en étaient pas venus à constituer un Etat dans l'Etat, quand le massacre de la Saint-Barthélemy vint leur porter un coup dont ils ne devaient pas se relever et, s'ils se sont maintenus quelque part, malgré la révocation de l'Edit de Nantes et les dragonnades, n'est-ce pas dans le midi du royaume, parmi les populations de race romane, où leurs communautés fleurissent encore aujourd'hui? — Est-ce que, chez nous, le protestantisme ne fut pas, dans la seconde partie du XVI^e siècle, le culte officiel de nos principales villes wallonnes, et aujourd'hui, ne sont-ce pas nos populations flamandes qui sont principalement asservies à l'Église de Rome? Quoi qu'en dise M. Philippson, c'est un fait incontestable que le protestantisme a seulement été vaincu là où les gouvernements ont employé la force pour le vaincre. Du reste, lui-même nous le dit en ces termes dans un autre passage (page 104) : « C'est le concile de Trente, c'est sur-« tout le glaive de Philippe II, ce sont les efforts de la « maison d'Autriche et des Wasa de Pologne qui le for-« cèrent de s'arrêter et de reculer. » — Tout au moins est-il fâcheux que l'auteur n'ait pas mis davantage en rapport ces deux jugements contradictoires, en se bornant à faire ressortir ce que chacun renferme de vérité.

Une critique d'un autre genre que nous nous permettrons encore d'adresser à M. Philippson, c'est de n'avoir point complété son exposé si consciencieux de la répression religieuse en Espagne et en Italie par un aperçu de la réaction

Digitized by Google

qui anéantit la Réforme dans nos provinces. Sans doute, la victoire du catholicisme dans les Pays-Bas du Midi n'a été qu'un épisode local; mais cet épisode offre justement, dans ses péripéties comme dans sa portée et dans son résultat, l'image fidèle, voire le résumé du conflit alors engagé dans la moitié de l'Europe, si même il ne nous donne la clef de bien des événements qui influencèrent les destinées religieuses et politiques des grands pays voisins.

L'auteur nous fera peut-être observer que son livre renferme déjà 618 pages in-8° et qu'il était difficile de le grossir encore par de nouveaux développements. C'est absolument notre opinion. Mais il aurait pu le diviser en deux volumes, consacrés l'un au concile de Trente et l'autre à l'ordre de Jésus et à l'inquisition, — ce qui eût permis d'y ajouter certains compléments, tout en rendant l'ouvrage plus maniable. C'est ainsi que nous eussions voulu y trouver également, en appendice, le résumé ou, tout au moins, le tableau des décrets formulés par le concile de Trente.

Ces observations, bien entendu, ne peuvent rien enlever à l'incontestable mérite, ni même à l'attrait du livre. Nous avouerons qu'à première vue ses dimensions nous avaient quelque peu effrayé. Mais, à peine l'avions-nous ouvert, que, saisi par l'intérêt qui s'en dégage d'un bout à l'autre, nous l'avons lu, pour ainsi dire, sans désemparer. Cet intérêt tient non seulement à l'importance et à la complication du grand drame politico-religieux qui s'y déroule, mais encore aux qualités de méthode et d'exposition qui ne manqueront pas, nous en sommes convaincu, de captiver au même degré tous les lecteurs de l'ouvrage. Nous sommes également persuadé qu'arrivés à la dernière page, ils n'hésiteront pas à adopter sans réserve la conclusion ainsi formulée par le savant professeur de l'université de Bruxelles : « Cette uniformité dans la servitude créée et réalisée dans le catholicisme par la contre-réformation de Trente ne pourra subjuguer le monde moderne. L'Église aura à soutenir une lutte de plus en plus difficile contre l'esprit de notre époque, qui tend justement vers la liberté et l'indépendance personnelle.

Digitized by Google

Malgré son influence sur une partie des masses populaires, le catholicisme perd évidemment du terrain. Au sein des grandes nations catholiques, la dissolution prend des proportions énormes, menaçantes pour l'Église : en France, en Italie, en Belgique, même en Espagne. »

Nous ajouterons qu'on a vu, dans l'histoire, des religions décrépites et en apparence condamnées reprendre soudain leur ascendant après une éclipse de plusieurs générations et même de plusieurs siècles — par exemple, dans l'Inde, le culte des brahmanes, après le long interrègne du bouddhisme. Mais ces restaurations religieuses sont seulement possibles dans des sociétés dont l'idéal moral et surtout le bagage scientifique ne se sont point sensiblement modifiés dans l'intervalle. Les religions tirent leur sève d'un fond cosmogonique et moral qui ne peut se transformer sans leur faire subir le contre-coup de son évolution. Le catholicisme, qui correspond aux connaissances scientifiques et aux aspirations sociales d'un âge antérieur, est désormais comme un arbre dont on aurait tranché les racines. Les feuilles peuvent quelque temps encore conserver leur éclat ; des fruits même peuvent y mûrir sous l'action bienfaisante du soleil; au besoin, des moyens artificiels peuvent y prolonger les apparences de la vie ; mais, quand viendra l'automne, ses rameaux se dessécheront pour ne plus reverdir, et, un jour, le tronc séculaire tombera de vétusté, s'il n'est pas préalablement abattu par le bûcheron ou renversé par la tempête. Malheur alors aux peuples qui, sourds à tous les avertissements, auront laissé leurs tentes sous cet abri trompeur !

GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

LES ORIGINES DE LA QUESTION IRLANDAISE.

On voit des individus doués d'intelligence, de qualités brillantes, naître dans des situations dont toutes les conditions semblent propres à assurer la paix et le bonheur ; et cependant, soit défaut dans le caractère, soit influence d'une direction peu éclairée ou d'un entourage pernicieux, soit hasard ou mauvaise chance, on voit aussi ces qualités brillantes rester improductives, les circonstances heureuses demeurer stériles et la vie calme et fortunée, qui devait en être le résultat, se changer en une existence étroite et douloureuse.

Cette observation, si nous voulons passer du particulier au général, peut être appliquée à un peuple aussi bien qu'à un homme, et l'Irlande en prouvera la justesse. En effet, cette contrée, qui jouit d'un climat très doux, qui possède un sol remarquablement riche et fertile, dont les habitants sont intelligents et braves, n'offre au regard qu'un spectacle déplorable d'abaissement et de misère. La lutte cruelle du pauvre contre le riche, qui fait le fond de nos difficultés modernes, a trouvé chez elle un théâtre où ses phases ont pu se produire sans interruption pendant une longue suite de siècles, l'éloignement de l'Irlande la mettant à l'abri de toute intervention d'influences morales ou d'efforts matériels.

La nature a donc bien doué l'Irlande, mais les hommes et leurs passions ont pesé sur sa destinée de façon à faire d'elle la plus malheureuse des contrées civilisées. Cette situation mérite d'être étudiée avec soin ; la question irlandaise est d'une importance vitale pour la paix intérieure de la plus

Digitized by Google

florissante des nations européennes et, au point de vue économique, elle offre le plus haut intérêt au penseur qu'attache l'analyse des causes et de leurs effets dans l'histoire morale des nations.

La conquête de l'Irlande par les Anglais date de 1169. Avant cette époque, les Danois seuls y avaient pénétré. Après une lutte très vive et très cruelle contre les indigènes, ils avaient dû renoncer à s'emparer de l'intérieur du pays et se borner à former sur la côte quelques petits établissements ; Waterford, Dublin, Wexford sont des villes d'origine danoise. Une chaîne de montagnes, qui entoure l'Irlande comme une ceinture, séparant les rivages des plaines de l'intérieur, une paix relative régna entre les deux races, qu'éloignaient, en outre, l'une de l'autre les différences d'habitudes et de mœurs. Les Danois, nation guerrière et maritime, ne quittaient les côtes que pour s'élancer sur les flots, tandis que les Irlandais, peuple farouche, sauvage et dépourvu de tout esprit d'aventure, n'abandonnaient jamais leurs bois et leurs pâturages.

Le christianisme régnait en Irlande déjà depuis le v^e^ siècle, mais, au point de vue de l'Église, sa conversion n'était pas complète. Les anciens missionnaires bretons, en apportant la lumière dans ces régions isolées, n'y avaient point enseigné le respect de la prééminence romaine ; aussi les papes n'en tiraient-ils aucun profit et s'en montraient-ils fort courroucés. Il arriva donc que lorsque Henri II voulut s'emparer de l'Irlande, le pape Adrien III ne manqua point de lui fournir un prétexte valable. Dans ce temps-là, le pape avait la haute main sur les affaires du monde ; il envoya à Henri une bulle dans laquelle il l'exhortait à accroître le nombre des saints et des élus dans le ciel, approuvait, comme étant une suite de son zèle pieux, le dessein de subjuguer l'Irlande, lui donnait tous droits et toute autorité sur cette île, l'invitait à en déraciner les vices et la corruption, et enfin lui prescrivait d'obliger les habitants à payer un penny par maison au profit du siège de Rome.

L'Irlande était alors divisée en quatre provinces ou royau-

Digitized by Google

mes : Ulster, Leinster, Munster et Connaught. Quatre rois les gouvernaient, si on peut appeler gouverner posséder une prééminence passagère sur des agglomérations informes, dépourvues de lois, d'art, d'industrie, de commerce, et vivant d'une vie qui ne différait guère de celle de leurs troupeaux. En cas de danger, un de leurs rois devenait le chef des autres, et les querelles engendrées en ces occasions par la concurrence augmentaient plutôt qu'elles ne diminuaient les difficultés. Henri profita d'un différend qui s'était élevé entre les rois du Leinster et du Connaught et, sous prétexte de secourir ce dernier, il permit au comte de Clare, Richard, surnommé Strongbow, de faire passer en Irlande plusieurs petits corps d'aventuriers levés successivement en Angleterre. Ces corps, composés l'un de 10 chevaliers, 30 écuyers et 100 archers, l'autre de 30 chevaliers, 60 écuyers et 300 archers, suffirent pour anéantir les forces irlandaises accourues au nombre de 3,000 hommes auprès de Waterford, et pour s'emparer de Dublin ; et, lorsque le comte de Clare eut amené dans cette place un renfort de 200 hommes de cavalerie et de 100 archers, il ne fallut qu'une sortie pour disperser sans retour 30,000 Irlandais réunis sous ses murs.

On serait tenté de s'étonner de ce qu'un si petit nombre d'hommes ait pu suffire à refouler de pareilles masses; mais ceci est un nouvel exemple de l'empire que prennent l'intelligence et la discipline sur le tumulte et l'ignorance.

La manière dont Henri II disposa de sa conquête fut la cause des premiers malheurs de l'Irlande. On était alors en plein temps féodal; les rois ne possédaient point d'armées permanentes, et lorsqu'ils voulaient faire la guerre, ils dépendaient absolument du bon vouloir de leurs vassaux. En cas de guerre défensive, les choses marchaient d'elles-mêmes, chacun étant naturellement disposé à défendre son bien; mais lorsqu'il s'agissait d'une conquête, d'une invasion à entreprendre, les prétentions et, par conséquent, les difficultés surgissaient de toutes parts; la rémunération des services rendus créait parfois plus d'embarras que l'entreprise n'apportait d'avantages. L'armée féodale, une fois levée,

Digitized by Google

s'augmentait généralement d'un certain nombre d'aventuriers de toutes nations, gens sans règle et sans frein, vendant leurs services au plus offrant, sans autre objet que le butin et la rapine.

L'entreprise terminée, il fallait contenter tout ce monde, et le mode naturellement indiqué était le partage des terres conquises. Grands vassaux et soldats de fortune enrichis par la conquête construisaient alors des châteaux et des donjons d'où ils dominaient la contrée, et opprimaient les populations vaincues.

C'est ainsi que les choses se passèrent en Irlande. Mais la suite des faits ne répondit point à ce qu'elle est généralement en pareil cas.

Il arrive d'ordinaire, après une conquête, que, le premier choc des colères étant passé, les intérêts s'unissent et se confondent. Des lois égales pour tous font jouir les uns et les autres des mêmes avantages, et l'équilibre moral, fruit de l'ordre et de la justice, s'établit enfin entre les vainqueurs et les vaincus. Il est bien entendu que ce résultat ne peut être atteint sans beaucoup de douceur et de conciliation de la part du vainqueur. Il doit faire tous ses efforts pour s'attirer le bon vouloir de ceux qu'il a abattus et comprendre que le premier de ses intérêts, s'il veut tirer quelque profit de ses succès, est d'assurer la paix sans laquelle rien ne prospère.

Ici, les nouveaux maîtres du pays agirent tout différemment. Mis en présence d'une population complètement incivilisée, composée d'individus d'aspect sauvage, marchant pieds et jambes nus, le haut du corps seul couvert de peaux de mouton au poil noir, les cheveux ramenés en une touffe et tombant en désordre sur un visage farouche, n'ayant pour retraite que de grossiers abris construits avec du chaume et de la boue, ils les considérèrent plutôt comme des bêtes fauves que comme des créatures humaines. Pour les Anglo-Normands, tant seigneurs que bourgeois, qui s'établirent en Irlande à la suite des événements de 1169, le pays conquis ne fut qu'une proie à exploiter, et l'habitant une sorte de

Digitized by Google

bétail supplémentaire dont il ne fallait tenir aucun compte.

Ce n'est pas qu'ils n'eussent en apparence agi d'une façon libérale à l'égard des Irlandais. Un parlement national avait été créé, la liberté personnelle, la propriété étaient garanties et les jugements se faisaient par un jury, tout comme en Angleterre. Seulement, les avantages de ces libertés furent accaparés par les Anglais, et mille entraves de détail empêchèrent les Irlandais d'en jouir. Il en fut de même de l'industrie ; jusqu'alors, il n'y en avait aucune en Irlande, mais le goût aurait pu s'en développer aisément chez une nation d'esprit vif et douée de grandes facultés d'imagination, si les marchands anglais n'y avaient mis bon ordre. Accourus en assez grand nombre pour tenter la fortune, ils s'établirent dans les petites villes du littoral, s'emparèrent de tous les privilèges, de tous les monopoles et refoulèrent systématiquement les Irlandais dans les campagnes. Ainsi les malheureux natifs se virent, dans les villes, l'objet de vexations qui leur en rendaient le séjour impossible, et dans la campagne se trouvaient en butte aux exactions, aux brutalités des nouveaux seigneurs féodaux. Pour remédier à cet état de choses, il aurait fallu une autorité royale impartiale et surtout présente. Mais les rois d'Angleterre de ce temps étaient continuellement absorbés soit par leurs guerres contre la France, soit par les divisions intestines ; ils ne pouvaient que très rarement quitter le siège de leur puissance. Henri II, Jean sans Terre et Richard II furent les seuls qui visitèrent l'Irlande pendant un espace de quatre cents ans, et encore ne firent-ils qu'y paraître.

Les grands seigneurs anglo-normands, tenant avant tout à rester sous les yeux du roi, suivirent l'exemple des souverains et s'abstinrent de séjourner dans une contrée où non seulement aucun plaisir ne les attendait, mais où il fallait lutter contre une hostilité incessante. De même que le roi remettait ses pouvoirs à un agent chargé de le représenter en Irlande, ils remirent leurs intérêts entre les mains de subalternes dont toute la préoccupation était de pressurer l'habitant.

Digitized by Google

Or, on sait ce que peut devenir le pouvoir lorsqu'il est exercé par des subalternes avides, assurés de l'impunité. Cette situation créa ce mal, cette plaie dont a souffert l'Irlande depuis tant de siècles et qui est encore signalée actuellement sous le nom de l'*absenteism*.

En outre, une crainte obsédait sans cesse les rois d'Angleterre : celle de voir s'élever en Irlande une puissance rivale de la leur. Leur politique eut donc constamment pour objet de tenir la balance entre les seigneurs féodaux anglo-normands et les Irlandais. Tenir la balance, en langage politique de ce temps-là et peut-être aussi d i nôtre, signifie souffler traîtreusement des germes de discorde entre les partis, afin de les empêcher de se fortifier aux dépens les uns des autres. Mais il était évidemment au fond de toutes les combinaisons des monarques anglais de maintenir l'Irlande abaissée, et on en aura la preuve dans ce qui se passa sous Édouard III.

A cette époque, en dépit de tous les obstacles, une certaine fusion s'était opérée entre les deux races. L'homme naît sociable et le besoin de relations avec ses semblables s'impose à lui, quoi qu'on fasse. Les Irlandais, profondément pénétrés de leur amour-propre national, du respect de leurs coutumes, n'avaient, il est vrai, point cédé d'un pas, mais les Anglo-Normands étaient venus à eux, adoptant le costume, les usages et jusqu'à la langue de la nation vaincue.

Ces efforts d'union parurent dangereux et le roi d'Angleterre résolut de ne rien ménager pour les faire avorter. Par un statut dit «statut de Kilkenny» (1367), les Anglais nés en Irlande furent déclarés incapables de devenir propriétaires ; épouser une Irlandaise, s'associer d'une manière quelconque aux indigènes devinrent actes de haute trahison ; prendre le costume des Irlandais, laisser comme eux croître sa barbe exposa à la confiscation et à l'emprisonnement, et l'admission des Irlandais aux emplois publics fut sévèrement interdite [1].

[1] Entre autres vexations de détail comprises dans ce statut de Kilkenny, les bardes et les ménestrels, si aimés, si choyés, dont la présence dans les châteaux était considérée comme une faveur, puisque seuls ils

Digitized by Google

On voit facilement le résultat d'un pareil système. Les deux nations, forcées de demeurer étrangères l'une à l'autre, devinrent ennemies mortelles. Ce n'est pas impunément que l'on froisse pendant une longue suite d'années les sentiments et les aspirations populaires. Aussi l'état de l'Irlande, sans cesse écrasée et refoulée, devint-il de plus en plus pauvre et misérable. Les Irlandais, trop faibles pour résister en masse, se rabattirent sur les agressions de détail. Les meurtres, les pillages désolèrent la contrée et en 1406, c'est-à-dire trois cents ans après la conquête, la sécurité ne régnait pas encore dans les faubourgs de Dublin, que ravageait régulièrement la population révoltée [1].

possédaient la vie intellectuelle dans un temps dénué de culture, où l'écriture et la lecture même étaient rares, où les livres n'existaient qu'en manuscrits, où les journaux étaient encore inconnus, les bardes, dis-je, furent proscrits sans rémission. Tout Irlandais, musicien, conteur, poète, fut considéré comme espion et se vit refuser l'entrée des châteaux et des maisons anglaises.

[1] Le petit récit qui va suivre donne un aperçu assez pittoresque des mœurs du temps. Il est adressé à Froissart par un Normand, le chevalier Henry Crysted, de la suite du comte d'Ormond :

« Je connais, dit-il, la langue des Irlandais aussi bien que le français et l'anglais, parce que j'ai été au milieu d'eux depuis mon enfance, le duc d'Ormond m'ayant toujours gardé avec lui, à cause que j'étais si bon écuyer. Il arriva que le comte fut envoyé avec trois cents lances et mille archers pour guerroyer sur les frontières des Irlandais ; car les Anglais les tenaient toujours en haleine, afin de les amener à la soumission. Le comte d'Ormond, dont les propriétés touchaient aux domaines ennemis, m'avait, ce jour-là, monté sur un de ses meilleurs chevaux et je chevauchais à ses côtés. Les Irlandais avaient formé une embuscade pour surprendre les Anglais. Ils en sortirent tout à coup et commencèrent à lancer leurs traits ; mais ils furent reçus si vivement par nos archers, contre les flèches desquels ils n'avaient aucune défense, qu'ils se virent bientôt obligés à se retirer. Le comte se mit à leur poursuite, et moi, bien monté, le suivis de près. Mais, pendant la poursuite, il arriva que mon cheval prit peur et m'emporta, en dépit de tous mes efforts, jusqu'au beau milieu des ennemis. Mes amis ne parvinrent pas à me rejoindre et, en passant au travers des Irlandais, l'un d'eux, par un prodige d'habileté, sauta sur le dos de mon cheval et m'enserra de ses deux bras, mais sans me faire aucun mal, soit avec sa pique, soit avec son couteau. Il courut avec moi pendant plus de deux heures et, enfin, dirigea mon cheval vers un fourré où il retrouva ses compagnons qui s'étaient mis là à l'abri des Anglais. Il semblait enchanté de m'avoir fait prisonnier et m'amena dans sa demeure, qui était fortifiée, et dans une ville entourée de palissades et

Digitized by Google

Pour répondre à ces agressions, le gouvernement anglais, hors d'état d'entretenir en Irlande une force permanente coûteuse, permit à des aventuriers de lever des hommes et de guerroyer pour leur propre compte. Ce fut, dès lors, un échange de brigandages sans frein, de désordres, de cruautés épouvantables. A la fin, les Anglais, rebutés par tant de difficultés, se virent obligés à faire un mouvement de recul. L'espace occupé par eux en Irlande et qu'on nommait le *Pale*, d'après les fortifications élevées pour le protéger, diminua graduellement et, sous le règle de Henri VIII, il se trouvait réduit autour de Dublin à un rayon de sept lieues.

Telle fut la situation créée par le défaut de générosité, l'orgueil et la cupidité de l'Angleterre; qu'on juge de ce qu'elle devint lorsque les haines religieuses y joignirent leur impitoyable mobile.

Lorsque la réformation se produisit au XVI^e^ siècle, l'Europe

d'eaux dormantes. Le nom de cette ville était Herpelipin. Le gentilhomme qui m'avait pris se nommait Brin Costerec; c'était un très joli homme. Brin me garda auprès de lui pendant sept ans et me donna en mariage sa fille, dont j'ai deux enfants.

« Je vous conterai maintenant comment j'ai recouvré ma liberté. Il arriva, pendant la septième année de ma captivité, qu'un de leurs rois, Art Mac Murragh, roi de Leinster, leva une armée contre Lionel, duc de Clarence, fils du roi Édouard d'Angleterre. Les deux armées se rencontrèrent près de la ville de Leinster. Dans la bataille qui s'ensuivit, plusieurs furent tués et pris des deux côtés; mais les Anglais remportant la journée, les Irlandais furent obligés de se retirer et le roi de Leinster s'échappa. Le père de ma femme fut fait prisonnier par des soldats du duc de Clarence, et comme Brin Costerec était monté sur mon cheval, qui fut reconnu pour avoir appartenu au comte d'Ormond, on apprit ainsi que j'étais encore vivant, qu'il m'avait honorablement traité dans sa maison d'Herpelipin et qu'il m'avait donné sa fille en mariage. Le duc de Clarence, sir William de Windsor et tous ceux de notre parti furent très contents d'apprendre ces nouvelles, et on lui offrit sa liberté à condition qu'il me rendît la mienne et m'envoyât retrouver l'armée anglaise avec ma femme et mes enfants. Lorsqu'il vit qu'il fallait passer par là, il y consentit, pourvu que ma fille aînée pût rester avec lui. Je revins donc en Angleterre avec ma femme et ma plus jeune fille et je fixai ma résidence à Bristol. Mes deux enfants sont mariées; l'une, établie en Irlande, a trois fils et deux filles, et sa sœur, quatre fils et deux filles. La langue irlandaise m'est aussi familière que l'anglais, car je l'ai toujours parlée avec ma femme et j'en répands l'usage parmi mes enfants autant que je le puis. »

Digitized by Google

continentale et même l'Angleterre y étaient depuis longtemps préparées. La civilisation, la culture des lettres marchaient à grands pas et l'esprit humain, secouant l'engourdissement du moyen âge, s'ouvrait avidement aux idées nouvelles. En Irlande, il en était tout autrement. La lutte incessante contre les Anglais, la haine qu'ils inspiraient, les misères et les douleurs de tout genre avaient absorbé les facultés ; on n'y connaissait ni art, ni science, ni progrès d'aucune espèce. L'éloignement géographique contribuait aussi à son isolement moral : on n'y voyageait point et le nom des prédécesseurs de Luther y était resté inconnu. En un mot, dans ce temps de réveil général des intelligences, ce malheureux pays offrait seul le spectacle d'une barbarie complète. Les quatre siècles qui venaient de s'écouler depuis la conquête avaient passé sur lui sans y laisser une marque de progrès. Une dévotion superstitieuse y dominait complètement et le prêtre y régnait en maître.

A peine la Réforme fut-elle introduite en Angleterre que la situation de l'Irlande prit une nouvelle face. Son importance décupla. Sa possession complète et sa pacification, considérées auparavant comme étant d'un intérêt secondaire, devinrent tout à coup des questions capitales. En effet, le fanatisme religieux et la politique exigeaient également que l'Irlande fût convertie. Dans un sens, la Réforme ne fut que la lutte entre la liberté et l'autocratie personnifiée par le siège de Rome. Aussi l'Irlande catholique devint-elle une sorte de palladium de la religion attaquée ; elle forma le centre, le point de mire des intrigues romaines et ce fut sur son sol que se débattit dorénavant la querelle de suprématie entre le protestantisme anglais et le catholicisme.

Il y avait là question de vie ou de mort pour l'Angleterre protestante : comment tolérer à ses côtés ou, pour mieux dire, dans son propre domaine ces ennemis invétérés, ce foyer d'intrigues et de haines? C'était une cause de danger de tous les moments : il fallait l'extirper à tout prix.

Rien ne fut épargné pour écraser l'Irlande. La reine Élisabeth dépensa 86 millions de francs en dix années pour y

Digitized by Google

arriver. Toutefois, l'âme et le corps sont choses distinctes : on conquiert l'un plus aisément que l'autre. Au bout de ce temps et après les plus affreux ravages, après des massacres qui amenèrent une dépopulation presque complète, la conversion au protestantisme n'avait pas fait un pas et l'Irlande, abattue, minée, réduite, suivant le dire des écrivains contemporains, à l'état de désert, se retrouva aussi catholique que par le passé.

Comment en eût-il été autrement ? Une religion nouvelle renversant les croyances les plus chères de ce peuple primitif, apportée par des oppresseurs qu'elle était accoutumée à haïr depuis plusieurs siècles, n'avait guère de chances d'être accueillie, il faut en convenir. Un certain calme succéda, cependant, aux premières persécutions d'Élisabeth et il s'établit même une sorte de conformité au culte anglican; la crainte des châtiments, de la confiscation, des amendes, fut la cause de cette soumission, d'ailleurs, seulement apparente. Elle ne suffit point à Élisabeth, qui, jugeant la situation surtout au point de vue politique, imagina un autre moyen de soumettre l'Irlande. Ce moyen fut la confiscation en masse, l'expulsion des catholiques et leur remplacement par des colons anglais. Six cent mille acres de la province de Munster furent confisqués et distribués à des colons de race anglaise, à la condition expresse de n'employer sur leurs terres aucun cultivateur ou fermier irlandais. Sous Jacques Ier, six comtés du Nord furent déclarés propriétés du roi ; mais, tandis que, du temps d'Élisabeth, il suffisait d'être Anglais pour obtenir des terres confisquées, il fallut, sous Jacques, justifier de la qualité de protestant. Les exigences religieuses s'accentuaient. A la même époque, les Écossais furent admis au partage concurremment avec les Anglais, et c'est ainsi que le presbytérianisme pénétra en Irlande.

Les habitants des districts confisqués se réfugièrent dans les bois et dans les montagnes. Ces sites sauvages leur offraient des lieux de défense naturels, où ils se renfermèrent et se fortifièrent. Ils pouvaient de là, à chaque instant, fondre sur les Anglais établis dans les plaines. Pour conjurer le péril,

Digitized by Google

il fut résolu de changer complètement la disposition des choses. Les nouveaux colons reçurent l'ordre de se fixer dans la région montagneuse et les Irlandais furent ramenés dans la plaine, où ils se trouvaient immédiatement sous l'œil de leurs maîtres et, par conséquent, plus à portée de la répression.

Ces spoliations dont je viens de parler avaient eu pour justification les complots plus ou moins prouvés du comte de Dermond et du prince de Tyrone.

Ces châtiments une fois infligés, il fallut chercher des motifs pour continuer le même système, car le mal lui-même ne se fait jamais sans invoquer de bonnes raisons. Celles qu'inventa Jacques témoignent d'un esprit de chicane et de ruse plus digne d'un procureur que d'un prince. Il envoya en Irlande une armée d'hommes de loi chargés de reviser les titres de propriété des indigènes.

On pense bien qu'après tant de siècles de guerres civiles, d'usurpations, de troubles de toute espèce et dans une société encore si peu policée, les titres de la propriété foncière devaient laisser beaucoup à désirer sous le rapport de la régularité. Le roi eut donc beau jeu. Tous les propriétaires dont les titres furent trouvés irréguliers furent dépossédés de droit et leurs terres revinrent à la couronne, qui les distribua à un nombre considérable de nouveaux colons protestants.

Sous Charles Ier, ces violences continuèrent. Le comte de Strafford, vice-roi d'Irlande, dépossèda en masse les habitants du Connaught et du Galway et prétendit que ces provinces n'avaient d'autre maître légitime que le roi. Pour donner une idée de la justice du temps, je citerai ce fait qu'une espèce de tribunal, devant lequel on portait l'examen des titres de propriété, ayant décidé en faveur du Galway et du Connaught contre la couronne, Strafford en fit arrêter les membres et les frappa chacun d'une amende de 4,000 livres sterling, pour avoir mal jugé ; puis il convoqua un nouveau jury qui décida la question à sa satisfaction.

Les iniquités commises par Strafford en Irlande figurèrent plus tard parmi les principaux griefs de son acte d'accu-

Digitized by Google

sation. Après sa mort, Charles, qui sentait le sol céder sous ses pieds, voulut se ménager un appui et un asile ; il chercha à se concilier les Irlandais. Les vexations, les tentatives de colonisation furent momentanément suspendues. Mais cette manœuvre ne lui servit point : la puissance royale se vit bientôt complètement annihilée et le Parlement devint le maître du royaume. Maître absolu, fanatique, dont le cœur débordait de haine contre le papisme et dont le premier objet politique devait être de le détruire.

Les Irlandais se rendirent parfaitement compte de l'implacable ennemi qui les menaçait. Poussés à la fois par leur haine séculaire contre les Anglais, par le besoin de vengeance, par le fanatisme religieux, par les intrigues des puissances catholiques, ils prirent les devants et se révoltèrent en masse vers la fin de 1641.

L'explosion fut épouvantable; une force de plus de trente mille hommes, composée en grande partie de propriétaires dépossédés, fondit sur les colons protestants et les massacra sans pitié. Plus de douze mille Anglais périrent, car il est à remarquer que les révoltés épargnèrent d'abord les Écossais, ce qui prouve que la haine contre les usurpateurs du sol occupait le premier rang dans leurs plans de vengeance. Ils avaient juré d'exterminer les Anglais jusqu'au dernier, et les femmes, trempant leurs mains dans le sang, déchiraient les blessures des malheureux tombés entre leurs mains.

L'Angleterre répondit à ces violences par un cri d'extermination contre l'Irlande papiste. Le Parlement, n'ayant pas d'argent pour lever des troupes, en emprunta à des spéculateurs, en leur engageant à l'avance les terres des catholiques. Il fut prescrit de ne faire aucun quartier sur terre et sur mer aux Irlandais. C'est ainsi qu'on vit, entre autres horreurs, un capitaine de vaisseau faire lier dos à dos et jeter à la mer soixante-dix Irlandais rencontrés à bord d'un navire dans le canal Saint-Georges. On ne peut entrer dans le détail de toutes les abominations qui se commirent à partir de cette époque. La guerre qui se livra en Irlande entre les catholiques et les protestants fut une guerre à mort, une guerre

Digitized by Google

implacable, au cours de laquelle on vit se produire toutes les cruautés, tous les raffinements de barbarie que peut inventer la fureur religieuse dans un temps de mœurs violentes et déréglées. Mais la situation prit un caractère encore plus terrible lorsque après la mort de Charles Ier, Cromwell vint lui-même diriger les opérations en Irlande.

Il y débuta par une perfidie atroce. Les deux villes de Wexford et de Drogheda lui avaient opposé une résistance très courageuse. A la fin, obligées de capituler, elles se rendirent à discrétion, sur la promesse solennelle pour les défenseurs d'avoir la vie sauve. Mais à peine les portes furent-elles ouvertes, que Cromwell fit passer la garnison et les habitants au fil de l'épée.

Un pareil début donne l'idée de ce qui suivit. Les soldats de Cromwell firent main basse sur les trésors des églises; les abbayes et les cathédrales servirent de casernes, on ouvrit les tombeaux pour y chercher des richesses, et les prêtres se virent traqués comme autant de bêtes fauves. Il fut résolu de dépeupler l'Irlande et de remplacer ses habitants en masse par des protestants. Dans ce but, on décréta la peine de mort contre tous les propriétaires, afin de les obliger à s'exiler volontairement, et on opéra des razzias sur les pauvres qui ne possédaient rien. Des milliers d'individus, hommes et femmes, furent ainsi, bon gré mal gré, transportés à la Jamaïque et autres pays d'outre-mer et on compte qu'en onze années, tant par les massacres que par la famine et le bannissement, l'Irlande perdit plus de cinq cent mille de ses habitants.

Cependant ce résultat était bien loin du dépeuplement complet que voulait Cromwell. Certaines races ont une faculté de reproduction qui les maintient en dépit de tous les obstacles. Après tant de causes de destruction, la population catholique irlandaise était encore aux protestants dans la proportion de huit à un.

Reconnaissant qu'il lui serait impossible de l'exiler complètement, Cromwell imagina un autre système pour la dompter plus facilement et l'empêcher de reprendre des forces. Sur les quatre provinces d'Irlande, il en donna trois aux colons

Digitized by Google

protestants et ne laissa aux catholiques que le Connaught et le comté de Clare. Le Connaught est non seulement le plus pauvre des comtés de l'Irlande, mais c'est un des pays les plus désolés, les plus stériles du monde entier. C'est là seulement qu'il fut permis aux malheureux indigènes de résider. « Go to hell or to Connaught, » répondaient les soldats de Cromwell aux infortunés qu'ils refoulaient. En outre, le séjour des villes leur fut défendu. Les Anglais catholiques eux-mêmes s'en virent chassés. Les villes devinrent comme autant de forteresses occupées par des protestants ou des soldats. Il ne resta dans celle de Galway que quelques vieillards intransportables, et encore fut-il recommandé au commandant de les envoyer rejoindre les autres dès que l'hiver serait passé.

C'est de cette façon que Cromwell vint à bout de l'Irlande. Lorsqu'elle se trouva anéantie, les soldats et les prêteurs d'argent qui avaient aidé le gouvernement se disputèrent le partage des trois provinces abandonnées, et le sol de la malheureuse Irlande devint le théâtre d'une lutte ignoble entre les hommes de proie qui venaient de la dépouiller.

Une lueur d'espérance reparut lors de la restauration de Charles II. Les Irlandais s'imaginèrent qu'un Stuart ne pouvait manquer de les faire rentrer dans leurs droits. Mais cette lueur ne fut que passagère. Charles II, soutenu et ramené par les royalistes ou cavaliers, tous attachés à la religion anglicane, ne pouvait, sans se les aliéner, favoriser les catholiques ; le nom de papiste leur était autant en horreur qu'aux presbytériens écossais ou aux puritains de Cromwell. Quels que fussent ses sentiments particuliers à cet égard (et on est porté à croire qu'il était favorable aux catholiques), il fut obligé de les faire céder devant les considérations politiques. Les Irlandais qui tentèrent de réclamer furent déclarés rebelles par lui et reçurent la défense expresse de paraître en Angleterre. Les choses restèrent donc en l'état jusqu'au règne de Guillaume III. A cette époque, les protestants étaient devant les catholiques dans la proportion de un à quatre et ils possédaient les dix onzièmes du sol de l'Irlande.

Le caractère anglais, très louable en certains points, a des

Digitized by Google

ombres qu'il semble dans la destinée vengeresse de l'Irlande de mettre en évidence. Jamais le défaut de générosité, l'esprit de mercantilisme qui entachent la race anglo-normande ne se sont plus impudemment révélés que dans ses rapports avec sa malheureuse conquête.

Après la souveraineté éphémère de Jacques II et la bataille de la Boyne, qui anéantit les dernières espérances des catholiques, on eût pu croire que, la liberté et la civilisation ayant marché de pair, les rancunes s'apaiseraient et qu'une condition plus favorable serait faite aux Irlandais. Mais si la crainte de l'hostilité religieuse s'évanouit, celle de la concurrence commerciale vint bientôt la remplacer, et les mesures répressives qu'elle suggéra ne furent ni moins cruelles ni moins vexatoires que celles qu'avait inspirées le fanatisme.

Ainsi que je l'ai dit, au commencement du XVIII^e^ siècle, la plus grande partie du sol de l'Irlande appartenait aux Anglais, et un très grand nombre de ceux-ci, protestants, s'y étaient établis et commençaient à y prospérer. L'Angleterre ne pouvait manquer de s'intéresser à ces colons, qui étaient ses enfants; mais, d'autre part, l'industrie ingénieuse et active qui distingue la race avait porté des fruits rapides. Des fabriques d'étoffes de laine s'établissaient de toutes parts; l'élève du bétail florissait et il était à prévoir que l'Irlande serait bientôt, sous ces rapports, une rivale dangereuse pour le commerce de la mère patrie. Le Parlement anglais n'hésita pas, il décida la ruine de cette industrie. « Je ferai, » disait Guillaume dans une de ses réponses à la Chambre des lords, « je ferai tout ce qui dépendra de moi pour faire tomber les manufactures de laine en Irlande. » L'importation du bétail irlandais en Angleterre fut interdite et des droits d'exportation tellement élevés furent établis sur les laines, qu'ils équivalaient à une prohibition complète. Et le Parlement irlandais — me dira-t-on, car il en existait un — consentait-il donc sans opposition à la ruine générale? Ce Parlement était, il est vrai, composé de protestants, mais les mesures contraires au développement du commerce les atteignaient aussi bien que les catholiques.

Digitized by Google

C'était là, en effet, ce qui compliquait la situation, et voici l'espèce d'accord, de *modus vivendi*, qui s'établit tacitement entre l'Angleterre et ceux qu'elle se voyait à contre-cœur entraînée à léser. Les mesures générales décrétées par le Parlement anglais en faveur de ses nationaux furent acceptées sans mot dire par celui d'Irlande. Mais, en revanche, tous les avantages de détail, commerce, propriété, fonctions administratives, échurent aux protestants, qu'on laissa absolument sans contrôle dans leur conduite envers les Irlandais. Il en résulta la situation la plus inique, la plus arbitraire que jamais nation conquérante ait imposée à des vaincus.

Qu'on en juge.

Comme au fond la religion était toujours la principale pomme de discorde (car si le catholicisme avait disparu de l'Irlande, il y eût eu équivalence de droits), les restrictions à apporter au culte furent les premières auxquelles on songea.

Les évêques, et en général tous les ecclésiastiques auxquels leur rang permettait de conférer les ordres religieux, reçurent l'ordre de quitter l'Irlande à la date du 1er mai 1688. Ils étaient bannis à perpétuité et menacés de mort s'ils tentaient de revenir. Les plus graves châtiments attendaient ceux qui leur offriraient un asile, et des récompenses furent promises à ceux qui dénonceraient leur présence. De plus, l'entrée de l'Irlande fut interdite à tout prêtre étranger.

Le prêtre, obligé à ne jamais quitter sa paroisse, ne put officier qu'à la condition de supprimer tout signe extérieur; point de costume, point de clocher ni de cloches, aucune cérémonie au dehors, même pour les enterrements, sous peine de la déportation. En revanche, s'ils consentent à devenir protestants, on leur offre des pensions qui vont jusqu'à 40 livres sterling. Les lieux de dévotion sont saccagés, on détruit les images, les croix, et on ne peut accomplir un pèlerinage sans encourir la peine du fouet [1].

[1] Il existait en Irlande des lieux de pèlerinage très fameux même à l'étranger, et les indigènes montraient une dévotion exaltée pour toutes ces pratiques. Au temps d'Edouard III, un certificat de présence fut délivré à un noble italien, le chevalier Malatesto Ungaro, seigneur de Rimini,

Digitized by Google

Il faut que tout catholique soit prêt à chaque instant à répondre à l'appel du juge de paix pour déclarer quel jour, à quelle heure, en quel lieu il a entendu la messe, quel prêtre l'a célébrée et quelles étaient les personnes présentes. 20 livres sterling d'amende et une année de prison puniront son refus de répondre.

Voilà pour le culte; voyons l'enseignement. Tous les moyens sont mis en œuvre pour que l'Irlandais fasse de ses enfants des protestants. Les écoles catholiques sont supprimées et, afin d'empêcher les éducations privées, les instituteurs catholiques sont bannis d'Irlande et la peine de mort édictée contre eux s'ils essayent d'y rentrer. Des fonds spéciaux sont votés pour la transportation aux Indes occidentales des maîtres d'école. Peut-être le petit nombre d'Irlandais aisé essayera-t-il de parer à ce mal en envoyant ses enfants sur le continent? Il est défendu de faire passer la mer à un enfant sans une permission spéciale; tout parent est tenu de faire comparaître son enfant devant le magistrat à la première réquisition. S'il ne le fait pas, il est considéré comme ayant frauduleusement envoyé son enfant à l'étranger et devient lui-même, de ce chef, passible des châtiments les plus sévères.

Le catholique devenu majeur n'est ni électeur ni éligible, et si quelque lueur d'intelligence a survécu dans son esprit au régime d'ignorance qu'il a subi, que pourra-t-il devenir? Quelle carrière embrassera-t-il? Un papiste ne peut être ni marin, ni militaire, ni magistrat, ni fonctionnaire d'aucune administration publique, ni avocat, ni juge.

Se tournera-t-il vers la culture de la terre où le portent son tempérament et la tendance de sa race, la loi lui défend de devenir propriétaire foncier; et, s'il se borne à affermer des terres, on a tant de peur qu'il ne s'enrichisse, que ses gains sont fixés d'avance. Il ne pourra jamais toucher que le tiers du revenu de la propriété qu'il exploite, et les baux qu'il lui est permis de faire sont trop courts pour qu'il ait le temps

qui, au prix de mille dangers, accomplit un pèlerinage au sanctuaire de Saint-Patrick (St-Patrick's purgatory), situé dans le Long Dergh.

Digitized by Google

de tirer de ces terres sauvages tout ce qu'elles sont capables de produire.

En dépit de ces précautions, un bail trop avantageux pour le fermier catholique aura-t-il été conclu, une récompense est promise au dénonciateur, qui sera même autorisé à prendre de droit, pour lui-même, le bail avec tous ses bénéfices.

Songera-t-il au commerce, à l'industrie, mais ces branches de l'activité humaine sont concentrées entre les mains de corporations municipales protestantes, où il est sûr de ne rencontrer que des ennemis.

Essayera-t-il de travailler pour son compte, il lui est interdit d'employer plus de deux apprentis. A-t-il, à force de labeur, amassé quelque argent, et veut-il, à défaut de propriétés foncières, utiliser son bien pour se donner le luxe intérieur? La même loi le poursuit; il ne lui est pas permis de posséder un cheval valant plus de cinq livres sterling et, s'il ose, enfreignant la défense, atteler sa voiture de ces chevaux superbes qui, de tout temps, ont fait l'orgueil des trois royaumes, le premier protestant venu a le droit de s'emparer de l'attelage en payant au propriétaire cinq livres par cheval, quelle qu'en soit la valeur réelle.

Sous le rapport des impôts, le papiste n'est pas traité d'une manière moins arbitraire. N'est-ce pas lui qui, par sa rébellion, cause de l'agitation dans le pays, et n'est-il pas juste, dès lors, de réquisitionner ses chevaux pour monter la milice et de le frapper des impôts destinés à entretenir cette même milice? Et les vols, les assassinats, les pillages? ne sont-ce pas toujours les papistes qui encouragent et fomentent ces désordres, et n'est-on pas en droit de tirer d'eux la taxe qui doit servir à indemniser les personnes lésées?

Passons maintenant à la vie de famille, où le malheureux catholique sera tenté de chercher le bonheur et la paix qui le fuient de toutes parts dans la vie extérieure. D'abord, il lui est interdit d'épouser une protestante, et le prêtre qui aurait sanctionné un mariage de cette sorte serait puni de mort.

Digitized by Google

Le catholique ne peut hériter du protestant, ni même en recevoir une donation entre vifs; s'il meurt, sa femme ne sera point tutrice de ses enfants, et il ne pourra choisir de tuteur que parmi les protestants.

Si l'un des enfants du catholique se fait protestant, la loi lui assure une part, fixée arbitrairement par le chancelier d'Irlande, de l'avoir de ses parents. Si c'est le fils aîné qui renie sa foi, une loi, dont l'infamie dépasse toutes les bornes, le rend, dès ce moment, propriétaire unique des biens de ses parents, qui n'en ont plus que l'usufruit et deviennent les fermiers de leur fils. Ainsi la sécurité, la confiance sont bannies des familles, on récompense la trahison des fils envers les pères, on atteint les chefs de famille dans ce qu'ils ont de plus sacré, spirituellement et temporellement parlant, la conservation de leur foi religieuse et la libre disposition de ce qu'ils possèdent.

Telle était la condition de ce malheureux pays au début du XVIII^e^ siècle, d'un siècle de lumières où la Constitution et les libertés anglaises servaient de modèle à l'Europe entière.

Je rapporte ici quelques lignes de Young, voyageur protestant, mais impartial, qui voyageait en Irlande en 1778. On a peine à se figurer qu'il y a tout au plus cent ans tant de barbarie et d'injustices aient pu exister dans un pays si voisin de nos civilisations raffinées.

« En Irlande, le propriétaire d'un domaine occupé par des tenanciers catholiques est une espèce de despote qui, dans tous ses rapports avec eux, ne reconnaît d'autre règle que celle de son bon plaisir. Il ne saurait guère imaginer d'ordres que son domestique ou les cultivateurs sous sa dépendance osassent ne pas exécuter. Rien ne le satisfait qu'une soumission sans limites. Il peut, avec la plus parfaite sécurité, punir de la canne ou du fouet toute insulte ou tout manque de respect envers sa personne. Le pauvre malheureux qui ferait signe de vouloir se défendre serait sur-le-champ terrassé et broyé de coups. Assommer un homme est une chose dont on parle en Irlande d'une manière

Digitized by Google

qui confond toutes les idées d'un Anglais. Des gens considérables du pays m'ont assuré que beaucoup de leurs tenanciers se croiraient fort honorés si leur maître daignait recevoir dans son lit leurs femmes et leurs filles : signe certain de la corruption d'une longue servitude. Bien plus : j'ai ouï parler de personnes à qui on a ôté la vie sans avoir à craindre l'examen d'un jury. Qu'on ne croie pas que de pareils faits soient fréquents; jadis on en voyait tous les jours de semblables, mais la loi reprend quelque empire. Il n'est pas de voyageur si indifférent qui, passant sur les routes d'Irlande, n'ait vu parfois les valets d'un gentleman pousser violemment dans le fossé toute une file de charrettes appartenant à de pauvres paysans, pour faire place au carrosse de leur maître; peu importe que les voitures versent ou se brisent, le mal est souffert en silence; si les victimes élevaient la voix pour se plaindre, on leur répondrait par quelques coups de fouet. Si un pauvre s'adressait au magistrat pour avoir justice contre un gentleman, sa plainte serait regardée comme une sorte d'outrage envers celui-ci, qui serait bien vite mis hors de cause. La vérité est que tout pauvre qui a une querelle avec un riche devrait... je m'arrête, car j'allais dire une absurdité. Ce pauvre sait trop bien sa condition pour penser à demander justice; il n'y a qu'un seul cas où il puisse l'obtenir : c'est quand un riche prend fait et cause pour lui contre un autre riche; alors son patron le protège comme il défendrait le mouton dont il compte faire son repas. »

Tel fut le régime de lois pénales créé par les haines religieuses pour écraser et corrompre l'Irlande. Que pouvait-il rester d'indépendance, de courage, de goût au travail, de sentiments généreux chez des individus traités de la sorte pendant une longue période? Burke a stigmatisé la conduite de l'Angleterre en disant que « ce système était le plus habile et le plus puissant instrument d'oppression qui ait jamais été inventé par le génie pervers de l'homme pour ruiner, avilir, dépraver une nation et corrompre en elle jusqu'aux sources les plus inaltérables de la nature humaine ».

Digitized by Google

Sautons maintenant une cinquantaine d'années, passons de Guillaume III à Georges Ier, et voyons dans quel état nous retrouverons l'Irlande.

Peut-on dire qu'elle existe encore? Il n'y a plus de Jacobites, la journée de Culloden a eu raison du dernier prétendant et tout danger a disparu de ce côté. Il n'est plus question de propagande religieuse; on a reconnu son inutilité. L'Irlandais est resté inébranlablement attaché à sa foi; il végète, sans instruction, sans ambition, sans ressources pour se produire, enserré qu'il est dans les rets d'un esclavage moral et social sans exemple. Que craindrait donc encore le protestant riche et puissant de cet ennemi pauvre et désarmé? Qui pourrait l'empêcher de le pressurer, de lui sucer le sang jusqu'à en mourir? Et cependant la population irlandaise s'accroît, elle pullule, tandis que les protestants ne forment qu'une infime minorité; mais ils n'y songent pas; la prospérité les endort et l'impunité engourdit leur vigilance.

Ce serait un propos banal à répéter ici que la roche Tarpéienne est près du Capitole, et pourtant il n'y a pas d'observation qui soit plus à sa place. Jamais vainqueurs ne sont plus près de leur chute qu'au moment où, exaltés par le succès et rejetant tout scrupule, ils poussent à l'excès la patience de l'opprimé.

A l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire à la fin du siècle dernier, l'Irlande était entièrement livrée aux spéculations de l'intérêt privé. Le taux des fermages s'élevait sans cesse au point de rendre la vie impossible à la population agricole; le clergé catholique était frappé d'un impôt destiné à entretenir le clergé protestant. Il lui payait la dîme. Cette dernière exaction surtout exaspéra les esprits et, vers la fin de 1760, l'Irlande commença enfin à s'agiter.

Ce ne fut point un soulèvement général, régulièrement organisé, — il aurait fallu pour cela une intelligence, un esprit de combinaison dont cette nation avilie par la servitude n'était pas capable, — mais des mouvements partiels, des attaques locales exécutées par de petites bandes agissant isolément.

Digitized by Google

Les Whiteboys, ainsi nommés parce qu'ils mettaient une chemise blanche par-dessus leurs habits afin de se reconnaître, commirent des actes d'une barbarie affreuse. Outre le pillage, l'incendie des propriétés, ils enlevaient les fermiers dont ils voulaient se venger, les plaçaient nus dans des trous creusés verticalement, puis les abandonnaient après leur avoir coupé les oreilles. Au fond, ce fut une guerre de brigands de grands chemins.

Les Whiteboys firent place à d'autres associations du même genre, mais d'une organisation plus perfectionnée. Les règlements de certaines d'entre elles, le serment d'obéissance passive exigé des confédérés, le poignard poursuivant le délateur, la lettre comminatoire ornée d'emblèmes funèbres, envoyée au coupable désigné, rappellent les usages des anciennes sociétés secrètes de l'Allemagne. On peut dire que, depuis les Whiteboys jusqu'aux fénians de nos jours, l'Irlande n'a pas cessé d'être agitée par quelqu'une de ces conspirations populaires, protestations vivantes et légitimes de la misère de la masse contre l'opulence du petit nombre, de l'écrasement social complet d'un peuple contre l'orgueil et l'iniquité de ses dominateurs.

La déclaration de l'indépendance de l'Amérique, en 1776, réveilla tout à fait l'Irlande. Sa cause, qui à certains égards offrait de l'analogie avec celle des États-Unis, excita dans le Parlement la sympathie de quelques esprits généreux ; on fit valoir ses droits et, la force des choses aidant, les lois pénales sous lesquelles elle gémissait commencèrent à être peu à peu rapportées. La plus cruelle de toutes, celle qui dépossédait le père au profit du fils apostat, fut des premières abolie.

Deux ans après, la guerre que l'Angleterre eut à soutenir contre la France, les États-Unis et l'Espagne, vint donner une nouvelle importance à l'Irlande en lui révélant sa force.

Un débarquement de l'étranger sur ses côtes était alors un événement attendu de tous. L'armée anglaise, occupée ailleurs, ne pouvait les défendre. Dans cette conjoncture difficile, le gouvernement remit aux Irlandais eux-mêmes le soin de leur défense ; des armes furent distribuées et 40,000 vo-

Digitized by Google

lontaires, levés et organisés en un clin d'œil, répondirent à l'appel. L'intérêt général unissant les courages, les protestants les plus riches, les plus influents, se placèrent d'eux-mêmes à la tête de cette force imposante dont ils craignaient les représailles futures et qu'ils voulaient ainsi essayer de se rendre favorable.

L'effet moral produit par cette affirmation populaire fut immense; les volontaires devinrent une puissance avec laquelle il fallut compter; ils obtinrent d'abord l'abrogation des dernières lois pénales, puis, le 19 juillet 1782, en déclarant l'indépendance du Parlement irlandais, ils affranchirent cette assemblée de son asservissement séculaire. Pour la première fois dans la discussion des droits de l'Irlande, se produisit enfin un homme. Ce fut sous l'inspiration d'Henry Grattan que le nouveau Parlement adressa au roi la déclaration suivante :

« Que ses sujets d'Irlande sont un peuple libre; que la couronne d'Irlande est une couronne impériale inséparablement unie à la couronne d'Angleterre par un lien d'où dépendent le bonheur et l'intérêt des deux peuples; mais que le royaume d'Irlande est un royaume distinct, ayant son Parlement à lui et sa Législature propre; que nul au monde n'est compétent pour faire des lois qui obligent cette nation, sinon le roi, les lords et les communes d'Irlande. »

Cependant bien des choses restaient à faire. L'indépendance du Parlement était sans doute un beau mot, mais encore eût-il fallu que le fait répondît à son titre, et pour cela une réforme parlementaire radicale était indispensable. Il était dit qu'aucune des hontes de l'oppression ne serait épargnée à la pauvre Irlande. Son Parlement, qui, nominativement au moins, lui avait donné jusque-là un semblant de liberté politique, n'était dans le fait qu'un théâtre de bassesse et de corruption. La presque totalité de ses membres était achetée par le gouvernement anglais, qui dépensait en pensions jusqu'à 120,000 livres sterling par an prises sur le revenu public.

La distribution des emplois était un autre moyen; les

Digitized by Google

fonctions administratives ou judiciaires furent scindées en une multitude de branches qu'on augmentait à volonté pour les vendre au plus offrant.

Beaucoup de membres des Communes ne comptaient pour rien personnellement; ils étaient élus par des bourgs pourris appartenant à des lords qui disposaient parfois de vingt de ces centres d'élection; or, ces seigneurs, qui n'habitaient point leurs terres d'Irlande, tenaient à grand amour-propre d'être admis dans le beau monde de Londres sur le même pied que les lords anglais. Ils obéissaient aveuglément aux caprices de la cour, qui, du reste, lorsque les fonds manquaient pour acheter les consciences irlandaises, ne se gênait pas pour vendre la pairie à des gens indignes de cette distinction. « Infamous pensions to infamous men, » disait Grattan, en ajoutant que « les ministres vendaient les prérogatives de la couronne pour acheter les privilèges de la nation ».

De tels abus appelaient hautement une réforme, et cependant elle ne fut point accueillie par les Communes. L'ardeur des volontaires se calma tout à coup; beaucoup craignirent de se compromettre et, l'esprit de concurrence religieuse reprenant le dessus, les protestants, qui avaient la majorité dans le Parlement, appréhendèrent que les catholiques ne prissent trop d'influence sous un nouveau régime parlementaire (ils stipulaient pourtant *à priori* que, dans tous les cas, les catholiques devaient rester privés de la franchise électorale) et rendirent la réforme impossible par leurs votes contraires.

Une situation pour ainsi dire négative succéda à ces premières expansions de l'esprit de liberté; toutefois, elle ne dura pas longtemps. La révolution française vint de nouveau mettre le feu aux poudres. Elle eut sur l'Irlande une influence extraordinaire. D'ailleurs, les esprits avaient déjà mûri; ils venaient de lutter pour les droits du citoyen; la révolution leur ouvrit de nouveaux horizons, ils comprirent et réclamèrent les droits de l'homme. Encore une fois, les courages et les intérêts s'unirent sous l'empire de l'enthousiasme;

Digitized by Google

catholiques et protestants fraternisèrent dans des banquets patriotiques et les volontaires firent place désormais aux *Irlandais unis*.

La Terreur enraya brusquement ce mouvement généreux. Ces âmes encore trop timides ne purent voir sans horreur les excès de 93. Elles craignirent de glisser sur la pente, et le gouvernement anglais profita habilement du temps d'arrêt qui se produisit dans l'agitation de l'Irlande pour essayer de détruire l'esprit révolutionnaire. Les mesures répressives qu'il décréta dans ce but n'eurent qu'un effet superficiel. Les Irlandais, réduits au silence, continuèrent à agir dans l'ombre, mais, se trouvant trop faibles, ils appelèrent les étrangers à leur secours. Le Directoire s'émut de leurs plaintes. Le général Hoche fut envoyé en Irlande en 1796, mais l'expédition qu'il dirigeait n'aboutit point. Des circonstances contraires le forcèrent à rentrer à Brest sans avoir débarqué un seul homme. Une seconde expédition s'organisa en 1798, sous les ordres des généraux Humbert et Hardy. La division navale commandée par ce dernier fut battue et faite prisonnière dans un combat sur les côtes de l'Ulster. Le principal meneur populaire de l'Irlande, Wolf Tone, connu sous le nom de général Smith, homme remarquable par son intelligence, son éloquence et son ardeur patriotique, y périt.

Suivant les plans des révolutionnaires, cette attaque de l'étranger devait coïncider avec une insurrection générale, mais, ainsi que nous venons de le voir, elle ne leur fut d'aucun secours. Les insurgés, réduits à leurs seuls efforts, furent bientôt écrasés par l'armée anglaise ; mais pendant le court espace de temps où ils se virent libres de relever la tête, ils se signalèrent par des cruautés et des violences sans exemple. La répression ne fut pas moins cruelle ; les fureurs religieuses, les haines politiques se renouvelèrent avec une ardeur nouvelle et, pendant deux ans, l'Irlande fut en proie aux horreurs de la guerre civile. Les moissons furent détruites et une famine affreuse fit périr des milliers de malheureux. On évalue à 80 millions la valeur des dévasta-

Digitized by Google

tions commises et à plus de 30,000 le nombre des infortunés que la faim ou le fer firent périr à cette époque.

L'Angleterre, victorieuse, tira de cette rébellion une vengeance politique complète en abolissant le Parlement d'Irlande. Les grands seigneurs, que cette mesure atteignait dans leurs intérêts et dans leur influence, reçurent une indemnité de 1,200,000 livres sterling, et l'union politique de l'Irlande avec la Grande-Bretagne fut définitivement décrétée le 26 mai 1800.

Au milieu de tous ces troubles, la position des catholiques n'avait pourtant pas cessé de s'améliorer; pas à pas, ils s'étaient conquis une place dans la vie sociale. Le barreau leur est ouvert, le mariage mixte leur est permis, et, sauf quelques restrictions en faveur des protestants, ils sont admis à tous les emplois civils et militaires. Cependant, s'ils deviennent électeurs, ils restent non éligibles, et telle est la grave question qui se présente aussitôt après la promulgation de l'union. Ce non-sens politique soulève les consciences; en 1810, des associations se forment pour la revendication des capacités parlementaires. Je ne m'arrêterai point à décrire les fluctuations de ce nouveau mouvement populaire, qui ne prit, d'ailleurs, un caractère décidé qu'au jour où parut le grand O'Connell.

En réponse aux refus de l'Angleterre, O'Connell est nommé représentant de l'Irlande au Parlement par ce même pauvre comté de Clare qui, avec le Connaught, formait autrefois le seul asile des indigènes. Son énergie, son éloquence, secondées par les efforts de la presse, par l'impulsion d'une opinion publique ardente, obtient enfin la victoire. Le 13 août 1829, l'émancipation parlementaire des catholiques est proclamée et l'Irlandais *papiste* prend sa place au Parlement britannique.

Je viens de retracer à grands traits l'histoire ou plutôt les malheurs de l'Irlande, car les deux noms se confondent lorsqu'il s'agit de ce pays déshérité. Nous le voyons maintenant, non point soumis à l'Angleterre, mais placé sur le même pied politique, jouissant des mêmes droits sociaux et,

Digitized by Google

si l'on n'en jugeait que d'après les apparences, on pourrait croire ses souffrances terminées et les embarras qu'elle a causés, oubliés. Malheureusement, il est loin d'en être ainsi. S'il est vrai que les fautes de l'ancêtre rejaillissent sur ses descendants, à combien plus forte raison celles de tout un peuple s'éternisent-elles dans leurs conséquences.

L'orgueil anglais, la cupidité commerciale anglaise, le fanatisme religieux et l'arbitraire du protestant anglais ont créé à l'Irlande une situation morale et matérielle déplorable, que les efforts les plus éclairés, les plus généreux et surtout les plus persévérants parviendront seuls à amender. Il faut non seulement le soin, mais aussi le temps pour guérir les plaies profondes.

Avant de terminer, je signalerai un sujet de réflexions qui s'est souvent présenté à mon esprit, tandis que j'étudiais l'histoire de l'Irlande. L'influence du caractère national n'est-il pour rien dans ce long enchaînement d'infortunes? Nous voyons clairement les fautes de l'Anglais, mais l'Irlandais, comment faut-il le juger?

Établissons une comparaison avec ce qui s'est passé chez nous. Certes, les souffrances de la servitude ne nous ont pas manqué; mais en est-il jamais résulté cet abaissement des courages, cet abâtardissement des intelligences qui a si longtemps flétri l'Irlande? Assurément non. Nous étions asservis, il est vrai, mais sous notre apparente faiblesse on sentait la vie ardente, les vertus fortes. Nous avions des hommes et il était aisé de deviner que, le jour de la liberté arrivé, la nation se trouverait formée d'une pièce, semblable à un édifice solide qui sortirait de terre tout d'un coup avec ses fondations et ses contreforts bien assis. Pour autant que j'en ose juger, le caractère irlandais est loin de présenter des particularités aussi favorables. A côté de remarquables qualités d'esprit, de courage, de sensibilité, de délicatesse chevaleresque, on trouve de la mollesse, un défaut de sérieux, de solidité morale qui lui enlève toute grandeur.

S'il est impossible au vaincu de forcer son oppresseur à la justice, au moins peut-il en exiger du respect. Il est un

Digitized by Google

respect qui s'impose, mais ceci est une affaire de caractère, et nous voyons de tout temps l'Anglais bafouer sans pitié sa victime.

Au reste, rappelons-nous qu'il ne faut pas se hâter de juger sévèrement les malheureux. L'Irlandais isolé, asservi en esclave aux pratiques d'une dévotion superstitieuse, est resté plongé dans une longue et profonde ignorance. Les lumières et la liberté lui ont manqué à la fois. N'y a-t-il pas là une cause permanente de faiblesse et n'est-il pas juste d'en tenir compte ?

ÉLISE LAGRANGE.

Digitized by Google

LE DROIT INTERNATIONAL DANS L'ANCIEN EMPIRE CHINOIS.

Au congrès des orientalistes réuni à Berlin en septembre 1881, M. W.-A.-P. Martin, président du collège de Tung-Wen, à Pékin, et membre associé de l'Institut de droit international, a communiqué de curieux renseignements sur ce sujet : *Traces of international law in ancient China.* J'ai sous les yeux ce travail corrigé et augmenté. Aujourd'hui qu'il est tant parlé de la Chine au point de vue politique, il me semble que la question traitée par le savant docteur peut offrir un intérêt nouveau à ceux que préoccupe ce vaste pays. C'est qu'en effet, on ne connaît pas grand'chose de la Chine en Europe ; il faut des événements graves pour attirer l'attention sur elle. Mais, si nous nous soucions peu de la Chine, si le Céleste Empire n'a servi jusqu'ici qu'à faire le sujet de quelques opérettes ou de plaisanteries toujours appréciées, il n'en est pas moins certain que plus on avance dans l'étude de ce peuple, plus on se convainc qu'il vaut la peine d'être connu davantage. On peut objecter que la Chine est trop loin, que son histoire est trop vieille et trop compliquée, qu'elle a vécu dans l'isolement et qu'elle s'y maintient. Eh bien, alors, il est doublement intéressant de la découvrir, de constater que, bien avant nous, elle marchait déjà d'un pas assuré dans les voies de la civilisation.

La forme normale du gouvernement de l'empire était le système féodal. Ce vaste État, jusqu'au m^e^ siècle avant J.-C., était divisé en un certain nombre de principautés dominées par douze grands États relevant du pouvoir impérial. C'est dans les rapports que ces diverses puissances avaient entre elles et avec l'empereur que le D^r^ Martin a découvert les traces d'un code de lois internationales.

Digitized by Google

Il y a quelque ressemblance entre le système féodal de la Chine et celui de l'Europe après la mort de Charlemagne. Comme au moyen âge, les chefs de ces États étaient rangés en cinq catégories de noblesse répondant aux titres actuels de duc, marquis, comte, baron et chevalier. Dans les annales de Lu, au VII[e] siècle avant J.-C. (651), on trouve cette curieuse mention : Dans la neuvième année de son règne, le duc eut une conférence à Kive-Chiu avec le duc de Cheo, le marquis de Chi, le baron de Sung, le marquis de Wei, le comte de Cheng, le chevalier de Hü et le comte de Tsao. — Le but de la réunion était « la formation d'une ligue et l'établissement de relations amicales en concordance avec l'usage autorisé ».

Ces usages autorisés formaient la base de la loi internationale de ce temps. Ils se trouvent consignés dans le livre des Rites publié par ordonnance impériale vers l'an 1100 avant J.-C. Ce code définissait les ordres de noblesse, édictait des lois somptuaires pour chacun des ordres, allant jusqu'à régler le cérémonial des sépultures, établissait la part contributive de chacun dans les dépenses publiques, tranchait des questions d'étiquette, marquait la hiérarchie des officiers civils et militaires, fixait les poids et mesures, les peines, etc. La complication même des liens qui unissaient ces États entre eux et à l'empire était la meilleure sauvegarde de l'autorité impériale toujours respectée. Les grands princes se disaient vassaux, bien qu'ils fussent aussi indépendants que ceux de l'Annam ou du Nepaul aujourd'hui. Cet ascendant moral du pouvoir souverain est comparé par le D[r] Martin à celui qu'exerçaient les papes sur les souverains catholiques du moyen âge.

En revanche, il n'était point facile, il était même impossible aux étrangers d'entrer dans l'union des États. Lorsque les Tartares se présentèrent à la cour de Tsin vers 568 avant J.-C., demandant à faire un traité de paix et d'amitié et s'offrant comme des vassaux fidèles, le prince s'écria : « Amitié ! que connaissent-ils de l'amitié, ces sauvages ? Faites-leur la guerre comme à nos ennemis naturels. » Il

Digitized by Google

fallut toutes les solides raisons du ministre pour ramener son orgueilleux maître à des sentiments de politique moins excessifs.

Les fréquentes relations des princes entre eux rendaient l'administration de leurs États plus aisée. Ces relations avaient lieu par l'intermédiaire d'envoyés dont la personne était sacrée, bien qu'il y ait quelques exemples de leur arrestation sous prétexte d'espionnage ou de défaut de passeports réguliers. — Les envoyés de deux duchés à la cour de Lu se disputent la préséance, l'un en vertu de l'ancienneté de son État, l'autre de la parenté de son prince avec l'empereur. Le maître des cérémonies trancha la question au profit de celui-ci.

L'outrage à un ambassadeur était souvent suivi de la guerre entre les deux puissances; c'est ainsi que quatre envoyés s'étant présentés simultanément à la cour du prince de Chi, l'un borgne, l'autre chauve, le troisième boiteux et le quatrième de très petite taille, les courtisans trouvèrent plaisant de les faire accompagner à l'audience par quatre officiers affligés chacun du même défaut. Le prince et les dames de la cour, cachés derrière un rideau, rirent beaucoup de la plaisanterie, mais elle coûta cher, car l'année suivante les armées des quatre seigneurs lésés dans la personne de leur ambassadeur envahirent la principauté de Chi, et ce ne fut qu'au prix des plus humiliantes concessions que le facétieux souverain s'en tira.

Il sera intéressant pour nos ministres à portefeuille d'apprendre que Confucius a été ministre des affaires étrangères pendant longtemps sous le duc Ting, vers 519 avant J.-C., après avoir été ministre des travaux publics et ministre de la justice. Je me représente difficilement Confucius dans ses fonctions. Inutile de dire que ce grand sage déploya les plus éminentes qualités politiques et administratives dans ces divers emplois.

La principale tâche d'un envoyé était la négociation d'un traité. On le signait avec des formalités solennelles, et les plénipotentiaires juraient de le respecter soit en mêlant leur

Digitized by Google

sang dans une coupe de vin, soit en plaçant leurs mains sur la tête d'un bœuf offert en sacrifice. De plus, ces documents étaient conservés dans un endroit sacré nommé Meng-fu ou Palais des Traités.

Voici le texte d'un traité passé entre le prince Cheng et une coalition de princes qui avaient envahi son territoire en 544 avant J.-C.:

« PRÉAMBULE.

« Les parties intervenantes au présent traité sont convenues des articles suivants :

Article Ier. L'exportation du blé ne sera pas défendue.

Art. II. Nul ne cherchera à monopoliser le commerce au détriment de l'autre.

Art. III. Nul ne donnera protection aux conspirateurs contre les autres États.

Art. IV. Les évadés de prison seront restitués.

Art. V. On se prêtera une aide mutuelle en cas de famine.

Art. VI. De même en cas d'insurrection.

Art. VII. Les puissances contractantes auront les mêmes amis et les mêmes ennemis.

Art. VIII. Nous nous engageons à soutenir la maison impériale.

« CONCLUSION.

« Nous nous engageons à maintenir inviolables les termes du présent arrangement. Puissent les dieux des montagnes et des rivières, les esprits des premiers empereurs et ducs, ainsi que les ancêtres de nos sept tribus et de nos douze États veiller à son exécution! Si l'un ou l'autre se montre infidèle, que les dieux, qui voient tout, le frappent de manière que son peuple l'abandonne, que sa vie soit perdue et sa prospérité anéantie. »

Il n'est pas rare de voir l'une ou l'autre des parties contractantes réclamer des otages ou des garanties. On cite le cas d'un prince demandant la mère d'un autre comme otage. Le prince de Tsin exigeait la suprématie sur le prince de Chi

Digitized by Google

et en garantie, la mère du prince; mais celui-ci répondit qu'il se ferait plutôt tuer sous les murs de sa dernière forteresse. Ordinairement, dans ces violentes querelles intervenaient des États voisins en qualité de médiateurs. Les écrivains les plus autorisés de la Chine antique condamnaient la pratique des otages; ils insistaient sur la nécessité de la bonne foi qui devait présider à ces conventions. Confucius dit : « Un homme sans parole est comme un char sans essieu.» Parlant d'un État, il remarque : « Des trois choses essentielles, la première est la bonne foi; sans revenu et sans armée, un gouvernement peut encore exister, mais il ne le peut sans bonne foi.»

Les règles de la guerre sont également intéressantes à examiner :

1. Les personnes et les biens des non-combattants doivent être respectés.

2. On n'attaquera pas l'ennemi avant d'avoir battu le tambour et lui avoir donné le temps de préparer sa défense.

A l'appui de cette règle, le Dr Martin cite l'exemple du prince de Sung, qui refusa d'attaquer l'ennemi pendant que celui-ci traversait un torrent, avant qu'il se fût remis en bon ordre sur l'autre rive. Le prince de Sung fut complètement battu, et ses officiers lui ayant reproché sa conduite : « Le vrai soldat, dit-il, ne frappe jamais un ennemi blessé. Je suis à la veille de perdre ma couronne, mais je méprise de commander une attaque avant d'avoir d'abord fait battre la caisse. » On ne sera pas surpris d'apprendre que les capitaines de ce temps rirent beaucoup de la naïveté du prince.

3. Une guerre ne doit pas être entreprise sans un prétexte convenable. — Les soldats sont faibles dans une mauvaise cause, mais forts dans une bonne, disent les anciens Chinois.

4. Une cause reconnue juste est l'origine du pouvoir. En l'an 320 avant J.-C., six États se liguent pour réprimer l'ambition de Chin; le résultat de cette formidable coalition fut fort différent de ce qu'en attendaient ses auteurs. Chin réussit à battre successivement chacun de ses agresseurs; il profita de sa victoire pour supprimer la féodalité et pour

Digitized by Google

se proclamer Shu-Hwang-ti, c'est-à-dire Premier des souverains universels. En même temps il acheva la construction de la grande muraille. Ses successeurs jusqu'à nos jours portèrent le titre qu'il avait conquis de Hwang-ti. Aujourd'hui, ajoute M. Martin, le gouvernement central est aussi fortement établi que la grande muraille elle-même.

5. Le droit des grands États, avant la révolution précédente, était tenu pour sacré ; les princes les tenaient en fief du trône impérial. — M. Martin cite plusieurs exemples de ce fait. En voici un : Le prince de Chi envahit le territoire de Lu à la tête d'une grande force. Tchon-Hi, ministre de Lu, est envoyé à sa rencontre pour l'arrêter dans sa marche. Le prince de Chi lui dit : « Le peuple de Lu paraît extrêmement effrayé de mon approche. — Vrai, répond le ministre, mais leur chef ne l'est pas. — Et pourquoi ne l'est-il pas, répond le prince, puisque ses troupes sont en déroute et que ses magasins sont aussi vides qu'une cloche? En quoi met-il sa confiance? — Il la met, dit le ministre, dans la concession que ses pères ont reçue des anciens empereurs. »

6. Enfin, le droit des neutres était admis et, jusqu'à un certain degré, respecté. Le neutre s'opposait quelquefois au passage des belligérants par son territoire et ainsi plaçait une réelle barrière entre eux.

Le savant M. Martin conclut en disant que les États de l'ancienne Chine ont eu une loi écrite ou non écrite, plus ou moins développée, qu'ils reconnaissaient en temps de paix comme en temps de guerre.

Comte DE NOIDANS.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

La *Société à Berlin*. Ce titre d'un livre qui a paru d'abord dans la *Nouvelle revue* et qui fait quelque bruit à Paris, a servi plus d'une fois. En 1870, la *Revue des Deux Mondes*, dans sa livraison du 1er novembre, le mettait en tête de la troisième et dernière partie d'une étude « interrompue par la guerre ». Dans les premiers articles, M. Karl Hillebrand avait demandé aux mémoires et correspondances du temps des vues fines et élevées sur les salons de Berlin, de 1789 à 1815. Il s'était arrêté à 1806, au moment où de cruels revers ramenaient l'Allemagne, de son idéalisme humanitaire, au sentiment de la patrie. Après la guerre, son sujet prenait une actualité terrible et « le réveil d'une nation » qu'il avait à raconter était d'un à-propos qui en renouvelait la grandeur. A combien de choses la France d'après Sedan ne pouvait-elle pas s'intéresser de la Prusse au lendemain d'Iéna, quand le pays de Kant et de Schiller se réveillait d'un beau rêve dans les réalités de la conquête, que le roi de Prusse « n'attendait rien de ceux qu'on appelait les soutiens du trône » et que la patrie allemande ne pouvait, comme le roi, compter que sur « l'honnête peuple, le brave bourgeois, le simple paysan » !

On avait vu d'abord une société brillante, assez semblable à celle qui précéda la révolution du XVIe siècle, toute à la joie de vivre et de penser, de faire parade de ses duels et de ses maîtresses, autant que de sa philosophie transcendante et de ses goûts artistiques. M. De Sternberg en avait donné, dans ses Souvenirs, un ensemble de portraits et d'observations. M. Schmidt-Weissenfels en avait concentré le tableau autour d'une des fées de ces salons, la juive Rahel Lévin, « la femme la plus éminente d'alors », et son livre : *Rahel et son temps*, avait donné lieu à un roman de la populaire Fanny Lewald : *le Prince Ferdinand*. L'officier russe, diplomate au congrès de

Digitized by Google

Vienne, ministre à Carlsrhue, qui avait épousé Rahel, Varnhaegen d'Ense, avait publié un grand recueil de *Mémoires*, dont on a comparé le style à Xénophon, il avait laissé des papiers rétrospectifs qui venaient de paraître après sa mort, et l'on a pu dire que toute l'époque, de 1789 à 1815, s'était groupée autour de lui et de son épouse. M. Hillebrand avait tiré de cet ensemble de renseignements, spirituels, intimes ou émus, un aperçu brillant et rapide de la société de Berlin, à cette époque caractéristique. L'école de Weimar avait toujours cherché, souvent réussi, à équilibrer le réel et l'idéal. Après elle, son génie s'étant éteint, l'harmonie de couleur et de ton qui fait l'art classique, parut incolore et monotone, car la haute justesse de l'idée dégénérait en sécheresse académique. La réaction ne pouvait manquer. Elle se jeta dans les excès les plus extrêmes. Les mœurs de la Bohême ou les conversions au catholicisme n'épuisèrent même pas ce besoin de revanche des hommes d'imagination qui, pour retrouver l'originalité, tombaient jusque dans le suicide et la folie :

« Tout ce qui ressemble à quelque chose d'individuel et de spontané, — dit M. Hillebrand, en généralisant un tableau qui sera toujours vrai, — ils le saluent avec joie. Tout ce qui paraît neuf et extraordinaire, fût-ce au prix de la vérité et du bon sens, a quelque chance de leur plaire. Dans cet engouement pour l'exceptionnel, on ne se donne guère la peine de distinguer le vrai du faux. La bizarrerie de la forme en impose facilement sur la vulgarité du fond. Ce ne sont plus les idées seules qui captivent alors les esprits par leur étrangeté ; ce sont aussi les personnes, et on ne se doute pas combien on est près de devenir injuste pour son temps lorsque, sous le costume commun et les habitudes générales, on suppose une complète uniformité et qu'on veut voir des natures originales dans tous ceux qui osent s'émanciper de la règle. »

Rahel disait d'un mot : « Ah ! vous croyez qu'il est si facile d'être original ! »

L'invasion, la défaite, les désastres tombèrent sur ce pays dont les artistes croyaient de bonne foi « qu'on parade mieux sur un cheval rétif ». Alors tout doit changer. On s'aperçoit qu'on aime cette patrie que les grands esprits oubliaient pour le monde, et les singes du génie pour des parades d'originalité. Louis-Ferdinand, le prince Lovelace, écrit à Rahel : « Je ne survivrai pas à la chute de mon pays, » et il va mourir aux avant-postes. Fichte prononce ses célèbres « Discours à la nation allemande » où assiste

Digitized by Google

tout Berlin. La colère du patriotisme s'empare de la jeunesse et crée des poètes et des armées. Les salons ont plus de douleur que de haine : « L'âpreté de Stein, la rudesse d'Arndt, l'exaltation de Fichte, les mauvaises façons de Jahn, la haine de Blücher, le rigorisme moral de tous ces hommes heurtaient Rahel. Qu'il est dur, aveugle, agaçant ! disait-elle de Nieburh. » Mais elle ressent tous les coups qui frappent l'Allemagne. « J'ai pleuré tout le jour, écrit-elle. Oh ! je ne savais pas que j'aimais autant mon pays ! » Alors, pendant que Stein réorganise l'État et que Scharnhorst crée l'armée populaire, Humboldt institue l'université de Berlin. L'autonomie des provinces, le service militaire pour tous ne suffisent pas au relèvement ; il faut un grand foyer intellectuel à la renaissance du pays. « La nouvelle université, écrit Rahel en 1809, a été conçue, projetée, commencée au milieu de la défaite, de la misère et de la terreur ! » et M. Hillebrand, après Sedan, peut dire au public français : « Ce sera l'éternel honneur des hommes d'État prussiens de 1808 d'avoir compris la valeur des forces morales. »

Après 1815, l'élan avait été si vigoureux, le soulèvement si profond, que deux invasions de la France, des désastres comme Moscou et Waterloo, ne satisferont pas ce patriotisme, surexcité à l'extrême par le malheur. On connaît le « chant de honte », presque féroce, de Ruckerdt, réclamant contre l'évacuation de la France et disant l'Allemagne humiliée par cet avortement de la vengeance. Mais, si l'on suit la société berlinoise, de 1815 à 1830 et 1848, on y trouve surtout des partisans de la révolution moderne et des amis de la France libre. Le travail sourd qui continuait à préparer de nouvelles revanches doit se chercher ailleurs que dans « la société », parmi ceux qui trahirent ce peuple honnête dont le réveil seul avait sauvé le pays.

Après la guerre de 1870, quatorze ans après, il doit être utile de connaître comment s'est transformée cette société dans la capitale de Prusse, devenue la tête de l'empire d'Allemagne, et les lettres signées Paul Vasili arrivaient en bon moment. Après un temps d'arrêt, les traductions de la littérature allemande ont repris leur cours à Paris. Il y a quelque temps déjà que la *Revue des Deux Mondes* traduisait un roman du baron de Puttlitz. L'*Homo sum* d'Ebers vient d'être traduit, après la *Fille de Pharaon* et le grand ouvrage sur l'Egypte du célèbre écrivain. Les traductions de livres de science n'ont guère été interrompues et on pourrait citer plus d'un roman nouveau qu'on peut lire

Digitized by Google

dans la langue française. Si l'on voulait connaîtreles mœurs berlinoises, mises en scène par un romancier de premier ordre, avec des hardiesses qui s'arrêtent rarement devant l'allusion, mais toujours devant la licence, on devrait bien traduire les romans de Frédéric Spielhaegen. Cela donnerait une idée plus complète et souvent plus hardie d'une société qu'esquisse la *Nouvelle Revue*. Ce n'est pas que l'esprit d'observation, de croquis et de style manque ici. On y trouvera des aperçus rapides, des traits acérés, de piquantes silhouettes, tout ce qu'il faut pour enlever le succès, sans en assurer la durée. On raconte qu'un livre ayant paru en Allemagne sur la société de Pétersbourg, l'auteur pseudonyme, qu'on dit russe, voulut riposter, et c'est déjà une raison d'écrire assez suspecte et un genre fait pour passer avec l'occasion. La vengeance aurait pu être plus méchante, car l'auteur a assez d'esprit pour cela, souvent il emporte la pièce et on doit lui savoir gré de s'être tenu dans certaines bornes. Il y a là parfois une causticité qui plaît quand elle aiguise avec convenance un trait de mœurs observé sur le vrai. Ce qu'on voudrait trouver de plus dans ce livre, c'est un large horizon, de la pénétration psychologique et même quelque hardiesse dans les analyses. Il semble qu'il n'y ait qu'une société à Berlin, et ce n'est pas celle qu'ont étudiée les divers écrivains qui ont pris ce titre ou ce sujet; une seule société : l'aristocratie, mais pas un salon intelligent, pas un foyer de conversation littéraire ou artistique, dans une ville qui a tant de théâtres, de si magnifiques musées, qui élève des statues à ses grands hommes et paie à Spielhaegen pour un roman jusqu'à 30,000 florins. C'est, au contraire, ce milieu intellectuel, scientifique, artistique, littéraire, — politique aussi, car la politique compte dans l'intelligence d'une nation, — qu'il eût été bon d'étudier : la vraie société en somme. On n'y eût pas rencontré de Rahel peut-être, et qui sait? Mais, même à la cour, on eût trouvé du goût, des idées philosophiques, des influences littéraires, des transformations de mœurs, dignes d'un observateur. Que l'auteur ait négligé les bals d'étudiants, les réunions de lectures entre jeunes filles où on lit l'anglais et l'italien, les fêtes intimes de la bourgeoisie à laquelle il rend, en passant, une justice aussi banale que sommaire, soit, si ses instincts aristocratiques lui fermaient ces foyers vivaces; mais la haute société juive et ses grandes fêtes où paraissent des ambassadeurs, des députés, des écrivains, n'avait-elle rien à nous apprendre? Quelles mœurs s'y dévoilent ou s'y cachent? Quelle action sur l'opinion a-t-elle

Digitized by Google

pu avoir? Quelles résistances a-t-elle soulevées? Cela eût importé, même si l'auteur visait au piquant, même s'il comptait sur une pointe de scandale.

En pleine guerre de 1870, le vieux philosophe Venedey a écrit : Malheur aux vainqueurs! Comment l'esprit de société, si français du temps de Rahel, a-t-il réagi contre les engouements ou les grossièretés de la victoire, lorsqu'il n'y avait plus lieu de pleurer sur la patrie, mais de se défendre des ivresses du triomphe? Quel sentiment philosophique s'est fait jour dans ces milieux intellectuels, les plus ouverts de tous, dans tous les pays, à la générosité et au libéralisme? Ne serait-on pas remonté, par exemple, à la cause la plus sérieuse, la moins avouée, du mouvement antisémitique, en établissant l'influence de cette société sur l'opinion libérale, et n'aimerait-on pas savoir jusqu'à quel point l'œuvre de Humboldt, faisant appel aux forces morales, a été continuée par ce groupe d'esprits d'élite dont il eût été bien plus intéressant pour la France de connaître les variations d'opinion, les succès et les échecs en faveur des idées et des mœurs libérales, que d'apprendre que telle princesse est affligée de surdité ou d'avoir un portrait assez mesquin de l'impératrice?

Après quatorze ans, on peut relire M. Hillebrand. Combien de temps ce nouveau livre soutiendra-t-il la lecture?

En appeler aux forces morales, dont la première de toutes est la vérité dans l'art comme dans la vie, jamais la littérature française ne l'a tant voulu et n'y a si peu réussi.

Après la guerre, M. Dumas fils en devient violent : un justicier, d'enthousiasme implacable et de morale irrémissible! Avant son fameux : « Tue-la! » il avait dit à la France et au monde : « Faut-il décidément qu'il y ait un Dieu, une morale, une « société, une famille, une solidarité humaine? L'homme doit-il « travailler, savoir, progresser? La femme doit-elle être respectée, « alliée, associée? La vérité est-elle le but? La justice est-elle le « moyen? Oui! mille fois oui! Alors, il faut que *cela* soit ainsi et « que SOIENT EXTERMINÉS tous ceux qui ne voudront pas que « cela soit, FUSSENT-ILS NOS FRÈRES, FUSSENT-ILS NOS FILS! »

Après quatorze ans et combien de succès, le juge se fait inexorable. Des trois pièces qu'on vient de reprendre, l'une tue l'amant : « Un duel, monsieur? vieux moyen et, qui pis est, moyen bête! A quoi bon me battre avec vous quand j'ai le droit de vous tuer! » L'autre tue le mari, et quand le commissaire de police prie un

Digitized by Google

médecin de constater le décès, le raisonneur de la pièce répond : « Avec plaisir ! » Et vous croiriez qu'on ne peut aller plus loin. L'autre pièce était trop clémente pour cette pauvre Dame aux camélias. Au troisième acte, quand le père de son amant vient le réclamer, depuis 1852, ce bon M. Duval restait découvert devant celle qui aimait son fils et qui allait se dévouer pour lui jusqu'à en mourir. M. Dumas ne l'entend plus ainsi. A la reprise, jeu muet de l'acteur : Le père, tête découverte, demande mademoiselle Marguerite Gautier. « C'est moi ! » Là-dessus, il remet son chapeau : Couvrons-nous, grands d'Espagne ! Coup de théâtre ! Surprise ! Étonnement ! On croit à une erreur de l'artiste. Sommes-nous en France ? se demande-t-on, au moins au parterre, et on crierait : Chapeau bas ! Mais de l'auteur des *Idées de Madame Aubry,* est-ce possible ? Quelques murmures, et il y mettra ordre. La presse, qui connaît mieux l'écrivain, proteste. Mais elle prévoit bien que tout sera inutile. M. Dumas fils sait ce qu'il veut et ce qu'il fait. « L'amour de Marguerite, répond-il, ne peut se rendre qu'à des déductions *implacables !* » Des déductions chapeau bas n'ont pas cette puissance. C'était bon pour un débutant timide qui avait dû, pour lever la censure, attendre le 2 décembre 1851. Aujourd'hui et désormais, chaque fois qu'on jouera son drame, « la société et la famille n'interviennent ici qu'une fois : il faut qu'elles y aient toute l'autorité, toute la *cruauté* même qu'elles doivent avoir finalement en face de situations comme celles-ci ! » Le chapeau remis brutalement sur la tête représentera donc, comme le coup d'État, la société et la famille dans toute la cruauté nécessaire à relever les mœurs en France.

Il y a encore des esprits étroits qui préféreront Humboldt créant l'université de Berlin et aussi la politique française organisant l'enseignement laïque.

Cette morale n'est pas isolée. Quand Ernest Feydeau écrivit *Fanny,* la Bible ne lui suffit pas pour annoncer ces hautes visées littéraires. Il y fallut encore l'Évangile. L'une disait : « Celui qui creuse une fosse y tombera. » Mais l'autre parlait mieux : « En vérité, je vous dis que vous ne sortirez pas de là que vous n'ayez payé jusqu'à la dernière obole ! »

La dernière obole ! Entendez bien ! On ne vous passera pas une conséquence d'une faute !

Ces épigraphes auraient pu servir au nouveau roman de M. Alph. Daudet : *Sapho,* si l'auteur n'était un délicat, qui préfère indiquer et n'appuie pas inutilement. D'un mot, d'ailleurs, il

Digitized by Google

en dit autant, d'un seul mot de dédicace : « Pour mes fils quand ils auront vingt ans. » Et tout est dit.

Voilà qui est entendu : nous moralisons. Les jeunes gens de vingt ans feront bien de lire ce livre ; le spectacle qu'ils y trouveront les prémunira contre un danger. L'artiste est un directeur de consciences, un éclaireur des mœurs. Ce n'est pas nous qui le voulons ou le disons, c'est l'illustre auteur lui-même, et il le dit d'un mot profond et charmant qui solidarise ses fils avec les nôtres et nous fait tous de sa famille.

Dès lors, — comme la critique peut négliger les détails qui n'emportent pas le fond et doit avant toute chose étudier ce qui est, ou du moins ce que l'auteur déclare l'essentiel de l'œuvre, — les questions d'exécution et de style deviennent secondaires, ne reprendront leur intérêt et leur portée que si la thèse est approuvée, le but admis, la leçon reconnue bonne pour nos fils. Et ce sera alors une véritable joie d'admirer, au service d'un enseignement juste, toutes les finesses de l'observation et toutes les grâces de l'art.

D'un écrivain moins moralisant, il serait peut-être utile de se demander où vont le bon goût et la bonne langue si les auteurs les plus réputés affectent de nous montrer : des *regards hatschichés*, — *une main d'indolence et de volupté*, — le moment *assis et installé* de découvrir la soupière — des amants *terrés dans le collage*, ou toute la vie d'une femme qui, dans les cinq lettres de son nom, nous passe *en fuite d'égout* — etc. Il ne serait pas non plus tout à fait oiseux qu'on nous expliquât ce qu'il y a de digne du talent des maîtres et de l'admiration des lecteurs, à appeler un loriot *la Balue* pour le montrer, dans sa cage trop petite, « courbant le dos comme le vieux cardinal dans sa prison de fer », ou à nommer une fille Alice *Doré*, pour prêter à un jeu de mots sur « sa chair de flamande, aussi dorée que son nom », ou encore à couper court à une scène de reproches et de jetée au feu de lettres d'amour — quel amour! — par un incendie, « *effroyable* grondement de tonnerre », qui dure dix lignes, juste assez pour que, « l'*alerte* finie », il ne reste plus de forces pour continuer la querelle, à cet amant qui tout à l'heure repoussait cette femme : « Tu me soulèves le cœur! »

L'auteur lui-même nous indique, nous impose au besoin des préoccupations plus élevées ; ce n'est pas ici qu'on s'en plaindra. Et si les *mœurs parisiennes*, dont son sous-titre annonce la peinture, sont telles qu'il les rend, il faut bien convenir qu'il y a lieu,

Digitized by Google

pour la littérature, d'en revenir au *castigat mores*. On a dit qu'il ne fallait pas laisser passer un succès sans l'interroger au passage. Le succès de *Sapho* nous répondrait-il, en passant, que la société moderne, ou du moins la France sent le besoin de fortes leçons? Ce serait peut-être pousser loin l'examen de conscience. Mais, quand il n'y aurait dans ces bonnes intentions que le fait d'un écrivain qui a débuté par un roman couronné par l'Académie, et quand le public n'y serait, en grande partie, que pour ce plaisir de lecteur blasé, de goûter à de fines épices qui lui donnent l'odeur de choses risquées, la saveur de mœurs malsaines, comme le blessé, que peint l'auteur, qui, las de lutter, « s'étend sur un tas de fumier et s'enfonce délicieusement dans la tiédeur molle et fétide, « dans ce cas, le moraliste n'aurait compté que sur les moyens de plaire à la mode, et on ne peut les lui marchander : sujet scabreux, psychologie hardie, pessimisme d'observation, style flamboyant : « Japonaise *aux yeux de faubourg*... — Sa taille *pleine* ondulait... Sa narine gourmande *reniflait* Paris... Image souriante, aux charmes *capitonnés* de fossettes, etc., » qu'importe, si cela peut moraliser nos fils en les ravissant? Il faudrait le féliciter même de n'avoir pas poétisé le mal, car le fond de son œuvre n'est pas trahi par la séduction des détails, ni l'enseignement qu'il rêve étouffé sous les fleurs du vice.

Cette leçon n'est pas neuve. Méry l'a exprimée dans le titre d'un vaudeville en vers : *le Sage et le Fou,* et son sage n'est pas celui qui subit le *collage* d'un amour assez honnête, quoique illégitime. M. Daudet n'a pas même de condescendance en faveur du prétendu fou de Méry, si fort et si habile dans l'art de *lâcheur* de maîtresses, — c'est bien le mot, n'est ce pas? qui correspond au collage de M. Daudet. — A la dernière rupture, Déchelette, un ingénieur de cet acabit, sait ce qu'il en coûte : le suicide d'une fille « ramassée sur l'asphalte du Skating » le précipite au même « fracassement d'un désespoir jeté à la rue ».

La leçon est donc complète. Elle est forte, à coup sûr. Mais pour suivre l'examen de conscience de ce succès, il faut bien en interroger la justesse. L'histoire est bien simple : un honnête étudiant, qui prépare sérieusement « son examen pour les consulats », a le désir, qu'on croirait innocent, de voir de près les grands hommes de son pays, surtout un poète illustre : « J'aime tant ses vers, je serais si heureux de le connaître! » Il accepte donc une invitation pour un bal costumé, chez un ingénieur — Déchelette précisément — qui reçoit dans son atelier l'élite des

Digitized by Google

arts et des lettres. Jean Gaussin n'est pas un fou, c'est un esprit tranquille, un cœur honnête, à l'âge timide; il a vu chez un oncle l'expérience du danger, il ne songe qu'aux bons exemples qu'il a trouvés dans sa famille, à l'avenir qui s'ouvre assez facile pour lui dans le monde. Mais il est beau, et ce seul pas dans une société d'artistes le perd; il a voulu voir de près les plus grands, le plus illustre : c'en est fait de lui!

Une ancienne modèle du célèbre sculpteur,—nommons-le Caoudal, pour ne pas dire Pradier ou Carpeaux,—*chippée* par le grand poète, — disons La Gournerie, au lieu de V. Hugo ou Musset, — passée ensuite de mains en mains, jusqu'à un homme qui a volé pour elle, jusqu'à d'odieuses amours et des amitiés infâmes, —l'auteur l'a nommée Sapho pour pouvoir résumer ses débauches en un mot : « Toute la lyre ! » Sapho donc aborde ce jeune homme, le renseigne, le trouve son fait pour remplir tout le temps — ou une partie du temps, c'est selon, — que son forçat demeurera au bagne, lui offre à brûle-pourpoint de passer le reste de la nuit avec lui : — « Chez vous ou chez moi? » — Et le voilà perdu, mais perdu à jamais, dégradé de corps et d'âme, jusqu'à vouloir attenter à l'ange de sa famille, un idéal de simplicité, sa tante; jusqu'à désirer encore « cette bête immonde », au sortir d'une nuit avec son forçat libéré, et après l'avoir souffletée; jusqu'à renoncer à sa famille pour fuir avec elle; jusqu'à ne pouvoir se relever lorsqu'elle l'abandonne pour son voleur, et en rester écrasé comme ce blessé qui se plaît dans la boue; car c'est à lui que cette comparaison indignée s'applique.

S'il fallait prendre le livre au mot, le premier article du code de nos fils, quand ils auront vingt ans, serait de ne pas croire au talent des plus grands poètes, à l'honneur des plus illustres artistes, et de fuir ces hérétiques, selon le mot du catéchisme, « comme la gangrène ».

M. Daudet étant de ce monde, et l'un des plus célèbres, il serait présomptueux de le contredire, mais à quelle génération fera-t-il craindre, pour une si légitime curiosité, un si terrible supplice? Nous touchons au côté défectueux, non de ce livre seul, mais de presque tout l'art moderne : il ne peut moraliser dans la mesure.

Je vois bien dans les époques de ténèbres, dans les littératures primitives, l'idée morale prêchée ainsi. Mais en sommes-nous aux *Acta sanctorum* du VI^e^ et du VII^e^ siècle, ou aux fleurs des saints, aux contes pieux rimés du moyen âge? Racine fils s'est élevé vivement à l'Académie contre ces niaiseries de la vindicte céleste,

Digitized by Google

dans Gauthier de Coinsy. C'est là, par exemple, qu'on voit un saint qui, après une vie de piété, ne peut avoir une pensée d'orgueil sans être puni de mort éternelle. L'enfer moderne, un enfer de ce monde, n'est pas moins cruel ni moins naïf : Jusqu'à la dernière obole! crie Feydeau à l'adultère. Des déductions implacables! Toute la cruauté de la justice sociale! Voilà ce que représente pour M. Dumas fils un chapeau remis sur la tête. J'ai eu déjà l'occasion de montrer les inexorables logiques de M. Zola, et M. Daudet nous menace de même : « Le néant de sa vie détruite,... le champ ras, les moissons faites, sans espoir de retour, et pour cette femme qui lui échappait! »

Que les hommes primitifs aient été ainsi moralisés ou plutôt contenus par la terreur, je veux le croire. Mais auquel de nos enfants de vingt ans, à une époque de précocité, fera-t-on admettre cela? Chacun de ces jeunes lecteurs se dira qu'il ne serait pas aussi bête; aucun n'acceptera pour son compte cette vraisemblance du danger, cette possibilité du fumier.

Il y aurait bien plus à craindre qu'à cet âge on ne devînt curieux de connaître ce qu'il peut y avoir de séduisant dans une fille que regrette un grand sculpteur, qu'a chantée un poète illustre... et le reste!... Sauf à se dire qu'on ne s'y laisserait pas prendre longtemps!

M. Daudet évite au moins d'exalter trop ces séductions, et c'était une difficulté, car, si les moyens de plaire manquaient à Sapho, toute l'histoire était impossible, et si l'auteur s'oubliait à peindre son charme, tout l'effet moral était compromis. Ces difficultés tentent les artistes raffinés qui trouvent plaisir et succès à les vaincre. Sont-elles vaincues ici? Les lecteurs en jugeront eux-mêmes.

Un point plus délicat était l'anéantissement de Jean Gaussin. Il est à la veille d'être sauvé par un amour chaste, par un mariage honorable, lorsque tout est rompu par sa rechute. Cela s'entend, mais l'auteur le fait entendre sans insister. Il prend soin de mettre la rupture dans l'avenir : « Jean allait écrire » au père de sa fiancé... C'est un physiologiste, il lui soumettrait ce cas terrible, se montrerait ressaisi par un horrible passé, « où l'amour tenait si peu de place, *seulement* la lâche habitude et le vice entré dans les os ».

Après la fuite de Sapho, l'écrivain se tait. Jean a-t-il écrit? Ne pourra-t-il pas renouer? Quoi! pour une soirée d'artistes, pour une année, deux années, qui sait, de faiblesse près de la

Digitized by Google

maîtresse du grand poète, il ne pourrait plus revivre, rentrer dans la vie des affaires, rentrer dans la vie de famille, dans le pouvoir, dans le droit d'aimer? Qui de ceux que l'auteur veut moraliser se laissera effrayer par cette menace? « Ce ne serait pas moi! Pour une Sapho! Un feu de cheminée faire passer mes haut-le-cœur! Un retour de forçat me ramener dans ce lit de débauches! Allons donc! Vous nous la bâillez belle! » Tel serait le cri de tous les lecteurs, qui reprennent facilement peut-être un fétu dans l'œil d'un héros de roman, mais qui se croient capables de repousser du leur d'autres poutres que celles-là.

Le meilleur moyen d'assurer aux pénalités légales leur efficacité, c'est de les rendre à la fois aussi modérées et aussi inévitables que possible. Si elles outre-passent la faute, ou s'appliquent sans fixité, on espère toujours y échapper. Cette règle, si bien comprise par les criminalistes, serait-elle inconnue de nos romanciers? Je le crains fort et j'ai cru utile de la rappeler aux lecteurs. Ils la savent conforme au vieux proverbe : Prouver trop, c'est ne prouver rien.

CH. POTVIN.

NÉCROLOGIE. Une femme qui s'est dévouée à l'enseignement, M^me^ Ruelens, vient de mourir. Elle était née à Anvers en 1818. Sa jeunesse a été toute à la poésie, où elle a obtenu des succès dans un genre de grâce naïve qu'elle peint en s'adressant à des enfants :

J'aurai, pour vous parler, un langage de sœur.

Son âge mûr a été consacré à l'enseignement. Nommée en 1872 inspectrice, pour le Brabant, des ouvroirs pour l'instruction des travaux manuels des filles, elle fut nommée par le cabinet libéral, en 1879, inspectrice déléguée de l'enseignement primaire des 5^me^ et 6^me^ cantons de la même province. A ses volumes de poésie : *Pâquerettes*, — *Impressions et rêveries*, — *Poésies religieuses*, — *Causeries*, — *La Reine et l'Ouvrier* — *Fleurs des blés*, 1844 à 1850, avaient succédé de petits livres en prose : *Histoire d'une petite fille*, — *Simples contes aux enfants*, — *Etrennes aux enfants*, — *Les Passereaux*, 1850 à 1860. Sa dernière œuvre est une poésie adressée au roi de Hollande, à l'occasion de sa visite à la Belgique. Ses débuts avaient été fêtés par Lesbroussart. MM. Braun, Jacobs et Alvin lui ont dit le dernier adieu. Louisa Stappaerts, comme une de ses pâquerettes, a eu son jour d'éclat, et comme ses fleurs des blés, ses moissons utiles.

Digitized by Google

LA DESORGANISATION DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.

I

C'est, d'une façon générale, le propre du catholicisme moderne de dissimuler la tyrannie sous les apparences de la liberté, de parer du nom de droit commun les plus injustifiables privilèges et de mettre des gants de velours pour étrangler plus sûrement ses adversaires.

Si l'on en croit un axiome historique, peu en harmonie, toutefois, avec les faits, l'Église a horreur du sang. Cela est vrai surtout pour notre siècle. Au temps où il y avait encore des bandits en Italie, c'est en employant les formules de la plus obséquieuse politesse qu'ils demandaient la bourse ou la vie au malheureux voyageur. Ainsi fait actuellement l'Église, ou, pour employer une autre comparaison, pareille à certains charlatans, auxquels nous n'aurons pas l'irrévérence de l'assimiler, elle aime à opérer sans douleur. Les formes violentes lui déplaisent. Plus d'un esprit mal fait assure que c'est une simple concession au malheur des temps et que, s'il ne tenait qu'à eux, les enfants de Rome rétabliraient très volontiers l'Inquisition et les autres moyens de persuasion dont, par amour du prochain, ils usaient au temps jadis.

Nous ne nous chargeons pas de prononcer.

Le projet de loi organique de l'enseignement primaire, présenté par le gouvernement sous la férule duquel la Belgique a l'incomparable bonheur de vivre depuis le 10 juin dernier, est en parfaite harmonie avec ces habitudes, sinon papalines, du moins papelardes. Si « ce bon monsieur Tartufe »

Digitized by Google

était encore de notre monde et que, par la grâce du corps électoral, aussi prompt à se laisser duper que le pauvre Orgon, il fût nommé député, et ensuite choisi par qui de droit en qualité de ministre à portefeuille, nul doute qu'il ne mît avec bonheur sa vilaine signature au-dessus ou au-dessous de celle de M. Jacobs. Mais, quoique Tartufe ne vive plus que dans l'immortelle comédie de Molière, on peut croire, sans être taxé de témérité, qu'en dépit de son horreur des objets par lesquels « les âmes sont blessées », il a laissé un nombre assez considérable d'héritiers.

Il y a, en effet, trop d'hypocrisie dans l'exposé des motifs du susdit projet de loi, les fleurs de rhétorique qui l'émaillent cachent trop d'embuscades, pour que le seul Tartufe eût jamais suffi à la besogne. Au moins en a-t-il fallu plusieurs, et l'on s'étonne de ne rencontrer au bas de ce document, fait pour étonner nos arrière-neveux, que le seul nom de M. Jacobs, lors, au contraire, que le projet de loi lui-même est signé par tous les ministres.

Le projet de loi est franc et carré; il dit tout net ce qu'il veut dire et sans ambages. Il n'embarrasse pas ses pas de circonlocutions inutiles et, à première lecture de ses dix-sept articles, on voit sans peine, à moins d'être étrangement aveugle, que ce sont autant de projectiles destinés à battre en brèche l'enseignement public; pis que cela, à le démolir de fond en comble.

L'exposé des motifs, au contraire, a les allures papelardes dont nous parlions tout à l'heure. Il dore les projectiles. Il parle en termes émus de la Constitution, de la liberté des communes, de la volonté des pères de famille et de quantité d'autres choses non moins belles. J'imagine que plus d'une personne sensible doit avoir été prise d'attendrissement en le lisant et se sera écriée : « Mon Dieu! que ces bons cléricaux sont calomniés! des gens si candides, aux intentions si droites! C'est au sein de la sainte Église que la vertu a gardé son dernier asile! »

L'attendrissement de ces personnes sensibles part d'un bon naturel; mais qu'elles veuillent bien reprendre leur sang-

Digitized by Google

froid et mettre leurs lunettes. Elles seront vite convaincues que les belles phrases de l'exposé des motifs sont, en réalité, des phrases d'oraison funèbre et que le *de cujus* si galamment mis en terre est cette Constitution en l'honneur de laquelle un hosannah de résurrection est si puissamment chanté ou plutôt braillé par les coryphées du parti clérical. Notre époque aura vu d'étranges choses, dont certes la moindre ne sera pas la protection donnée à la liberté par les défenseurs du *Syllabus*. Mais nous allons voir dans quelle mesure le projet de loi organique de l'enseignement primaire autorise cette prétention de ses auteurs, à l'égard de laquelle leur passé autant que leurs convictions suffisent amplement déjà à nous mettre en défiance.

II

Le projet de loi peut se résumer en peu de mots : substitution de l'enseignement confessionnel et privé à l'enseignement public et neutre. Le nouveau ministère, qui s'annonçait comme devant être un ministère de réparation, est en toute vérité un ministère de démolition, et sous lui, la guerre scolaire, il n'en faut pas douter, continuera plus ardente et plus âpre que jamais. La loi de 1879, issue d'un grand courant de l'opinion publique, va, selon toutes probabilités, être entièrement déchirée par une majorité arrivée au pouvoir en invoquant des charges financières que, bien loin de réduire, elle est sur le point d'augmenter encore.

De sorte que nous assistons à ce spectacle assurément édifiant d'un grand parti politique qui — tout en prétendant avoir à son actif le monopole de la morale — n'exécute pas le programme grâce auquel il a conquis le pouvoir, mais *exécute*, en revanche, une loi que les électeurs avaient à trois reprises solennellement ratifiée et dont l'anéantissement ne figurait assurément pas dans son programme.

Il y a plus. Le cabinet clérical n'ayant pas de majorité dans la première Chambre, la dissout. Les élections sénatoriales ont lieu le 8, voire le 15 juillet, si l'on tient compte

Digitized by Google

des ballottages. Le ministère a donc eu tout un mois pour parler clairement, pour faire enfin connaître ses intentions; mais point, il garde un silence prudent et, pour les élections sénatoriales, les griefs financiers font également le fond et le tréfond de la polémique électorale de nos adversaires. Mais, les élections terminées, le corps électoral muet et bâillonné, ils lèvent sans pudeur le masque et présentent la loi la plus réactionnaire qui ait jamais vu le jour en Belgique.

On sait trop à quels abus flagrants avait donné lieu la loi de 1842: enseignement primaire abandonné aux communes contre le mauvais vouloir desquelles l'État n'avait que d'insuffisants moyens d'action; adoptions nombreuses d'écoles privées d'une valeur pédagogique le plus souvent nulle; ingérence du prêtre dans l'école à titre d'autorité; programmes insuffisants; inspection dérisoire.

Tous ces abus sont aggravés par le nouveau projet de loi, et, s'il est adopté, comme ce n'est malheureusement que trop certain, toutes les conquêtes si laborieusement faites dans le domaine de l'enseignement primaire seront perdues, et la Belgique, qui avait presque regagné l'avance prise sur elle à cet égard par nos voisins, se verra dans peu de temps reléguée à l'arrière-garde des nations civilisées.

Les majorités, heureusement, sont aussi changeantes que les destins et les flots, et il faut espérer, pour l'avenir de notre pays, que le règne du cléricalisme ne sera qu'un interrègne assez court.

Voici le texte des articles 1er, 2 et 4 du projet de loi :

« Article premier. Il y a, dans chaque commune, au moins une école établie dans un local convenable. La commune peut adopter et subsidier une ou plusieurs écoles privées; dans ce cas, le Roi, après avoir pris l'avis de la députation permanente, peut dispenser la commune de l'obligation d'établir ou de maintenir une école communale; cette dispense ne peut être accordée si vingt pères de famille, ayant des enfants en âge d'école, réclament la création ou le maintien de l'école pour l'instruction de leurs enfants. Deux ou plusieurs communes peuvent, en cas de nécessité, être auto-

Digitized by Google

risées par le Roi à se réunir pour fonder et entretenir une école.

« ART. 2. Les écoles primaires communales sont dirigées par les communes. Le conseil communal détermine, suivant les besoins de la localité, leur nombre et celui des instituteurs. Le conseil règle, s'il y a lieu, tout ce qui concerne l'établissement et l'organisation des écoles gardiennes et des écoles d'adultes.

« ART. 4. Les communes peuvent inscrire l'enseignement de la religion et de la morale en tête du programme de toutes ou de quelques-unes de leurs écoles primaires. Cet enseignement se donne au commencement ou à la fin des classes; les enfants dont les parents en font la demande sont dispensés d'y assister.

« L'enseignement primaire comprend nécessairement la lecture, l'écriture, les éléments du calcul, le système légal des poids et mesures, les éléments de la langue française, flamande ou allemande, selon les besoins des localités, la géographie et l'histoire de Belgique. Il comprend, de plus, la gymnastique pour les garçons, le travail de l'aiguille pour les filles. Les communes ont la faculté de donner à ce programme les extensions reconnues possibles et utiles.

« Lorsque dans une commune vingt pères de famille ayant des enfants en âge d'école demandent que leurs enfants soient dispensés d'assister au cours de religion, le Roi peut, à la demande des parents, obliger la commune à organiser, à l'usage des enfants, une ou plusieurs classes spéciales.

« Si, malgré la demande de vingt pères de famille ayant des enfants en âge d'école, la commune met obstacle à ce que l'enseignement de leur religion fasse partie du programme et soit donné par les ministres de leur culte ou des personnes agréées par ceux-ci, le gouvernement peut, à la demande des parents, adopter et subsidier une ou plusieurs écoles privées à leur convenance, pourvu qu'elles réunissent les conditions requises pour être adoptées par la commune. »

On s'habitue malaisément aux désastres, et aujourd'hui que je relis ces textes pour la cinquième ou sixième fois, je

Digitized by Google

me frotte involontairement les yeux, me demandant si je ne suis pas le jouet d'un songe. Quoi ! c'est en l'an 1884 que l'on ose proposer à des Chambres représentatives de voter pareilles monstruosités ! Les fauteurs de cette organisation, ou plutôt de cette désorganisation scolaire, auraient pu, parodiant le mot célèbre de Montaigne, dire aux Chambres : Nous vous la présentons « non comme bonne, mais comme nôtre ».

« La meilleure solution actuelle — dit l'exposé des motifs, qui ne se fait pas faute d'enguirlander les dispositions brutales du projet de loi — *paraît* [1] consister dans l'émancipation de la commune, chargée, sous le contrôle restreint et avec l'appui financier de l'État, de veiller à ce que les jeunes générations trouvent, partout où la liberté n'y a pas suffisamment pourvu, le moyen d'acquérir aisément les connaissances élémentaires qui constituent l'instruction primaire. »

L'émancipation des communes ! L'admirable attrape-nigauds ! Pourquoi ne pas avoir le mérite de la franchise et dire carrément, ce que tout le monde sait de reste : « Nos maîtres les évêques ont créé des écoles dans toutes les communes du pays, pour faire pièce à la loi de 1879. Ils sont impuissants à les soutenir davantage. Les caisses sont vides. Les fidèles sont las de dénouer les cordons de la bourse et d'être pressurés sans merci. C'est pourquoi, en serviteurs très soumis, nous décidons que les communes pourront adopter les écoles des évêques et que les fonds de l'État, c'est-à-dire l'argent de tous, serviront à entretenir des écoles confessionnelles. »

C'eût été cynique, soit, mais loyal.

La liberté est, certes, une admirable chose, et je n'ai qu'un goût médiocre pour la servitude. Il est seulement fâcheux que pour certains elle soit synonyme d'anarchie ou de despotisme. A qui M. Jacobs espère-t-il faire accroire que l'histoire doive, de son règne ministériel, dater l'affranchisse-

[1] C'est nous qui soulignons. M. Jacobs, rendons-lui cette justice, n'est pas tout à fait sûr que sa solution soit la bonne ; mais, suivant le mot de Montaigne, c'est la sienne.

Digitized by Google

ment des communes belges, comme elle date celui des serfs russes du règne d'Alexandre II? L'Église ou ses mandataires — c'est tout un — se signalant par un progrès! Le cas serait unique et, en dépit de La Fontaine, il faudrait s'écrier:

Le naturel a peu de force!

Pour autant que ces mots : liberté de la commune, aient une signification raisonnable, ils signifient que la commune est maîtresse de ses volontés en tout ce qui regarde ses intérêts. Nul ne les connaît mieux qu'elle-même, elle seule peut sainement les apprécier et l'État n'a pas le droit d'y intervenir. Mais l'enseignement est-il donc un intérêt local? La question paraîtra oiseuse à tout esprit réfléchi ; il est évident que l'État a un intérêt primordial, essentiel, à ce que le caractère de l'enseignement soit en conformité parfaite avec ses institutions. L'État a le droit de vivre, et il ne tarderait pas à tomber en dissolution si l'enseignement était antinational. Cela est vrai surtout lorsque la nation est composée de races diverses; il faut, dans ce cas, qu'un certain esprit commun les pénètre et les rapproche; il n'y a pas pour un État de pire cause de dissolution que l'antagonisme des races. Ce sont là des dangers auxquels les pouvoirs locaux sont impuissants à parer; l'État seul, par la permanence et la généralité de son institution, peut avoir la claire vue d'ensemble nécessaire à cet effet.

Il n'y a pas seulement à redouter le danger d'un enseignement destructif de l'État, mais aussi celui de l'absence d'un enseignement sérieux. Ce motif encore légitime au plus haut point l'intervention de l'État. Il est clair, en effet, que son importance dans l'œuvre de la civilisation sera en rapport direct et constant avec le degré d'instruction et de moralité de ses membres. Ce motif qui, si l'on se place sur le terrain de la pure théorie, paraît moins grave et moins pressant que le premier, ne l'est pas moins si l'on envisage les faits présents. Dans la plupart de nos communes, les magistrats n'ont aucun souci d'un bon enseignement; à leurs yeux, le meilleur est celui qui coûte le moins cher. Leur

Digitized by Google

idéal serait la fermeture de toutes les écoles publiques. Un des membres de la droite, M. Coomans, s'est fait tout récemment leur organe en déclarant, dans une des sections chargées d'examiner le projet de loi, qu'il n'admettait pas que l'État se mêlât d'enseigner.

C'est à ces magistrats communaux, étrangers à toute préoccupation tant soit peu élevée, animés par le plus fanatique esprit de secte, que le projet n'a pas honte de livrer ce suprême intérêt de l'enseignement. Désormais, c'est à la commune qu'appartiendra le soin de décider s'il faut ou non des écoles publiques; s'il est opportun que celles-ci soient remplacées par des écoles congréganistes; si même un enseignement quelconque est nécessaire, car, en vertu du projet, l'État n'a aucun moyen d'action pour obliger la commune à entretenir des écoles. C'est elle aussi qui aura la haute direction de l'école, qui réglementera, *s'il y a lieu*, tout ce qui concerne l'établissement et l'organisation des écoles gardiennes et d'adultes, ce qui veut dire, en bon français, qu'on la laisse libre de les maintenir ou de les supprimer à son gré. C'est elle, enfin, qui fixera le nombre des instituteurs, qui les mettra en disponibilité, pour peu qu'elle ait contre eux des haines à assouvir, et qui, si cela lui plaît, abaissera leur traitement à un minimum vraiment dérisoire.

Autant vaut décréter d'entrée la suppression de l'enseignement public dans les communes où le cléricalisme règne en maître. Quant aux grandes communes libérales, elles pourront continuer dans l'avenir, comme elles l'ont fait dans le passé, à se dévouer à la cause de l'instruction populaire. Et qu'il nous soit permis de faire remarquer, en passant, que les communes animées de cet esprit n'ont jamais prétendu que leur liberté fût entravée. Si c'est un crime que de violer la liberté de l'ignorance, ce crime est imputable au dernier gouvernement libéral; mais les communes qui se sont efforcées d'organiser un enseignement à la hauteur des progrès les plus récents ne se plaindront certes pas que le gouvernement ait enrayé leurs efforts. En matière d'enseignement, la

Digitized by Google

liberté des communes n'a jamais été entravée; mais, en matière d'ignorance, il ne nous déplaît pas de reconnaître qu'elle l'a été.

L'Église catholique réussit étrangement à transformer tout ce qu'elle touche, à faire de ce qu'il y a de plus exquis au monde des monstres hideux ou répugnants. Ainsi a-t-elle fait du christianisme; ainsi fait-elle de la liberté.

Nous ne croyons pas à la sincérité des gouvernements cléricaux : leur passé ne nous est pas garant de leur avenir. Ces Grecs ne jouent jamais franc jeu et il faut se méfier de leurs cadeaux. Il s'en faut d'autant plus méfier dans l'occurrence que la soi-disant émancipation des communes aboutit à l'adoption des écoles privées-cléricales et que, sous couleur de soulager les communes persécutées, nos bons cléricaux ne songent, en réalité, qu'à remplir leurs caisses au détriment de celles de l'État. Car c'est là tout l'esprit du projet de loi, si tant est qu'une loi puisse avoir de l'esprit. Pendant des années, le parti clérical avait fait des prodiges d'adresse, afin de soutenir ses écoles. Dieu sait — et l'enquête scolaire aussi — les efforts qui furent prodigués! Jamais bateleur n'eut l'imagination plus inventive que l'Église en cette occasion. Les boniments du premier furent pour le moins égalés par les mandements des évêques. C'est, toutefois, une justice à rendre aux saltimbanques que, s'ils ne se font pas scrupule de tromper ceux qui prêtent l'oreille à leurs hyperboles, ils ne s'avisent pas de faire violence aux gens et de les contraindre par force, et malgré qu'ils en aient, à payer le coût du spectacle. Ce sont là des délicatesses de métier auxquelles l'Église est toujours restée étrangère. Elle croit que le monde appartient aux impudents et se garde bien de pécher par excès de naïveté. Si elle avait derrière ses comptoirs quelque peu de cette denrée qui s'appelle pudeur, aurait-elle le front de parler de la liberté des pères de famille, elle qui, dans tout le cours de la lutte scolaire, a exercé sur les consciences une formidable et odieuse pression?

Mais les moyens violents n'ont qu'une durée passagère. Il

Digitized by Google

était temps, en vérité, que le parti libéral fût mis en minorité, car la bourse et la patience des fidèles étaient également épuisées et nous n'aurions pas tardé à assister à la débâcle des écoles du clergé. Maintenant, c'est l'État qui, par la grâce de nos sept ministres, va prendre la place des fidèles et subsidier l'enseignement frelaté créé par les évêques. Ce qui n'empêchera pas l'exposé des motifs de chanter sur le mode lyrique les progrès de la liberté. Délicieuse tartuferie! Oser parler de liberté quand, pour vivre, il est nécessaire de puiser des deux mains dans les coffres du Trésor! Esaü vendait son droit d'aînesse pour un plat de lentilles et il ne gagnait certes pas au marché. Les Esaüs cléricaux, au contraire, échangeront contre des subsides de grasse importance une liberté qui ne vaut pas cher.

On peut penser si les conseils communaux inféodés à l'Église se feront faute de profiter de la latitude que leur laisse le projet de loi, de supprimer l'école communale et d'adopter les écoles congréganistes. Aucune limite ne leur est imposée à cet égard; elles pourront adopter dans la mesure qui leur semblera convenable. Quelle perspective pour les rongeurs d'Église! Quel plantureux fromage pour leur insatiable appétit!

Pour que la commune soit dispensée de l'obligation d'établir ou de maintenir une école communale, il faut l'approbation du Roi, lequel prend l'avis de la députation permanente. Un ministère où figurent MM. Jacobs et Woeste n'aura jamais la mauvaise grâce de dire nenni, quand les évêques disent oui, sinon, que deviendrait la liberté des communes? On remarquera qu'il suffit d'un simple avis de la députation permanente; son autorisation n'est pas exigée. Il se pourrait, en effet, que la députation fût libérale et qu'elle eût la cruauté de refuser l'autorisation demandée; il était infiniment plus simple et plus conforme à la liberté cléricale, sinon à la liberté tout court, de s'en passer.

Le gouvernement, toutefois, aux termes du projet de loi, ne peut dispenser la commune de l'obligation d'établir ou de maintenir une école communale, si la création ou le maintien

Digitized by Google

de celle-ci est réclamée par vingt pères de famille ayant des enfants en âge d'école. Nous ne prendrons pas plus la peine de combattre que le rédacteur de l'exposé des motifs n'a pris celle de justifier cette étrange disposition qui fonde le plus sacré des droits sur le nombre. De pareilles aberrations juridiques et morales se détruisent elles-mêmes. Il est écrit que pour nos ministres le fatidique chiffre vingt légitime seul la liberté de conscience. Si, au lieu de vingt pères de famille, il n'y en a que dix-neuf, de quoi auraient-ils le front de se plaindre ? L'école congréganiste ne leur est-elle pas large ouverte ? Mais, sans nous arrêter à cela, dans combien de nos petites communes cléricales trouvera-t-on des pères de famille assez audacieux pour revendiquer le droit que le projet de loi leur accorde? Celui qui oserait affirmer que leur nombre sera considérable connaîtrait mal nos campagnes, pour ne pas dire plus. C'est seulement par son bulletin de vote, heureusement secret, que le paysan peut manifester son indépendance. En dehors du scrutin, il est sous l'absolue domination des membres du clergé et des grands propriétaires ruraux qui leur sont inféodés. Qui ne se rappelle les avanies qu'on a fait subir aux malheureux instituteurs officiels, qui eux, du moins, n'étaient pas coupables de la création des écoles publiques ?

Suivant les déclarations de M. Jacobs en section centrale, la commune pourra subsidier les écoles congréganistes non seulement en argent, mais aussi en nature. C'est ainsi que les bâtiments occupés par l'école officielle pourront leur être concédés, même au cas où vingt pères de famille demandent le maintien de cette école. De la sorte, on ne reprochera plus aux écoles libres de se loger dans des écuries.

Mais ce n'est pas tout que de substituer l'école cléricale à l'école publique dans les communes où les conseils ne seront que trop empressés à profiter de la latitude que leur laisse le projet de loi; il faut que le même phénomène s'opère dans les grandes villes libérales. Mais comment ? la solution n'était pas facile. A supposer que l'on inscrivît brutalement dans le projet de loi l'obligation d'adopter les écoles libres, que

Digitized by Google

devenait le grand principe de la liberté communale si prôné par les cléricaux pour les besoins de leur cause? Ici intervient de nouveau le fameux chiffre vingt, un personnage fort utile, en vérité, dans toute cette comédie. A première vue, il semble qu'il y ait de l'équité à exiger un égal nombre de suffrages, qu'il s'agisse de maintenir l'école communale ou d'adopter des écoles privées; mais autant le chiffre vingt sera difficilement atteint dans les communes cléricales, lorsqu'il s'agira de maintenir l'école officielle, autant il le sera aisément dans les villes libérales, lorsqu'il s'agira de subsidier les écoles du clergé.

Il est vrai que, dans ce dernier cas, la demande des vingt pères de famille n'est recevable que si « la commune met obstacle à ce que l'enseignement de leur religion fasse partie du programme et soit donné par les ministres de leur culte ». Mais cette disposition, libérale en apparence, constitue, suivant nous, une véritable duplicité. Le ministère, partisan de la soi-disant liberté des communes à sa dévotion, n'ose pas porter directement, malgré qu'il en ait, atteinte à la liberté des villes libérales, et c'est d'une façon détournée qu'il veut procéder à l'adoption des écoles libres créées dans ces villes. Qui ne se rappelle les malédictions furibondes du clergé contre l'article 4 de la loi de 1879, en vertu duquel l'enseignement religieux se donnait en dehors des heures de classe? Or, cette disposition est reproduite dans la loi nouvelle, comme nos lecteurs l'auront sans doute vu plus haut. Est-il dès lors croyable que, sous l'empire de la loi nouvelle, le clergé consente à bénéficier d'une disposition que, naguère, il déclarait détestable? Nous n'en croyons rien pour notre part : le clergé subordonnera son concours à des conditions telles, qu'une administration libérale devra nécessairement les rejeter. La condition nécessaire à l'adoption des écoles libres sera ainsi réalisée, et, aux termes de l'article 4, le gouvernement pourra, « à la demande des parents, adopter et subsidier une ou plusieurs écoles privées à leur convenance ».

Ce dernier passage n'est-il pas la preuve la plus évidente de la mauvaise foi du ministère? Prenons le cas où une com-

Digitized by Google

mune cléricale refuse de maintenir l'école officielle, quoique vingt pères de famille en aient demandé le maintien. Quelle est la sanction légale? Il n'y en a pas et nous défions bien d'en trouver trace dans l'article premier reproduit plus haut, ou ailleurs. L'exposé des motifs parle vaguement du retrait des subsides de l'État; mais, outre qu'un exposé des motifs ne forme pas loi, le retrait des subsides, qui pourrait bien être une arme entre les mains d'un gouvernement libéral, n'en sera jamais une aux mains d'un ministère catholique. Prenons maintenant, par contre-épreuve, le cas où une commune libérale « met obstacle à ce que l'enseignement de la religion fasse partie du programme ». Ah! ici, la santion ne fait pas défaut : le gouvernement peut adopter et subsidier une ou plusieurs écoles privées.

N'est-ce pas la preuve flagrante que le but poursuivi est uniquement l'adoption des écoles cléricales, et que la volonté des pères de famille est un leurre? Respect complet de cette volonté, quand elle a pour objet l'adoption. Respect apparent seulement de cette même volonté, quand elle a pour objet le maintien des écoles officielles. Dans un cas, la liberté de conscience est légalement sanctionnée; dans l'autre, ce n'est qu'une vaine et hypocrite formule.

III

L'espace restreint dont nous disposons ne permet pas d'examiner le projet de loi dans tous ses détails. Ce serait d'ailleurs assez inutile, notre but étant avant tout de montrer les principes sur lesquels il se fonde. Toutes les dispositions de ce projet sont, au même titre que les articles 1, 2 et 4, désorganiques de l'enseignement primaire. Permission nous soit, toutefois, accordée de parler brièvement des instituteurs et des programmes.

Aux termes de l'article 7 du projet, l'instituteur est, quant au traitement, dans la dépendance complète du conseil communal, sauf fixation d'un minimum légal : « Le conseil fixe le traitement des instituteurs; ce traitement ne peut être

Digitized by Google

inférieur à 1,000 francs pour les sous-instituteurs et à 1,200 francs pour les instituteurs. » Les communes hostiles à l'enseignement public se garderont bien de dépasser ce minimum, qui, nous n'avons pas besoin de le faire remarquer, est absolument insuffisant. Aux termes de l'article 33 de la loi de 1879, le traitement était fixé sous l'approbation de la députation permanente et sauf recours au Roi.

Aux termes encore de l'article 7, l'instituteur peut être suspendu par Le conseil communal pour un terme inférieur à un mois, avec ou sans privation de traitement. Cette décision est souveraine. L'article 9 de la loi de 1879 accordait à l'instituteur le droit d'appel.

La loi de 1879 proportionnait les traitements à la durée des services. Cette garantie disparaît.

Le projet n'accorde pas aux conseils le droit de révocation directe des instituteurs, c'eût été trop violent; il a inventé la révocation déguisée : « Le conseil communal, dit l'article 7, peut mettre un instituteur en disponibilité pour suppression d'emploi; dans ce cas, l'instituteur jouira d'un traitement d'attente dont les bases et les conditions seront déterminées par arrêté royal. » Il va sans dire que cet arrêté mettra les instituteurs insoumis à la portion congrue et que, de par la décision d'un ministère ami des libertés, ceux d'entre eux qui auront charge d'une nombreuse famille auront la liberté de mourir de faim.

Cette précieuse liberté est d'ailleurs consacrée en termes formels par l'article 16 du projet qui abroge la loi du 28 décembre 1883. Cette loi armait le gouvernement des pouvoirs nécessaires pour contraindre les communes à payer les traitements des instituteurs.

D'après l'article 8 du projet, les instituteurs communaux sont choisis parmi les porteurs de diplômes d'instituteurs primaires sortis, non seulement des écoles normales publiques, mais aussi des écoles normales privées. Toutefois, le diplôme n'est pas nécessaire, et, le temps aidant, il est à présumer que le ministère n'hésitera pas à supprimer cet abus : « Ils peuvent aussi être choisis parmi ceux qui ont

Digitized by Google

subi avec succès l'examen d'instituteur devant le jury à organiser par le gouvernement. » Et le projet ajoute : « La commune peut, avec l'autorisation du gouvernement, nommer instituteur communal un candidat non diplômé. » Cette disposition si libérale facilitera, nous en avons la ferme conviction, le placement des instituteurs libres dont le savoir a été brillamment mis en lumière par l'enquête scolaire.

Il n'y aura plus désormais d'uniformité dans les programmes ni dans les plans d'études des écoles normales. Les écoles normales de l'État seront seules organisées par lui (art. 12). Les écoles normales des provinces, des communes, ainsi que les écoles normales privées recevront des subsides de l'État, à condition de se soumettre à son inspection ; mais elles rédigeront leurs programmes comme elles l'entendront et délivreront des diplômes de sortie, quels que soient le niveau des études et le nombre d'années passées à l'école. Les écoles normales de l'État deviennent ainsi superflues; tout au moins elles ne formeront plus qu'un nombre insignifiant d'instituteurs. Le gouvernement arguera de ce motif pour les supprimer. Ainsi le projet de loi anéantit indirectement — toujours ! — l'enseignement normal de l'État, et telle école normale privée, celle de Carlsbourg, par exemple, où l'on enseigne tout au long les beautés du *Syllabus* et la haine des libertés constitutionnelles, formera des instituteurs chargés, aux termes de l'article 5 du projet, « d'inspirer à leurs élèves le respect des institutions nationales ».

Nous avons donné le texte de l'article 4, qui détermine le programme de l'enseignement primaire. Il supprime la morale, le dessin, la connaissance des formes géométriques, les notions élémentaires des sciences naturelles et le chant. Quant à la gymnastique, elle est réduite à rien : « Des bâtons suffisent, dit l'exposé des motifs, pour que les enfants puissent se livrer aux exercices qui assouplissent et fortifient le corps. » Il y aura des travaux à l'aiguille pour les filles ; on ne dit pas si le bénéfice en appartiendra aux religieuses, comme cela se pratique dans les écoles dentellières. Les tra-

Digitized by Google

vaux à l'aiguille ont du bon, le gymnase en a aussi ; mais on comprend que ces dignes religieuses ne puissent pas décemment se livrer à des exercices de trapèze ou de tremplin. Elles remplaceront, d'ailleurs, avec avantage le maniement des engins gymnastiques par celui du rosaire.

D'après l'article 2, liberté est laissée aux communes de supprimer les écoles gardiennes et les écoles d'adultes.

Les comités scolaires disparaissent : « Ils ne sont pas compatibles, dit l'exposé des motifs, avec le système de décentralisation. » Argument bizarre ! On ne s'attendait pas à voir la décentralisation en cette affaire. Les comités scolaires sont composés des pères de famille, de la volonté desquels l'exposé des motifs fait constamment état. Mais le respect de cette volonté, nous le répétons, n'est qu'un leurre, et la vraie raison est que ces comités eussent exercé, en certaines occurrences, un contrôle gênant.

Aux termes de l'article 10, « l'inspection des écoles communales et adoptées est exercée par l'État. L'inspection ne peut s'étendre à l'enseignement de la religion et de la morale. Elle est réglée par le gouvernement. » D'après l'exposé des motifs, « l'inspecteur n'a d'ordres à donner ni aux instituteurs, ni aux communes ; il se borne à inspecter, à interroger et à faire rapport sur le résultat de ses investigations ». Sous la loi de 1879, la mission de l'inspecteur est surtout de veiller à l'application du programme et de signaler les instituteurs qui ne sont pas à la hauteur de leurs fonctions ou qui manquent à leurs devoirs ; il stimule le zèle des faibles, les éclaire de ses conseils, les reprend quand ils font fausse route. Désormais, son rôle sera de voir ce qui se passe, d'écouter les élèves, d'adresser au gouvernement des rapports dont il sera matériellement impossible à celui-ci, vu leur grand nombre, de prendre connaissance.

La loi nouvelle supprime par prétérition le conseil de perfectionnement de l'instruction primaire, l'utile institution des conférences cantonales, qui permettent aux instituteurs ruraux de s'initier aux nouvelles méthodes, et enfin les concours entre les élèves des écoles primaires, concours qui stimulaient si fortement le zèle des instituteurs.

Digitized by Google

Le compartiment belge de l'exposition scolaire organisée à Londres a émerveillé le public qui l'a visité et les journaux qui en ont rendu compte. Hélas ! toute cette admirable organisation scolaire, fondée au prix de tant d'efforts et de sacrifices, est sur le point d'être anéantie par un ministère que l'on a justement flétri du nom de ministère de l'ignorance nationale. M. Jacobs n'est certes pas *the right man in the right place*. Ceux que M. Cherbuliez appelait naguère « des soudards de sacristie [1] » donnent à notre enseignement public le coup de pied de l'âne. L'histoire n'est pas neuve, et Béranger fait parler ainsi les « soudards » de 1819 :

Guerre au nouvel enseignement,
Et gloire à l'ignorance !
Le jour fuit, et les cagots
Dansent autour des fagots.
En vendant des prières,
Vite, soufflons, soufflons, morbleu !
Eteignons les lumières
Et rallumons le feu [2].

Rallumer le feu, la besogne est aisée et les cléricaux n'y ont jamais failli, mais nous craignons fort pour eux qu'ils ne perdent en vain leur haleine à vouloir éteindre les lumières. Tout au plus feront-ils vaciller la flamme. Nous avons foi dans *les choses invisibles qui sont éternelles*, et le cléricalisme ne compte pas au nombre de ces choses. La vérité peut subir des temps d'arrêt, voire de recul ; mais les triomphes définitifs lui sont réservés. L'école confessionnelle subsidiée par l'État peut n'être pas un mal, elle peut même être un bien, dans les pays protestants où les partis politiques ne sont pas des partis religieux. Mais, en Belgique, la situation est autre, et, à supposer que ce soit la législation scolaire anglaise dont il a plu à M. Malou de nous doter, cette législation ne nous vaudrait rien. Les institutions ne se transplantent pas ainsi, au gré des erreurs ou des passions. En Belgique, l'État se trouve en présence d'une Église toute-

[1] *La Belgique en* 1883, Revue des Deux Mondes, 15 décembre 1883.
[2] *Les Missionnaires.*

Digitized by Google

puissante et fortement centralisée, qui aspire à l'assujettir. Un enseignement neutre et organisé par l'État peut seul prévenir le danger d'un gouvernement théocratique, le pire des gouvernements.

M. Malou, qui a, paraît-il, l'humeur allègre et la plaisanterie facile, a dit que le nouveau projet de loi rallierait les suffrages d'un grand nombre de libéraux. Il y a libéraux et libéraux, le tout est de choisir. Mais tous les libéraux amis de la liberté et qui tiennent en médiocre estime le gouvernement des prêtres, combattront avec énergie la loi nouvelle. La plume et la parole, appuyées et fortifiées par l'association, suffisent à cet effet. Quelques journaux parlent de résistance légale. S'il s'agit de s'opposer à l'application de la loi, opposition analogue à celle faite par le parti clérical à la loi de 1879, nous n'en sommes pas. Laissons ces procédés à nos adversaires; notre raison d'être n'est pas de les imiter. L'homme n'envie jamais les difformités physiques de ses semblables; à plus forte raison ne faut-il pas qu'il s'évertue à acquérir leurs difformités morales.

ALBERT MICHEL.

Digitized by Google

UN MOIS CHEZ LE PASTEUR STEIN.

Ce matin-là, M. Stein partageait notre déjeuner et nous donnait d'amusants détails sur son presbytère de campagne, situé en pleine Rohe-Alp, à la hauteur déjà respectable de huit cents mètres au-dessus de la mer.

« Vous devriez venir passer quelques semaines chez moi, me disait-il, je vous ferai connaître mon Wurtemberg, si intéressant par son histoire, ses mœurs et le remarquable développement intellectuel de ses moindres maîtres d'école. Venez, je vous donnerai des leçons d'allemand ; en retour, vous corrigerez le français de mes filles. Elles sont dévorées par l'amour de l'étude et ne vous donneront pas la moindre peine. »

J'en sais qui auraient accepté cette aimable invitation, et je fis comme eux.

Notre ami reprit bientôt le chemin de la Souabe; je le suivis à quelques jours d'intervalle, et j'arrivai enfin à la petite gare de Blaubeuren, fatigué par quatorze heures de chemin de fer.

Il me semblait que la longueur du trajet me donnait un peu le droit de voir quelque chose d'extraordinaire ; aussi constatai-je avec dépit que le chef de gare portait une casquette rouge comme en Belgique. A mon grand étonnement, je l'entendis m'appeler par mon prénom; honneur nouveau pour moi et auquel je répondis en saluant à plusieurs reprises.

Pendant que le chef s'assurait de ma personne, M. Stein apparut et, prenant à peine le temps d'échanger une poignée

Digitized by Google

de main, il se hâta de faire porter mes bagages à une voiture qui attendait près de là, puis j'y montai après lui. Le chef de station ferma la portière en nous criant « Bon voyage ! » et Hansli fouetta sa bête.

Nous nous arrêtâmes bientôt au milieu de la principale rue de Blaubeuren, devant l'auberge de l' « Homme sauvage ». Deux figures se collèrent à une vitre du rez-de-chaussée : c'étaient M^me^ Stein et une de ses filles, qui nous regardaient arriver.

Mademoiselle était blonde et pouvait avoir six à sept ans; j'en conclus que c'était la cadette.

On me persuada alors que j'avais faim; il fallut se mettre à table. Par bonheur, Hansli vint annoncer que le cheval avait eu son avoine, et nous repartîmes.

Aussi longtemps que nous fûmes secoués sur le pavé de la petite ville, nous causâmes raisonnablement; mais lorsque les maisons finirent et que les roues tournèrent sans bruit dans les chemins sombres, l'enfant s'endormit sur les genoux de sa mère, le père tint bon quelque temps, puis se mit à ronfler avant de m'avoir expliqué la terminaison *beuren* des villages que nous traversions ou qui se devinaient à des points lumineux dans la campagne toute noire. Hansli sifflotait. J'écoutais un moment ses timides vocalises et la forte respiration du cheval s'encourageant à la montée, et je finis par m'endormir aussi pour ne m'éveiller que devant le presbytère d'Ennabeuren.

Schnautz, le chien de la famille, fut le premier à me souhaiter la bienvenue. La couleur claire de mon pantalon l'attira dans l'ombre, il le flaira poliment et y appliqua ses pattes boueuses.

J'étais trop las pour m'informer du reste de la maisonnée. M. Stein ayant eu la bonté de me montrer lui-même ma chambre, la paillasse boursouflée de mon lit s'affaissa bientôt sous le poids de mes fatigues, avec des froissements de feuilles de maïs.

Digitized by Google

* * *

Vers sept heures du matin, je me décidai à me lever.

Depuis longtemps les coqs s'entre-répondaient. Des lamentations d'enfants partaient de la chambre voisine; quand elles atteignaient un diapason trop aigu, la grosse voix du père ou une consolation maternelle, toujours efficace, les apaisait soudain.

Le premier réveil dans une maison étrangère est toujours accompagné pour moi d'un sentiment compliqué de gêne et d'incertitude. Je crains, en me levant tard, de paraître indolent; en me montrant trop tôt, j'ai peur d'embarrasser par ma présence. N'étant pas au courant des habitudes de la maison, j'épie anxieusement les moindres bruits, et quand je crois l'instant favorable, je me glisse dehors s'il y a la moindre possibilité de sortir.

C'est pourquoi, en attendant le déjeuner, je descendis doucement, je tirai avec précaution le verrou de la porte d'entrée et me faufilai dans le verger du pasteur. Il n'y restait qu'une pomme ratatinée et quelques « mouchets » de feuilles brunes. Cette pomme solitaire ajoutait encore à la désolation des arbres dépouillés. Un brouillard épais, chassé par le vent, noyait le village de grandes fumées blanches, et le soleil, sans rayons ni chaleur, apparaissait comme une tache jaune, très vague, dans le ciel voilé.

Au déjeuner, la présence d'un étranger fut une source d'intérêt pour la jeune génération. Il y avait là six enfants, dont l'aînée était la petite fille qui aurait bien dû être la cadette. Au moment même j'en fus péniblement surpris. A l'âge qu'elles avaient, on ne pouvait guère que leur apprendre à pleurer en français et, franchement, le programme n'était pas sérieux. D'ailleurs, l'allemand leur suffisait très bien. Il était impossible d'avoir une conversation suivie. Tantôt l'une, tantôt l'autre s'offensait de la moindre contradiction, fermait ses petits poings, gonflait les veines de son petit front et commençait une crise de larmes, où dominait certaine note lamentable, faite pour empoisonner toutes les joies de la paternité.

Digitized by Google

Pendant ces désolations enfantines, le brouillard matinal se dissipait et mon hôte me promettait une excursion à des ruines légendaires que tout voyageur était tenu de visiter; mais le devoir nous appelait avant le plaisir; je m'enfermai donc avec M. Stein dans une chambre encombrée de livres et de paperasses.

Un poêle de faïence bourdonnait dans un coin, jetant de petits éclairs par sa porte entr'ouverte. Nous nous établîmes tout auprès. J'aidai M. Stein à allumer sa plus longue pipe et il se mit à lire un peu de français pour me donner un échantillon de sa prononciation.

Dans sa robe de chambre débraillée, perché sur un siège élevé, les jambes repliées à la hauteur des premiers barreaux et les bouffées du calumet lui montant au nez comme un encens, le pasteur d'Ennabeuren ne manquait pas de pittoresque.

Je l'écoutais lire depuis une heure lorsque sa femme vint lui faire part d'un projet de meurtre qui sembla lui agréer tout à fait, car il descendit aussitôt de son escabeau et me dit d'un air dégagé : « Excusez-moi, il faut que j'aille tuer un canard. »

L'excellent volatile parut au dîner, posé dans un cercle d'oignons appétissants. Schnautz, les yeux brillants de gourmandise, quêtait des os autour de la table, les croquait avec délices, penchant la tête de côté quand ils étaient plus durs que de coutume.

Je m'étonnais que personne ne songeât à boire; il n'y avait même pas de verre sur la table. A la fin du repas seulement, le pasteur tira de son gousset quelques kreutzers qu'il tendit à Babeli, en l'envoyant chercher deux pintes de bière à l'auberge voisine. Puis, comme la petite servante s'éloignait, madame ouvrit une armoire et en sortit trois canettes de porcelaine portant, dans un médaillon, l'une la tête de Bismarck, une autre celle de Moltke, la troisième celle de Frédéric-Charles. La canette de l'empereur avait été cassée huit jours auparavant.

Nous bûmes réciproquement à nos santés, et la conversa-

Digitized by Google

tion prit un tour politique provoqué par toutes ces effigies ; mais M. Stein n'était pas sympathique au régime prussien et il y eut moyen de s'entendre.

Le français de mon hôte était un curieux spécimen de langue apprise à coups de dictionnaire. La façon dont il m'invita à faire notre première promenade m'est toujours restée dans la mémoire. Ayant bu toute sa bière et lu tout son journal, il se leva brusquement de table et s'écria : « Nous voulons promener, mais point aux ruines aujourd'hui, les voies sont trop corrompues. Nous irons dans un bocage, près du voisinage. »

Il prit alors son chapeau et s'élança vers la porte en ajoutant : « Prenez avec ma sacoche sur la table ! »

Sac ou sacoche, cela se portait au moyen d'une large lanière passée en sautoir, que je dus raccourcir de plusieurs crans. Mais au moment de soulever la sacoche, je la trouvai d'un poids décourageant. M. Stein avait la manie de considérer la moindre excursion comme un voyage scientifique et littéraire nécessitant toute une bibliothèque portative. Nous n'avions certainement pas le temps de consulter ces livres. Quand j'eus découvert qu'il y avait tout à parier qu'il n'ouvrirait pas son sac, j'en remplaçai le contenu par des objets légers d'un volume imposant.

Je ne jouis pas du tout de cette première promenade. Mon compagnon avait une allure aussi rapide qu'un pas de course. De plus, il ne lui venait jamais à l'esprit de porter le sac. Quand je pouvais à peine continuer à courir après lui, il se retournait, écartait les jambes, s'appuyait en arrière sur sa grosse canne inclinée et me criait d'un ton de bonne humeur : « *Alle Kräfte zusammen ! alle Kräfte zusammen !* »

On finissait par s'y faire, mais quel rude apprentissage ! J'y ai souvent pensé depuis et je n'ai jamais compris quelle timidité absurde m'empêchait de lâcher mon fardeau et de dire tout bonnement : « Je n'en puis plus. Voici un ombrage, je m'y arrête, je ne vais pas plus loin. »

Non, docile et contrit, presque honteux de ma faiblesse relative, je suivais toujours, comparant gaîment les diffé-

Digitized by Google

rences d'altitude entre le haut allemand et le bas allemand et m'intéressant à de longues digressions sur la pureté de la langue de Gœthe.

Nous allâmes, comme cela pendant quatre heures, retour compris.

Quand nous rentrâmes, le soir, crottés jusqu'à l'échine, lui fatigué, moi harassé, la famille était couchée, le feu s'éteignait dans l'âtre de la cuisine. Un plat de pommes de terre refroidies avait été laissé pour nous, bien en évidence à l'angle d'un buffet. C'était la partie solide de notre souper.

Je pris les pommes de terre, le pasteur descendit à la cave et revint avec une terrine de lait caillé. On réchauffa les patates au moyen de ce liquide glacé, on pétrit le tout avec une fourchette de fer qui pliait sans rompre comme le roseau de la Fable. Puis, quand nous eûmes avalé ce mortier aigre et indigeste, nous lûmes ensemble huit pages de Goetz de Berlichingen.

* * *

Dès le surlendemain, M. Stein me conduisit chez son voisin le curé. La servante nous ouvrit une grande chambre dont elle avait la clef. Il y régnait une odeur fade et un jour crépusculaire; la première chose qui frappait les regards était un grand crucifix sur la cheminée de marbre noir. Il y avait aussi une madone sous cloche, quelques branches de buis au-dessus d'un bénitier à sec, et, sur une table, entre deux fenêtres, quelques livres disposés comme les rayons d'une roue. C'est là que M. le curé nous reçut, et il nous fit boire un verre de Niersteiner, qui nous familiarisa vite avec l'aspect sévère du local.

Je vois encore cet homme jovial, aimant à citer ses auteurs et comparant volontiers son vin à un Falerne de je ne sais plus quel consulat. Les deux amis se ressemblaient par une largeur d'idées et d'épaules peu commune. M. Stein était d'une taille bien au-dessus de la moyenne, pourtant il était moins grand que le curé. Ils entamèrent une controverse obstinée à propos d'un passage dans les Pères. M. le curé le croyait authentique, mon hôte le déclarait interpolé et il

Digitized by Google

s'appuyait de preuves qui exaspéraient son adversaire. Leurs éclats de voix me faisaient appréhender une solution violente de la question, mais je vis bientôt que cette apparente fureur n'était que l'expression ordinaire de leurs divergences théologiques. M. Stein se rappela finalement que l'objet de notre visite n'était ni saint Basile, ni saint Augustin ; on parla de leçons de français. M. le curé me pria de bien vouloir lui en donner une de temps en temps. Il me promettait d'être un élève appliqué, tout en regrettant de ne pouvoir répondre de sa régularité, à cause de ses nombreuses occupations. « Je vous réserve un troisième élève, me dit M. Stein en sortant de chez le curé ; ce sera le plus sérieux des trois et le seul qui prendra sa leçon régulièrement. Avec ma femme, mes pleureuses, ma servante et mon chien, sans compter deux paroisses à desservir et des gens à visiter dans un rayon de plusieurs lieues, il me reste peu de loisirs. Mon ami le curé est mieux partagé sous ce rapport, mais il sort beaucoup. Botaniste distingué, il vient de publier un fascicule très intéressant sur la flore du Wurtemberg. On le rencontre toujours par monts et par vaux. C'est un homme d'une érudition rare. Vous vous en apercevrez bientôt et le peu de français que vous lui enseignerez vous apprendra plus de grec et de latin que bien des mois d'université. »

Notre seconde visite fut donc pour M. Gaub, l'instituteur. Nous le trouvâmes qui finissait de donner une leçon de géographie, et ses succès de pédagogue s'expliquaient en partie par le ton sérieux qu'il mettait aux plus simples observations. Quand il faisait répéter à ses disciples que le Danube commence à être navigable à Ulm, vu qu'il y mesure environ 200 pieds de largeur et 12 pieds de profondeur, on sentait que ce détail important devait se graver pour jamais dans leur mémoire d'enfant.

Le logement de l'instituteur se trouvait au-dessus de l'école. On y montait par un escalier incommode à gravir et malaisé à descendre. Une fois en haut, nous fûmes accueillis par M^me^ Gaub, en train de repasser des bavettes pour son bébé.

Digitized by Google

Pendant que son mari montrait au pasteur quelques récentes améliorations faites à l'appartement, je m'approchai d'un piano plat où des cahiers de musique se trouvaient empilés, et je me mis à les feuilleter, espérant attirer l'attention de notre hôte et trouver l'occasion de lui demander de jouer quelque chose.

Le pasteur sembla deviner mon intention, car il me dit presque aussitôt : « Je vous préviens que M. Gaub est très bon musicien. »

« Oh ! très peu, » répartit modestement l'instituteur.

Il ne s'en tint heureusement pas là, car, ouvrant l'instrument, il se mit à jouer avec un sentiment exquis la dixième sonate de Beethoven. Je l'ai souvent entendue depuis; mais jamais elle ne m'a touché comme ce soir-là. Quel charme y avait-il donc dans les longs doigts osseux de ce régent de village?

M. Gaub nous reconduisit ensuite un bout de chemin.

Je me surprenais à le regarder marcher, évitant la boue, fumant gravement un tabac détestable. J'admirais son air gauche, ses yeux de myope entrevus derrière les lunettes, ses joues maigres d'où pendaient de vilains favoris roux, son nez busqué, un peu de travers, sa redingote trop longue et ses patalons trop courts. Je me disais qu'avec tout cela, il était bien heureux, puisqu'il avait une âme d'artiste.

La nuit tombait; les gens fermaient leurs contrevents. L'angelus sonna; on voyait des paysans s'arrêter pour dire leur *Ave*, et l'on entendait, en passant devant les fenêtres basses, le murmure confus des prières à l'intérieur.

* * *

J'allais chaque soir chez M. Gaub avec l'intention d'y rester deux heures, mais, après la leçon, il était rare que nous ne fissions pas de la musique à quatre mains ou une partie d'échecs qui demandait ordinairement une revanche, et, à moins que l'un de nous n'eût battu l'autre deux fois de suite, on ne quittait pas le damier sans livrer une troisième bataille. Madame tenait à ce que son mari gagnât. Monsieur

Digitized by Google

n'aimait pas à être battu, et il me répugnait beaucoup de perdre. De là un acharnement silencieux, une tension de toutes les facultés, comme si notre existence eût dépendu de l'issue de la partie.

Les soirées étaient froides, M. Gaub, très frileux; on faisait chez lui un feu terrible.

Les trois chambres de l'appartement communiquaient entre elles, et en laissant leurs portes ouvertes, un même fourneau les chauffait toutes. Le poêle faisait vaillamment son devoir; pour lui faciliter la tâche, l'instituteur avait eu l'idée de lui ajuster un tuyau qui, au lieu d'entrer tout droit dans la cheminée, montait parallèlement à celle-ci et s'y engageait par un coude près du plafond. Il se dégageait de cette tôle brûlante une chaleur lourde, fatale à tout effort intellectuel. J'avais des accès de sommeil que les bourrades amicales du professeur dissipaient aussi difficilement que les reproches de ma conscience, et, dans de pareilles conditions, les échecs et mats de M. Gaub étaient moins blessants pour mon amour-propre.

Ma première semaine à Ennabeuren se passa ainsi bien tranquillement; je ne me plaignais plus de mes élèves; j'en avais trouvé à la hauteur de mon enseignement, peut-être même un peu plus haut. Mon hôte avait dit vrai : le curé manquait sa leçon fréquemment. Il ne restait chez lui que si la trop forte chaleur l'empêchait de sortir; or, comme nous étions en automne, c'était assez rare. Je le trouvais alors dans son grenier, assis par terre, au milieu de débris de verdures et de fleurettes sauvages, les étalant patiemment entre des feuilles de papier gris. Il en faisait ensuite de petites piles, puis il mettait une planche dessus, et sur cette planche une pierre énorme qui les pressait sans miséricorde. Quand il ne trouvait pas tout de suite le poids voulu, il me priait d'en tenir lieu pour un moment, pendant qu'il allait à la découverte, furetant dans les recoins, sous les solives poudreuses, et me criait :

« Encore un petit triage à faire et nous pourrons commencer la leçon.

Digitized by Google

— Quand vous voudrez, monsieur le curé, je ne suis pas pressé, » répondais-je, car j'avais grand plaisir à le regarder faire, à voir avec quels ménagements adroits il manipulait les frêles tiges, les feuilles délicates, les corolles éphémères, sans rien briser, sans rien froisser. Il me semblait que ce botaniste devait apporter dans sa cure d'âme des grâces et des douceurs toutes particulières.

Le jour venait du toit par quatre fenêtres en tabatière à carreaux verdâtres qui filtraient une lumière terne. On entendait les pigeons roucouler sur les tuiles échauffées, les moineaux piailler au bord des corniches. Le grenier s'embrasait comme un four. Le curé s'essuyait le front et le cou.

« Encore une plante, et je suis à vous, » disait-il en redoublant d'activité.

Hélas, il ne tenait pas sa parole ; il n'était jamais à moi ; il était à ses fleurs, à sa nomenclature, à ses étiquettes, à sa classification, à un exemplaire trop momifié et qu'il fallait remplacer, etc. Et le temps passait très agréablement.

* * *

J'avais remarqué, un peu à l'écart du village, une église, avec un vilain campanile coiffé d'une espèce d'artichaut de zinc, surmonté d'un clocheton. Elle était à deux pas de la cure, voisine elle-même du presbytère. On y sonnait l'angelus soir et matin et j'en conclus qu'elle appartenait au curé. Il n'y avait pas trace d'autre temple dans Ennabeuren ni dans ses environs immédiats. Où prêchait donc M. Stein? J'en voulu savoir le cœur net, et, comme nous allions nous coucher, je lui demandai où se trouvait l'église luthérienne.

« Sur l'emplacement de la catholique, » me répondit-il, d'un air assez moqueur.

Je trouvai la plaisanterie peu digne d'un pasteur, surtout un samedi soir ; néanmoins je n'insistai pas. M. Stein alluma sa chandelle à la mienne et me souhaita le bonsoir. Je regagnai ma chambre assez intrigué de savoir où il prêcherait le lendemain.

Le dimanche, on déjeunait plus tard ; les enfants criaient

Digitized by Google

un peu moins et M. Stein ne fumait pas de toute la journée.

Je fus éveillé de bonne heure par le son des cloches appelant pour la messe, qui dura de huit heures à neuf heures et demie.

Mon hôte ne m'avait point trompé : l'église catholique était luthérienne à ses heures. Une troupe de vigoureux petits réformés se pendirent aux mêmes cordes tirées par les petits catholiques, et j'allai me placer près de l'orgue pour admirer à mon aise le jeu de l'instituteur. Il préludait en attendant la congrégation et le pasteur. J'examinai l'édifice.

Dans le fond se trouvait un autel entouré d'oriflammes. De chaque côté, deux lanternes oscillaient au bout de deux longues perches flexibles. La lampe éternelle piquait d'une étoile très pâle le demi-jour du sanctuaire. J'entrevis aussi quelques tableaux très enfumés et une bannière portant les lugubres armoiries de la mort : un crâne posé sur deux fémurs; enfin, des croix appliquées un peu partout et qui semblaient prises à des tombes abandonnées.

La chaire arrivait à la hauteur de l'orgue; cette disposition facilitait les coups d'œil d'intelligence entre le prédicateur et l'organiste.

Une même église servant à deux cultes différents ; le même orgue entonnant des cantiques de Luther après les « hymnes » catholiques, et l'unique confessionnal servant de loge réservée à la femme du pasteur : tout cela m'était nouveau et je redoublai d'attention.

Bientôt une foule de Souabes, enfants et vieillards, hommes et femmes, envahit les couloirs sonores. A côté de l'orgue se rangent une dizaine de garçons en vestons courts ouvrant sur un gilet à quatre rangées de boutons énormes; des culottes, des bas noirs et des souliers à boucles complètent le costume. Douze fillettes s'assoient vis-à-vis. Elles ont toutes des yeux bleu faïence, au regard candide, des cheveux blonds, un ruban noir noué à l'alsacienne et deux tresses tombant le long du dos. En me penchant sur la rampe, je vois l'auditoire à vol d'oiseau. Les hommes portent des redingotes descendant sur les talons. Ils s'avancent lentement,

Digitized by Google

tenant à la main leur tricorne du dimanche. Ils ont des façons pieuses de tousser, de priser, de se moucher dans des foulards immenses, de petits signes de tête discrets en reconnaissant un ami ou un voisin. Ils ne s'installent qu'après des arrangements préliminaires qui n'en finissent pas, restant debout longtemps à prier dans leur chapeau, puis cherchant un endroit convenable pour le placer. Ils s'asseyent enfin en relevant les pans de leur habit. Les vieux sortent leurs lunettes, les essuient, les mettent l'un presque au bout du nez, l'autre contre l'œil ; ils les ôtent souvent pour les essuyer encore et les remettre avec des tics particuliers à chacun. On entrevoit des culottes de peau ou de gros velours marron. La chaussure des hommes consiste en bottes et en souliers avec bas de couleur, pour se distinguer des catholiques, qui les portent blancs, à ce que j'appris plus tard.

Les fillettes du chœur ne sont, en fait de costume, que la réduction de leurs mères et grand'mères. Même jupe, descendant à mi-jambe, souliers plats à rosettes, bas de couleur pendant la semaine, blancs le dimanche, et corsage vert, les catholiques ayant adopté le rouge.

Les cloches se taisent et M. Gaub aussi.

La tête de M. Stein monte doucement à l'horizon de velours cramoisi, au bord de la chaire. Le service commence par une prière suivie d'un cantique chanté avec une vigueur et un ensemble admirables. Ensuite vient un excellent sermon. Quand M. Stein a parlé pendant près d'une heure, il s'arrête brusquement et joint les mains sur la bible ouverte devant lui.

L'auditoire répète le même mouvement.

« Stiller Andacht, » dit alors le pasteur, et chacun, le front appuyé sur ses mains croisées, se recueille dans un silence absolu qui dure bien cinq minutes. Je crois le sermon fini, mais ce n'est qu'une fausse alerte. Après ce temps d'arrêt, destiné à reposer l'attention des fidèles, le prédicateur reprend le développement de son texte et parle une heure de plus.

Digitized by Google

* * *

Après le dîner, M. Stein alla prêcher dans une commune voisine, pour remplacer un confrère malade. Nous l'accompagnâmes tous pendant une lieue. On se relayait pour porter les plus jeunes. On flânait le long des haies, s'arrêtant pour cueillir des mûres, on s'égratignait à attraper celles des hautes branches. Les plus belles étaient pour madame. On les lui offrait poliment dans de grosses feuilles de bardane. Schnaubz, barbet très ordinaire, affectait des airs chasseurs, battait les champs de betteraves, faisant lever cailles et perdrix; ou, plongeant dans les sous-bois, il s'acharnait à déterrer un lapin dont il avait vu la queue lointaine disparaître dans quelque trou. Après avoir troublé de ses cris le repos sabbatique de la forêt, il revenait, la langue pendante et les oreilles pleines de sable, se faire houspiller par les petits avant de partir pour une nouvelle expédition. La route procédait par montées et descentes assez monotones, mais, au haut de la côte, une immense étendue de terrain s'offrait aux regards : au nord-ouest, la vallée du Neckar; à l'est et au sud, la Forêt-Noire; derrière elle, les collines bleuissantes de la Thuringe. Plus loin encore, quelques sommets neigeux appartenant aux Alpes bavaroises.

Un vent humide et froid nous fit rebrousser chemin. M. Stein continua seul. Des vapeurs floconneuses montaient de la plaine et nous n'eûmes que le temps de rentrer chez nous avant qu'elles eussent atteint le niveau du plateau.

* * *

Le curé devait, depuis quelque temps, une visite au pasteur. Il ne nous étonna donc pas beaucoup en venant nous voir le lendemain, comme nous finissions de déjeuner.

« Bonjour, monsieur le pasteur, dit-il en entrant, et votre ami de Magolzheim, comment l'avez vous trouvé?

— Hum! il a la gorge encore bien prise et un mauvais rhume par-dessus le marché.

— De la chaleur, et ne pas épargner les sudorifiques; une

Digitized by Google

transpiration intelligente nous sauve d'autant de maladies, que la charité couvre de péchés.

— Parfaitement juste, fit M. Stein, avec un mouvement de tête approbatif. Mon hôte abusait de ce geste et le prolongeait d'une façon comique qui voulait être sérieuse et n'en devenait que plus drôle.

— Johann approche, un peu, qu'on t'admire, » dit alors le curé en s'adressant à un vieil homme debout derrière lui.

Johann n'a rien d'admirable, sinon qu'il est taupier communal. Dans la morte-saison, il se rabat sur les rats, voire sur les souris. Obéissant à la familière injonction de son curé, il s'avance, encombré de souricières, son bonnet dans une main et, dans l'autre, un cornet de papier gras contenant des couennes de lard.

Les trappes n'ont rien d'original. C'est ce système de piège où la bête s'introduit dans un étroit couloir, espérant grignoter quelque chose au fond. Par malheur, elle rencontre en route des fils verticaux qui lui barrent le passage. Elle les coupe d'une dent impatiente, et c'est fâcheux, car ces fils retenaient un ressort extérieur, lequel relève aussitôt une boucle où la pauvrette a passé la tête sans le savoir, et lui serre la gorge contre le plafond jusqu'à asphyxie complète.

« Pour qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers? demandai-je au pasteur.

— Pour les mulots, répondit le curé; nos champs en sont infestés. Nous en prendrons bien une centaine avant le dîner, n'est-ce pas, mon vieux? »

Johann glapit quelque chose et sortit de la chambre, laissant derrière lui des paquets de boue que Babeli s'empressa de balayer.

* * *

Le soleil brillait avec un doux éclat. Une forte rosée mettait des diamants à tous les brins de chaume. Çà et là quelques bluets, quelques pavots, échappés à la faucille, balançaient au-dessus des mottes leurs aigrettes azurées et leurs pétales de pourpre. Des Bohémiens allumaient un feu de bois vert qui nous envoyait sa fumée âcre. Un bruit de

Digitized by Google

grelots allait s'affaiblissant au bout de la grande route, et neuf heures sonnaient lentement au clocher de Laichingen.

Nous parcourûmes les champs du pasteur et ceux du curé, posant des trappes à tous les trous de mulots. Les souliers lourds de terre détrempée, nous revenions ensuite sur nos pas. Pour être plus ingambes, M. le pasteur avait relevé sa robe de chambre jusqu'à la ceinture; les reins ceints d'une lanière, M. le curé avait pris des ris dans sa soutane au moyen d'épingles savamment disposées. Tantôt lui, tantôt son ami se baissait sur les souricières d'où sortait la queue d'une victime, appuyait sur le ressort pour lui faire lâcher prise et lançait le cadavre au loin.

Muet comme un trappiste, le vieux trappeur venait derrière en dandinant et retendait les pièges, avec une expression dédaigneuse qui voulait dire : « Je suis habitué à plus grosse bête que ça. »

Je suivais mélancoliquement ces messieurs et je pensais : La Souabe me plaît, les Souabes aussi. J'ai cru à la douceur de leurs mœurs, j'ai toujours été salué d'un affectueux « Grüss Gott! » par tous ceux que j'ai rencontrés, et tous avaient d'honnêtes figures qui faisaient croire au respect de la religion, à la sainteté du foyer domestique, à la pratique de mille vertus privées. J'aurais voulu passer ma vie sur ce plateau, y reposer mon cœur las de désillusions... et voilà que ces trois hommes me gâtent tout mon plaisir, me rejettent à tous mes doutes. Pour quelques grains de blé que ces pauvres bêtes prennent à leurs moissons, ils veulent l'extermination de toute la race!... Mulots, mes amis, n'approchez point de ces engins diaboliques; ces petites pierres que je lance ne vous effrayent que pour vous sauver la vie. Campagnols aimés, rentrez chez vous, ou, si vous y êtes, n'en sortez point.

Quand les deux amis furent fatigués d'aller d'un mort à l'autre, comme des rôdeurs de champ de bataille, ils s'invitèrent réciproquement à boire ensemble quelques verres de bière. Le curé désirait que M. Stein commençât par venir chez lui. Ce dernier refusait, ne voyant pas pourquoi son

Digitized by Google

camarade ne se rendrait pas d'abord au presbytère. Tous deux s'entêtèrent dans leur idée et la discussion finit par : « Enfin, ce sera pour une autre fois. » Ces messieurs voulaient bien prêcher dans la même église, prendre leurs souris aux mêmes trappes, mais céder sur une question de priorité en fait de libations... jamais!

La vie est pleine de ces contrastes. J'espérais que le pasteur éprouverait dans la journée quelque ennui qui le punirait de l'iniquité commise le matin. Hélas! il n'eut que des bonheurs ce jour-là. C'est ainsi qu'on lui apporta, en présent, quarante livres de viande de porc, un panier de fruits et un grand fichu de soie noire. Il m'expliqua lui-même la cause d'une pareille libéralité.

« Je reçois cela, me dit-il, pour mes fonctions d'officier de l'état civil; chaque mariage me vaut autant ou peu s'en faut. Pour les baptêmes et les décès, on m'accorde des gratifications moins importantes, mais toujours bien venues. »

Une dernière surprise m'attendait chez M. Gaub. A l'heure de la leçon, je le trouvai assis devant sa table, accoudé, la main gauche crispée sur la nuque et mordillant une plume d'oie pour y sucer une idée. Il m'entendait venir, et sans se retourner : « Excusez-moi pour aujourd'hui, mumura-t-il; impossible d'interrompre mon travail. Vous me voyez dans toute la fièvre de l'inspiration.

— On en guérit sans quinine.

— Mercredi, nous aurons un mariage. Après la bénédiction nuptiale, je dois faire un discours aux mariés; aux enterrements, c'est encore moi qui fais l'éloge du défunt.

— Je vous félicite d'avoir à préparer cette fois quelque chose de plus gai qu'une oraison funèbre. Bien du succès à votre épithalame! »

J'allais me retirer, mais M. Gaub ne l'entendait pas ainsi.

« Restez donc, s'écria-t-il, vous ne me dérangez nullement. Vous pourriez peut-être m'aider à trouver une citation à point. »

Digitized by Google

Ce disant, il s'était remis à griffonner. Son manuscrit commençait par cette douleureuse exclamation :

Der Wahn ist kurz, die Reue ist lang [1].

Après des considérations moins navrantes, qui allongeaient un peu l'illusion et raccourcissaient le repentir, il continuait par ces vers écrits *à la renverse :*

Lieblich in der Bräute Locken
Spielt der jungfräuliche Kranz
Wenn die hellen Kirchenglocken
Laden zu des Festesglanz.

Je lisais tout cela par-dessus l'épaule de l'instituteur, qui ne demandait pas mieux, et je lui fis observer qu'il mettait Schiller trop à réquisition.

« Peut-être bien, répondit-il; vous saurez que *la Cloche* est mon poème favori; on y trouve toujours de ces vérités qui ont leurs racines au plus profond du cœur humain.

— C'est égal, hasardai-je, toujours *la Cloche*, ça deviendrait monotone.

— Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son, » reprit-il, fermant à demi ses petits yeux à patte d'oie.

Il souriait d'avoir trouvé cette malice et remordit sa plume, ce qui lui inspira une longue page de commentaires sur le portrait de femme idéale tracé par Salomon. Mais la *Cloche* de Schiller lui carillonnait dans l'esprit; elle avait pour lui des appels auxquels il ne résistait pas longtemps et il écrivit :

Die Räume wachsen, es dehnt sich das Haus
Und drinnen waltet
Die züchtige Frau
Die Mutter der Kinder.

Il biffa aussitôt ce dernier vers comme n'étant pas en situation. Je lui demandai si le marié ne serait pas jaloux.

« J'ai quelque chose pour lui, écoutez :

Der Mann muss hinaus,

— Par tous les temps!

In's feindliche Leben.

[1] L'illusion est de courte durée, le repentir est long.

Digitized by Google

— Espérons que ce ne sera pas le cas.

Muss wirken und streben,
Und pflanzen und schaffen,
Erlitten, erraffen,
Muss wetten und wagen,
Das Glück zu erjagen.

Mes interruptions, au lieu d'offenser M. Gaub, l'avaient mis en belle humeur. Je crois même que nous soupâmes ensemble. Je me rappelle très bien une certaine marmite à couvercle tremblotant d'où s'échappait une bonne odeur de choux. Le pot de fonte du fourneau était tout rouge. Je m'habituais à cette chaleur, jetant même dans la fournaise des pelletées de charbon mouillé quand l'instituteur n'avait pas le temps de donner la pâtée au monstre.

Schiller devait certainement avoir tous ces détails en vue quand il rendait, par une succession d'énergiques infinitifs, l'activité de l'homme à la poursuite du bonheur. M. Gaub eût pu lui répondre que, pour lui, il l'avait trouvé. Sa bible, sa femme et son enfant le rendaient parfaitement heureux, et il constatait le fait d'une manière si naïve qu'il n'avait plus rien d'irritant pour l'égoïsme d'autrui.

*
* *

Le temps se maintenait au beau depuis plus de huit jours. Le pasteur n'objectait plus « la corruption des voies » et visitait avec moi tous les lieux auxquels se rattachait quelque souvenir historique. Il connaissait son pays à fond, depuis le moindre ruisseau à truites jusqu'aux ruines encore pleines de la grande ombre des Hohenstaufen. Ses connaissances géologiques, archéologiques et philologiques rendaient nos promenades instructives. Je dois avouer pourtant que, comme élève, M. Stein me faisait peu d'honneur. Son français restait toujours la bigarrure la plus étrange de termes surannés et d'acceptions inusitées. Il n'aimait pas qu'on lui en fît l'observation; il exigeait des arguments, des preuves plus fortes que toute l'autorité de l'Académie et des meilleurs auteurs; il se défendait par des racines grecques et latines qui, à leur tour, plongeaient dans le sanscrit. Pour satisfaire

Digitized by Google

cet esprit investigateur, il eût fallu rentrer à chaque instant dans le sein de Brahma. C'était très fatigant. Il avait certaines locutions favorites qu'il employait à l'exclusion de toute autre : « Je vous rends grâces » en était une. Il lui trouvait une allure latine qui lui inspirait toute confiance. « Merci » avait beau venir de « Mercedem », M. Stein en négligeait l'usage et trouvait que les Français devraient en faire autant.

A la fin, je ne discutais plus.

Cet homme singulier prenait souvent des résolutions aussi soudaines qu'inattendues. Un matin, le soleil étant exceptionnellement chaud, nous prenions l'air au jardin, traduisant de l'allemand et du français. Je venais de lire un vilain chapitre d'atrocités commises sur de malheureux hussites par les dragons du Lichtenstein. Cela se passait au commencement du XVII^e^ siècle. Un certain comte Hannibal von Dohna envoyait ces dragons, renforcés de jésuites et de moines, chez les pauvres réformés. Ceux-ci étaient obligés d'héberger indéfiniment leurs bourreaux qui, en retour, tâchaient de leur faire changer d'opinion au moyen de supplices inouïs. Malheur aux parents qui ne se convertissaient pas assez vite si le grand argument des tortures physiques ne suffisait point, on massacrait leurs enfants sous leurs yeux, et cette torture morale avait quelquefois du succès, etc. — Tout cela était raconté avec des détails qui faisaient prendre l'humanité en horreur. Pour se réconcilier avec elle, il ne fallait rien moins que le spectacle édifiant offert chaque jour par la douce population d'Ennabeuren.

« Allons, s'écria tout à coup mon hôte, fermez ce livre et venez avec moi. Je crois que je ferais bien d'aller voir une de mes paroissiennes, une vieille meunière, à quelques lieues d'ici. »

La distance m'inspirait des inquiétudes, mais je n'aurais jamais osé refuser. Là-dessus, le pasteur donna un coup d'œil à des framboises qu'il réservait à sa femme. Il allait d'un arbuste à l'autre, l'attirant à lui, et relevant les feuilles pour bien compter toute sa récolte. Quand il se fut assuré

Digitized by Google

que les enfants n'y avaient pas touché, il s'élança sur la route, oubliant même, pour la première fois, la fameuse sacoche de toile cirée.

Au sortir du village, nous prîmes à droite par un pré où paissait un troupeau d'oies. Elles nous saluèrent par des cris ressemblant fort à des insultes et nous suivirent un moment, allongeant le cou et sifflant sur nos talons. A distance, je leur trouvais pourtant un charme agreste, à les voir brouter l'herbe courte avec des caquets de vieilles commères.

Nous entrâmes ensuite dans un ravin boisé qui descendait à la plaine. Il y faisait très frais. De subites bouffées faisaient tressaillir les fines ramures, détachant une feuille jaune ou brune au vol inquiet, tardif à se poser. Il fallait toute l'expérience de mon guide pour renouer le fil interrompu du sentier à peine tracé, à chaque instant perdu sous les feuilles mortes, obstrué d'églantiers ou de pruneliers dont les baies bleues nous arrêtaient toujours; nous trouvions une âpre volupté à les savourer dans leur sauvage acidité.

De buisson en buisson nous arrivâmes à une clairière. Le bruit d'une cascade et le tic-tac d'un moulin, où semblait battre le pouls de la forêt, nous avertirent que nous étions arrivés. L'endroit était solitaire et humide. Le ruisseau voisin, détourné de son cours, glissait dans un aqueduc de bois pleurant à toutes les jointures et tombait dans les godets d'une grande roue vermoulue. L'eau brisée en fine poussière s'irisait au soleil de midi. Une chèvre attachée tirait sur sa corde et tournait dans un cercle d'herbe tondue, en poussant des bêlements plaintifs. La vieille meunière écossait des haricots, assise devant sa porte, les yeux protégés par une large visière verte, qui ne l'empêcha pas de nous voir approcher. Elle essaya péniblement de se lever, étendant une main hésitante pour reprendre ses béquilles appuyées au mur, près d'elle. Son pasteur, qui était au courant de ses infirmités, lui cria de loin :

« Ne vous remuez pas tant, madame Kolkirck, cela n'en vaut pas la peine. »

« Len... en... chen ! appela faiblement la vieille dame, apporte des chaises pour ces messieurs. »

Digitized by Google

Lenchen Kolkirck était une vigoureuse fille ; on le voyait à l'aisance avec laquelle elle portait deux lourdes chaises de bois fort massives. Elle avait des joues très fraîches, des yeux d'une couleur vague, mais très doux. C'était une grande rieuse, qui montrait à tout propos ses jolies dents et ne se pressait pas de rabattre ses manches relevées bien au-dessus du coude. Ses bras dodus, hâlés vers les poignets, devenaient d'une blancheur laiteuse en haut; ses mains étaient encore rougies et ridées par une récente lessive. On lui pardonnait sa rousseur ; on comprenait tout de suite qu'elle était mariée au fils de la meunière, et celle-ci avait coutume d'appeler le jeune couple sa meilleure paire de béquilles, surtout depuis que le vieux meunier était mort. Enfin, ce n'était pas un ménage sans enfants, cela va sans dire.

Notre course matinale m'avait aiguisé l'appétit. Nous dînâmes tous ensemble. Le repas se composait surtout de truites ; truites de ruisseau, truites saumonées, délicieuses, accommodées de trois façons en l'honneur du pasteur, qui les aimait beaucoup, mais pas autant que moi.

Grand maman choisissait, ôtait les arêtes, laissait la queue, négligeait la tête, soulevait du bout de sa fourchette de petits quartiers de chair blanche et délicate, et les mâchait lentement avec un mouvement de lèvres auquel participait le bout de son nez pointu. On se servait de son couteau en toute bonne conscience et c'était bien commode ! Lenchen surveillait les bambins pour les empêcher de s'étrangler. Le jeune fermier, poudré à frimas, faisait les honneurs, encourageait les appétits défaillants et coupait du pain avec son couteau neuf, qu'il tenait à montrer.

La fenêtre ouvrait sur le ruisseau. Dans la chambrette, ébranlée par l'effort des meules, une farine impalpable dansait au soleil. Parfois une guêpe entrait et sortait, ayant l'air de se tromper de porte.

*
* *

Nous remontons sur l'Alpe par un autre chemin, qui d'après M. Stein doit abréger notre course d'un bon mille. Nous tra-

Digitized by Google

versons d'abord des pâturages spongieux, attristés de colchiques écrasées presque toutes par le pied brutal d'un inconnu. Plus haut, sur les pentes moins humides, nous rencontrons des touffes de grande gentiane. La vue de cette plante montagnarde réjouit mon compagnon. « Des gentianes ! s'écrie-t-il, voilà qui est fameux quand on a chaud. »

Il se penche alors sur une touffe, arrache deux de ses feuilles charnues, m'en donne une, garde la plus belle et la glisse entre le cuir intérieur de son chapeau de feutre et son front moite, en ajoutant : « Essayez de ce petit rafraîchissement entre chair et cuir ; c'est souverain. »

Bientôt nous atteignons un bois charmant qui se hisse jusqu'au bord du plateau. Les hêtres y dominent et marquent en gris leur tronc lisse aux grosses racines écarquillées, toutes vertes de mousses. De prunelles, point, mais par-ci par-là une myrtille oubliée. Des sapins clairsemés font tache dans les arbres transparents et semblent porter le deuil de toutes les feuilles mortes qui couvrent le sol comme une grande rouille. Le soleil, à fleur d'horizon, envoie sous les ramées sa lumière jaune rayée d'ombres. Une senteur résineuse se mêle à l'odeur du terreau mouillé. Le firmament, pavoisé de nuages blancs et roses, découpe un vitrail clair dans le réseau des branches ; au zénith, il est d'un bleu cru ; il se dore à mesure qu'il s'abaisse. Des rumeurs s'élèvent dans la flèche noire des sapins. Un dernier rayon de soleil empourpre les bruyères ; une flaque immobile reflète la plume verte d'une fougère avec un peu de ciel tout autour. La chute d'une faîne sur les feuilles sèches, la note à peine distincte d'une mésange invisible : c'est tout ce que l'on entend...

Mais voici la lisière. Nous sautons un fossé et nous sommes sur la grande route. M. Stein s'arrête, le regard perdu à l'horizon, une main derrière son oreille, en forme de cornet ; il écoute avec inquiétude, regarde avec anxiété.

« Plochingen en face, Ennabeuren sur la gauche ; c'est bien cela, dit-il enfin. « Dépêchons-nous, je ne veux pas qu'*ils* nous rattrapent. »

Digitized by Google

— Qui voulez-vous dire?

— Les gens de la noce. Je crois les avoir entendus chanter. Les fiancés n'étant point du même endroit, la fiancée se rend ce soir au village du prétendu, avec quelques meubles faisant partie de sa dot. Si vous tenez à voir passer le cortège, allons l'attendre là-bas dans ce fourré. »

Nous nous couchons dans la bruyère comme deux braconniers à l'affût. Nous n'attendons pas longtemps.

La procession s'annonce par des chants mêlés de détonations, auxquelles répond l'aboiement des chiens de ferme. En tête s'avance un long char traîné par quatre bœufs solennels, enguirlandés de feuilles de chêne. Les jougs disparaissent sous des rubans multicolores et de grosses fleurs de papier. Garçons et filles en habits de fête sont assis à l'avant du char et chantent de leur plus belle voix du dimanche. Au milieu d'eux, le fiancé se reconnaît aux longs rubans de son chapeau noir; la fiancée, à sa couronne de myrte entremêlée de petites roses rouges pas plus grosses qu'une noisette. Ils ne chantent pas, mais regardent dans le vide et comme étrangers à la joie générale.

Quatre bœufs ne sont pas de trop pour tirer ce qui vient ensuite, car, après ce banc chargé de jeunesse, il y a deux lits avec leurs accessoires, paillasses, matelas et le reste. Ils sont faits avec un soin extraordinaire. Ces deux lits, en grande toilette, côte à côte, avec les cieux pour ciels, doivent n'y rien comprendre. Mais ce n'est pas tout : l'alcôve ambulante comprend encore un berceau tout garni, lui aussi. Une ornière où la roue plonge soudain ou quelque pierre inattendue lui imprime des balancements prématurés. Il se trouve posé de travers, au pied des deux lits, et, dans l'étroit espace resté libre, s'élève une quenouille, avec son gros pompon de laine, d'où pend un fuseau commencé.

Ce premier char va trop lentement pour l'impatience de ceux qui suivent, d'autant plus que leurs chevaux sont excités par les cris, les coups de fouet et les pétards. Aussi ont-ils grand mal à garder leurs distances et rattrapent à chaque instant la charrette de devant, touchant de leurs

Digitized by Google

naseaux fumants les bancs de derrière, en mâchant leurs mors d'un air féroce qui n'effraye personne. On s'arrête alors pour laisser les autres prendre une avance. La halte se répète sur toute la file, puis toutes les carrioles s'ébranlent pour s'arrêter encore au bout de quelques minutes.

*
* *

Inutile d'aller ce soir-là chez M. Gaub. Il vaut mieux le laisser finir tranquillement son discours-sermon. Quant à M. Stein, il avait trop la routine de ses fonctions pour appréhender la cérémonie du lendemain, et il se coucha aussitôt après son souper.

Le soleil se leva ce jour-là un peu plus tard que de coutume, se faisant paresseux à mesure que l'hiver approchait. Les alouettes chantèrent au-dessus des mêmes sillons ; les oies firent leur vacarme habituel autour des mares ; le facteur s'arrêta à la même auberge, sans rien m'apporter, et mon hôte se rendit à l'église, où les deux amoureux attendaient qu'il unît leurs destinées. Après quoi, l'instituteur harangua les époux du haut d'un perron. Son discours n'en finissait pas ; il devait avoir mis sa plume dans un terrible état.

On banqueta toute l'après-midi à une grande table commune, où chacun payait son écot, à moins qu'il n'apportât des provisions ; puis on dansa dans une grange, la plus grande partie de la nuit.

Le curé, ainsi que le pasteur et sa femme, avaient été invités, mais ils se firent excuser.

L'éclairage de ce bal n'était pas brillant. Il se réduisait à quelques lanternes dont les verres sales étaient défendus par un grillage de fer. On les plaçait dans les trous des murs pleins de toiles d'araignées et bien éloignés de tout foin et de toute paille. Les violoneux s'équilibraient sur des échelles et descendaient, à tour de rôle, après chaque danse, pour collecter quelques silbergros dans leurs casquettes râpées.

Vers trois heures du matin, le découragement les prit.

Digitized by Google

L'air vif de la nuit chassait; l'un après l'autre, les danseurs chez eux; il n'y avait plus grande recette à espérer; les musiciens le comprirent. Après s'être une dernière fois frotté les genoux et soufflé dans les doigts, ils quittèrent la grange, hérissés de foin et de mauvaise humeur. Je les regardai s'éloigner à travers les prés mouillés, leur violon sous le bras, en grignotant des « Bretzen ». Ils étaient tous étrangers au village et avaient deux ou trois bonnes lieues à faire pour rentrer au logis.

Je les plaignis un moment, et cette bonne pensée me rendit encore plus moelleuse ma paillasse de maïs.

*
* *

Il y avait plus d'un mois que j'étais chez M. Stein. Prolonger mon séjour me semblait un abus de l'hospitalité. En vain mon hôte me répétait-il qu'il était heureux de m'avoir pour perfectionner son français, que l'instituteur s'était habitué à moi, qu'il serait peu aimable de quitter si tôt Ennabeuren, que rien ne pressait, etc., je n'étais pas, autant que lui, convaincu de ses progrès ni de mon utilité pour M. Gaub. Je trouvais qu'il y avait excès de dévouement de la part du pasteur à héberger si longtemps un jeune homme mangeant bien, ne buvant pas mal, se promenant beaucoup, rien que pour faciliter au maître d'école l'acquisition d'une langue vivante et jouir, lui, d'une société dont il s'exagérait beaucoup les avantages. Mais, chaque fois que j'abordais ce sujet, il avait mille façons aimables d'éluder la conversation.

Un jour pourtant, comme nous revenions d'une conférence pastorale qui se réunissait chaque premier lundi du mois à la brasserie de Münchingen, je trouvai M. Stein moins loquace, et il marchait moins vite, ce qui était toujours l'indice de préoccupations graves. Apercevant des orties au pied d'un mur, la vue de ces plantes lui déplut et il les trancha net d'un coup de bâton. Un peu soulagé par cette exécution, il se tourna vers moi et commença d'un ton bourru :

« Vous vous ennuyez chez moi, n'est-ce pas? Je ne puis

Digitized by Google

vous retenir malgré vous, c'est évident; si vous voulez absolument partir, partez. Avez-vous une place en vue? Non? Vous aimeriez rentrer chez vous en attendant de trouver quelque chose. Pourquoi? Je pourrais peut-être vous aider à chercher, qui sait? Vous m'aviez dit que vous aviez du goût pour la théologie, mais que la nécessité de composer une centaine de sermons par an ne vous souriait pas. Songez donc que pour faire de la théologie en amateur, il faut des rentes, et... »

Le pasteur eut la bonté de me laisser finir la phrase. Il reprit avec une volubilité qui dissimulait peut-être une certaine émotion :

« Que vous reste-t-il? L'enseignement? Oui, mais un pasteur manqué ne fait pas nécessairement un bon professeur. Vous en savez trop et trop peu. Il vous faudra revoir quantité de choses que l'exégèse ou l'histoire des dogmes vous ont fait oublier. Si j'étais de vous, je resterais chez M. Stein encore une quinzaine de jours. Pendant ce temps, j'apprendrais le plus d'allemand possible et je m'annoncerais dans un bon journal comme maître de français dans une école ou dans une famille, ce qui serait encore préférable. J'ai dit.

— Votre conseil me paraît bon, monsieur le pasteur, et je le suivrai très probablement. Il faut avouer pourtant que, jusqu'ici, je me suis senti fort peu attiré vers ce que j'ai toujours appelé dédaigneusement le *cornacat*. Évidemment, cette vocation doit avoir son côté sérieux et intéressant. On peut rencontrer des élèves intelligents, qui s'attachent à vous et vous font honneur; cela s'est vu...

— Cela se voit tous les jours, jeune homme, et vous aurez cette chance-là, croyez-moi. Pour ne pas laisser refroidir vos bonnes dispositions, nous enverrons dès ce soir une annonce au *Mercure souabe;* quelque chose dans ce genre : *Ein junger Franzose, des Deutschen mächtig...*

— Mächtig » me semble un peu fort, remarquai-je timidement.

— Je ne trouve pas. D'ailleurs, le style des annonces est

Digitized by Google

toujours exagéré. Cela ne trompe personne. C'est comme les morceaux de musique marqués le double ou le triple du prix de vente.

— Je n'ai jamais su pourquoi.

— Ni moi non plus. Mais voici le presbytère. Nous aurons le temps de faire bien cette besogne avant de souper. »

* * *

Nous en avions tous deux la très sérieuse intention. Aussitôt arrivés, nous montâmes dans le cabinet d'étude, fermant soigneusement la double porte derrière nous, pour ne pas laisser sortir la chaleur, car le poêle se refroidissait et il ne valait pas la peine de rallumer le feu. La composition de notre annonce nous absorba longtemps. Il fallait être complet et concis. Ce fut un véritable casse-tête. On essayait toutes les rédactions possibles sans pouvoir tomber sur la bonne. Babeli vint deux fois toquer près de la serrure pour nous avertir que le lait caillé nous attendait ; heureusement qu'on ne risquait pas de le laisser refroidir. Enfin, M. Stein trouva une combinaison de mots qui donnait un résumé parfait de mes aptitudes et de mes aspirations, et nous l'envoyâmes, séance tenante, à la rédaction du *Mercure*. Pour plus de renseignements, on devait s'adresser à M. le « Hofrath Kuhn ».

Ce que c'est qu'un « Hofrath », je n'en ai jamais rien su, et j'espère n'en jamais rien savoir. Je sentis pourtant, à la façon dont M. Stein prononçait : « Mon cousin l'Hofrath Kuhn », que c'était un homme important, dont il fallait à tout prix mériter les bonnes grâces. Pour les gagner, je n'avais, paraît-il, qu'à me présenter de la part du pasteur d'Ennabeuren. Mes craintes se dissipèrent, et je résolus de me rendre à Stuttgart dès le lendemain.

Donc, le matin suivant, je descendis la montagne et Schnautz m'accompagna jusqu'au prochain carrefour. Là, le prudent animal rebroussa chemin, trottant de côté, sous le ciel gris, d'où tombait la première neige, légère et éparpillée.

Digitized by Google

Il semblait n'en rien rester ; à la longue, pourtant, on en apercevait dans de petits coins abrités, tassée comme une fine charpie. Les feuilles de ronces étaient encore poudrées de givre étincelant. La route s'allongeait indéfiniment entre des sorbiers aux grappes écarlates. Les oiseaux faisaient tapage dans les haies, mais si j'arrivais trop près, ou si je les couchais en joue avec ma canne en parodiant un coup de fusil, silence complet ; pas une feuille ne bougeait, pas une branche ne remuait. Ces milliers de petits innocents se tenaient cois, aussi invisibles que si Gygès leur eût prêté son anneau.

Dans les villages, on rencontrait des paysans se hâtant, le dos voûté et les mains dans les poches. Une vapeur montait des fumiers. Les gamins s'attardaient autour des mares, essayant du bout du pied la glace trop mince ou jetant des pierres pour voir si elle était peut-être plus solide au milieu.

Quand une porte s'ouvrait, on apercevait un tisserand à son métier, jouant des bras et des jambes ; ailleurs, des gens coupaient leur choucroûte pour l'hiver. Ces petits détails variaient la monotonie de la route.

*
* *

A Blaubeuren, le chef de station me reconnut sans peine. Il s'informa de la famille Stein, me remit ensuite un billet de troisième classe pour Stuttgart et ne me quitta qu'au départ du train. Je pensais en moi-même : « Si jamais je reviens dans le Wurtemberg, avec un peu d'argent dans le gousset, il faut que je fasse un cadeau quelconque à cet excellent homme. »

*
* *

Je cherchai longtemps chez le roi de Wurtemberg sans pouvoir trouver le « Hofrath ». J'avais exploré toute une aile du palais ; j'avais passé devant plusieurs sentinelles très intimidantes et demandé le cousin du pasteur à tous les valets à livrée rouge et or que je rencontrais, mais sans le moindre succès. Ces laquais, en général, me répondaient à peine, me regardaient de haut en bas, et quand leurs regards tombaient sur mes souliers poudreux, ils me tour-

Digitized by Google

naient le dos et s'éloignaient avec de petits rires étranglés, excessivement impertinents.

Cette valetaille me soulevait le cœur. Pour me reposer un peu, je m'accoudai à une fenêtre et contemplai, dans la grande cour carrée, une cinquantaine de recrues, auxquelles des officiers enseignaient l'art important de marcher en raidissant la jambe. On pourrait croire que le bon Dieu nous a donné des articulations pour faciliter nos mouvements, mais c'est une erreur. « Ein, zwei! Ein, zwei! » Toujours les mêmes mots entremêlés de jurons.

Un jeune homme fluet, serré dans une redingote luisante, vint alors à moi et me toucha l'épaule. « Famose! » fit-il, en me montrant ce que je voyais déjà. « Famose, répétai-je machinalement; mais j'aimerais fameusement remettre cette lettre à son adresse.

— Faites voir! dit-il, et il me la prit des mains. Là-bas, continua-t-il, tout au fond du corridor, la portière à droite. Si le conseiller est sorti, vous n'avez qu'à écrire ce que vous lui voulez sur une ardoise que vous trouverez accrochée à un clou; le crayon est derrière. »

Ce garçon avait du bon, malgré sa familiarité et sa mine de chafouin.

M. Kuhn était à son bureau. Il prit la lettre, et comme il était presbyte, il la tint presque à bras tendu pendant qu'il lisait...

J'ai toujours aimé les lettres d'introduction. Elles vous donnent le temps d'observer l'ennemi et de faire provision de sang-froid. M. Kuhn me plut. Il avait une tête d'ancien militaire, une moustache en brosse, des cheveux gris ramenés sur les tempes.

« Monsieur, » dit-il, repliant la lettre en long pour la glisser parmi d'autres paperasses, sous une bande élastique qu'il laissa retomber avec un bruit sec, « Monsieur, reprit-il, croyez bien que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous être utile. Procédons avec ordre. Mon cousin désire que je renseigne sur votre compte les personnes qui me seront adressées. Je ne vous connais que depuis cinq minutes.

Digitized by Google

Vous me paraissez timide et peu apte à vous pousser dans le monde. A vous maintenant de me donner quelques autres détails plus propres à impressionner le public en votre faveur. Où avez-vous fait vos études? Que savez-vous ? Qu'aimeriez-vous à enseigner ? Quel âge avez-vous ? Célibataire ? Sans doute, et puissiez-vous le rester toujours. »

Il accompagnait ses questions d'un regard inquisiteur assez déconcertant, mais ce n'était pas le moment de s'épouvanter et je conservai assez d'aplomb pour le mettre au courant de toutes les circonstances. Il en conclut, je pense, que s'il m'offrait à dîner, j'accepterais volontiers, et m'emmena au restaurant de *la Cigogne*.

De petits écriteaux défendaient expressément de fumer dans la salle à manger; néanmoins, en attendant que le garçon mît le couvert ou apportât la chope commandée, deux ou trois cigares s'allumaient clandestinement ; car on trouvera toujours, de par le monde, des gens qui fument où il ne faut pas et qui se faufilent dans les salles d'attente de seconde classe avec des billets de troisième. C'est peut-être qu'ils ne peuvent pas se payer des scrupules de première classe.

On nous servit une soupe à la semoule où je ne m'attendais guère à voir nager des pruneaux ; ensuite, un plat de choucroûte un peu jeune, avec un morceau de lard vibrant flanqué de deux boudins noirs ; enfin, des « Noudel ». Nous bûmes une bouteille de Johannisberg à la santé du pasteur et de sa famille. Cette liqueur capiteuse me déliait la langue et me faisait voir l'avenir tout en beau.

Je repris le chemin d'Ennabeuren enchanté de l'accueil du conseiller et persuadé que cet homme généreux allait faire ma fortune.

Je ne me rappelle que vaguement ce retour sur l'Alpe. Il neigeait, la campagne blanchissait à perte de vue ; le froid et la fatigue m'engourdissaient et quand je rattrapais un véhicule, si lent qu'il fût, je me laissais tirer un moment; j'essayais aussi de récapituler mon passé pour en déduire des leçons précieuses pour mon avenir, mais mes idées s'embrouillaient ; je regardais tomber la neige silencieuse et je

Digitized by Google

répétais continuellement : « Tombe, tombe, neige éphémère ! » Parfois, à regarder les flocons voleter, je les prenais pour de petits morceaux de papier venant du ciel, et je sentais une affreuse tristesse m'envahir, comme si les anges étaient, là-haut, en train de déchirer toutes leurs lettres d'amour.

Le Johannisberg est un vin détestable, qui, bien loin de réjouir le cœur de l'homme, l'attriste pour plusieurs heures.

* * *

L'incertitude de mon avenir devenait une angoisse qui m'étreignait le cœur. Je m'attristais à l'idée du départ. Je m'étais habitué à l'atmosphère d'affection qui m'entourait. J'aimais cette bonne vie, simple et saine, du presbytère ; c'était si commode d'avoir son temps si bien réglé ! A huit heures moins un quart, je m'éveillais, j'enfilais mes pantoufles, j'allumais, tout grelottant, mon feu de bois qui flambait comme de la paille. L'allumette mise, je rentrais dans mon lit pour un quart d'heure encore, puis je m'habillais dans l'air attiédé. On déjeunait en famille. Le pasteur lisait ensuite un chapitre de l'Évangile et faisait la prière, le plus souvent précédée d'un verset de cantique chanté par tout le monde. Chacun, après cela, vaquait à ses occupations. Il faut avouer aussi que je m'étais attaché à M. Stein. Ses manières brusques cachaient un si bon cœur ! — Que dirai-je de madame ? C'était bien la plus patiente, la plus douce petite femme que l'on pût voir. Elle joignait à une sollicitude toute maternelle les manières aisées et naturelles d'une sœur aînée. Au commencement de mon séjour, elle avait une vilaine façon très sérieuse de se coiffer ; mais cela n'avait pas duré, et elle avait bientôt repris sa bonne habitude souabe de laisser tomber ses cheveux blonds en deux tresses, comme ses filles. Pourquoi se gêner pour moi ? N'étais-je pas de la famille ? Le cœur me défaillait en pensant qu'il me faudrait dire adieu au presbytère.

* * *

Mon départ probable paraissait chagriner l'instituteur.

« J'aurais voulu finir de lire Faust avec vous, me dit-il

Digitized by Google

un jour. Venez demain une demi-heure plus tôt pour regagner le temps perdu. »

Je me rendis chez lui à l'heure dite, mais notre lecture n'avança guère, car je lui annonçai une nouvelle qui le surprit bien autrement que mon voyage à Kircheim. M. Stein avait reçu une lettre de son cousin. Celui-ci allait rondement en affaires. Il venait de me trouver une place de précepteur dans une famille allemande à Moscou! M. Kapf, conseiller de guerre (Kriegsrath), à Stuttgart, était chargé par son beau-frère de trouver, pour lui, un jeune homme qui pût faire l'éducation de deux enfants de dix à douze ans. Il était même autorisé à avancer les frais de voyage. Ce dernier détail aplanissait pour moi toutes les difficultés. La perspective d'un pareil voyage me mettait dans une jubilation que l'instituteur comprenait peu et partageait encore moins.

« Mais, enfin, me dit-il, êtes-vous tellement sûr de convenir? »

— Non, répondis-je, avec beaucoup de modestie.

— Connaissez-vous assez l'allemand pour pouvoir l'enseigner?

Je pensai au « des Deutchen mächtig », qui m'avait paru assez prétentieux...

Le pasteur, lui, ne pouvait assez me féliciter.

« Heureux garçon! s'écriait-il. S'il s'était présenté pour moi une pareille occasion de voir un pays nouveau, d'étudier une littérature nouvelle et encore si mal connue, avec quel empressement j'en aurais profité! Ne faites pas attendre ce Conseiller de guerre. C'est du haut placé! Son beau-frère de Moscou doit être consul ou vice-consul. Mon cousin ajoute en post-scriptum qu'il faut se présenter chez ce monsieur entre onze heures et midi. Montrez-vous d'une exactitude militaire et, surtout, n'ayez pas cet air craintif. Levez la tête et regardez les gens bien en face. »

En me couchant, je repassais dans mon esprit les événements de la journée et je m'endormis en tâchant de regarder l'avenir bien en face.

Digitized by Google

*
* *

Certains coups de sonnette retentissent dans toute votre existence. Arrivé devant la porte du Conseiller de guerre, j'avisai aux meilleurs moyens de sonner le plus doucement possible. Malgré les précautions les plus étudiées, la cloche se mit à tinter, tinter, tinter, criant dans le corridor : « Il y a là quelqu'un qui n'entend pas qu'on le fasse attendre. Dépêchez-vous d'ouvrir. » Je me demandai s'il ne vaudrait pas mieux m'enfuir. Après tout, il y a des retraites honorables. Mais si la porte s'ouvrait juste au moment où je me sauve! Quelle honte! Je restai. Si la nécessité est la mère de l'industrie, elle est pour le moins la belle-mère du courage.

Le conseiller me reçut froidement et prit son air le plus guerrier possible. Il parlait avec une intonation méprisante, me donnant à entendre qu'il détestait les Français.

« Mon beau-frère m'a demandé de lui envoyer un précepteur, commença-t-il, et mon ami Kuhn m'a parlé de vous.

— Vous n'avez pas vu mon annonce dans le *Mercure souabe?*

— Je ne regarde jamais les annonces. Asseyez-vous là et lisez-moi quelques lignes de ce journal. Vous vous arrêterez quand je vous le dirai. »

« Et même avant, pensai-je. Si tu ne devais pas m'avancer les frais de voyage, avec quel plaisir je te répliquerais par une bonne impertinence! M'expédier ainsi, avec tous les égards dus à une bourriche de gibier, c'est trop fort. »

Je gardai mon petit monologue pour moi et soignai ma lecture.

« Halte! s'écria l'examinateur. Écrivez maintenant ce que je vais vous dicter.

Cette fois, j'enrageai encore plus et soignai mon écriture encore davantage.

Un second « halte! » m'arrêta bientôt au moment où j'allais reprendre de l'encre.

Le conseiller regarda ce que je venais d'écrire et ajouta,

Digitized by Google

comme se parlant à lui-même : « Ja! Ja! Bien suffisant pour des enfants de cet âge... »

« Vous dînerez avec nous, reprit-il. Mon fils, le docteur, viendra dans un moment; il vous conduira chez un changeur, qui vous remettra des roubles pour aller de Granitza à Moscou. Vous passerez par Vienne, Varsovie et Smolensk ; c'est la route la plus commode. »

Le dîner manqua de gaîté. Le jeune docteur parlait très peu et seulement à sa mère, une dame grasse et asthmatique. Il était assis vis-à-vis de moi, tournant le dos à la fenêtre. Ses yeux, très enfoncés, n'apparaissaient que comme deux trous noirs, très effrayants. Je ne savais jamais s'il me regardait, et je m'efforçais de porter la vue sur quelque objet plus aimable. Heureusement que ce jeune médecin taciturne, pâle et décharné, avait deux sœurs jumelles qui ne lui ressemblaient en rien. Elles pouvaient avoir seize ans, dix-huit ans au plus. L'une brune, l'autre blonde, et toutes deux très jolies; le contraste était piquant. La blonde avait de petites indépendances d'enfant gâtée, des coquetteries de regard inconnues à la brune. D'ailleurs, elle était assise à droite de son père, dont elle semblait la préférée. La brune avait quelque chose de modeste et de réservé qui m'était très sympathique.

Je crois donc que la blonde ne m'aurait jamais beaucoup plu, mais, si j'avais souvent dîné à côté de la brune, si elle m'avait trop souvent passé le sel ou les cornichons, si le bas de sa robe s'était encore trouvé pris sous le pied de ma chaise, si j'avais dû quelquefois de plus lui tourner les pages pendant qu'elle accompagnait, au piano, sa sœur qui chantait, je crois que j'aurais pris le conseiller en amitié, le docteur en affectueuse pitié, et que j'aurais gardé au cœur une fêlure ignorée, comme le vase brisé de Sully-Prudhomme.

*
* *

Le pasteur parcourait toute la longueur du train, cherchant un compartiment de seconde parfaitement vide. Lorsqu'il l'eut trouvé, il m'aida à placer dans les filets

Digitized by Google

toutes les amplettes que M. Kuhn m'avait fait faire pour faciliter mon voyage.

Quand j'aurai froid aux pieds, je les enfoncerai dans de grosses bottes de feutre sans même avoir besoin d'ôter mes souliers. Pour les genoux, je possède une couverture de cheval, et pour la tête une casquette wurtembergeoise pleine de ressources : elle se dédouble, rentre sa visière, se change en toque, a des oreillettes, s'attache sous le menton, et ne coûte que 1 florin 18 kreutzers. M. Stein veut absolument que je m'installe dans mon coin et que je n'en bouge plus. Il consulte sa montre et compare avec l'horloge de la gare.

« Vous avez encore cinq minutes, dit-il, avec un peu d'enrouement. Avez-vous bien ce qu'il vous faut? votre passeport? votre argent? ajoute-t-il plus bas, voyant qu'un homme s'approche en tapant sur les roues pour entendre si aucune n'est fêlée.

— Mon argent est en sûreté. M^me^ Stein m'a fait une poche tout exprès dans la doublure de mon gilet.

— Parfait ! Si vous n'êtes que deux dans le même wagon, ne vous endormez pas.

— Je comprends.

— Si vous couchez dans un hôtel, gardez votre gilet.

— Plus chaud et plus prudent.

— On ne saurait être trop sur ses gardes. Adieu. Encore une fois, vous n'oubliez rien? Vous ne laissez rien derrière vous?...

— Oh! si, monsieur le pasteur, j'oublie de vous remercier de toutes vos bontés pour moi et...

— Vous laissez derrière vous des gens qui penseront tous les jours à vous et prieront Dieu de bénir toutes vos entreprises. »

Une dernière poignée de main silencieuse et il s'éloigne précipitamment, sans tourner la tête. Il traverse le large trottoir d'asphalte. La porte d'une salle d'attente se referme derrière lui. Il a disparu. Le reverrai-je?...

TH. NICOLET.

Digitized by Google

DEUX IDYLLES.

« C'est proprement un charme. »
LA FONTAINE.

I

« De gravir sur les cimes, avec la ceinture aux reins, et de chanter, les cheveux au vent, la poitrine nue, le geste animé, — amis lecteurs, c'est pain bénit, quand le matin et la rosée émoustillent les illusions. — Mais quand le foyer du soleil va prendre là-haut la descente, les transports et les cris éclatants se calment sous le jour de Dieu. »

Ainsi débute Frédéric Mistral en sa nouvelle idylle : *Nerto*. On le suit tour à tour avec gaieté et avec tristesse dans sa course passionnée d'Avignon *en Arles*, comme il s'exprime. Il vous donne, dès les premiers pas, la sensation de la plaine provençale et de ses enivrantes senteurs. Comme tous ceux qui, à cette heure, cherchent à s'échapper vers la campagne, il bafoue la ville et son atmosphère contentieuse : il s'oublie jusqu'à crier *raca* à la science...

« Vous allez me crier, je le vois d'ici, que la chaudière de la science a lessivé toutes les effondrilles, tout le dépôt du vieux monde sauvage. Vous me direz que la lumière, de leurs terriers, de leurs taillis, a débusqué les chats sorciers... Pauvres naïfs ! Mais le malin, au pied de l'arbre de la science, nous attendait patiemment à l'affût depuis Adam ! Pensez-y bien : il est le premier des savants. »

Cet anathème, qu'on est tenté de prendre pour de l'humour, nous prépare pourtant à entendre sans trop rechigner le récit d'un miracle du bon vieux temps. Nerto, la fille du

Digitized by Google

baron Pons de Château-Renard, a été vendue par lui à messire Satan. Voilà l'affreux secret que le vieux débauché révèle au moment de mourir. Nerto, affolée d'horreur, cherche à rompre le pacte infernal par quelque sainte entreprise. Elle trouve moyen de délivrer l'antipape Benoît XIII, assiégé à Avignon par Boucicaut en 1398.

Mais le démon reparaît sous la joyeuse figure d'un jeune et brillant capitaine, le neveu même du pape, messire Rodrigue de Luna. Aussitôt le surnaturel recule et il ne servira plus que de cadre à la plus fraîche des idylles. Ce n'est plus cette maladive évocation des superstitions du moyen âge comme on la prône aujourd'hui ; c'est tout uniment et à la bonne franquette, l'éternelle fraîcheur de la nature qui reparaît comme aux plus ravissantes strophes de *Mireio*. Écoutez donc ce passage qui n'a plus, sans doute, la sonorité du provençal, mais qui, grâce au traducteur (le poète lui-même), garde toute sa gentillesse originale, toute sa grâce languedocienne.

C'est au troisième chant, celui du *Roi*. Comme pour correspondre au troisième de Mireio (*le dépouillement des cocons*), tout est à la joie, à l'espérance, et l'on dirait que la cour d'amour est revenue au pays du *gay savoir*. La naïveté du cœur et le raffinement de l'esprit s'y lutinent à ravir, comme si tout danger avait disparu de cette société idéale. De Château-Renard jusqu'à Saint-Trophime d'Arles, le jeune roi Louis II conduit sa belle fiancée Yolande d'Aragon : sur cette longue route on n'entend qu'éclats de rire et refrains de farandoles :

> Et de toute ramée qui pend,
> Il faut jeter une jonchée.

« Et tous, joyeux, à la fraîcheur, en longue cavalcade ils partent. Les trompettes courent devant, sonnant « la belle Margoton ». Les rossignols chantent l'aubade, et de partout les fleurs écloses, par les champs verdoyants, jettent leur arome embaumé. Les gonfalons, les banderoles flottent dans les airs à la brise...

Digitized by Google

Or, pendant que le roi parle à Yolande, un gentilhomme (messire Rodrigue), qui montait un cheval noir, tout doux, tout doux, coquetait en riant autour de la petite Nerto. « Je ne m'attendais pas, disait celle-ci, à vous revoir sitôt, vraiment ! — Le papillon va au rosier, répondait l'autre : en apprenant que Benoît XIII était sorti de son donjon d'Avignon, Boucicaut, loin du palais pontifical, a tourné bride je ne sais où ; et du couple qui se marie j'ai couru grossir le cortège. Mais le chemin sera trop court et la félicité trop grande si j'ai tout le long de ces fêtes l'heur d'être votre cavalier. »

« ... Homme d'élan, primesautier, Rodrigue était dans l'habitude de voir, au brasier de ses yeux, fondre les neiges et la glace... Mais devant cette grâce innée, devant ce beau lis où repose tant d'assurance et de candeur, Rodrigue éprouve la puissance d'un sentiment fort et nouveau. »

Dans ce beau jour de mai, si beau en Provence, en chevauchant côte à côte, que d'aimables propos ! quelle grâce ingénue d'un monde plus jeune que le nôtre, et quel hymne au printemps, comme dans le *Pastor fido* ou dans l'*Aminta* ! « Oh ! taisez-vous ! Nerto s'écrie, je ne sais trop comment cela se fait, mais chaque fois que votre bouche dit quelque chose, je reste interdite. Jamais personne ne me parle ainsi. »

Mais Rodrigue recommence, car la matinée limpide s'évaporait dans la grande lumière, et les monuments de Montmajour doraient leurs angles au soleil : « Jetez les yeux autour de nous, dit-il : gardant leurs brebis, les bergers devant leurs gentes pastourelles font sur l'herbe la cabriole ; sillonnant les guérets, le laboureur, lui, siffle d'aise ; les sarcleuses, dans les blés verts, jasent et rient, poussant des cris aigus ; les muletiers, dans les petits chemins, font résonner les grelots de leurs mules ; les faucheurs dans les prés fleuris, les pêcheurs le long des canaux (*long di roubino li pescaire*)...

Digitized by Google

II

Nerto pourtant échappe à cette ivresse un peu païenne; de son rire argentin et folâtre monte insensiblement une note platonique et chrétienne : « Voyez, dit-elle à son tour, les calandres, comme elles s'élèvent dans le ciel! Ah! si nous pouvions être des oiseaux! Rodrigue, voyez les hirondelles! Elles nous ont rasé de leur aile légère. Elles portent bonheur, n'est-ce pas? Leur cri ne fait que dire Jésus-Christ. » Cette onomatopée populaire fait penser à tous ces vers de la Pléiade sur le chant de l'alouette. Quant au gentil sermon de Nerto, il ne parvient pas à convertir le trop joyeux neveu du pape; il y faudra le miracle du dénouement, et encore!...

Aussi sommes-nous bientôt entraînés à la suite de Rodrigue, dans le plein tourbillon de la vraie vie provençale du XIV^e^ siècle. Le quatrième chant, celui du *Lien*, dédié à M^me^ Alphonse Daudet, nous offre une fête à la fois émouvante et splendide aux grandes arènes d'Arles. En général, dans cette idylle aux proportions épiques, les scènes de l'agitation brutale et féodale entrecoupent vigoureusement les tableaux les plus doux et les plus tranquilles. Les contrastes se heurtent dans un fourmillement, dans une bigarrure qui, en fin de compte, nous donne en quelque sorte la sensation du moyen âge. Après une réception royale, c'est un palais qu'on assiège ou un couvent qu'on dévaste. Plus loin, un sermon en plein vent, des pénitents qui se flagellent jusqu'au sang, et puis, « des docteurs causant de science, des Italiens parlant de Rienzi, et puis, ivres de leur jeunesse, les écoliers viveurs, aux belles dames étalées aux fenêtres, récitant des vers, sur le soir, récitant les vers amoureux dans lesquels le chanoine Pétrarque illustre son immortelle Avignonaise. »

Partout des crieries, des défilés bruyants, des échauffourées, des alertes, et parfois quelque Juif qui, là-bas, effrayé, décampe... « Le guenillon! le chapeau jaune! à la juiverie! qu'il se cache! » Cinquante enfants sont après lui; et d'un pourceau, par dérision, eux simulant l'oreille avec un coin de leur braguette, la volée d'étourdis lui crie : *Voilà l'oreille de*

Digitized by Google

ton père! Tout ce tumulte, reproduit sans réalisme outré, réveille en nous le souvenir des scènes les plus originales d'*Ivan-Hoé* et de *Notre-Dame de Paris*.

Certes, l'histoire de *Nerto* est tragique; le malheur lui fait trêve assez rarement; les plus cruelles épreuves l'arrêtent à chaque pas; c'est l'orpheline délaissée et même calomniée; qu'importe! à travers l'élégie en pleurs comme à travers le drame en furie, la tendance idyllique du *félibre* provençal se fait jour et nous enchante de ses émotions plus caressantes que poignantes. La preuve de cette étrangeté est facile à faire; il suffit de relire avec quelque recueillement le cinquième chant, le chant de la *Nonne*, celui que l'on s'accorde à nommer le joyau du poème.

Nerto a dû lutter contre l'amour et la reconnaissance; Rodrigue l'a arrachée aux griffes d'un lion déchaîné aux arènes d'Arles :

« Nerto, mon Dieu! pense au couvent; et d'une émotion inconnue son innocence est agitée : pluie et soleil de la saison de mai, l'âme et le cœur étaient en lutte. L'âme disait : « Il faut que je me sauve! Ce monde-ci est comme une île basse, battue par l'onde du péché. Il s'en est fallu de si peu! Et je mourais, hélas! sans confession, et dans l'enfer je me noyais! Cette bête sauvage, ce lion qui, dans l'entonnoir, dans les cercles de l'amphithéâtre, me cherchait, me fascinait, m'ensorcelait, *c'était Lucifer!* Oui, c'était lui; il veut me jeter dans l'abîme! J'ai beau me tordre, j'ai beau fuir, de ce lion je vois le mufle grimaçant devant mes yeux : demain peut-être, peut-être cette nuit... O sainte Marie, à mon aide, accourez vite ou je suis perdue! »

Les hallucinations mystiques, si naïvement décrites, ne triomphent pas aisément de cette nature provençale qui volontiers divinise la lumière du jour comme l'*Antigone* de Sophocle ou la *Jeune Captive* d'André Chénier.

« Et puis le chœur lui répondait : « Entrer si jeune à l'abbaye, abandonner le plaisir d'être libre, son châtelet à quatre tours, la cour du roi et les festins et les jolies robes de soie, peut-être bien est-ce un peu dur, comme disait

Digitized by Google

Monsieur Rodrigue! Oh! cher Rodrigue! C'est lui pourtant qui m'a sauvée : en même temps avec la dague dégaînée, devant le roi, devant la reine, il faisait seul un rempart de son corps (*je le vois là dans le ciel clair*), il ressemblait à l'archange Michel. Il avait un pourpoint orangé, les chausses noires et la toque surmontée d'une grande plume... »

La pauvre fille se débat dans cet assaut des sentiments les plus naturels et, quoi qu'on en dise, les plus légitimes. Enfin, elle se résigne par une sorte de transaction candide : « Demain, soupire-t-elle, avec les nonnes l'on m'enfermera. En y songeant, mon cœur en pleure. Mon cœur en pleure, et il faut y aller, sinon, damnation certaine! Mais dans le calme du couvent, je prierai Dieu, moi, pour cette âme; je prierai Dieu toute ma vie; pour toi, Rodrigue, je prierai! »

III

Qu'on n'aille pas s'imaginer un adieu irrévocable. C'est presque le cas de répéter avec les trouvères du temps : « Le corps s'en va, mais le cœur vous demeure [1]. » Au moins demeurera-t-il quelque temps suspendu entre les joies de la jeunesse et les tristesses du cloître. Approchons de ce vaste bâtiment que dans le pays on appelle « le grand couvent ». C'est la célèbre abbaye de Saint-Césaire d'Arles, près de ce mystérieux champ de mort des *Eliscamps*, où reparaissent en fantômes les preux chevaliers des poèmes de la geste du Midi. Rien de lugubre pourtant au premier aspect. S'il s'agit d'épousailles mystiques, notre poète s'attache aux détails en quelque sorte mondains et réalistes de l'allégorie. Il lui faut même les onomatopées enfantines :

« A l'abbaye de Saint-Césaire, les nonnes disent leur rosaire, et balalon! et balalin! on entend au lointain les cloches. Les religieuses noires prient en se promenant dans

[1] D'une façon plus idéale, Râma dit à Sitâ (sa Pénélope hindoue) : « Je laisse mon âme ici et toi, et j'irai de corps seulement au milieu des bois, obéissant à l'ordre de mon père. » (Ramayana.)

Digitized by Google

le cloître, et balalin! et balalon! les cloches vont carillonnant. Les nonnes, sous les sombres voûtes, cheminent, droites, comme des ombres. Et balalin! et balalon! Elles ont mis leurs voiles, leurs grands et longs voiles. Nerto, qui est entrée la veille en tremblotant comme la feuille, est en dévotion dans l'église : elle fait sa méditation. Car la pauvrette prend aujourd'hui l'habit... Entrez, petit oiseau! voilà la cage! »

Comme cette prise de voile se fait devant le pape, le roi et la reine, la cérémonie prend par moments un air mondain et théâtral où se glisse un rayon de poésie idyllique. On est tenté de croire que le poète va prendre parti contre la tyrannie des vœux irrévocables.

« On lui a donc ôté sa capeline, on lui a donc enlevé sa mantille et délié ses cheveux longs et blonds qui s'épanchent en frissonnant sur le contour de ses épaules. Mais, toute frémissante et pâle, quand la noble fille, sur sa nuque, sent l'impression glacée des ciseaux : — « Oh! ma belle chevelure! s'écria-t-elle; suspendez-la dans la chapelle! suspendez-la sur l'autel immaculé de la douce Vierge ma mère! Adieu, printemps! adieu, couronne que je tressais en folâtrant, adieu, orgueil de mes seize ans! Chères boucles d'or, boucles jolies, dès que l'aurore était éclose, je vous peignais avec amour comme une gerbe de rayons! Ah! laissez-moi les couvrir de baisers, et que la Vierge me pardonne! Belle toison d'agneau trop tôt coupée, tu ne brilleras plus au bon soleil, et les petites fleurs de la montagne ne diapreront plus ta folle soie! Hélas! la brise plus jamais n'agitera tes annelures! C'est là peut-être de l'enfantillage, mais je me sens gonfler le cœur, et je ne puis me retenir... Ah! laissez-moi pleurer! C'est fini... De l'alouette provençale, à présent que les ailes vont être appesanties, sur la colline et dans les landes, allez, oiseaux, chanter seulets! Cueillant la violette et la fraise, ô mes compagnes! allez seulettes vous promener aux rives du Réal qui rit et court sur les cailloux... Et ma levrette qui, enjouée, m'a suivie jusqu'en Arles! elle mourra d'ennui, la pauvrette! Ah! moins qu'à moi le temps va lui durer : triste

Digitized by Google

amante du crucifix, dans les ombres du cloître, moi, je vais m'enfouir jusqu'à la mort. Ah ! plaignez mon destin, malheureuse ! »

« Mais le tonnerre de l'orgue, éclatant tout à coup, terrible comme les voix qui, à la fin du monde, annonceront le grand couchant, couvre les plaintes de la nonne. »

IV

Malgré tout le charme de ces vers, on sent que la saveur en est quelque peu apprêtée. Nerto, si candide et quelquefois si enfantine, parle trop souvent comme une liseuse de narrations sentimentales. On le lui pardonne volontiers, grâce à ce besoin qu'on éprouve de se reposer, de se retremper dans ces rêves de vie douce et placide en contraste avec le mouvement fiévreux de nos sociétés modernes. Vous rappelez-vous le cri de Werther : « Il me faut un chant qui me berce, » *Ich brauche Wiegengesang !* Et Desportes lui-même, l'abbé trop mondain de la cour de Henri III, n'a-t-il pas dit :

O bienheureux qui peut passer sa vie
Parmi les siens, franc de haine et d'envie,
Parmi les champs, les forêts et les bois !

Là est le secret de la vogue si souvent reprise de ce que le Grec a si bien nommé l'idylle, c'est-à-dire le tableautin. Églogue, pastorale, paysannerie, cela se voit partout et revient sans cesse sous les noms les plus divers. Ce besoin d'apaisement, de consolation par des mirages de l'âge d'or fait pardonner jusqu'aux hardiesses de Théocrite et de Chénier.

Mais il fallait un peuple doux, panthéiste et contemplatif comme celui de l'Inde, pour porter jusqu'à l'extase ce goût de l'idylle, cette passion de communier avec tous les êtres de la nature. Il fallait l'immense cadre de l'Himalaya, « ce toit du monde », ces grandioses harmonies de la neige et du soleil, de l'eau et de la verdure [1], pour transformer une

[1] Cf. Goblet d'Alviella, Inde et Himalaya. (Paris, E. Plon, 1877.)

Digitized by Google

légende mythologique et allégorique en une paysannerie à la fois réaliste et idéale, tour à tour lointaine comme les monstrueuses périodes rêvées par les brahmanes ou palpitante d'actualité comme les rustiques histoires de George Sand. La poésie des champs est si profondément la poésie de ce peuple qu'il la met, qu'il la veut jusque dans ses contes dévots de Râmâ ou dans sa gigantesque époque des Pandâras et des fils de Kourou. Si la forme franchement épique plaît aux Germains comme aux Grecs, le ton langoureux de la pastorale se mêle aux conceptions les plus anciennes et les plus austères des adorateurs du Gange. Les batailles homériques sont entrecoupées invariablement de longs épisodes d'églogues mystiques au fond des forêts. Les incarnations les plus fantastiques prêtent aux paysages les plus fouillés, les plus luxuriants. La lugubre histoire de Savitri qui se dévoue, comme Alceste, à un autre Admète, ne nous éloigne pas un instant de la fraîche nature. La Pénélope Damayanti, dans la légende des serpents, erre dans une campagne bien autrement *rendue*, bien autrement réelle que celle de Griseldis ou de Berthe au long-pied.

Nos poètes paysagistes nous semblent aujourd'hui, par leur passion descriptive, réaliser le mot de La Fontaine : « Tout parle dans la nature. » Nous nous croyons arrivés à je ne sais quel délire panthéiste quand nous chantons avec Theuriet :

O pénétrante voix
De la saison bénie !
Partout vibre à la fois
La tendre symphonie !

Mais que tout cela paraît timide et froid dès qu'on aborde l'idylle de l'Himalaya ! *Sacountala*, qui en est l'expression la plus délicate et la plus heureuse, nous pouvons désormais, sans recourir au sanscrit, savoir au vrai ce que c'est. Plus d'interprétation forcée, plus d'interposition systématique ! Face à face, nous pouvons contempler l'étrange chef-d'œuvre de Câlidâsa, le poète de la brillante cour de Vikramaditya. Plus heureux que Paul de Saint-Victor, le critique poétique

Digitized by Google

et divinateur, nous pouvons dire : « Arrêtons-nous devant la fleur et la perle du théâtre indien. »

V

Un indianiste bien connu, M. Bergaigne, maître de conférences en Sorbonne, s'est fraternellement associé à un jeune poète, M. Paul Le Hugeur, du lycée Charlemagne, pour donner au public profane une sensation aussi pénétrante que possible de cette œuvre complexe et bizarre [1]. Tout en pensant peut-être, avec Mme de Staël, que le *vrai* est ce *qu'il peut* et n'a d'autre mérite que d'être vrai, nos interprètes n'ont pas tenu à cette fausse fidélité qui est la fidélité littérale. Avertis par le proverbe italien, qui dénonce l'excès de zèle de certains translateurs traîtres, ils déclarent ingénûment avoir dû toucher au tableau pour le rapprocher de notre rayon visuel. « Mais qu'on se rassure, ajoutent-ils, ce n'est pas pour cela un Câlidâsa de fantaisie. Quoique l'un de nous seulement soit indianiste, cette traduction, produit d'une collaboration étroite et fraternelle, a été écrite tout entière d'après le texte sanscrit et prâcrit. Les strophes ont été traduites, soit directement sur ce texte, soit sur une première traduction en prose rigoureusement littérale. Dans plus d'un passage, où nous nous écartons non seulement des anciennes versions françaises, mais de la traduction excellente, donnée, il y a quelques années, en Allemagne par M. Fritze, la divergence est voulue et aurait pu faire l'objet de notre justification, si tout appareil scientifique ne nous avait paru déplacé dans une publication à laquelle nous voulions donner un caractère purement littéraire. »

Aussi bien, les passages supprimés pour nous permettre de mieux voir Sacountala, sont scrupuleusement reproduits

[1] Nouvelle bibliothèque classique des éditions Jouaust. (Littérature étrangère.) Câlidâsa. *Sacountala*, drame en sept actes, mêlé de prose et de vers, traduit par Abel Bergaigne, maître de conférences à la faculté des lettres de Paris, et Paul Le Hugeur, professeur au lycée Charlemagne. Paris, librairie des Bibliophiles.

Digitized by Google

ad calcem. Personne n'y perd. Vous y gagnez, au contraire, vous tous qui voulez vous initier à cette poésie à la fois primitive et raffinée, où si aisément vous pourriez vous trouver désorientés. Dès la prière qui, comme dans nos *miracles* du moyen âge, précède la pièce, on est, pour ainsi dire, tenté de répéter avec Voltaire :

J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux.

Tant cette poésie vous enveloppe d'une atmosphère de douce sérénité. Le charme n'est pas rompu par le prologue tout réaliste, traditionnel aussi, et qui nous rappelle tour à tour les hardiesses intimes de l'*Impromptu* de Versailles ou les boutades sarcastiques du *Faust* allemand. Non loin de Delhi, aux abords de Hastinâpoura, aujourd'hui en ruine, s'étend la forêt haute et profonde où se cachent les délicieux ermitages des plus anciens moines ou *moûnis* du monde. Le roi d'origine divine Douchmanta ou plutôt *Douchanta*, quitte les bords du Gange et apparaît sur son char, à la poursuite d'une gazelle. C'est une gazelle de l'ermite Cannva, des bords embaumés de la fraîche Mâlinî. On entend cette plainte sous les figuiers et les marronniers sacrés :

Ne frappe pas ! Elle est à nous... Grâce pour elle !
Vois ce corps délicat, déjà mourant de peur...
Tes traits perceront-ils un ennemi si frêle?
On livre au feu le bois de l'arbre, et non sa fleur !

Grâce donc pour ce *frère inférieur*, comme dirait Michelet. Le roi, saluant respectueusement l'ermite, remet sa flèche dans le carquois. Après avoir renvoyé ses chevaux, il se prépare à faire ici ses dévotions. Aussi se dépouille-t-il même de ses bijoux. Le satirique Perse n'a-t-il pas dit : *In sancto quid facit aurum?* Il est vrai qu'en Orient comme ailleurs, il est avec le ciel des accommodements.

Caché par l'épaisse frondaison, Douchanta s'arrête tout à coup en entendant des voix suaves. Avec quelle grâce enchanteresse, Sacountala et ses jeunes compagnes s'entre-

Digitized by Google

tiennent des arbrisseaux qu'elles doivent arroser dans le jardin de l'ermitage!

« Tu te fatigues à les arroser, toi, délicate comme la fleur du jasmin à peine éclose!

— Non, chère Anousouyâ, tous ces arbres sont des frères pour moi.

— Chère amie, lui répond Priyamvadâ, ceux-là n'ont plus soif. Ils vont se couvrir de fleurs cet été. Mais ceux qui ont fini de fleurir, n'allons-nous pas les arroser aussi? Nous prouverons par là que notre charité n'est pas intéressée.

— J'aime à t'entendre parler ainsi, » dit Sacountalâ, continuant son gentil office.

Puis s'arrêtant :

« Chère Anousouyâ, Priyamvadâ a trop serré ma tunique d'écorce... J'étouffe... Desserre-moi... Mais voyez donc : le vent agite ces branches! Le manguier semble me tendre les bras. Je veux répondre à son appel.

Priyamvadâ. — Ne bouge pas... Reste un instant comme tu es là.

Sacountalâ. — Pourquoi donc?

Priyamvadâ. — Tant que tu t'appuieras sur lui, le manguier sera marié à une liane.

Sacountalâ. — Ah! voilà les flatteries de Priyamvadâ la bien nommée [1]. »

Le roi, qui entend tout, est enchanté de cette préciosité digne de l'hôtel de Rambouillet. Son aparté n'est pas d'un autre style :

> Sa bouche qui sourit est un bouton qui s'ouvre,
> Ses bras sont deux rameaux assouplis par l'été ;
> Son corps palpite et vit sous l'habit qui le couvre ;
> Sa sève est la jeunesse, et sa fleur la beauté.

Le roi-poète boit l'amour (*bibebat amorem*) dans ce langage sonore aux douceurs souveraines. Anousouyâ reprend :

« Vois, Sacountalâ, la branche du jasmin a choisi un

[1] M. Bergaigne nous dit que ce nom signifie en sanscrit : « qui dit des choses aimables. »

Digitized by Google

époux : c'est le manguier odorant. Regarde-la donc, celle que tu appelles Clair-de-Lune-des-Bois. »

Sacountalâ s'approche et regarde. « Union charmante, s'écrie-t-elle, de la liane et de l'arbre ! La jeunesse du jasmin s'épanouit en fleurs nouvelles, et le manguier est couvert de fruits. » Dans cette extase, une abeille, dont le roi est jaloux, vient la tourmenter :

> Le geste de son cou qui repousse l'insecte,
> Le jeu de ses sourcils, ses regards langoureux,
> Sa bouche qui s'entr'ouvre et son œil qui s'humecte
> Semblent des appels amoureux.

Le roi accourt à ses cris : elle tressaille et baisse les yeux, tandis qu'il lui adresse la formule usitée pour les ascètes : « Votre piété prospère-t-elle? » Mais ses compagnes, moins embarrassées, se hâtent de dire : « Seigneur, soyez le bien venu ! Cours vite, Sacountalâ, va chercher dans la hutte les fruits et les autres présents qu'on doit à un hôte. Voici déjà l'eau qui rafraîchira ses pieds.

— Non, votre charmant accueil me suffit; je ne veux pas d'autre hospitalité.

— S'il en est ainsi, Seigneur, dit Anousouyâ, veuillez vous reposer et prendre le frais sur ce banc, à l'ombre d eces arbres. » Qui ne songe à la *Chaumière indienne* de Bernardin de Saint-Pierre ?

VI

Il faut un contraste à ces trop ravissantes douceurs. Apparaît alors un personnage de convention, gourmand et poltron, le bouffon obligé de ces pièces indiennes. Madhavyâ se plaint comme Sosie : « Ouf ! je suis mort ! Voilà ce qu'on gagne à l'amitié d'un roi qui a la rage de la chasse ! J'en ai assez ! Une gazelle par-ci, un sanglier par-là. Bon ! voilà qu'il faut courir, en plein midi, dans les clairières. Pour se rafraîchir, des ruisseaux d'eau tiède pleins de feuilles pourries. On mange à des heures indues ; le rôti est brûlé. La

Digitized by Google

nuit, pas moyen de dormir : les chevaux et les éléphants piétinent... Encore si c'était tout! Mais non, tout en chassant, Sa Majesté a vu Sacountalâ, et il n'est plus question de s'en retourner. »

Ce monologue de Madhavyâ est bientôt confirmé par les soupirs du roi :

Buffles, amis de l'onde et des fourrés humides,
Soyez heureux : plongez vos cornes dans les eaux.
Broutez en paix, dormez, antilopes timides.
A l'ombre des grands bois, couchez-vous en troupeaux.
Sangliers, qui tremblez pour vos petits sans armes,
Roulez-vous sans souci dans l'herbe des marais,
Bêtes des bois, vivez désormais sans alarmes :
Ne craignez plus mes traits !

Pour décrire toutes les péripéties de ces amours idylliques, Câlidâsa mêle les hardiesses de Théocrite aux plus exquises délicatesses de Mme de La Fayette. Peut-être aussi y faudrait-il comparer certains passages du *Cantique des Cantiques*, si finement indiqués par Saint-Marc Girardin [1]. Nous croyons pourtant que, pour la Bible comme pour le drame indien, il ne suffit pas de dire : « L'idylle ressemble à ce que nous *rêvons* plutôt qu'à ce que nous *voyons;* mais cela lui fait une vérité suffisante. » Cela n'est strictement vrai que pour l'Occident; la vie pastorale de l'Orient réalisait mieux cette conformité du beau paysage et du sentiment naïf qui fait l'immortelle beauté de la poésie champêtre.

VII

Douchanta et Sacountalâ sont enfin unis d'après le rite des Gandharvas, pour lequel le code de Manou n'exige que le consentement mutuel, à la face des dieux du Swarga. Un bracelet de lotus qu'on laisse choir, un anneau qu'on échange, et c'est tout pour la sanction du bonheur. Il serait éternel, sans l'intervention fatale du *moine bourru* Dourvâsas. La pauvre nymphe des bois, tout absorbée, toute

[1] Cours de littérature dramatique (42e leçon, l'Idylle biblique).

Digitized by Google

distraite, n'a pas entendu son appel d'hospitalité. De là cette malédiction :

Toi qui fermes l'oreille à la voix de ton hôte
Pour ne penser qu'à ton amant,
M'entends-tu, cette fois ? Je te maudis ! Ta faute
Aura bientôt son châtiment.

Cependant Sacountalâ, pleine d'espérance, va partir pour la cour d'Hastinapourâ. « Vous, arbres de l'ermitage, s'écrie Cannva, l'ermite qui l'a élevée, vous la connaissez tous :

Jamais Sacountalâ n'a goûté d'une eau pure
Sans que sa main d'enfant vous ait désaltérés ;
Que de fois sa beauté se priva de parure
Pour épargner vos fronts sacrés !
La saison de vos fleurs était sa seule joie :
Elevez dans les airs un adieu triste et doux,
Et bénissez ma fille à l'heure où je l'envoie
Au palais du roi, son époux !

Comme Shakespeare, Câlidâsa emploie les vers dès que l'émotion grandit. « Le mélange de la prose et des vers, dit M. Bergaigne, n'est pas la moindre originalité du théâtre indien. Les strophes y occupent, au milieu du dialogue, à peu près la place des airs parmi les récitatifs de nos opéras. Il y a entre le style tour à tour descriptif, précieux, lyrique de ces strophes et le ton généralement naturel et même familier du dialogue, un contraste dont une traduction uniforme en prose ne peut, en dépit de tous les artifices typographiques, donner qu'une idée imparfaite. Nous avons espéré, malgré les inexactitudes de détail inséparables de toute traduction poétique, donner, en reproduisant la distinction de la prose et des vers, une impression plus exacte de l'ensemble. Si une tentative de traduction en vers peut être excusée, c'est dans un pareil cas, ou jamais. » Pour être juste ici, il faut tenir compte à la fois et de la difficulté du vers français, et du style bigarré du modèle indien. L'allemand se prête mieux à ces adaptations, comme on peut le voir dans la *Metrische Ubersetzung* de Fritze.

Digitized by Google

VIII

La scène des adieux est d'une poésie à part. On voit bien que *Sacountalâ* signifie, dans la langue sacrée, *la protégée des oiseaux*. A son départ, le coucou indien, le rossignol du Gange, se fait entendre :

Maître, un chant commence : écoute !
C'est la voix du Cokila.
Le bois te répond sans doute :
Tous ceux qui l'aiment sont là.

On entend aussi le chœur des hamadryades, les fées des arbres du pays de Jeanne Darc :

Sur ta route, enfant, que l'étang verdisse
Et cache ses eaux sous les lotus bleus !
Pour toi, le soleil éteindra ses feux,
L'arbre épaissira son ombre propice :
Sous tes pas, les fleurs feront voltiger
Leur pollen qui monte en poudre odorante.
Pars ! et sens déjà la brise expirante
Caresser ton sein d'un souffle léger [1].

Bien qu'elle brûle de revoir son époux, Sacountalâ pleure en embrassant « sa sœur la liane Mâdhavi, aux bras fleuris », et la petite gazelle qui venait prendre dans sa main le gazon des bois [2]. Enfin, elle a disparu derrière les arbres, laissant partout le deuil.

Revoici le contraste du palais et de la chaumière, de la forêt et de la ville. Des scènes réalistes, mais sans brutalité, nous reposent, en quelque sorte, des émotions pastorales.

[1] Dans une conférence sur Sacountalâ, A. Baron (Œuvres complètes t. V) a très ingénieusement rappelé ces beaux vers du *Paria* de Casimir Delavigne :

Va, nos divinités te défendent sans cesse !
Elles n'oublîront point que tu fus leur prêtresse ;...
.... Qu'on n'eût pas vu ta bouche approcher d'une eau pure,
Sans que ta piété rafraîchît leur verdure...

[2] Cela rappelle la levrette de Nerto.

Digitized by Google

Magnifique, d'ailleurs, est ce cinquième acte, qu'on a pu intituler *l'Affront*. Par les maléfices du moine bourru, Douchanta a perdu tout souvenir de son bonheur de l'ermitage. C'est en vain qu'il admire la fière et mélancolique beauté de celle qui doit lui donner un héritier. Le poète a su rendre cette situation tragique avec des nuances qui mêlent le gracieux et le pathétique. « C'est, dit Lamartine, un chef-d'œuvre de poésie à la fois épique et dramatique, qui réunit dans une seule action ce qu'il y a de plus pastoral dans la Bible, de plus pathétique dans Eschyle, de plus tendre dans Racine. »

Au moment même où il renvoie Sacountalâ, Douchanta sent une étrange mélancolie l'envahir comme un remords :

En vain, je cherche au fond de ma mémoire :
Cette femme n'est rien pour moi.
Et cependant... je suis près de la croire :
Mon cœur bat, je ne sais pourquoi !

Cette mélancolie le poursuit jusque dans ces grandioses paysages de l'Himalaya où fut placé le plus ancien des Olympes, des *Hemelen*. L'Eden sans l'amour n'est plus l'Eden. Errant à la poursuite de son gracieux fantôme, le roi rencontre enfin l'asile de Mâritcha, où Sacountalâ s'est réfugiée, comme une autre Geneviève de Brabant. Il aperçoit d'abord un enfant qui joue avec un lionceau. « C'est étrange ! se dit-il, à la vue de cet enfant qui ne m'appartient pas, je me sens au cœur des tendresses de père !... Ah ! c'est que je n'ai pas d'enfants ! » — Survient la gardienne : « Allons ! lâche le petit lion !... je te donnerai un autre jouet. — Où est-il ? Donne-le tout de suite, crie l'héroïque enfant. — Et le roi de soupirer encore :

Avoir de tels enfants ? — Ah ! quelle douce chose !
Contempler leurs joyeux ébats,
Voir leurs petites dents garnir leur bouche rose,
Qui s'ouvre pour rire aux éclats,
Suivre l'effort charmant de leur langue novice,
Les prendre à terre tout poudreux,
Les porter dans ses bras, complaire à leur caprice :
Ah ! que les pères sont heureux !

Digitized by Google

Voici donc l'idylle domestique, familiale. Elle a dû se développer de bonne heure chez les Aryas, où le père de famille était le prêtre par excellence. Les détails les plus hardiment familiers ne font que mieux vibrer la poésie des sentiments naturels et universels. Une amulette au bras du petit héros amène la reconnaissance du père.

« Viens vite, Souvratâ! Sacountalâ est maintenant en prière : allons la prévenir. — Laisse-moi, dit l'enfant à la gardienne. Je veux aller voir maman ! — Mon fils, dit le roi, nous irons ensemble trouver ta mère. — Mais tu n'es pas mon papa! Mon papa s'appelle Douchanta. »

Le roi, souriant : « Voilà qui achèverait, au besoin, de me convaincre ! »

Et la reconnaissance de l'épouse fidèle, quel triomphe pour le poète!

Sacountalâ.— ... Et comment mon époux s'est-il souvenu de la malheureuse Sacountalâ? »

Le Roi. — Je te le dirai quand j'aurai fini d'arracher de mon cœur la flèche aiguë du remords!

Ah! laisse-moi l'essuyer, cette larme,
Qui coulait sur ta lèvre en feu,
Quand sourd, aveugle, enchaîné par un charme,
Je la méprisais comme un jeu!
Je la revois qui baigne de rosée
Tes yeux profonds aux noirs contours;
Ah! laisse-moi sur ta joue embrasée
Sécher sa trace pour toujours!

IX

A travers tant de marivaudage et de sensibilité dévote, malgré l'énervement, l'efféminâtion que le mysticisme et la théocratie des brahmanes ont inoculée à cette noble race des conquérants du Gange, la poésie de la nature ingénue et des forêts séculaires leur a longtemps conservé quelque fraîcheur et quelque jeunesse. Le drame de Sacountalâ témoigne encore des qualité exquises de cette race d'élite.

Digitized by Google

Nous ne croyons pas, avec MM. Bergaigne et Le Hugeur, au plein discrédit de l'œuvre de Câlidâsa. Gœthe ne s'est pas tant mépris quand il a dit : « Faut-il nommer les fleurs du printemps avec les fruits de l'automne, le charme qui enivre avec l'aliment qui rassasie, le ciel avec la terre ? C'est ton nom que je prononce, ô Sacountalâ, et ce seul mot dit tout. » C'est même en lisant cette traduction vraiment nouvelle que nous avons mieux compris le légitime enthousiasme du plus pénétrant des critiques d'outre-Rhin.

J. Stecher.

Digitized by Google

LA BELGIQUE ET LE VATICAN.

I

La rupture des relations diplomatiques entre le gouvernement belge et le Vatican a été l'un des événements les plus considérables de l'année 1880 ; à l'étranger, beaucoup de bons esprits en ont marqué de l'étonnement au moment où il se produisait ; en Belgique, il n'a excité aucune espèce de surprise ; les catholiques, même ceux qui ont protesté avec le plus de véhémence, n'ont point été pris à l'improviste ; nous dirons même que dans les doléances qu'on a étalées, il y a eu au fond beaucoup plus de mise en scène que de réel chagrin ; en effet, il n'est personne parmi eux qui ne sache que presque toutes les négociations diplomatiques poursuivies avec la curie romaine ont avorté, bien qu'elles se soient engagées sur de nombreux objets et sur des points d'une haute importance, qu'elles aient souvent été longues et que chaque fois le gouvernement ait apporté un vif désir d'entente et un grand esprit de longanimité. Chose curieuse ! les cabinets catholiques ne furent pas, en général, plus heureux que les cabinets libéraux dans leurs démarches et leurs négociations.

Le moment est opportun pour rappeler ces faits et reprendre cette histoire. Elle a été écrite d'une façon magistrale par M. Frère-Orban, dans la préface qu'il a mise en tête des trois volumes où il donne les documents et travaux législatifs concernant la rupture des relations diplomatiques entre la Belgique et le Saint-Siège. C'est cet exposé historique que nous allons résumer dans ses grandes lignes.

Digitized by Google

I

Ce qui frappe tout d'abord l'esprit, c'est la peine qu'on eut et le temps qu'on prit à établir des relations régulières et normales entre la Belgique et le Vatican. Il semblait que dès le jour où le nouvel État prenait sa place dans la famille des nations, des rapports très étroits dussent se nouer sans coup férir. La cour de Rome ne devait-elle pas voir d'un bon œil ce peuple de quatre millions de catholiques qui venait de divorcer avec un conjoint protestant, qui faisait la part si belle à l'Église dans ses institutions sociales et politiques? Les diverses majorités qui se succédèrent au Parlement belge, et où l'élément catholique était prépondérant, ne devaient-elles pas tenir à ce que des relations intimes et continues liassent le Saint-Siège et la nation si foncièrement croyante? Il n'en fut rien, la papauté n'apporta aucune espèce d'empressement à se rapprocher de la Belgique, et les hommes d'État du jeune royaume montrèrent beaucoup d'hésitation et parfois même une certaine répugnance à s'aboucher avec le Vatican. Ce n'est qu'à la fin de l'année 1835 et dans les premiers mois de 1836 que le gouvernement demande un crédit pour installer une légation belge à Rome; cette proposition souleva une vive opposition, même de la part de catholiques convaincus; on objectait qu'elle était contraire au principe constitutionnel de la séparation de l'Église et de l'État. « On a manifesté, disait le ministre des affaires étrangères, M. de Muelenaere, des inquiétudes relatives à l'existence d'une légation à Rome, on a craint que par là on ne portât atteinte aux prérogatives garanties par la Constitution en matière religieuse, mais je ne puis répéter assez que ces craintes sont entièrement chimériques; que c'est dans un tout autre but que la légation est établie, et que, malgré la présence d'un internonce à Bruxelles, les évêques ne sont pas privés du droit de correspondre directement avec le Saint-Siège pour les affaires religieuses. » Les libéraux déniaient toute influence commerciale aux États du Pape. Finalement, le crédit fut

Digitized by Google

voté, sur l'observation que fit M. Lebeau que le pape n'était pas seulement le chef de l'Église, mais aussi un souverain temporel, et qu'à ce titre il devait être mis sur le même pied que les autres souverains. Mais, jusqu'en 1848, on fit de l'opposition à ce crédit, et chaque session vit se renouveler les mêmes attaques.

C'est le vicomte Vilain XIIII, un catholique libéral de l'école de Lamennais, grand seigneur, parfois intempérant de langue, qui fut chargé de notifier à la cour de Rome la constitution définitive du nouvel État et l'avènement au trône de Léopold Ier. Arrivé à destination au mois de novembre 1832, il est fort bien reçu par le Pape: « Je vous charge, dit Grégoire XVI, d'exprimer au Roi toute ma reconnaissance de la loyauté avec laquelle il maintient l'article de la Constitution qui a rendu à l'Église son indépendance du pouvoir civil et au Saint-Siège ses droits sur le gouvernement de l'Église. La religion est parfaitement libre en Belgique. » Cependant, le pape ajouta, tout en prodiguant des éloges bien sentis au clergé belge, qu'il était regrettable qu'il manquât parfois de sagesse et de prudence. Notons-le en passant, ceci se passait au lendemain de la promulgation de l'Encyclique du 15 août 1832, qui fulminait contre les doctrines du catholicisme libéral.

On pouvait donc croire que des relations permanentes s'ouvraient sous les meilleurs auspices. Il n'en fut rien. Le vicomte Vilain XIIII se permit de parler trop librement du détestable gouvernement pontifical à Rome; il quitta la ville éternelle le 15 avril 1833, et les relations de la Belgique et du Vatican cessèrent avec ce départ, alors que partout ailleurs la mission extraordinaire confiée aux collègues du vicomte Vilain XIIII servait de prélude à l'établissement de rapports réguliers et permanents. Pendant trois ans, on ne parle, ni à Rome ni à Bruxelles, de renouer. Enfin, le Vatican envoya en Belgique un internonce qui prit officiellement possession de son poste le 5 juillet 1835; mais ce ne fut que le 4 décembre de la même année que le gouvernement belge se décida à suivre cet exemple; il fit choix du vicomte Vilain XIIII.

Digitized by Google

Sans doute, il ne fut pas très heureusement inspiré en cette circonstance, mais il ignorait probablement jusqu'à quel point le gouvernement papal avait été froissé du jugement porté par le diplomate belge sur l'administration temporelle des États pontificaux ; toujours est-il qu'il fallut près de deux ans de négociations pour que celui-ci fût admis à présenter ses lettres de créance, et encore le Vatican y mit cette condition que, cette formalité une fois remplie, il quitterait Rome; on gardait une telle rancune au grand seigneur catholique qu'on ne le reçut qu'en audience privée. Il s'en alla résider tantôt à Naples, tantôt à Florence, jusqu'au 19 août 1839, jour où sa mission prit fin. On voit que les rapports diplomatiques entre Rome et Bruxelles eurent bien de la peine à s'établir d'une façon régulière ; mais même alors, ils furent interrompus à maintes reprises. Il s'écoule sept mois avant que la Belgique donne un successeur au vicomte Vilain XIIII ; celui-ci, le comte d'Oultremont, est accueilli à Rome avec empressement et occupe son poste quatre ans, mais il passe la plus grande partie de ce temps en Belgique et il n'est à Rome que quelques mois l'hiver.

Il n'en allait guère mieux avec les internonces du Pape. On a vu que le Vatican avait le premier accrédité un ministre. L'internonce Gizzi était de deux ans à peine à Bruxelles que se produisait l'incident Vilain XIIII, et le ministre belge résidant toute autre part qu'à Rome, l'envoyé du Vatican présenta ses lettres de rappel, laissant un chargé d'affaires; cet intérim dure un an et demi; il cesse avec l'arrivée en Belgique de Mgr Fornari. Ce diplomate conquiert d'emblée tous les suffrages ; par son intelligence de nos institutions, dit l'*Exposé historique*, par la modération de son esprit et l'aménité de son caractère, ce prélat s'était concilié dans les hautes sphères belges des sympathies aussi vives qu'universelles ; le Roi professait pour lui la plus haute estime et usa de toute son influence à Rome pour lui faire décerner le titre d'archevêque et la dignité de nonce.

Mgr Fornari révélait, quelques années plus tard, le secret

Digitized by Google

de ses succès diplomatiques, quand il disait à Paris, à l'un de nos hommes d'État [1] qui se rendait en ce moment même en mission auprès du Saint-Siège : « Quel pays que le vôtre ! j'y ai passé cinq ans ; il me semble que j'ai été cinq ans en paradis. J'aime extrêmement la Belgique, et je suis autorisé à croire que l'on m'y regrette, car tous les Belges qui séjournent à Paris viennent me voir. *Aussi je respectais le gouvernement, les autorités, les institutions. Je m'entendais avec tout le monde.* C'est une chose singulière, je n'ai jamais eu de luttes qu'avec vos deux amis [2]. » Jamais les relations n'avaient été meilleures, M. d'Oultremont était aussi bien vu à Rome que Mgr Fornari à Bruxelles ; le Vatican choisit ce moment pour remplacer Mgr Fornari par Mgr Garibaldi, internonce à Paris ; il paraît que c'est sur les instances du gouvernement français que le gouvernement pontifical se décida à opérer cette substitution de personnes, fâcheuse à tous égards : « Mgr Garibaldi manquait de savoir et de fermeté, et ses habitudes privées, en nuisant à son prestige, firent craindre qu'il fût incapable d'acquérir l'ascendant, d'exercer sur l'épiscopat l'autorité qu'on jugeait indispensable au succès de sa mission » ; d'un autre côté, le clergé belge agissait sous main contre lui, appréhendant qu'il ne fût un instrument trop souple entre les mains du gouvernement. Mais ce qui sert à caractériser ce procédé du Vatican envoyant à Bruxelles le nonce dont on se plaignait à Paris, c'est qu'il ne fit tenir aucun avis préalable sur la mesure qu'il projetait ; aussi le gouvernement belge déclara tout net qu'il ne recevrait pas Mgr Garibaldi, et la cour de Rome fut contrainte de renoncer à sa combinaison ; elle se montra fort piquée de ce demi-échec et ce n'est qu'après une suite de démarches du comte d'Oultremont et bien des atermoiements, qu'elle donna un successeur à Mgr Fornari. Ce successeur, c'était Mgr Pecci, celui qui devait un jour remplacer Pie IX sur le trône pontifical.

[1] M. De Brouckere.

[2] Il désignait, de la sorte, l'archevêque de Malines et l'évêque de Liége.

Digitized by Google

Le nouveau nonce fit-il oublier ou regretter Mgr Fornari ? C'est un point qu'il serait intéressant d'élucider, mais il n'a point de rapport immédiat avec l'ordre d'idées que nous suivons en ce moment[1]. Ce qu'il nous importe de constater

[1] Voici, à titre de document, ce que dit l'*Exposé historique* de Mgr Pecci à cet égard :

« La discussion et le vote de la loi de 1842 sur l'instruction primaire marquent le terme de cet âge d'or de nos relations diplomatiques avec le Saint-Siège. C'est au lendemain de ce grand acte, au moment où surgissent les premières difficultés d'application, que Mgr Pecci arrive à Bruxelles ; il y remet ses lettres de créance le 15 avril 1843. Pendant les deux années qui suivirent, ces difficultés ne firent que s'aggraver : dans ses efforts pour les surmonter, M. Nothomb ne rencontra pas auprès du représentant du Saint Siège cet énergique et cordial appui que lui avait prêté jadis Mgr Fornari et qui avait assigné à la mission de ce prélat une importance exceptionnelle. Les rapports s'améliorèrent-ils l'année suivante entre le gouvernement et la nonciature ? Changèrent-ils de nature pendant que Mgr Pecci séjourna encore à Bruxelles après la retraite de M. Notomb ? Aucun fait positif ne le prouve ; mais il est assez vraisemblable qu'après l'avènement du ministère catholique du 31 mars 1846, les relations personnelles se sont modifiées. Six semaines après cette date, Mgr Pecci quittait la nonciature. D'après un usage invariablement suivi, il recevait à cette occasion le grand cordon de l'ordre de Léopold. M. Dechamps, en proposant au Roi cette mesure, n'invoqua d'autres motifs que le rang diplomatique et les précédents. On ne saurait donc attacher de signification politique au langage dont il se sert pour notifier au nonce l'arrêté qui le concerne : « Sa Majesté, par cette éminente distinction, a désiré rendre un hommage public à l'esprit de prudence et de sagesse qui a constamment guidé Votre Excellence dans l'accomplissement de ses devoirs. » Des expressions analogues se retrouvent dans la lettre écrite, quelques jours après, au cardinal Lambruschini, en réponse à la notification du rappel de Mgr Pecci. M. Dechamps y manifeste « les sentiments de vif et sincère regret que le départ de ce prélat a fait naître parmi ceux qui ont eu l'honneur d'avoir des relations avec lui ».

» Ces pièces, récemment retrouvées, font partie du protocole administratif ; il serait puéril d'y voir autre chose que des formules de courtoisie, reflétant tout au plus, par certaines nuances, les sentiments personnels du ministre qui les signe. En 1850, la lettre, adressée par M. d'Hoffschmidt au cardinal Antonelli lors du rappel de Mgr de San Marsano, reproduit quasi textuellement les mêmes termes. Il convient, au surplus, de ne pas perdre de vue qu'après la constitution du ministère du 31 mars 1846, le conflit qui durait depuis trois ans devait cesser ; le cabinet s'inclinait devant les exigences de l'épiscopat et se préparait à donner sa sanction au règlement scolaire qui porte la date du 15 août 1846 et qui consacre l'interprétation donnée, dès 1843, par les évêques à la loi sur l'instruction primaire. »

Et à un autre endroit nous lisons :

Digitized by Google

ici, c'est que Mgr Pecci, qui présenta ses lettres de créance le 15 avril 1843, ne resta pas plus de trois ans à Bruxelles; au printemps de l'année suivante, M. d'Oultremont quittait Rome ; à la suite d'un nouvel intérim de six mois, on lui donnait un successeur, le baron Van den Steen de Jehay, qui mourait un an et demi après (1846), précédant de quelque semaines dans la tombe Grégoire XVI.

Le pontificat de Pie IX ne débuta guère sous de meilleurs auspices. Comme sous Grégoire XVI, les relations diplomatiques ne furent ni continues ni sans orages; et c'est même sous ce Pape que se produisit l'un des incidents les graves dans l'histoire des rapports diplomatiques des deux puissances.

Le 3 août 1846, le prince de Chimay est nommé envoyé extraordinaire auprès de Pie IX avec rang d'ambassadeur, après que le nonce eut été au préalable avisé des intentions du gouvernement belge et que le chargé d'affaires à Rome les eut notifiées au Vatican; le nouveau plénipotentiaire était déjà en route pour la ville éternelle quand on apprit qu'on ne croyait pas pouvoir le recevoir ; l'Autriche, l'Espagne, la France et le Portugal, disait-on, étaient les seules puissances qui eussent le droit de se faire représenter par des ambassadeurs. On entama des pourparlers et l'on finit

« Pendant ces graves démêlés (entre l'épiscopat et le gouvernement au sujet de la loi de 1842 sur l'instruction primaire), Mgr Pecci représentait le Saint-Siège, mais, qu'il ait ou non soutenu les prétentions des évêques belges, son intervention fut absolument inefficace et n'a laissé aucune trace. « Ce n'est pas une pensée de sujétion envers l'épiscopat belge et le Saint-Siège, disait plus tard le chef du cabinet, qui animait le ministère de 1843; s'il a cherché à donner une haute importance à la nonciature de Bruxelles et à la légation belge à Rome, c'est qu'il croyait trouver et qu'il a, en effet, trouvé à Rome, même sous le pape Grégoire XVI, une haute intelligence des questions politiques. *Le départ de Mgr Fornari a été un grand malheur; son successeur m'a surtout fait regretter le non-envoi de Mgr Garibaldi.* »

« Enfin, au lendemain du rappel de Mgr Pecci, la cour de Rome annonçant le dessein de ne plus envoyer qu'un internonce, M. Dechamps, qui venait de prendre le portefeuille des affaires étrangères, réclama avec une certaine vivacité contre cette résolution ; il demanda qu'on continuât à accréditer un nonce, mais que ce nonce fût un homme d'Etat. »

Digitized by Google

par un compromis : le prince de Chimay serait reçu à Rome comme ambassadeur chargé de remplir une mission temporaire et spéciale, c'est-à-dire de féliciter Pie IX à l'occasion de son avènement au pontificat suprême, mais se retirerait incontinent à Florence et de là il ferait savoir s'il retournait au Vatican non plus comme ambassadeur, mais comme ministre plénipotentiaire. L'accord semblait complet, quand tout à coup le nonce avisa le gouvernement belge qu'il avait mal compris ses instructions et que l'on ne pouvait admettre son envoyé avec le titre d'ambassadeur, même en ne lui concédant cette qualité que pour une mission spéciale et temporaire. La cour de Rome était-elle bien fondée à prétendre que le droit d'ambassade que possèdent l'Autriche, l'Espagne, la France et le Portugal n'existe qu'à leur profit exclusif, tout au moins qu'il n'a ce caractère qu'autant qu'il se rattache aux prérogatives conférées à ces puissances en cas de vacance du Saint-Siège ? C'est là une question qui a son importance et que l'*Exposé historique* semble résoudre par la négative. En tout cas, il convient de constater que la mission du prince de Chimay resta encore deux mois en suspens et que c'est seulement le 7 décembre 1846 que l'envoyé du ministère, qui était alors catholique, fut admis à complimenter Pie IX. Celui-ci fut bien reçu comme ambassadeur, mais à la fin de l'audience il remettait des lettres de créance l'accréditant comme ministre plénipotentiaire; il n'est pas étonnant que dans de pareilles conditions le nouveau plénipotentiaire se soit empressé de revenir presque incontinent en Belgique et ait laissé à un chargé d'affaires le soin de gérer la légation.

Si beaucoup de ces nominations de ministres près la cour de Rome ou de nonces près la cour de Bruxelles amènent des péripéties inattendues, il se produisit bien rarement un incident aussi singulier, aussi extraordinaire que celui qui marqua le choix du successeur du prince de Chimay. On était arrivé au 12 août 1847 et le ministère catholique avait dû, à la suite des élections du 8 juin, céder la place à un cabinet libéral; néanmoins, avant de se retirer, alors qu'il

Digitized by Google

était déjà démissionnaire, M. Dechamps avait fait choix d'un ministre plénipotentiaire près le Vatican et avait investi de ces hautes et délicates fonctions un de ses coreligionnaires politiques, M. le comte Th. Van der Straten-Ponthoz. Le nouveau gouvernement ne pouvait sanctionner un acte aussi incorrect au point de vue parlementaire. « Du reste, disait à ce propos à la Chambre le successeur de M. Dechamps, M. D'Hoffschmidt, le cabinet attachait une importance toute spéciale à ce que le poste de Rome fût occupé par un homme de son choix. On conçoit, en effet, de quel haut intérêt il est pour le ministère sorti des rangs de l'opinion libérale que le véritable caractère de sa politique soit parfaitement connu, expliqué et apprécié à la cour de Rome; que l'on ne s'y méprenne pas sur ses principes, sur ses intentions, sur ses tendances; qu'en un mot, on y ait une juste idée de son respect sincère pour la religion et pour les libertés consacrées par la Constitution. » Le nonce comprenait parfaitement ces raisons et M. D'Hoffschmidt annonçait à Rome qu'il ne ratifiait pas le choix de son prédécesseur. « Des considérations, dont nous ne saurions méconnaître l'importance, écrivait-il, déterminent le gouvernement du Roi à charger de cette importante mission un homme dont le nom ne puisse servir d'aliment aux incriminations des partis. Les vues se sont portées sur un ancien ministre, placé au premier rang de la magistrature, et qui occupe une place non moins haute dans l'estime publique. Je veux parler de M. Leclercq, procureur général à la cour de cassation, qui a dirigé avec éclat le département de la justice et a fait partie du Congrès national et de la Chambre des représentants. M. Leclercq est, par ses antécédents, sa position et son caractère, un des hommes les plus considérables et les plus considérés du pays. Toutes les opinions s'accordent à rendre hommage à sa modération et à ses lumières. Peu de noms sont entourés d'une sympathie aussi marquée. » C'est le jour même de la constitution du nouveau cabinet, c'est-à-dire le 12 août, que le ministre des affaires étrangères envoyait au cardinal secrétaire d'État la dépêche où il tenait

Digitized by Google

ce langage. Sur le désir qu'il en exprimait, elle était mise sous les yeux du Pape et le nonce en recevait communication ; au bout de trois semaines, l'envoyé du Vatican à Bruxelles, Mgr de San Marsano, notifiait au gouvernement belge que M. Leclercq n'était pas agréé ; cette détermination, tout à fait inattendue, devait sembler d'autant plus étrange que le Pie IX de cette époque était en train de doter ses États d'institutions libérales. Le nonce, interrogé sur les motifs de ce refus d'agréation, cherchait d'abord à esquiver toute explication et finissait par dire que le Pape, dans les circonstances graves où il se trouvait, ne pouvait accepter comme ministres de la Belgique que des personnes qui *auraient offert, par leurs antécédents, beaucoup plus de garanties que celles que lui offrait M. Leclercq.*

Le cardinal Ferretti, secrétaire d'État, interrogé par l'agent belge à Rome, déclarait ne rien savoir des mobiles auxquels avait obéi Pie IX en refusant de recevoir M. Leclercq, mais il se montrait moins réservé avec l'ambassadeur de France et il lui avouait que la cour de Rome ne pouvait voir d'un bon œil remplacer M. Vander Straeten-Ponthoz, qui avait été « destitué pour être remplacé par un homme qu'on mettait en avant comme étant du parti anticlérical ». En même temps, dans le monde du Vatican, on représentait M. Leclercq comme un disciple de Portalis ; on rappelait, enfin, que le gouvernement belge avait refusé de laisser accréditer comme nonce à Bruxelles Mgr Garibaldi, comme si le temps n'avait pas passé l'éponge sur cet incident et comme si, du reste, on devait faire payer par un cabinet libéral l'affront venant d'un gouvernement catholique. D'un autre côté, on a des raisons de croire que l'épiscopat belge, qui voyait d'un mauvais œil s'établir et se fortifier l'influence du Pape, avait agi sous main, espérant arriver à la suppression des relations diplomatiques. Quoi qu'il en soit de la véritable raison qui dicta à Pie IX sa décision, le gouvernement, dès qu'il la connut, déclara qu'il ne désignerait pas d'autre ministre plénipotentiaire, et la Chambre tout entière, moins M. de Merode, ratifia la conduite du cabinet ; ensuite de cette appro-

Digitized by Google

bation unanime, le cabinet fit savoir à tous ses agents à l'étranger qu'il ne reprendrait ses relations avec le Vatican que moyennant l'agréation pure et simple de M. Leclercq. Sous le coup de cette attitude énergique, des graves événements qui se préparaient en Italie et de la conduite si calme de la Belgique pendant la tourmente de février, le Saint-Siège vint à résipiscence; il fit savoir à Bruxelles « qu'il verrait avec plaisir M. Leclercq remplir la mission *temporaire* qu'on avait l'intention de lui confier », et comme le gouvernement ne voulut point se prêter à ce faux-fuyant, le cardinal Antonelli annonça « que c'était une agréation pure et simple et sans commentaire, comme on l'avait demandée ». Mais M. Leclercq, à son tour, déclina la mission qu'on voulait lui confier, tout en ajoutant que ce refus n'était dicté par aucune espèce de ressentiment, et l'on fit choix, le 30 septembre, du prince de Ligne.

Dix mois après. le prince de Ligne demandait à être relevé de ses fonctions pour aller occuper son siège au Sénat, et il était remplacé par M. de Brouckere.

L'incident si caractéristique qui marqua la nomination de M. Leclercq, eut un épilogue. A peine le Vatican avait-il fait amende honorable, qu'il annonça son intention de rappeler son nonce de Bruxelles, Mgr de San Marsano, qui, disait-on, ne jouissait pas d'une bonne santé ou plutôt qui négligeait ses fonctions et n'informait pas avec assez de soin son gouvernement. Il désigna Mgr Ferreri, qui avait été internonce à la Haye, qui y était fort regretté et qu'on représentait comme un homme énergique et résolu à exiger le respect de l'autorité qu'il représenterait; mais la révolution romaine éclata sur les entrefaites et le séjour de Mgr de San Marsano à Bruxelles se prolongea une année durant. Finalement, on le remplaça par Mgr Gonella. Nous verrons tout à l'heure comment M. de Brouckere fut amené à quitter son poste et resta deux ans accrédité auprès des États italiens, mais sans reparaître à Rome. Quand il prend le portefeuille des affaires étrangères en 1852, il n'envoie pas de ministre près le Vatican; la Belgique, jusqu'en 1856, n'est

Digitized by Google

plus représentée auprès du Saint-Siège que par un agent d'un grade inférieur. Par contre, pendant les vingt-cinq années qui suivirent, chacun des deux gouvernements ne cesse pas un seul instant d'avoir auprès de l'autre un ministre résident en pied, mais les relations diplomatiques, pour n'être plus interrompues, deviennent de plus en plus inactives et le poste de ministre plénipotentiaire à Rome finit presque par devenir une sinécure.

En somme, pendant la première période des cinquante années dont nous racontons l'histoire, les négociations avec Rome sont multiples, mais les rapports diplomatiques sont intermittents et marqués de crises fréquentes ; sur les vingt années qui suivent, on en compte près de dix-huit où la Belgique n'a pas de ministre en pied auprès du Vatican et n'est représentée que par des secrétaires de légation ; pendant la seconde période, les relations, au contraire, ont été régulières et permanentes, mais on n'a pour ainsi dire rien eu à négocier. Le simple exposé des faits qui précède dit à qui doit remonter la responsabilité de ce manque de régularité et de cordialité qui a marqué la première période.

Nous avons maintenant à rechercher si les diverses négociations poursuivies à Rome produisirent quelque résultat.

II

Il tombe sous le sens que les deux gouvernements n'ont pas pu entretenir des rapports pendant un demi-siècle sans que rien d'utile en sortît pour l'un ou l'autre ; mais il importe de savoir si l'entente n'était pas l'exception et si des résolutions ou des transactions auxquelles on s'arrêtait d'un commun accord, la plupart n'ont pas tourné au profit d'un seul des deux contractants. Nous allons rappeler rapidement les principales négociations qui alimentèrent l'activité des deux chancelleries, sans nous astreindre à suivre rigoureusement l'ordre chronologique ; notre étude y gagnera en clarté et en rapidité. Nous parlerons tout d'abord des pourparlers qui aboutirent à un accord.

Digitized by Google

Nous ne dirons rien de l'élévation au cardinalat de l'archevêque de Malines, Mgr Sterckx, car nous voyons bien ce que l'épiscopat belge y gagnait en autorité ou en illustration, mais nous n'apercevons pas bien clairement le profit qu'en pouvait retirer le gouvernement. Il en est autrement de l'élévation à la nonciature de l'internonce Mgr Fornari, qui fut poursuivie avec insistance par le gouvernement belge et par le Roi en personne. « Les ressentiments d'une partie du clergé contre l'internonce, écrivait M. de Briey, ministre des affaires étrangères, au chargé d'affaires à Rome, ces ressentiments, en admettant qu'il en existe, devraient disparaître, si le Pape daignait lui concéder le titre de nonce et lui envoyait la croix d'archevêque. » Et le chargé d'affaires écrivait, à son tour, au secrétaire d'État, le cardinal Lambruschini, qu'afin de mieux assurer les effets de l'intervention conciliatrice du représentant du Vatican à Bruxelles, il était à désirer qu'il « reçût une position qui le rendît supérieur, et de fait et de droit, aux chefs du clergé, en lui conférant le titre de nonce ». Ces démarches réussirent, mais il convient d'ajouter que de tous les nonces qui succédèrent à Mgr Fornari, aucun ne suivit ses exemples, que tous mirent au service de l'épiscopat cette influence plus grande que leur donnait leur qualité de nonce.

Il est pourtant une négociation qui donna une satisfaction complète au gouvernement. On était en 1841; le pouvoir était occupé par une administration catholique, à la tête de laquelle se trouvaient MM. Nothomb et de Muelenaere, mais que les évêques voulaient renverser, parce qu'ils la trouvaient trop tiède. Dans ce but, ils avaient fait présenter à la Chambre un projet de loi qui devait servir puissamment leurs visées de domination ; seulement aucun cabinet soucieux des intérêts du pays ne pouvait ni le patronner ni l'accepter : il s'agissait d'accorder la personnification civile à l'université catholique de Louvain. A l'instigation du gouvernement, le nonce essaya d'intervenir auprès des évêques pour leur faire retirer ce projet de loi, mais ses efforts échouèrent; il n'hésita pas alors à s'adresser au Saint-

Digitized by Google

Père en personne; celui-ci fit écrire par son secrétaire d'État à Mgr de Malines, pour l'inviter à « faire usage sur-le-champ de tout son crédit, pour amener, par ses insinuations et son exemple, les évêques encore récalcitrants à se prêter au vouloir du Saint-Père ». Le Saint-Siège fut obéi, non sans difficultés, cependant. On doit reconnaître que c'était là un très grand service rendu au gouvernement belge; mais il faut se rappeler que le nonce qui entendait d'une façon si correcte sa mission, n'était autre que Mgr Fornari, et il faut savoir que, dans cette même lettre où le cardinal d'État engageait l'archevêque de Malines à faire retirer la proposition de loi, on trouve cette phrase significative : « Il *faut attendre des circonstances plus favorables pour reproduire ce projet, quand il aura des chances de succès*, sans se soucier des réclamations de personnes d'une foi douteuse ou dont le zèle n'a pas toute la prudence nécessaire... »

En 1876, on obtint de même, par la voie diplomatique, que le Pape s'interposât alors, non plus auprès de l'épiscopat tout entier, mais auprès de l'un de ses membres, celui-là même qui devait être déposé avec un certain éclat par Léon XIII, quelques années après. Mgr Dumont avait jeté l'interdit sur une école primaire que la ville de Soignies venait de créer; il avait fait en petit ce que l'on devait pratiquer en 1879 sur une si large échelle, c'est-à-dire qu'il excommuniait tous les élèves qui la fréquentaient et les parents de ceux-ci; l'évêque vint à résipiscence cette fois, mais on n'obtenait pas le même succès auprès de lui quand, quelque temps après, il jetait l'anathème de la même façon sur une école secondaire moyenne pour filles créée sous son prédécesseur dans la ville épiscopale de Tournai. La curie romaine ne s'employa-t-elle pas avec la même bonne volonté ou bien faut-il penser qu'un évêque se sent assez fort pour ne pas céder devant la volonté formellement exprimée du souverain pontife? On ne sait.

Pour clore cette énumération assez maigre des victoires remportées à Rome par la diplomatie belge, il nous reste à raconter un épisode bien curieux. On était en 1841; le

Digitized by Google

ministère libéral venait d'être renversé, parce qu'on le soupçonnait de songer à organiser l'enseignement de l'État et de vouloir créer, à côté des écoles primaires alors exclusivement aux mains des particuliers ou du clergé, des écoles communales publiques; un ministère catholique était en train de se constituer, lorsque l'envoyé belge à Rome, M. d'Oultremont, prit sur lui de demander au Pape qu'il intervînt au profit de ses amis auprès de l'épiscopat belge, en vue du scrutin qui allait s'ouvrir; le secrétaire d'État, Mgr Lambruschini, répondait aussitôt de la façon la plus favorable : « Le Saint-Père, disait-il, se ralliant à cette pensée, a daigné ordonner que, de la meilleure façon possible et en vue du but convenable (*fino al segno convenevole*), il soit également fait usage des moyens opportuns dont, par aventure, le Saint-Siège pourrait disposer, avec prudence et avec toute la loyauté qui distingue Votre Seigneurie (*con tutta, la rettitudine propria di Lei*), afin que le résultat désiré soit atteint au mieux. Les dispositions qui convenaient à cet effet ont déjà été prises avec la promptitude et la vigueur que les circonstances réclamaient. » Neuf jours après, l'archevêque de Malines inaugurait la campagne électorale en invitant les prêtres électeurs à courir au scrutin et à voter pour les hommes disposés à prendre en main les intérêts de l'Église; le ministère catholique triomphait, grâce à la démarche incroyable de l'agent belge à Rome. C'est au lendemain de cette immixtion flagrante d'un pouvoir étranger dans les affaires intérieures d'une nation amie, de l'Église dans les choses de la politique, que Grégoire XVI accordait à Mgr Fornari la distinction que le gouvernement belge avait sollicitée pour lui, et le Saint-Père disait à cette occasion qu'il « s'estimait heureux d'avoir pu donner au Roi et à la Belgique une preuve de sa sollicitude en accréditant un nonce dont le caractère sera propre à *contenir l'action religieuse* (*s'il en était besoin*) *dans les justes bornes qu'elle doit avoir à côté de l'action gouvernementale* ».

Digitized by Google

III

Voilà les négociations qui eurent une heureuse issue pour la Belgique ; personne n'osera prétendre qu'elles ne servirent pas surtout les intérêts du Vatican. Nous allons maintenant enregistrer les échecs; on verra qu'ils sont essuyés sur des questions bien graves, car il s'agit de l'indépendance des desservants, de la nomination contre le gré du gouvernement d'un évêque à un siège vacant, de l'ingérence du clergé dans les affaires publiques, enfin du droit qu'a l'État d'organiser l'enseignement public à tous les degrés.

La première de ces négociations soulevait un problème qui n'a pas cessé un seul instant de préoccuper les bons esprits. Il s'agit de la situation tout à fait subalterne et précaire à laquelle les desservants sont réduits depuis le commencement de ce siècle. En 1844, c'est-à-dire quelques années après l'apparition de l'écrit des frères Allignol, *De l'état actuel du clergé*, qui avait produit une longue et profonde impression, l'évêque de Liége, Mgr Van Bommel, avait suspendu d'abord, puis bientôt après révoqué de ses fonctions de desservant M. Van Moorsel, curé à Xhavée. Celui-ci, appuyé par une partie du bas clergé et soutenu par ses paroissiens, avait refusé d'abandonner la place; il avait saisi tour à tour de ses réclamations le nonce, la justice de son pays et le gouvernement belge. Le Pape lui intima l'ordre de se soumettre ; il fut débouté de sa demande en réintégration de traitement, en première instance et en appel, et il finit par être condamné à déguerpir de sa cure. Le gouvernement belge refusa d'abord de porter ses réclamations au Vatican, parce qu'il ne croyait pas pouvoir, aux termes de la Constitution, s'interposer entre un évêque et son subordonné ; toutefois, le conflit s'aggravant, il pria le nonce, qui était alors Mgr Pecci, d'intervenir, mais celui-ci refusa ses bons offices, « parce que, n'ayant à remplir en Belgique que des fonctions diplomatiques, il ne se croyait pas qualité pour prendre une semblable initiative ». La victoire de Mgr de Liége était

Digitized by Google

complète; il voulut en retirer tous les fruits en obtenant de Rome la sanction explicite du droit absolu de révocation dont il venait de faire usage; mais Grégoire XVI fit répondre à Mgr Van Bommel que, « pour des motifs graves, il consentait à laisser subsister le régime actuel des églises succursalistes, jusqu'à ce que le Saint-Siège en eût décidé autrement ». La perplexité visible de la papauté, le provisoire d'une solution qui laissait subsister le fait existant pour réserver la question de principe, ne firent que rendre plus vives les sympathies publiques pour les desservants. Le Congrès libéral de 1846, qui dressa le programme politique du parti, fit de l'inamovibilité des desservants l'un des articles de cette charte; aussi, quand, sur les entrefaites, M. Dechamps céda la place à un cabinet libéral, celui-ci transmit au Vatican, à titre purement officieux et avec l'assentiment préalable du nonce, une nouvelle supplique de l'abbé Van Moorsel, et ce document ayant été soumis au Saint-Père, la question des desservants fut virtuellement posée.

Le cardinal Antonelli fit remarquer que le concile de Trente autorisait tout prêtre, à quelque degré de la hiérarchie sacerdotale qu'il appartînt, à porter ses griefs et ses doléances devant le Pape; qu'au surplus, c'était là une question de discipline ecclésiastique, où le pouvoir civil n'a rien à voir. « Au point de vue du principe de la liberté des cultes et de leur libre exercice, répliquait, sur le dernier point, M. D'Hoffschmidt, ministre des affaires étrangères, il est, en effet, certain que l'autorité civile ne peut aucunement prétendre à régler les rapports de hiérarchie ou de subordination qui doivent exister entre les chefs diocésains et le clergé inférieur : elle ne le pourrait pas plus qu'elle ne peut intervenir dans la nomination ni dans l'installation des ministres d'un culte quelconque (Constitution, art. 16). Mais comme l'État salarie les ministres du culte (ibid., art. 117), il peut demander qu'on lui fasse connaître à quelles conditions l'on devient ministre du culte, quand et comment cette qualité peut se perdre. Les curés succursalistes sont nommés et institués par les évêques; ceux-ci en informent le gou-

Digitized by Google

vernement, qui les inscrit sur ses registres et leur paye le traitement fixé par la loi. Sur ce point, il n'y a aucune difficulté. Mais il y a contestation entre le clergé supérieur et inférieur en ce qui concerne le mode de révocation. Le Saint-Siège, dans sa haute sagesse, aura à juger s'il ne devrait pas s'entendre avec l'épiscopat belge pour introduire spontanément quelques garanties. » Ces négociations aboutirent à ce résultat, qu'au lieu de donner au clergé inférieur les garanties que demandait pour lui le gouvernement belge, Pie IX légitima et étendit le droit de recours auprès de lui; de la sorte, le Saint-Siège détournait à son profit une partie de l'omnipotence épiscopale sans accroître les prérogatives du bas clergé.

Cette affaire des succursalistes ne fut pas la seule question de discipline ecclésiastique que le gouvernement fut amené à soulever. Le premier évêque de Bruges était mort, laissant comme coadjuteur avec droit de succession Mgr Malou, le frère du célèbre ministre de ce nom, d'allures au moins aussi belliqueuses que l'homme d'État. La Constitution n'accordant pas au gouvernement le droit de s'immiscer dans les nominations des évêques, le cabinet, qui voyait avec déplaisir cette éventualité, tâcha d'obtenir par persuasion ce qu'il n'était pas en situation d'exiger. Il demanda qu'on choisît un prêtre modéré, faisant remarquer qu'il était opportun de ne pas troubler l'apaisement qui était en train de se produire dans les esprits ; le cabinet ajoutait qu'il était de l'intérêt de la curie romaine d'agir avec beaucoup de circonspection; puisque l'évêché de Bruges était de fondation récente et que cette innovation n'avait pas encore reçu la sanction du pouvoir civil, mettre à sa tête un évêque comme Mgr Malou, ce serait s'exposer à faire discuter cette création ultramontaine. Le Vatican reconnut que le gouvernement belge était fondé à présenter des observations, mais il déclara qu'il ne pouvait pas lui reconnaître le droit de supprimer le nouveau diocèse, tout au plus lui était-il loisible de biffer du budget les allocations qui lui étaient destinées; il regrettait, du reste, de ne pouvoir sacrifier Mgr Malou, le Saint-Père se considérant

Digitized by Google

comme tenu, envers ce prélat et envers son prédécesseur, de respecter le fait accompli; mais on ajoutait que pour l'avenir on écouterait très volontiers les observations que l'on présenterait pour les nominations à faire, on alla même jusqu'à parler de dresser une liste des prêtres que le gouvernement croirait pouvoir être éventuellement appelés aux fonctions épiscopales; du reste, on ne voulait pas plus que lui les conférer à des ecclésiastiques connus pour leur ardeur belliqueuse. Les pourparlers engagés sur ce point sont interrompus par la révolution romaine, mais ils reprennent aussitôt après l'arrivée du Pape à Gaëte. Le Pape déclare ne vouloir ni ne pouvoir revenir sur les faits, mais il s'engage à inviter Mgr l'évêque Malou à ne pas se mêler des élections et à ne pas chercher à jouer un rôle politique. Le nouvel évêque de Bruges fut si bien « averti » qu'il écrivait, à quelque temps de là, un mandement où il était dit que le choix des moyens honnêtes et légaux est chose absolument secondaire dès qu'il s'agit de combattre les libéraux.

Ce qui tenait surtout à cœur aux divers cabinets qui se succédaient au pouvoir, à quelque parti qu'ils appartinssent, c'était d'obtenir du Vatican qu'il tempérât les ardeurs politiques de l'épiscopat; elles ont amené plus d'une fois des complications extérieures de la plus haute gravité.

En 1837, à l'occasion des mariages mixtes en Prusse, le chargé d'affaires de cette puissance se plaignait au gouvernement de ce que l'épiscopat belge soutenait l'opposition du clergé allemand dans le diocèse de Cologne; il signalait ce fait que, dans le diocèse de Liége, des prédicateurs s'étaient laissé aller en chaire à des provocations à propos de l'arrestation de Mgr Droste; l'évêque de Liége, à qui des explications étaient demandées, repoussait cette accusation; mais ses protestations ne calmaient pas la défiance du gouvernement prussien, car, en 1839, lors du règlement définitif du différend hollando-belge, le Vatican refusait d'intervenir en faveur de la Belgique, sous le prétexte que ses bons offices ne pouvaient qu'être désagréables à la Prusse, fort mal disposée à l'égard des évêques belges, à cause des encou-

Digitized by Google

ragements que ces derniers ne cessaient de donner à leurs collègues de l'autre côté de la frontière. Quelques années après, un autre incident de même nature et tout aussi grave se produisait avec la même puissance, à propos des lois de mai ; les évêques belges prenaient ostensiblement la défense de leurs collègues qui s'insurgeaient contre elles, le gouvernement recevait des réclamations officielles de l'envoyé allemand à Bruxelles ; le ministère catholique d'alors, M. Malou, se retranchait derrière les prescriptions formelles de la Constitution, pour expliquer qu'il ne pouvait ni prévenir ni réprimer ces incartades, mais il les désavouait énergiquement au sein du Parlement ; il acceptait un ordre du jour présenté par un membre de la gauche et exprimant des regrets au sujet de l'attitude peu correcte des membres de l'épiscopat et particulièrement de l'évêque de Namur ; cet ordre du jour était, du reste, voté à l'unanimité dans les deux Chambres. Voilà des cas où, semble-t-il, le Saint-Siège était tout naturellement désigné pour inviter les évêques à plus de circonspection ; en 1875, Pie IX trouvait que la conduite de l'épiscopat avait été de tous points irréprochable ; tout ce qu'il concédait, c'était que l'évêque de Namur avait été un peu trop loin dans l'expression de son blâme.

En ce qui concerne la politique intérieure du pays, l'épiscopat, depuis 1830, a toujours poursuivi un double but : être le maître de la majorité parlementaire en ne laissant élire que des candidats estampillés par lui, poursuivre le renversement de la Constitution, qui consacre des libertés incompatibles avec la situation prépondérante qu'il voudrait voir donner au culte catholique. Il y a là un danger permanent pour les institutions du pays ; les cabinets qui se sont succédé au pouvoir jusqu'en 1878 ont convié avec instance la papauté à user de son action modératrice ; dès les premiers jours où des relations diplomatiques étaient établies, le gouvernement belge appelait l'attention du Vatican sur la grande liberté dont jouissait en Belgique l'Église catholique : « J'ai cherché, écrit le 26 février 1836 le premier chargé d'affaires, à faire comprendre à Son Éminence (le cardinal

Digitized by Google

Lambruschini) que le clergé belge, pour ne pas compromettre cette belle position, et cela dans son intérêt à lui, devait user sagement de son indépendance et ne pas compromettre son avenir en Belgique par trop d'exigences. » En 1845, M. Dechamps, ministre des affaires étrangères, écrivait à Rome : « La nonciature en Belgique a une importance particulière. A l'intérieur, *la difficulté pour le gouvernement se trouve dans les relations avec les évêques et le clergé.* » En 1846, le cardinal Lambruschini reconnaissait que, « si l'Église voulait être protégée par le gouvernement, ce dût être à la condition que le gouvernement voulût être fortifié par elle ». Pie IX ne tenait pas un autre langage : « La religion, disait-il en 1846, au prince de Chimay, ne doit jamais se mettre au service d'un parti sous peine de s'amoindrir » ; Léon XIII faisait tenir un langage identique à son avènement au Saint-Siège. Voilà les déclarations, voyons les actes.

En 1841, Grégoire XVI, nous l'avons constaté tout à l'heure, donne lui-même l'ordre à l'épiscopat de descendre dans l'arène électorale ; le clergé tout entier marche au scrutin et y conduit les catholiques à ce cri de guerre : « Il nous faut vaincre les libéraux en masse. » En 1850, le gouvernement écrivait à son ministre à Rome, à l'ouverture de la période électorale : « Je me persuade que, sous l'influence des conseils bienveillants et éclairés de la cour de Rome, l'épiscopat belge suivra la seule ligne de conduite qui soit compatible avec le principe proclamé par Pie IX... que la religion ne doit jamais se mettre au service d'un parti, sous peine de s'amoindrir. » Six jours après, alors que des négociations étaient entamées à propos du projet de loi sur l'enseignement moyen et que le gouvernement avait le droit de croire qu'il avait désarmé l'hostilité du Vatican, le Pape montrait trop bien, dans le consistoire secret du 20 mai 1850, qu'il n'en était rien, et, le 25 mai, on se servait des paroles prononcées par lui à cette occasion comme d'un cri de guerre contre l'administration libérale. En 1855, lors de l'opposition acharnée faite par l'épiscopat au ministère catholique de MM. Dedecker et Vilain XIIII,

Digitized by Google

au milieu de la guerre entreprise contre l'enseignement supérieur de l'État et de l'émotion soulevée par la question de la charité, le Pape blâmait plus d'une fois, devant l'envoyé belge, les excès de zèle de l'épiscopat; il s'engageait spontanément à recommander la circonspection; mais, s'il intervenait, il n'arrivait pas à obtenir l'apaisement qu'il prétendait désirer; il n'était pas plus heureux quand il s'agissait de réprimer les violences de langage véritablement inouïes de la presse ultramontaine, qui ne laissait pas un instant de trêve au ministère catholique : « Il ne savait, disait-il à l'agent belge, comment parvenir à engager la presse dite catholique à la modération; la *Civilta cattolicà* lui occasionnait souvent, à Rome même, tant de désagréments, qu'il avait déjà menacé les rédacteurs de ce journal (les jésuites) de le faire supprimer, s'ils ne changeaient pas leur langage. » Et quand, à partir de 1865, la presse ultramontaine tout entière poursuit, au grand jour, le renversement de la Constitution, les évêques, à qui l'on fait des représentations, répondent, non sans ironie, qu'ils ne sont pas les auteurs des articles dont on se plaint. Le 30 avril 1864, le ministre de Belgique s'en était ouvert au cardinal Antonelli : « Je ne me rends pas compte de ces scrupules, déclarait celui-ci. Quant au Saint-Siège, jamais il n'a eu une parole de blâme, pas plus contre la Constitution belge que contre tout autre. L'Église ne se préoccupe nullement de la forme des gouvernements avec lesquels elle entretient des rapports, témoin la présence à Rome des représentants des États-Unis, de la Russie, de la Prusse. Quant à ce qu'on appelle les libertés modernes, le Saint-Siège s'en est expliqué à plusieurs reprises; les principes que les encycliques ont exposés ont eu et devaient avoir un caractère absolu; mais, à côté de ce caractère, il y a la tolérance passive de l'Église, qu'on perd si souvent de vue et volontairement la plupart du temps. » Le secrétaire d'État exprimait le regret que les catholiques belges ne se rendissent pas un compte exact de cette manière de voir et il annonçait que, dans un esprit de conciliation et de paix, l'on appellerait sur ce point l'attention du nonce de Bruxelles,

Digitized by Google

Mgr Ledochoswski. Quelques mois plus tard, c'est-à-dire le 8 décembre 1864, Pie IX promulguait la célèbre encyclique, communément désignée sous le nom de *Syllabus*, qui frappait formellement d'anathème tous les principes proclamés et consacrés par la Constitution belge. Cette nouvelle condamnation provoquait contre celle-ci une nouvelle levée de boucliers, d'autant plus redoutable que le Pape prodiguait ses brefs aux journaux les plus fougueux. Enfin, Pie IX lui-même, recevant le 3 octobre 1875 des catholiques belges, exprimait le vœu de voir désormais, chez les nations catholiques, le mariage religieux avoir le pas sur le mariage civil, et il conviait ses auditeurs à s'y employer incontinent dans la mesure de leurs forces; ces instructions étaient suivies à la lettre, et, à peine ceux-ci étaient-ils rentrés en Belgique, que le Roi recevait une pétition sollicitant l'abrogation de l'article 16 de la Constitution; il est vrai que Pie IX déclarait spontanément à M. d'Anethan qu'on avait mal compris ses intentions, qu'on avait eu tort d'envoyer une pétition au Roi, qu'il ne s'était placé qu'au point de vue religieux en affirmant la prééminence et l'antériorité du mariage religieux sur le mariage civil! Jusqu'ici, on ne peut pas dire de Léon XIII qu'il ait exercé plus que ses prédécesseurs une action modératrice sur l'épiscopat; dès la première année de son pontificat, il s'employait activement et fructueusement à rétablir l'union, alors rompue, entre les membres de l'épiscopat, pour qu'ils pussent signer en commun un mandement politique dirigé contre les actes du gouvernement.

IV

Nous avons dû jusqu'ici laisser de côté les négociations multiples et importantes que le gouvernement belge a poursuivies avec le Vatican sur le terrain de l'enseignement public; cela forme de beaucoup le chapitre le plus intéressant de l'histoire des rapports que la Belgique a entretenus avec le Vatican, depuis sa constitution en nation libre jusque

Digitized by Google

la rupture éclatante de 1880. On ne peut attendre de nous que nous traitions ce point avec les développements qu'il comporte, il y faudrait consacrer toute une étude particulière. Heureusement pour ceux que ce sujet, entre tous palpitant, intéresse, si nous ne pouvons donner ici les grandes lignes, ni même tracer le cadre de cette étude, on la trouve écrite de main de maître, sous le chapitre intitulé : « l'Épiscopat et l'instruction publique en Belgique, de 1830 à 1879 », qui forme l'un des documents les plus intéressants de l'ouvrage que nous analysons en ce moment; seul, M. Frère-Orban pouvait traiter ce sujet avec une telle netteté de lignes, un pareil sens des événements et une connaissance aussi approfondie des hommes. Pour nous, nous ne pouvons que nous en tenir à une esquisse bien sommaire des démarches que le gouvernement belge tenta à Rome pour obtenir du Vatican qu'il fît respecter de l'épiscopat les droits et les prérogatives de l'État en matière d'enseignement public.

Lorsqu'en 1842, on vota la loi organique sur l'enseignement primaire qui inscrivait l'instruction religieuse parmi les matières obligatoires, on était précisément à une époque que l'on pourrait appeler l'âge d'or des relations de la Belgique et du Vatican. Cependant, l'adoption de ce projet de loi fut le signal d'un vrai déluge de doléances et de revendications épiscopales; le clergé n'entendait venir dans l'école donner l'enseignement religieux que s'il y entrait en maître et s'il obtenait un droit de contrôle et de surveillance sur les maîtres et sur les doctrines; ses écoles privées ne lui suffisaient plus, il lui fallait la main mise sur celles de l'État; les documents que nous analysons sont fort sobres de renseignements sur cette époque; tout ce que nous trouvons dans l'*Exposé historique*, c'est que l'attitude de Grégoire XVI, à partir de ce moment, se modifie sensiblement et que les rapports diplomatiques finirent peu à peu par être rompus de fait; l'épiscopat, du reste, après une campagne des plus violentes, finissait par triompher de la lassitude des cabinets catholiques qui se succédaient sur les entrefaites; en 1846, le ministère publait un règlement scolaire qui dénaturait gra-

Digitized by Google

vement l'esprit et le texte de la loi de 1842, et lui imprimait un indéniable caractère confessionnel.

Ce qui se passa en 1850, lorsque le gouvernement voulut créer l'enseignement moyen, qui jusque-là était entre les mains des communes et du clergé, est aussi significatif, et l'on vit Pie IX prendre une attitude identique à celle qu'avait prise Grégoire XVI et à celle que devait prendre de nos jours Léon XIII sur la question de l'enseignement primaire. Aussitôt que le projet de loi fut connu, il fut attaqué avec une virulence extraordinaire par la presse ultramontaine de France et de Belgique; le gouvernement s'émut à juste titre de cette levée de boucliers et s'empressa d'expliquer, à Rome, qu'on se gardait soigneusement de tout sentiment hostile à la religion, qu'on voulait seulement appliquer le principe constitutionnel de la séparation des pouvoirs. De la correspondance échangée alors, il résulte que le Pape recommandait la conciliation aussi bien pour les partisans que pour les adversaires du projet de loi; il déclarait très nettement qu'il regrettait qu'on l'eût présenté, qu'il désirait le voir modifier; mais là se bornait cette espèce d'hostilité latente, quand, à la veille du jour où allaient commencer les débats, le *Journal de Bruxelles* publia un article à sensation où on lisait : « Nous savons de science certaine que Sa Sainteté, s'entretenant tout dernièrement avec les personnes de sa cour des questions d'enseignement agitées en même temps en France, en Irlande et en Belgique, a dit que le projet de loi présenté à la Chambre belge est une véritable déclaration de guerre à l'influence de la religion, mais que c'est à la société que les blessures seront faites. » On demanda des explications à Rome, et Mgr Antonelli déclara tout d'abord, « qu'aucun mot de blâme n'avait été écrit en Belgique, ni par lui ni par ses subordonnés; qu'il oserait presque ajouter l'assurance que la cour de Rome continuerait à user de la même réserve » ; on apprit par la suite que les paroles attribuées par le *Journal de Bruxelles* au Pape étaient bien authentiques, seulement elles avaient été prononcées dans un entretien privé et n'étaient arrivées à la

Digitized by Google

publicité que par une voie indirecte. Sur les entrefaites, le projet de loi avait été voté par la Chambre, après que le ministère eut accepté d'inscrire l'enseignement religieux au nombre des matières obligatoires du programme et après qu'il eut promis d'appliquer cette loi sans la moindre hostilité contre la religion catholique.

Quand l'épiscopat présenta au Sénat une requête pour le prier de la rejeter, le ministre des affaires étrangères écrivit au Saint-Siège et exprima l'espoir de voir le nonce recevoir des instructions analogues à celles que l'on venait de donner à son collègue de Paris, Mgr Fornari. En France, en effet, on promulguait à l'instant une loi sur l'enseignement primaire qui imposait au clergé des sacrifices plus pénibles que ceux que demandait la loi belge sur l'enseignement moyen. Au lendemain du jour où l'épiscopat belge demandait au Sénat de rejeter la loi, M. de Brouckere, notre envoyé à Rome, avait une audience du cardinal Antonelli et il en sortait avec la conviction que les explications données par lui avaient produit une impression favorable; que le nouveau nonce, Mgr Gonella, allait arriver à Bruxelles avec des instructions très conciliantes. Un consistoire secret était tenu quelques jours après et rien n'apprenait à M. de Brouckere qu'il y avait été question de la Belgique; le lendemain, il est reçu en audience de congé par Pie IX : l'entretien roule sur la loi de l'enseignement moyen, le Pape déclare qu'il a appris avec satisfaction les modifications qu'on lui a apportées; il ajoute, néanmoins, qu'il n'est pas encore rassuré, mais il borne là ses observations. Le lendemain du départ de Rome de M. de Brouckere, on livrait à la publicité l'allocution du consistoire secret et, à son arrivée à Bruxelles, M. de Brouckere apprenait avec stupéfaction qu'elle ne s'occupait pas seulement du Piémont, comme on le lui avait dit, mais qu'elle renfermait la condamnation formelle de la loi belge et, circonstance particulièrement aggravante, la nouvelle de cette condamnation arrivait en Belgique au moment où le projet de loi franchissait le seuil du Sénat. En vain, le gouvernement belge réclama du Saint-Siège quelque déclaration

Digitized by Google

publique qui rectifiât cette allocution si imprévue, le Saint-Siège ne consentit à la faire que pour autant qu'un accord interviendrait entre le clergé et le gouvernement pour l'application de la loi; mais le nonce à Bruxelles promettait de faire officieusement tous ses efforts pour amener cette entente. Les négociations furent longues et laborieuses et se terminèrent, en 1854, à la satisfaction de l'épiscopat, par une victoire analogue à celle qu'il avait remportée en 1846 pour la loi sur l'enseignement primaire. La cour de Rome n'avait pas cessé un seul instant de soutenir sous main les évêques dans leurs revendications. Bien plus, il fut un moment question d'une nouvelle allocution papale dirigée contre la loi nouvelle; en fin de compte, c'est si peu à l'instigation de Rome que l'accord final se fit, que le cardinal Antonelli disait, le 18 avril 1853, au chargé d'affaires belge: « C'est avec l'épiscopat que les ministres belges doivent directement traiter au sujet de l'exécution de la loi de 1850. » Le jour où l'on arrivait enfin à une entente, le cabinet devait se croire autorisé à demander du Saint-Siège un acte public qui détruisît l'effet de l'allocution où ses actes avaient été si bien défigurés. Il fallut, pour l'obtenir, l'entremise du ministre des affaires étrangères de l'Autriche, le comte de Buol, mais la note qui devait satisfaire le gouvernement belge était conçue en des termes tels, que celui-ci ne la livra pas à la publicité.

Tel nous voyons Pie IX sur le terrain de l'enseignement secondaire, tel nous le retrouvons sur le terrain de l'enseignement supérieur, quand l'épiscopat veut mettre bon ordre à la concurrence faite par l'université de l'État à l'université de Louvain. C'est la presse ultramontaine qui avait porté les premiers coups. En 1855, elle dénonçait deux professeurs : l'un, M. Laurent, l'illustre professeur de droit civil, était accusé d'avoir donné, dans ses *Études sur l'histoire de l'humanité*, une origine humaine au christianisme; on reprochait à l'autre, M. Brasseur, professeur de droit naturel, d'avoir représenté comme oppressive la tutelle exercée par la papauté sur les esprits pendant le moyen âge, et d'avoir

Digitized by Google

dit de la réforme religieuse du XVI^e^ siècle qu'elle avait émancipé les intelligences. Le cabinet, qui était alors catholique, par une lettre du 2 août 1855, infligea un blâme à M. Laurent et le menaça de la destitution pour le cas où les idées émises dans son livre se reflèteraient dans son cours; pour M. Brasseur, il se rallia aux conclusions de l'enquête faite par le conseil académique, lesquelles portaient qu'il n'y avait pas lieu de donner suite à l'incident, le professeur inculpé ayant déclaré qu'il n'avait énoncé les thèses incriminées qu'au point de vue politique et juridique, sans se préoccuper du point de vue religieux, qui n'était pas de son domaine. En même temps, le gouvernement en écrivait à Rome; après avoir fait remarquer son incompétence à juger les opinions émises dans une chaire d'université, il ajoutait : « La loi n'ayant pas admis, pour l'enseignement supérieur, contrairement à ce qu'elle a décrété pour l'enseignement primaire et l'enseignement moyen, le concours du clergé, un ministre de l'intérieur ne peut déclarer de son chef que telle ou telle opinion est contraire à l'enseignement de l'Église. » Mais la majorité de la Chambre ne se contenta pas des mesures prises, et on interpella le gouvernement sur le cas de M. Brasseur. Dans sa réponse, le ministre ne fit guère que développer les explications qu'il avait données à Rome, en déclarant, toutefois, qu'il ne permettrait jamais d'attaquer la religion catholique dans une chaire publique. Jusqu'ici, l'épiscopat n'avait rien dit et le Pape paraissait satisfait de la solution de l'incident : « Je puis donner l'assurance, écrivait, le 12 février, le ministre belge à Rome, que Sa Sainteté partage entièrement l'opinion du gouvernement sur l'issue de cette question. » Mais voilà que le 14 août, en recevant le chargé d'affaires, Pie IX lui dit à brûle-pourpoint : « Une chose m'a beaucoup affligé : c'est le scandale qui s'est passé à Gand; il faudra que je donne des conseils aux évêques pour éviter le danger des doctrines pernicieuses qu'on enseigne dans cette université. L'université de Louvain est très bonne, mais tout le monde ne peut y aller; il est déplorable que dans un pays catholique on enseigne de pareilles

Digitized by Google

choses. » Et comme M. d'Anethan objectait la séparation constitutionnelle de l'Église et de l'État, Pie IX n'entendait pas et répondait : « Je sais que votre ministère est animé de très bonnes intentions et je désire qu'il réussisse à *prévenir* le retour de semblables scandales. » Du reste, en parlant de la sorte, le Pape ne faisait que démasquer ses batteries. Le 28 juillet, il avait écrit à l'évêque de Gand, à l'insu du cardinal Antonelli, et l'évêque de Gand reproduisait le 3 septembre, dans une lettre pastorale, le document pontifical en le présentant comme la condamnation absolue de l'enseignement de l'État; aussitôt, les collègues de Mgr Delebecque suivaient son exemple, et telle était l'impression produite par cette campagne de lettres qu'un prélat romain disait : « Mgr Delebecque a fait bouillir le billet du Pape dans du champagne, il s'est procuré ainsi tant de mousse qu'il en a aspergé toutes les institutions belges et a ainsi détruit le but pour lequel il paraît que le billet a été écrit. » Effectivement, on en venait là que l'on reculait devant l'effet produit : « L'évêque de Gand, disait Pie IX au ministre belge à Rome, a donné trop de développement à son épître, je le regrette. » Et celui-ci écrivait à son gouvernement, le 9 octobre 1856 : « Le Saint-Père déplore vivement la lettre pastorale de Gand, mais il ne croit pas pouvoir le dire publiquement. Je suis presque convaincu que le nonce a reçu ou recevra des instructions qui, il faut l'espérer, pourront contribuer un peu à rétablir le calme au milieu de l'agitation si maladroitement et si injustement provoquée. » Ces instructions ont-elles jamais été envoyées? Ce qu'il y a de certain, c'est que l'agitation mit extraordinairement de temps à se calmer.

Ce serait ici le moment de rappeler la dernière négociation, celle qui fit le plus de bruit et qui se termina par une rupture éclatante en 1880; mais cette histoire est d'hier et tout le monde la connaît.

V

Il résulte à toute évidence de ce qui précède que ni sous Grégoire XVI, ni sous Pie IX, ni sous Léon XIII,

Digitized by Google

la Belgique n'a retiré de profit indiscuté de ses négociations diplomatiques avec le Vatican. La curie a refusé d'intervenir en sa faveur quand elle a fait appel à ses bons offices pour la solution de certaines difficultés d'ordre international ; le gouvernement belge l'a trouvée prodiguant des conseils de circonspection aux évêques, mais les appuyant sous main ou ostensiblement dans leurs revendications les plus hautaines, allant même parfois jusqu'à donner elle-même le signal des hostilités. Voilà ce qui éclate irrésistiblement à chacune des pages de l'histoire des rapports de la Belgique et du Vatican, depuis 1830 jusqu'à la rupture de 1880, et voilà ce qui montre bien combien celle-ci était inévitable et combien peu connaissent l'histoire de la Belgique ceux qui ont reproché à M. Frère-Orban d'avoir agi alors avec trop de précipitation ou de hauteur ou d'avoir montré trop d'exigences. En homme qui connaissait admirablement le passé, il avait, dès les premières négociations avec Léon XIII, posé la question sur son véritable terrain ; le pape, dans les audiences qu'il accordait aux envoyés belges à Rome, protestait qu'il n'était point l'ennemi des libertés constitutionnelles de la Belgique ; M. Frère-Orban, sachant, par toute l'histoire depuis 1830, combien étaient inefficaces ces déclarations diplomatiques, fit entendre nettement que « c'était ailleurs et autrement » que le Saint-Siège devait tenir ce langage, c'est-à-dire que c'était aux évêques qu'il devait parler de la sorte. Jusque-là, on pouvait croire que le chef du cabinet de 1878 serait plus heureux que tant de ses prédécesseurs, catholiques ou libéraux, qui tous avaient également échoué à Rome. Le jour où le Vatican fut mis en mesure de donner des actes, il apparut clairement que l'on s'était fait illusion et que là où des hommes comme M. Nothomb ou M. Rogier avaient échoué, M. Frère-Orban lui-même ne pouvait pas réussir. Cet échec, du reste, faisait seulement ressortir l'admirable clairvoyance de l'homme d'État qui, en 1872, en 1873 et en 1875, alors qu'il était dans l'opposition, avait demandé et fait accepter par la presque unanimité de la gauche la suppression de la légation

Digitized by Google

belge auprès du Vatican. « La Constitution, disait-il le 25 mars 1873, nous défend d'intervenir dans les rapports du clergé avec le chef de l'Église... Quelque forme que l'on veuille lui donner, cette mission ne peut guère servir qu'à exposer le gouvernement à des embarras quand les catholiques sont au banc ministériel, et elle deviendrait un sujet de dérision si les libéraux étaient au pouvoir. »

Comment l'existence de cette légation peut être un danger ou un embarras sous un cabinet catholique, nous l'avons vu le jour où Grégoire XVI faisait faire une campagne électorale par le clergé belge au profit d'un cabinet catholique, et nous en donnerions bien d'autres preuves encore si nous ne craignions d'allonger outre mesure cette étude : nous montrerions, sous le dernier cabinet catholique, son envoyé au Vatican, M. le baron Pycke, recevant dans son cabinet, en 1872, des pèlerins venus à Rome pour apporter au Pape une adresse de protestation contre la perte de son pouvoir temporel et prononçant devant eux des paroles telles, qu'elles amenaient une interpellation parlementaire; nous montrerions le nonce à Bruxelles, tantôt présidant une société de Xavériens dans le but de manifester contre l'entrée des Italiens à Rome, disant en 1876 à une députation d'anciens zouaves pontificaux belges, que « l'état actuel de la question romaine semblait en présager le dénouement dans un sens conforme à leurs vœux ». Et pendant que ces agents diplomatiques compromettaient de la sorte le gouvernement belge vis-à-vis de l'Italie et l'obligeaient à des désaveux, celui-ci mettait à reconnaître les faits accomplis à Rome une réserve et une circonspection qui, en d'autres temps ou avec une autre puissance, eussent pu éveiller des susceptibilités très justifiées. Sans doute, le gouvernement français a obtenu plus d'une fois que le Pape agît efficacement auprès de l'épiscopat de son pays, et à coup sûr des hommes comme Mgr Freppel n'ont rien à envier aux plus militants des prélats belges. Mais, pour négocier avec Rome, la France a derrière elle le Concordat, tandis que la Belgique n'a rien où s'appuyer; la Constitution, en proclamant la séparation des

Digitized by Google

Églises et de l'État, a interdit à celui-ci toute ingérence et, partant, lui a enlevé toute action dans les choses de l'Église. Toute l'histoire donne raison à M. Frère-Orban et ce n'est pas la tentative de restauration archaïque de M. de Moreau qui y contredira : une légation belge est une dérision ou un embarras.

E.-H. Moguez.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE.

Henri Delmotte vient de mourir à Bruxelles. Il était né près de Mons, en 1822. Son père était entré à l'Académie comme archéologue et comme humoriste. Son *Voyage à Caout-chouc*, etc., avait reçu des éloges de Nodier. Le fils débuta au théâtre à 23 ans, par une comédie en prose qui eut du succès : *M. Dubois ou Nouvelle noblesse*. Un an après (1846), il publie un volume de vers : *Poésies*. Entré dans l'administration, il fut commissaire de district à Nivelles et à Tournai, et lorsque sa santé chancelante lui fit abandonner cette carrière, il se fixa à Bruxelles, où il reprit ses travaux dramatiques. Alors, il publie son *Théâtre* et, en 1875, il obtient le prix triennal dramatique pour une comédie qui n'a été ni représentée ni publiée : *Le talent de ma fille*. Créer un théâtre national était sa passion : il fut de tous les groupes qui s'y essayèrent; quand un comité mixte d'auteurs français et flamands s'occupa de donner une scène dramatique à la capitale, c'est lui qui en fut le rapporteur, et, plus récemment, il publiait encore une brochure : *Encore le théâtre national* (1880).

—

Les archives du royaume viennent de perdre deux archéologues. L'un, L.-G. Galesloot, né à Molenbeek-Saint-Jean en 1821, attaché, en 1846, à la commission de publication des lois du pays, nommé, en 1859, chef de bureau aux archives du royaume, où il fit le classement, dressa et publia l'inventaire de nombreux documents, il collabora à la *Revue trimestrielle*, au *Messager des sciences historiques*, à la *Revue de Belgique*, aux divers bulletins de l'Académie, publia, avec une introduction érudite, les pièces du procès d'Anneessens (Société de l'histoire de Belgique), etc. Ce qui le distingue, c'est l'exactitude et la modestie en des travaux sérieux.

—

Digitized by Google

Alex. Pinchard a appliqué les mêmes qualités, dans la même administration et les mêmes revues, à des recherches d'un autre ordre qui l'ont fait admettre à la classe des arts de l'Académie. Né à Wavre, en 1833, aussitôt après ses études humanitaires, il s'occupa de recherches généalogiques, entra aux archives du Hainaut en 1846, y trouva les matériaux pour un premier article sur les anciennes institutions judiciaires de cette province, et un mémoire couronné sur l'inféodation du Namurois au Hainaut; fut appelé, en 1860, aux archives du royaume, où, de grade en grade, il a rendu des services jusqu'à sa mort.

Trois de ses mémoires furent couronnés par l'Académie : l'*Histoire du conseil souverain du Hainaut* (concours de la classe des lettres de 1857); l'*Histoire de la tapisserie de haute lisse* (classe des arts de 1859); l'*Histoire de la gravure des médailles en Belgique depuis le* XVI^e^ *siècle* (1868). Il a publié, pour la Société de l'histoire de Belgique, les mémoires de Pasquier de la Barre et il a réuni en trois volumes ses principales recherches sur notre histoire artistique et littéraire : *Archives des arts et des lettres*. Lorsqu'il mourut, il achevait une longue étude sur les tapisseries, qui devait paraître en France. Ses découvertes relatives à l'histoire des écrivains et surtout des artistes en Belgique ont fait faire de vrais progrès à l'exactitude scientifique de cette histoire, et l'on s'en autorise en Europe. Toute une vie de modestie, de travail et d'utilité.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRAISON DU 15 MAI 1884.

GOBLET D'ALVIELLA. La réforme du parlementarisme et l'ouvrage de M. Prins. 5
FÉLIX BELLY. Les civilisations détruites par le catholicisme. . . . 24
H. PERGAMENI. Claire Miramon (*seconde partie*) 62
ERNEST MAHAIM. La correspondance de Philippe II avec ses filles . . 83
MAURICE DU CHASTEL. Le pêcheur de l'Escaut (poésie) 94
Dr COSSMANN. Chronique de la littérature allemande 98

LIVRAISON DU 15 JUIN 1884.

SARIPOLOS. La Grèce et l'Italie 109
MAURICE WILMOTTE. Un essai de psychologie littéraire 129
H. PERGAMENI. Claire Miramon (*dernière partie*) 141
LÉO ERRERA. Le rôle du laboratoire dans la science moderne. . . . 168
A. PEEMANS-PEEMANS. Libre échange et protection 184
GOBLET D'ALVIELLA. De la réorganisation du parti libéral 204
ESSAIS ET NOTICES :
Prof. G. NYPELS. De la récidive 212

Digitized by Google

LIVRAISON DU 15 JUILLET 1884.

CH. RAHLENBECK. Les femmes du Taciturne 217
EUGÉNIE PRADEZ. Le premier-né (*nouvelle*) 242
GOBLET D'ALVIELLA. La contre-réformation catholique du XVIe siècle . 263
ÉLISE LAGRANGE. Les origines de la question irlandaise. 280
DE NOIDANS. Le droit international dans l'ancien empire chinois. . 308
CH. POTVIN. CHRONIQUE LITTÉRAIRE 314

LIVRAISON DU 15 AOUT 1884.

ALBERT MICHEL. La désorganisation de l'enseignement primaire. . . 325
TH. NICOLET. Un mois chez le pasteur Stein (*nouvelle*). 343
J. STECHER. Deux idylles. Indes et Provence. 378
E.-H. MOGUET. La Belgique et le Vatican. 397
Nécrologie. 429

Digitized by Google

Digitized by Google

Princeton University Library
32101 065350652

Digitized by Google